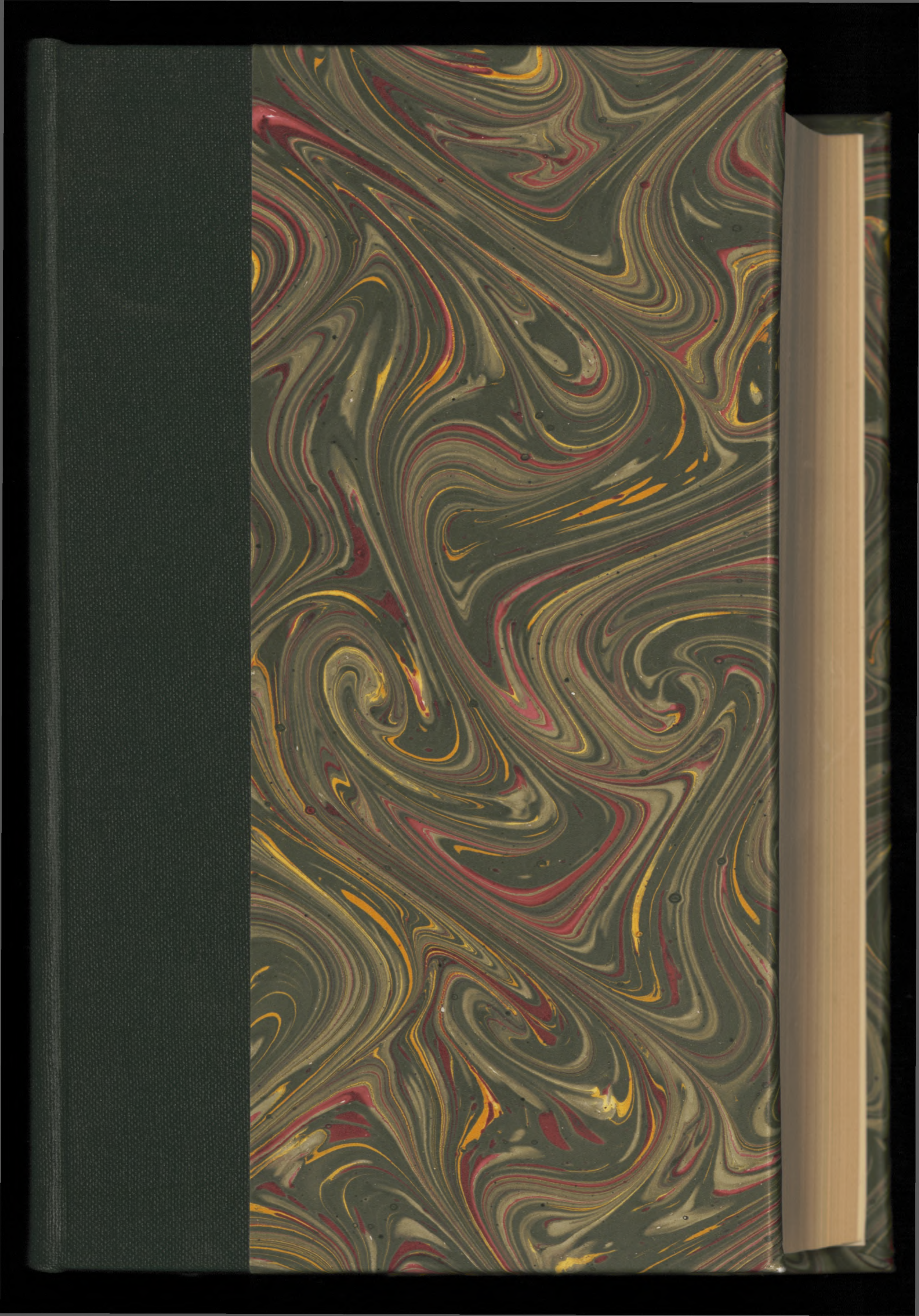
H. IBSEN

—

OEUVRES COMPLÈTES

TOME 7








BIBLIOTHEQUE SAINTE GENEVIEVE
D 910 739755 4

HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

A LA MÊME LIBRAIRIE :

HENRIK IBSEN : Œuvres complètes. Tome I. ŒUVRES DE GRIMSTAD (1847-1850). *Poèmes. Le Prisonnier d'Ahershus. Catilina.*

Tome II. ŒUVRES DE KRISTIANIA (Avril 1850-Octobre 1851). *Poèmes. Proses. Norma. Le Tertre du Guerrier.*

Tome III. ŒUVRES DE BERGEN (Octobre 1851-Août 1857). *Poèmes. Proses. La Nuit de la Saint-Jean. Madame Inger d'Ostraat.*

Tome IV. ŒUVRES DE BERGEN *(suite)*. (Octobre 1855-Août 1857). *La Fête à Solhaug. Olaf Liljekrans. Les Guerriers de Helgeland.*

Tome V. ŒUVRES DE KRISTIANIA. Second séjour. (1857-1864). *Poèmes et Proses.*

Tome VI. ŒUVRES DE KRISTIANIA. Second séjour *(suite)*. *La Comédie de l'amour. Les Prétendants à la couronne.*

AUTRES OUVRAGES DU TRADUCTEUR :

Johan Bojer, sa vie et son œuvre (CALMANN LÉVY).

La Représentation proportionnelle et les partis politiques (RIEDER).

Le Groupe socialiste du Reichstag et la déclaration de guerre (ARMAND COLIN).

Les Peuples de Transcaucasie pendant la guerre et devant la paix (ÉDITIONS BOSSARD).

La Révolution rouge en Finlande (ÉDITIONS BOSSARD).

Le Brand d'Ibsen (MELLOTTÉE).

TRADUCTIONS :

WILLIAM MORRIS : **Nouvelles de nulle part** (RIEDER).

GORKY : **Les Déchus**. Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

— : **L'Angoisse**. Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

— : **Varenka Olessova**. Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

J.-F. WILLUMSEN : **La Jeunesse de Greco**, tome II (G. CRÈS).

Mémorial pour le centenaire de la naissance de N. H. Abel (en dépôt chez GAUTHIER-VILLARS).

JOHAN BOJER : **Sous le Ciel vide** (CALMANN LÉVY).
— : **Les Nuits claires** (—).
— : **La Grande Faim** (—).
— : **Le Dernier Viking** (—).
— : **Dyrendal** (—).
— : **Les Emigrants** (—).
— : **Le Prisonnier qui chantait** (—).
— : **Le Nouveau Temple** (—).
— : **Gens de la côte** (—).
— : **Oiseaux blancs** (—).

PETER EGGE : **Hansine Solstad** (STOCK).
FR. VINSNES : **Le Carrefour** (STOCK).

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1935.

HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES PAR P.-G. LA CHESNAIS

TOME SEPTIÈME

ŒUVRES D'ITALIE

PREMIER SÉJOUR

(1864-1869)

BRAND



PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e



ŒUVRES D'ITALIE

PREMIER SÉJOUR

NOTICE

BRAND

(Avril 1864-Mai 1866)

Voilà donc Ibsen en route pour son voyage qui se transformera en une sorte d'exil volontaire. Sauf un petit nombre de rapides séjours en Norvège, il va rester près de trente ans à l'étranger.

La maigre bourse que lui a votée le Storting est pour lui le salut, car sa situation à Kristiania, malgré le succès des *Prétendants à la Couronne*, devenait désespérée, mais dans ce secours officiel et dans les secours privés qui s'y étaient ajoutés, il ne voyait rien de plus qu'une possibilité de salut très incertaine, un délai, simple répit en attendant une nouvelle période de détresse et de dénuement pareille à celle qu'il avait connue depuis juin 1862, et même probablement pire. Il n'imaginait qu'un moyen de parer à la catastrophe : produire, et obtenir enfin un succès efficace. Car il ne pouvait compter sur un renouvellement de l'aide privée, et la « subvention de poète » ne pouvait être redemandée avant la réunion du prochain Storting en 1866, date lointaine que les sommes dont il disposait ne suffiraient pas pour le faire atteindre. L'expérience lui avait suffisamment montré que le journalisme ne pouvait lui procurer tout au plus qu'une faible ressource d'appoint. Force lui serait d'accepter un poste inférieur de fonctionnaire, c'est-à-dire de renoncer définitivement à son œuvre.

Il est vrai qu'un métier lui restait ouvert, qui n'aurait pas impliqué l'abandon total de sa vocation d'auteur dramatique : il pouvait profiter de son renflouement provisoire pour guetter

le moment où, selon des prévisions très probables, et qui se sont, en effet, réalisées, on ferait appel à lui pour la direction du « Théâtre de Christiania ». Il avait une revanche à prendre comme directeur de théâtre. Et, certes, il était tentant, et il devait sembler facile de la prendre avec une scène mieux aménagée, financièrement mieux soutenue, qui n'aurait plus souffert d'aucune concurrence, et qui aurait enfin réuni tous les meilleurs acteurs norvégiens. Mais Ibsen se souvenait que son œuvre dramatique avait subi une interruption de cinq années, et de cela il conservait une bien plus grande amertume que des attaques dont il avait été l'objet. Aussi voulait-il se consacrer désormais uniquement à son art. En quittant la Norvège, il avait coupé ce dernier pont, et s'était promis de ne pas rechercher, quoi qu'il pût arriver, la direction du théâtre.

Cette promesse, il ne se l'était sans doute pas faite seulement à lui-même, et il a dû la donner verbalement à Björnson, qui désirait la place de directeur. Le grand service que venait de lui rendre son camarade en lui procurant par souscriptions privées le viatique nécessaire lui faisait d'ailleurs une obligation morale de ne pas briguer le poste pour son compte. Soit par reconnaissance, soit par suite d'une résolution plus personnelle de dévouement à son œuvre, son parti était irrévocablement pris.

C'était là, dans sa situation, une décision qui devait surprendre. Son intérêt paraissait si évident que les gens vaguement informés à Kristiania, étaient persuadés qu'il allait bientôt revenir comme directeur [1]. Le comité de direction du théâtre savait bien qu'on ne pouvait lui proposer ce poste par-dessus la tête de Björnson, mais pensait que, la candidature Björnson une fois éliminée, Ibsen accepterait. La plupart des membres du comité préféraient Björnson, mais, les négociations avec

[1] C'est évidemment un écho de l'opinion courante qui est exprimé par Boyesen, Norvégien émigré en Amérique, résidant alors à Kristiania (*A Commentary on the Works of Ibsen*, pp. 52-53.

celui-ci ayant été rompues parce que l'on jugeait excessifs les pouvoirs qu'il exigeait, Richard Petersen écrivit à Ibsen le 16 juillet 1864 pour lui dire que, Björnson étant désormais hors de cause, il *devait* accepter le poste de directeur artistique, qu'il lui offrait au nom du comité [1]. Ibsen pouvait estimer que ses obligations envers Björnson ne jouaient plus, et, à cette date, il n'avait encore, comme on le verra, que des projets littéraires très vagues, qui ne pouvaient le retenir. Il n'en opposa pas moins à cette offre un refus catégorique [2], d'où résulta, vers la fin de l'année, la nomination de Björnson. Son acceptation eût été, pourtant, si naturelle, que son ami et concurrent la redoutait [3], et cette question du théâtre demeura pendant deux ans le seul nuage dans leur amitié autrement si chaleureuse de part et d'autre, jusqu'au moment où Ibsen formula en termes péremptoires la règle qu'en fait il avait adoptée et suivie depuis son départ [4] :

...Birkeland me donne à entendre qu'il y a du froid entre Dunker et toi. Je souhaite de tout mon cœur que cela n'ait pas de conséquences ; mais si cela aboutissait à une rupture, tu devrais toujours compter sur moi. Je l'exige. Tu te souviens qu'il y a deux ans on essaya de se servir de moi pour t'ôter ta liberté d'action ; pareille tentative pourrait se renouveler. Je te déclare que je me considère comme moralement tenu de n'entrer en aucune façon en rapport avec le théâtre tant que cela n'aura pas lieu avec ton assentiment et conformément à ton désir. Pour le moment c'est à toi seul que je fais cette déclaration, mais je te reconnais le droit de t'en servir publiquement si jamais j'agis en désaccord avec ce que je viens de te dire.

Ce ferme dessein caractérise l'état d'esprit d'Ibsen en route pour l'étranger. Il n'envisage pas son retour. Son voyage est bien, dès le début, un exil volontaire. Il est plein de rancune à l'égard du peuple norvégien. Ce n'est pas là une rancune

[1] Lettre d'Ibsen à Björnson du 16 septembre 1864, *Breve*, I, p. 87.
[2] *Ibid.*, et lettre à Björnson du 28 janvier 1865, *Breve*, I, p. 95.
[3] Lettre de Björnson à Cl. Petersen du 2 octobre 1864, *Gro-tid*, II, p. 140.
[4] Lettre à Björnson du 5 mai 1866, *Breve*, I, p. 127.

personnelle, tenant à ses déboires. Il est en colère contre la Norvège par patriotisme, parce que les Norvégiens n'ont pas rempli leur devoir envers les frères Danois. Une nation qui se conduit ainsi n'est pas digne de vivre et peut fort bien disparaître, — beaucoup plus sûrement que par suite de l'écrasante défaite qu'elle aurait subie presque certainement. Ibsen porte le deuil de la Norvège. Sa correspondance est pleine de considérations sur les nations qui disparaissent par leur démérite, tandis qu'il exalte le courage des Italiens qui se montrent dignes de former un État parce qu'ils se dévouent à la cause nationale sans regarder au danger. Le même dévouement qu'il s'impose à lui-même pour son œuvre, il l'exige des peuples.

Cette idée de sacrifice, appliquée tantôt à l'individu qui doit s'effacer devant sa mission, tantôt au peuple qui ne doit pas reculer devant le devoir national, si menaçant soit-il, est chez Ibsen une idée ancienne sous ses deux formes. C'est à vingt ans qu'il avait lancé son premier appel : « Réveillez-vous, Scandinaves ! » qui est bien inspiré du même esprit que sa réprobation de 1864, et déjà en 1850 il blâmait cette horreur des extrêmes qui constitue un trait essentiel du caractère national [1]. Et l'on se rappelle le programme qu'à vingt-deux ans il exposait à sa sœur : faire œuvre belle... et mourir. Ces idées de jeunesse, qu'il n'avait jamais abandonnées, avaient repris force nouvelle au cours de ses dernières années de Kristiania. Falk, de *la Comédie de l'Amour*, en témoigne, et beaucoup de ses poèmes de cette période sont ceux d'un Tyrtée que l'on n'a pas écouté.

Le voyage à l'étranger n'ouvre donc pas une période nouvelle dans le développement de sa pensée. Le *Brand*, qu'il va écrire, serait plutôt, à cet égard, une fin qu'un commencement. C'est, du moins, le drame où ses idées de jeunesse parviennent au maximum d'intensité.

[1] T. II, p. 272.

Mais son mode de vie est modifié. Il n'a plus de métier à côté. Il n'existe plus que pour et dans son œuvre. Impossible désormais de distinguer les notices biographiques et les notices sur les pièces. L'homme et l'œuvre se confondent. La présente notice est consacrée à la fois à la vie d'Ibsen depuis son départ de Kristiania jusqu'au succès de *Brand* et à la genèse et l'analyse du drame. De plus, afin que soit groupé tout l'essentiel de ce qui concerne ce drame capital, le premier chapitre raconte la plus grande partie, qui avait été réservée [1], de l'excursion d'Ibsen en 1862, car elle a été une merveilleuse préparation à l'œuvre future, dont il n'avait pas encore la moindre idée, et le second chapitre montre l'étrange état d'esprit « à la Brand » qui s'était répandu dans certains milieux de Kristiania vers la fin de 1863 [2].

[1] V. tome V, p. 148.
[2] Également réservé, *ibid.*, p. 197.

CHAPITRE PREMIER

LOM ET HELLESYLT

(24 juin-16 juillet 1862).

Sur les fonds destinés à des voyages scientifiques à l'intérieur du pays, une résolution royale du 24 mai 1862 avait attribué « à l'étudiant Ibsen 110 spd. (616 francs d'alors), pour un voyage de deux mois dans le Hardanger maritime et les districts autour du Sognefjord, ainsi que dans le Romsdal, en vue de réunir et noter des chansons et légendes populaires [1] ». Il avait probablement indiqué lui-même dans sa demande le programme, d'ailleurs assez vague, de l'excursion qu'il avait projetée. Sans doute n'y avait-il mis le Hardanger, déjà visité par lui en 1856, que pour corser ce programme, et cette région fut entièrement laissée de côté. Son plan était de gagner Lom par le Gudbrandsdal et d'aboutir à Sölnör dans le Romsdal, chez son ami l'avoué et député Ludvig Ludvigsen Daae. Par quelle voie il comptait aller de Lom à Sölnör, il ne le dit pas dans les notes qu'il a laissées, et que Mme Bergliot Ibsen a récemment données à la bibliothèque de l'université d'Oslo, il y indique seulement qu'à Lom il a modifié son itinéraire. Grâce à ces notes on sait du moins exactement, jour par jour, la route qu'il a suivie [2].

[1] Halvorsen, *Norsk Forf.-Lex.*, III, p. 12.

[2] Une copie m'en a été obligeamment communiquée par M. Halvdan Koht, alors qu'elles n'étaient pas encore à la disposition du public.

Scandinaviste ardent depuis sa jeunesse, il ne voulut pas partir avant la fête donnée au *Studenterlund* le dimanche 22 juin 1862, en l'honneur des étudiants revenus de Lund et de Copenhague, et il entendit le vibrant discours de Dunker, suivi du chant que lui-même avait composé pour la circonstance. Il partit le surlendemain, 24 juin, dans le train du matin pour Hamar, d'où le bateau l'amena le soir à Lillehammer. Au départ, le temps était maussade, Ibsen était nerveux, et prit un flacon d'eau-de-vie. Dans son wagon se trouvait, entre autres voyageurs, un Suédois, qu'il soupçonna d'être le poète Snoilsky. Ce détail est intéressant, car Snoilsky n'avait alors que vingt et un ans, et bien qu'il fût le membre le plus en vue de la *nämnlösa selskapet* (la société sans nom), ce petit cénacle n'avait pas révélé le futur poète aux écrivains de Kristiania, fort ignorants, à cette époque, du mouvement littéraire suédois. Ibsen, mû sans doute par son scandinavisme, était mieux au courant. A Hamar, il pleuvait à verse, et il trouva le parcours en bateau long et ennuyeux. Le temps dut se remettre, pourtant, car il note : « Le Mjösen est charmant sous le soleil, monotone sous la pluie. » A Lillehammer il faisait très froid, mais l'hôtel était bon, l'hôtelière entendue. Et ses notes continuent :

Le 25 parti à pied de Lillehammer vers 10 heures et demie, rencontré un homme de Lom qui raconta, non sans quelque orgueil, son voyage à Lillehammer où il devait faire de la prison pour charbonnage illicite. A Moshus à 2 heures et quart, — bon endroit — sans patronne — pêché.

De Lillehammer à Moshus (près de Öier) il y a vingt-deux kilomètres : c'est bien marché. Ibsen a été vraiment un très bon marcheur jusque vers l'âge de quarante ans. Ensuite il se déshabitua de la promenade, et sa démarche à petits pas prudents suggéra l'idée d'un homme qui avait dû toujours être trop casanier. Mme Caroline Björnson, ne se souvenant que de l'Ibsen de plus tard, et peut-être surtout de la gaucherie de son allure, m'a dit qu'elle ne pouvait imaginer qu'il avait fait des excur-

sions. Elle exprimait ce qui était devenu le sentiment général. Et cependant on voit qu'il pouvait faire de bonnes étapes. A Moshus, il rencontre encore un Suédois qui change de cheval au relais, et se demande si ce n'est pas Snoilsky, car « j'ai dû faire tort » à l'autre, — la formule paraît assez dénigrante, — et se met à pêcher, en attendant son camarade Andreas Isachsen qui lui a donné rendez-vous à cet endroit.

Le jeudi 26 au matin, arrivée d'Isachsen. Par temps ensoleillé et humeur de même, on va à pied à Holmen et un peu au delà. Traversé la Losna en barque à Losnæs, de là ensuite à pied à Elstad. Route superbement construite par endroits. Le rameur savait parler du serpent de mer qui s'est montré là aux temps anciens, c'était d'ailleurs la vieille histoire du Mjösen localisée. A Elstad logis excellent, propriétaire intelligent et complaisant, douche et occasion de pêcher. Nous y avons passé la nuit et jusqu'à l'après-midi du lendemain.

Au relais de Holmen les deux compagnons avaient été reconnus par un jeune étudiant, Yngvar Nielsen, qui voyageait avec son père et a plus tard écrit un livre sur sa vie de touriste : « Ils se reposaient de leur promenade, et au moment où nous arrivions en voiture, ils venaient de remonter les bords du Laagen, où ils avaient tenté leur chance comme pêcheurs. La pêche avait été médiocre et le repas fut médiocre [1]. » Ibsen observa les deux voyageurs, qui étaient en culottes, costume peu en usage alors, et trouva cela fort pratique. Lui-même portait un vieux pantalon quelque peu effrangé, si bien que, peu de jours après, il adopta la mode nouvelle en coupant le bas des jambes de son pantalon. Ceci est rapporté par Yngvar Nielsen, à qui A. Isachsen l'a raconté longtemps plus tard. En attendant, les quatre dînèrent ensemble à l'auberge du relais, et Ibsen, ce jour-là, se montra de bonne humeur [2].

A Elstad, ce ne fut pas seulement l'hôtel qui lui plut, mais

[1] Yngvar Nielsen, *Erindringer fra et halvt aarhundredes vandreliv*, p. 70.
[2] Y. Nielsen, *Henrik Ibsen paa fodtur*, dans *Den norske Turistforenings aarbog for*, 1906.

aussi l'endroit même, auquel il a consacré un article qu'il a publié dans la revue de Botten Hansen [1], pour accompagner une gravure « d'après un dessin original », et ce dessin est évidemment son œuvre. Une série d'autres dessins suivront dans cette revue. Celui-là est le premier, et l'article explique pourquoi : le lac Mjösen et le bas Gudbrandsdal ne l'ont pas inspiré, il préfère les formations de montagnes plus grandioses.

Les notes d'Ibsen continuent :

A pied à Listad, canton de Froen ; long chemin, pays superbe, mais endroit cher. Restés là le samedi et repartis le dimanche 29. Plusieurs fois en voiture ce jour-là, et arrivés le soir dans le canton de Vaage au relais d'Aasoren où nous avons séjourné jusqu'au dîner. Mercredi 2 juillet vilain temps, essayé une promenade en montagne qui n'a pas réussi. Excellentes gens à la station, surtout le vieux Guthorm, dont parle Asbjörns n. De là en voiture louée à Skar où nous nous sommes séparés, Isachsen allant par Hedalen à l'aventure vers les chalets de pacage, et moi tout modestement au long de la vallée de Vaage à Svee où je suis maintenant tout seul et d'exécrable humeur. Le temps a été de nouveau pluvieux ce soir, mais paraît vouloir s'éclaircir.

C'est un voyage capricieux ; on s'arrête une journée à Listad, deux journées à Aasoren. Ibsen en profite évidemment pour causer avec les maîtres de relais et d'autres paysans indiqués par eux comme conteurs de légendes, car il sait que la région est fertile en contes ; mais Asbjörnsen, qui venait de temps en temps chez Botten-Hansen, et avec qui sans doute Ibsen avait parlé de ses excursions, avait déjà passé par là, et il n'y avait pas grand'chose à récolter, surtout dans une expédition si rapide. Le 29 juin, il est à Kvam. Asbjörnsen, par erreur, avait écrit que Per Gynt était de cette commune, alors qu'il était de Södorp, la commune voisine. Hage, la ferme du paysan fanfaron, était située dans la montagne, à une vingtaine de kilomètres de la route. Il est vraisemblable qu'Ibsen s'est informé,

[1] *Illustreret Nyhedsblad*, 1862, nº du 17 août.

mais son carnet de route montre qu'il ne s'est pas détourné de son chemin, bien qu'un homme du pays, Paal Kluften, ait entendu raconter par les vieux paysans qu'il était venu à Hage en 1862 [1]. La région continue, comme on voit, à créer des légendes.

Plus loin, près de l'église de Vaage, Ibsen a dû voir la colline rocheuse où se dessine vaguement une double porte ogivale, et peut-être lui a-t-on conté la légende qui s'y rapporte : « Le Jutul et Johannes Blossom », qu'il a sûrement reconnue pour l'avoir lue chez Asbjörnsen. Cela n'a pas empêché un farceur, à l'Association des Étudiants, de le représenter dans un tableau vivant comme tout fier d'avoir découvert ce conte. Yngvar Nielsen, dans son récit de cette soirée, suppose même, — à tort, bien entendu, — qu'Ibsen avait commis la bévue de le publier[2].

Un peu avant de quitter la vallée du Laagen pour se diriger vers l'ouest, mû sans doute par le souvenir d'une des premières œuvres de H. Wergeland, *la Mort de Sinclair*, inspirée par la triste fin, en cet endroit, du corps expéditionnaire commandé par cet officier écossais, il avait dessiné une vue de Kringen, — son second dessin, — qui fut aussi publié, mais cette fois avec une note de Botten-Hansen, qui profita de cette occasion pour opposer la vérité historique à la légende [3].

Ibsen nota ensuite ses nouvelles étapes quinze jours plus tard, et c'est au cours de cette quinzaine que se sont étrangement accumulées les fortes impressions qui devaient, deux ans après, grandement contribuer à lui suggérer son *Brand*. Parmi des résumés de contes ou histoires entendus, qui lui font constater que la production des légendes continue, je prends ce qui est relatif à son itinéraire :

Le jeudi 3 juillet je partis de Svee en barque jusqu'à Gardmo ; toujours temps pluvieux... Rendis jeudi soir visite au presbytère de Lom

[1] Paal Kluften, « Per Gynt », dans *Edda*, XXX, p. 124.
[2] *Erindringer fra et halvt aarhundredes vandreliv*, p. 71.
[3] *Ill. Nyhedsblad*, nº du 31 août 1862.

et changeai mon plan de voyage. Le marché des gens de Lom. A pied vendredi 4 juillet par la vallée de la Bæver à Rõisem, d'où à cheval au châlet du Prêtre, où j'arrivai à 10 heures, 10 heures et demie. Le 5 juillet (samedi), à 4 heures du matin, avec Aubert et quelques autres, en route sur le fjeld. Bæverthun — cime de Hestbræ — pic de Smörstab, Galdhõ, Fanaraaken (superbe !) — les haltes et repas. — Descente, Horungerne, les pics de Skagastöl et de Ring — la vallée de Helge et Fortun. Descendu à Skjolden le soir à 8 heures.

Il oublie la course qu'il a sans doute faite à pied de Gardmo à Lom (quinze kilomètres environ). Lom, où commence la haute montagne, et où l'on ne pouvait accéder en voiture que par le seul chemin de Vaage, était « le bout du monde », en sorte que la population paysanne y était assez arriérée et « manquait d'usage »[1]. On n'y trouvait pas la moindre auberge, et la seule ressource, pour les touristes, était de demander l'hospitalité au pasteur F.-J. Aars. On y était d'ailleurs d'autant mieux accueilli que les voyageurs, alors plutôt rares en ces régions, étaient une distraction appréciée dans ces pays perdus. On le voit par les mémoires de la fille du pasteur, où sont notés tous leurs passages : deux ou trois par an. Vinje avait été le dernier visiteur de l'année précédente, et n'avait pas plu. Puis, à la fin de juin, on avait vu Yngvar Nielsen et son père, et Ibsen arriva « dans les premiers jours de juillet » (exactement le 3 au soir).

L'hôte était muet et fermé, et tous nos efforts pour le mettre en train furent inutiles. Même mon père s'y essaya cette fois vainement, et nous avons eu le sentiment que notre poète avait quitté le presbytère aussi étranger qu'il y était venu. Aussi fut-ce une joyeuse surprise, lorsque, quinze ans plus tard, au jubilé d'Upsal, Henrik Ibsen vint à moi comme une vieille connaissance, avec un vif souvenir des journées d'été passées au presbytère de Lom...[2].

Ces journées d'été se réduisirent à une soirée plus une bien courte matinée, puisque le lendemain de son arrivée Ibsen dut

[1] Elise Aubert, *Fra de gamle præstegaarde*, pp. 86 et 87.
[2] *Ibid.*, p. 180.

faire seize kilomètres à pied pour aller à Röisem, plus à peu près autant pour coucher au Chalet du Prêtre. Cette hâte s'explique par la décision qu'il prit de modifier son itinéraire. Pour sortir de Lom sans revenir sur ses pas, il ne pouvait suivre que les chemins de montagne qui allaient vers Fortun, ou ceux qui menaient à Merok, et il avait sans doute choisi d'abord ceux-ci, qui le rapprochaient du Romsdal, terme de son voyage. Mais Fortun était bien tentant. Il longerait les plus grands glaciers, il referait plus complètement l'excursion racontée[1] par N. R. Östgaard, qu'il avait connu comme membre de la direction du « Théâtre norvégien ». Un poème de Kjerulf, paru l'année précédente, et le récit du voyage de Vinje, paru au commencement de l'année, tous deux dans les suppléments du jour de l'an de la revue de Botten Hansen, étaient aussi présents à son esprit. Or, un hôte du presbytère, L. M. B. Aubert, qui épousa Elise Aars deux ans plus tard, devait partir par Fortun le 4. Il ne pouvait changer sa date, car il s'agissait pour lui de rejoindre le vapeur *Framnæs* au fond du fjord de Sogn afin d'aller à Bergen, et le vapeur ne passait que deux fois par semaine. Aubert, connaissant la région, put indiquer à Ibsen comment, en prenant le même bateau, il pourrait se rendre à Hellesylt au lieu de Merok, et de là dans le Romsdal, et Ibsen se laissa sans doute persuader sans peine.

Si bref qu'ait été son séjour à Lom, il trouva le temps d'y recueillir une curieuse histoire, qui est ainsi contée par Élise Aubert[2] : Graffer était une ferme située haut dans la montagne, à quelques kilomètres de Lom, et qui appartenait à une vieille famille paysanne très fière de son ancienneté. La vieille Mari Graffer était fort avare et se cramponna jusqu'à la mort à ses biens malgré les admonestations sévères du pasteur qui lui disait qu'elle ne pourrait pas les emporter dans

[1] *Fra Skov og Fjeld*, Christiania, 1858. Ibsen n'a suivi que jusqu à Röisem l'itinéraire d'Östgaard.

[2] Elise Aubert, *Fra de gamle præstegaarde*, pp. 103-109.

la tombe. Après sa mort on trouva quantité de billets dans ses couettes. Elle avait une fille, Rönnaug, qui épousa un pauvre diable, parce qu'elle le trouvait beau. L'homme était intelligent, devint prévôt *(lensmand)* et député. Mais sa belle-mère Mari Graffer trouvait qu'il dépensait trop, et Rönnaug était autoritaire, violente et capricieuse, si bien que le prévôt eut son lit de mort dans une cabane de la ferme, tandis que sa femme, malade aussi, couchait dans la grand'salle. Il voulait faire un legs aux gens de sa famille, malgré le testament réciproque signé par les deux époux, et le pasteur, faisant fonction de notaire, dut aller maintes fois d'un lit à l'autre. Mais Rönnaug fut intraitable. De plus, lorsque son mari fut mort, elle défendit au pasteur de prononcer un discours sur sa tombe, disant : « Comme va-nu-pieds il est entré à Graffier, comme va-nu-pieds il sera enterré. »

La mort du prévôt datait du mois de décembre précédent, et Ibsen ne pouvait être mieux renseigné qu'au presbytère, puisque le pasteur Aars avait joué un rôle important dans la double histoire de Mari Graffer et de Rönnaug Staff [1]. Mais il semble l'avoir entendue plutôt de quelque paysan de Lom, car Élise Aubert n'en parle pas à propos de son passage, et ne se souvient que de son mutisme. Interroger les paysans était d'ailleurs, en quelque sorte, sa fonction pendant ce voyage, et ses notes prouvent qu'il s'entendait à les faire causer, et comme il y avait « marché » à Lom, il a eu occasion de voir des gens. Quoi qu'il en soit de sa source, il est bien certain qu'il a connu en détail toute l'affaire, il l'a racontée à sa belle-mère Magdalene Thoresen, qui en a fait le sujet de sa nouvelle *Gudrun* [2], et surtout, lui-même a composé, deux ans après

[1] Il y eut procès, que Rönnaug gagna contre les parents de son mari, le testament réciproque ayant été considéré comme authentique et par suite irrévocable. On y voit que Staff avait seulement voulu distraire de sa moitié de la fortune commune une somme de 8 100 spd. (environ 45 000 fr.) en faveur de sa famille (*Norsk Retstidende*, XXXII, p. 89).

[2] *Tidsskrift for Hemmet*, XIV, 1871.

son excursion, en combinant les deux figures de Mari et de Rönnaug, la sinistre figure de la mère de Brand. A partir de Lom, son excursion va être presque constamment, pendant quinze jours, une préparation à *Brand*, — bien à son insu, car il n'avait encore aucune idée d'écrire un pareil drame.

La première journée en quittant Lom pour aller coucher au « Chalet du prêtre » menait les voyageurs entre les glaciers de Hetsbræ et de Galdhö par un chemin encore assez praticable, mais Ibsen, qui n'avait pas l'habitude des hautes montagnes, trouva la montée pénible. Dans un article où il a décrit une autre région, il s'est souvenu de cette marche : « ...pendant une demi-journée nous avons rampé sur les fjelds, grimpant et descendant, et lorsque nous avons demandé au guide si maintenant nous n'étions pas au fjeld nous avons reçu cette réponse : — Nous n'y serons pas avant demain [1]. » Ce lendemain, on devait traverser le Jotunheim : cinquante kilomètres environ par des sentiers mal frayés. Aussi fallut-il se lever à quatre heures du matin. Mais les paysages vus ce jour-là furent sans doute ceux de tout son voyage qui restèrent le plus nettement gravés dans son esprit, bien qu'il n'en ait pris aucun croquis. L'impression qu'il éprouva paraît avoir été surtout un sentiment d'écrasement. Élise Aubert raconte :

> De Lom, cet été-là, Ibsen traversa les monts de Sogn en compagnie de mon mari, qui se rendait à Bergen. Il fut tellement impressionné par le caractère grandiose de la haute montagne qu'il oublia complètement qu'on était en plein été, et demanda à mon mari : « Croyez-vous que ce sera vert quand nous descendrons dans le Sogn [2] ? »

A un endroit, lorsqu'il était encore dans la vallée de la Bæver, il a dû voir « l'Église du Troll », grotte curieuse creusée dans le roc. D'ailleurs, le mot « église » revient souvent parmi les désignations de cimes et autres lieux dans le Jotunheim. Il

[1] V. tome V, p. 528.
[2] Elise Aubert, *loc. cit.*, p. 181.

se rencontre dans le poème de Kjerulf et dans le récit de Vinje. Il se rencontre surtout dans le récit d'Östgaard, qui parle d'un pic appelé « l'Église », près d'où un troupeau de rennes a été précipité et enfoui sous la neige [1]. Tout cela constituait une partie du décor de *Brand*, et suggérait « l'église de glace ». On ne peut s'étonner que les premiers vers écrits par Ibsen en septembre 1864, après son poème-préface, pour aborder l'histoire de Brand, aient été une vue d'ensemble du Jotunheim [2].

M. Hans Eitrem, proviseur du principal lycée d'Oslo, parcourant le même chemin qu'Ibsen suivit les 4 et 5 juillet 1862, rencontra un certain Johannes Urdahl, qui, au moins le second jour, avait accompagné les voyageurs. Il était de Skjolden, extrémité du fjord et point terminus de la traversée des fjelds. Il voulait rentrer chez lui et ne fut sans doute pas fâché de trouver des compagnons de marche. M. Eitrem, avec son obligeance que j'avais eu déjà l'occasion d'apprécier, m'a confié les notes qu'il avait prises, et m'a permis de m'en servir. Les compagnons d'Ibsen, outre Aubert, étaient un prêtre catholique norvégien, Stub, de Bergen, et Sölfest Sövde, qui servait de guide [3]. Celui-ci n'était pas un guide ordinaire, mais un riche négociant, très connu dans le canton, et qui venait à Lom lorsqu'il y avait marché. C'est sans doute pourquoi Ibsen a écrit dans ses notes : « Le marché des gens de Lom », et il a dû

[1] N. R. Östgaard, *loc. cit.*, p. 113.

[2] V. les deux premières strophes de « Sur le haut fjeld », p. 199.

[3] Il existe à la bibliothèque de l'université d'Oslo un manuscrit 8258, d'après lequel le guide d'Ibsen a été un certain Erik Eriksen Saude, qui aurait été le modèle du paysan de la première scène de *Brand*. Mais ce manuscrit a été rédigé par un autre paysan, nommé Berteig, et celui-ci, comme me l'a écrit M. K. Visted, auteur d'une étude sur le voyage d'Ibsen, peut fort bien s'être fait l'écho d'une légende, tandis que le récit recueilli par M. Hans Eitrem se trouve d'accord avec le fait qu'il y avait marché à Lom, et est, de plus, confirmé parce qu'il mentionne la présence d'un prêtre catholique. Ibsen a en effet parlé de ce prêtre à William Archer (*The monthly Review*, 1905, p. 17). Le groupe, a-t-il dit à celui-ci, comprenait en outre une femme malade attachée à un cheval.

avoir occasion, le matin du 4, de causer avec eux. Sölfest avait l'esprit alerte, et volontiers blagueur, il aimait conter des histoires, — un vrai type de la région de Sogn, disait Joh. Urdahl. Il avait réputation d'homme capable, mais il était à la fois avide et avare. La traversée des fjells eut lieu sans incidents, bien qu'il y eût beaucoup de neige, et de la brume. On fit halte à Husten (?) — pour prendre un repas, je suppose, — et l'on se reposa un peu devant la montagne qui s'appelle aujourd'hui Oscarshaug, avant de commencer la descente. De là, on voyait devant soi les pics de Skagastöl, et à droite, le fameux Fanaraaken, que Wergeland, précurseur du tourisme norvégien, avait visité en 1832, et qui lui avait inspiré son poème dramatique *Spaniolen*, où un réfugié politique espagnol meurt, surpris par un des brusques tourbillons de neige que soulève le glacier capricieux. Dans la réalité comme dans la fiction, les histoires de voyageurs ayant péri dans des orages ou sous des éboulements n'étaient pas rares. Sölfest devait succomber ainsi quelques années plus tard.

Puis ce fut la descente. En fait, elle avait commencé depuis longtemps, mais après l'arrêt devant Oscarshaug, elle devient rapide, en trois degrés : la haute vallée, de Turtagrö à Fortun, la basse vallée, de Fortun à un lac qui précède le fjord, enfin du lac au port de Skjolden. D'en haut, surtout d'un endroit appelé Berge, lorsque la vue est claire, la surface du lac paraît s'incurver. Le temps devait être beau, car Ibsen a noté ce détail dans le « Brand épique » :

Il reconnut le lac étroit qui s'incurvait, tout noir.

Et surtout il a donné une très exacte description de la descente de Fortun [1].

L'histoire du troll qui n'enjamba pas assez loin est une légende locale de Fortun, accommodée par Ibsen. Il a dû

[1] V. les trois premières strophes du chant « Les chemins de l'Église », p. 221.

l'entendre conter par Johannes Urdahl ou par Sölfest Sövde lorsqu'il a passé devant un rocher que l'on dit être le troll pétrifié [1]. Il la connaissait déjà, d'ailleurs, par le récit de Vinje [2]. Il avait eu de la chance, ayant eu le brouillard dans la haute montagne, et trouvant le temps clair dans le bas pays : cette succession se retrouvera dans le *Brand* dramatique. Mais la descente est sans doute ce qui l'a le plus frappé, car c'est lui-même, évidemment, qui a dit à Henrik Jæger ce que celui-ci rapporte : « La vue qu'on a du haut fjeld sur l'étroite vallée de Fortun, avec les sauvages flancs abrupts de la montagne, était l'une des impressions qu'il avait toutes vives devant les yeux [3]. » Jæger a écrit ces lignes sans connaître les premières strophes du chant « Les chemins de l'Église », et leur curieuse description de topographie démographique. Le « Brand épique » n'était pas encore connu lorsqu'il a composé son livre, et dans le drame, le décor est bien resté le même, mais moins exactement copié.

Et la longue journée s'achève. Mais le pont sur la rivière de Skjolden est rompu : encore un motif qui sera dans *Brand* (dans le « Brand épique », il n'est que vermoulu). Il fallut donc passer la rivière en barque pour gagner le terrain plat formé sur sa rive droite par ses alluvions *(ören)* : c'était sur cette plage que s'élevait la maison de Marie Sjurdatter Skjolden, veuve très riche de biens fonciers et fort religieuse, chez qui Ibsen passa la nuit. La maison était exactement située comme le sera celle de la mère de Brand.

Le lendemain, on partit de fort bonne heure par le vapeur *Framnæs* pour faire escale, le soir, à Lærdal, où il y avait un champ d'exercices militaires avec sa grande tente rouge [4].

[1] Yngvar Nielsen, *Rejsehaandbog, II, Det östenfjeldska Norge*, 11e éd., p. 89.
[2] *Fjölstaven min*, dans le *nytaarsgave* de l'*Illustreret Nyhedsblad* pour 1862, p. 31.
[3] *Henrik Ibsen, et literært livsbillede*, p. 177.
[4] Figure sur une carte peu postérieure (inédite) au *Geografiske opmaalings kontor*.

Ibsen, dans le « Brand épique », a bizarrement transféré cette tente à Skjolden. Voici la suite (et la fin) de ses notes de voyage :

Parti de là [de Skjolden] avec le vapeur le dimanche matin 6 juillet de fort bonne heure, et arrêt à Lærdal depuis le dîner jusqu'à minuit. Continué Aurland, Næröfjord, etc. — Arrivé à 3 heures à Vadem, d'où à Sande où j'ai passé la nuit. Mardi 8 juillet à Vasenden sur le lac de Jölster, mercredi 9 juillet, à Reed, au delà du lac de Jölster, par la pierraille de Förde, terrible vallée, ou plutôt crevasse entre les monts rocheux, et traversé le lac de Bræheim. Jeudi 10 juillet de Reed par le fjeld à Utvik, et de là à Faleidet. Vendredi 11 juillet à Sunelven, resté là jusqu'au mercredi 16 juillet et parti alors par le vapeur *Söndmöre* pour Söholt, que je n'ai pas encore quitté jeudi.

Le *Framnæs* a donc déposé Ibsen à Vadem le 7 juillet et a poursuivi sa route vers Bergen, où Aubert, Stub, et peut-être Sölfest Sövde sont arrivés le lendemain soir. Ibsen est maintenant seul. Son changement d'itinéraire ne doit pas prolonger son voyage, et il se hâte. En quatre jours il parcourt environ 150 kilomètres sur des barques et à peu près autant à pied, — ou en voiture quand il a la chance de rencontrer un paysan qui peut le prendre dans sa charrette. Le bateau le repose de la marche. Pour abréger, il prend le raccourci de la pierraille de Förde, dont le parcours est très pénible. Mais il est très en forme, et s'arrête pour dessiner une vue du lac de Bræheim, qu'il accompagnera d'un article et publiera dans la revue de Botten Hansen.

Sur tout ce parcours on ne connaît aucun détail, si ce n'est que le temps était très froid le dernier jour, et qu'il arriva transi à la dernière station de relais, à Kjelstadli, où il demanda un petit verre d'alcool. Le patron lui répondit qu'il n'avait pas le droit d'en vendre et sortit de la salle. Mais peu après il revint avec une bouteille et un verre qu'il posa sur la table, puis sortit de nouveau. Ibsen but un verre ou deux, et déposa une pièce de 12 skillings. Cette façon d'observer la loi l'amusa fort, car ayant rencontré, bien des années plus tard, le député

de l'endroit, Langeland, il lui conta cette anecdote [1]. Enfin, il arrive le 11 juillet à Sunelven, ou plus exactement à Hellesylt, le petit port de cette commune, qui ne figurait pas sur son itinéraire primitif, et où il est resté plus longtemps qu'en aucun autre endroit : cinq jours. La descente de Fortun et le séjour à Hellesylt sont les deux moments de son excursion qu'il a lui-même désignés à Henrik Jæger comme présents à son esprit lorsqu'il a composé *Brand* [2].

Hellesylt est un petit port marchand au fond d'un fjord étroit dominé des deux côtés par des monts rocheux très escarpés, presque à pic par endroits, qui s'élèvent à plus de mille mètres, c'est-à-dire plus hauts que le fjord n'est large. Du bateau, quand on arrive par le fjord, on voit devant soi un mur de montagne qui se dresse aussi haut que les murs des côtés, mais qui ne plonge pas, comme ceux-ci, directement dans la mer. Il est comme un rideau précédé d'un étroit proscenium. Au centre, l'embarcadère. Un peu à droite, sur un mamelon, l'église. Au fond, une rue bordée de maisons basses. Quelques maisons aussi à droite, presque au bord de l'eau. Et quand le bateau s'approche assez près, on s'aperçoit que le fjord se prolonge à gauche en une petite anse, jusqu'alors cachée par un cap, et qu'il y a là encore deux ou trois maisons sur une plage de galets. Cet endroit, qui s'appelle Korsbrekke, est complètement séparé de Hellesylt, le rideau de fond, entre les deux, ne laissant que juste assez de place pour la route

[1] Elle m'a été répétée, d'après Langeland, par MM. Lillebö et Syltevik, qui croyaient qu'elle avait eu lieu lorsque Ibsen a quitté Hellesylt. Mais comme il en est parti par le vapeur, elle doit être évidemment reportée à son arrivée.

[2] Sur le séjour d'Ibsen à Hellesylt, je me suis servi de l'article de Halvdan W. Freihow, *Fraa Ibsen studium* (*Syn og Segn*, 1930), mais surtout de mes conversations sur place avec MM. Lillebö et Syltevik en 1929. Pour l'ensemble de ce chapitre je me suis servi de l'article de M. K. Visted, *Aftenposten*, 1931, n°s 55 et 56, qui reste utile, même après que les notes d'Ibsen, qu'il n'a pas connues, ont apporté des précisions inespérées sur l'itinéraire et l'horaire d'Ibsen.

entre lui et la mer. On devine que cette route monte, à droite et à gauche, à travers un pays cultivé.

La vie était bien misérable, en 1862, dans une pareille bourgade, surtout si l'on en juge par les maisons, — toutes en bois, naturellement. La plupart étaient encore bâties à la mode antique de la *rögstue*, avec une dalle au centre pour le feu, et un trou dans le toit pour l'évacuation de la fumée. On y trouvait pourtant parfois des poëles[1] Une seule maison avait un premier étage. C'était la station de relais, et elle existe encore. C'est là, naturellement, qu'Ibsen descendit d'abord. Les autres maisons, une vingtaine peut-être, ont à peu près toutes disparu. Le vapeur *Söndmöre* faisait le service deux fois par semaine entre la petite ville d'Aalesund et Hellesylt : c'était à peu près le seul lien du petit port avec le monde extérieur, car la route ne conduisait à aucun endroit tant soit peu important. On conçoit que, dans un pareil trou, un voyageur ne pouvait passer inaperçu. Ibsen fit sensation à ce point que, par tradition, le souvenir de son passage subsiste encore, et naturellement, s'est amplifié. M. Lillebö, ancien instituteur qui a réuni des documents sur l'histoire locale, pensait qu'Ibsen avait dû rester quatre semaines à Hellesylt, et comme je lui disais que cela était peu croyable, et que Mme Ibsen m'avait dit elle-même que tout son voyage n'avait duré que « peu de semaines », il m'accorda que le séjour avait pu être moins long, mais sûrement pas inférieur à quinze jours.

Ibsen entra sans doute tout de suite en relation avec un homme singulier, Knud Stadeim, qui avait la ferme de ce nom située à un kilomètre au delà de Korsbrekke, en même temps qu'il était forgeron. Knud Stadeim, en effet, curieux de sa nature, avait coutume, toutes les fois qu'un étranger arrivait dans le pays, d'aller vers lui sans l'aborder, et de chercher à se faire remarquer, de façon à provoquer une conversation. Il

[1] Ole Barman, *Erindringer fra* 1861 *til* 1867, Trondhjem, 1904, p. 27.

avait quelque instruction, et même on savait dans le canton qu'il « lisait Voltaire ». Cela veut dire, je suppose, qu'il possédait un ou deux volumes d'une traduction danoise du dix-huitième siècle, où les œuvres de Voltaire étaient assez répandues en Norvège, surtout parmi le clergé [1]. Ce forgeron grand liseur était un esprit inquiet. Il allait souvent voir le pasteur Ole Barman, et causait longuement avec lui, parlant surtout de religion. Il tendait au déisme, mais surtout discutait et questionnait. « Les idées de Voltaire, de Rousseau et de Hume revenaient toujours », dit le pasteur. Knud Stadeim ayant un jour servi de cocher à un médecin étranger à la localité, n'avait pas manqué de profiter de l'occasion pour l'interroger aussi, et ce médecin avait raconté les propos du forgeron philosophe dans *Morgenbladet*. L'article se terminait par les mots : « C'était un libre penseur. » Lorsque le pasteur Barman eut montré à Stadeim cet article, l'homme se tut longtemps, puis il dit : « Le médecin n'aurait pas dû écrire ça. Il y a une différence entre avoir décidément conclu et chercher la vérité. » Ibsen fut sans doute enchanté de rencontrer et de pouvoir étudier un type comme celui-là, avec qui, de plus, il se sentait intellectuellement en sympathie, et cette nouvelle connaissance l'a peut-être décidé à rester dans le petit port plus longtemps qu'il ne l'avait prévu.

Car il semble bien en avoir pris tout de suite la résolution, sans quoi on ne s'expliquerait guère qu'il ait quitté la maison de relais pour aller s'installer à Korsbrekke ; du moment qu'il prenait le parti de rester quelques jours, au contraire, cela pouvait faire une économie qui en valait la peine. Il fit d'autres connaissances, notamment celle de l'instituteur Knud Syltevik, plein de souvenirs locaux, et qui aimait les raconter. Beaucoup de ces histoires pouvaient passer pour des légendes, qu'Ibsen aurait dû noter, puisque c'était le but de son voyage.

[1] Voir Francis Bull, *Fra Holberg til Nordal Brun*, *Tillæg*.

Mais il paraît avoir oublié le folklore à Hellesylt, d'où il n'a pas rapporté de dessin non plus. Ce sont les gens qui l'ont intéressé. Sans but défini, en amateur, il s'est livré à une étude de psychologie populaire ; sans but défini, car ce n'est pas cela dont il avait besoin, à ce moment où il voulait achever, aussitôt rentré à Kristiania, *la Comédie de l'Amour*, et où il n'avait pas d'autre projet de pièce un peu poussé que *les Prétendants à la Couronne*. Quel était donc le caractère dominant chez les Sunelviens? D'après M. Nils Syltevik, fils de l'instituteur qu'Ibsen a connu, ils se distinguaient par leur tendance rationaliste, d'une part, dont Knud Stadeim[1] n'aurait été qu'un exemple plus nettement accusé, en même temps que par une disposition particulièrement marquée à chercher des compromis, et son père Knud Syltevik était un bon représentant de ce goût des solutions moyennes décrit au commencement du cinquième acte de *Brand* dans la scène entre l'instituteur et le bedeau. C'est dans la population même de Hellesylt qu'Ibsen aurait trouvé le modèle de la paroisse de Brand. Et le jugement de M. Nils Syltevik sur la psychologie de ses compatriotes paraît, en somme, confirmé par le pasteur Barman, lorsqu'il dit que les gens de Hellesylt « sont paisibles et modestes, et réfléchis dans toute leur allure », en sorte qu'ils contrastent avec leurs voisins de Horningdal, qui sont vifs et volontiers braillards[2].

On comprend qu'Ibsen ait pu, même en cinq jours seulement, faire une moisson d'observations qui lui ont servi plus tard. C'était possible dans un milieu aussi restreint, où l'on a tôt fait de se mettre au courant, si l'on a la chance de tomber d'abord sur de bons informateurs. Mais il fréquenta surtout Knud Stadeim et Knud Syltevik et deux autres habitants que l'on m'a nommés, et dans ses conversations dont le thème

[1] Ole Barman, *loc. cit.*, p. 25.
[2] *Ibid.*, p. 9 et 11.

était sans doute souvent fourni par l'esprit inquiet de Stadeim, il fut amené à traiter des sujets sur lesquels il avait coutume de se taire prudemment. Les propos qu'il leur tint parurent dénoter un si parfait libre penseur qu'un commerçant alla prévenir le pasteur qu'un homme dangereux était arrivé dans le pays. Rien que l'allure d'Ibsen, d'ailleurs, que l'on voyait le matin, seul, absorbé dans la contemplation du paysage ou dans ses méditations, se promener dans son pantalon aux jambes coupées sur la plage de Korsbrekke ou dans la montagne toute proche, suffisait à exciter la méfiance dans un endroit tel que Hellesylt.

Ole Barman, nommé l'année précédente, était le premier pasteur de Sunelven, depuis que l'ancienne église, en 1727, avait été détruite par une avalanche de neige et de pierres. Car les avalanches sont fréquentes dans la région. Les accidents de personnes ne sont pas rares, et lorsque l'on construit, c'est un problème de trouver un emplacement où la maison sera plus ou moins à l'abri. La commune avait une église neuve et pas encore de presbytère. Le jeune prêtre avait eu du mal à trouver une habitation provisoire, et logeait dans une *rōgstue* augmentée de deux appentis, avec sa femme et ses enfants ; elle avait accouché depuis peu du dernier. La salle était grande, et coupée par un paravent qui cachait le lit où était couchée la maman, pendant que le pasteur recevait ses ouailles. Cette *rōgstue*, dépendant de la ferme de Langeland, était située derrière la montagne que j'ai appelée le rideau, montagne aussi abrupte derrière que devant. Ibsen ne manqua pas d'aller voir Ole Barman, et fut même présenté par le négociant qui avait mis le pasteur en garde contre lui. « L'étudiant Ibsen » (car c'est le titre qu'il se donnait, malgré ses trente-quatre ans) fut aimable, et Barman le présenta à sa femme. « A cette jeune dame au clair sourire, Ibsen demanda si elle ne craignait pas les avalanches, là aussi. — Non, répondit-elle, la maison est tellement contre le mur de roc qu'une avalanche passerait par-dessus sans

la toucher [1] » C'est Ibsen qui a certainement rapporté lui-même cette réponse à son biographe, bien que celui-ci ait cru inexactement que le pasteur était si mal logé par suite d'une avalanche qui aurait détruit son presbytère. Il a d'ailleurs aussi répété la phrase de Mme Barman à son traducteur anglais William Archer [2], et elle se retrouvera presque littéralement dans *Brand*.

Ole Barman était, paraît-il, un prêtre sévère, et M. Lillebö pense qu'il a pu, à certains égards, servir de modèle pour Brand. On est tenté de croire d'abord que cette idée, comme celle de M. Nils Syltevik sur la population de Sunelven, provient d'une vanité de patriotisme local. Pourtant, on voit dans les mémoires de ce prêtre qu'il était d'origine paysanne et d'une vigueur physique exceptionnelle : un jour, il a mis fin à une querelle en empoignant un homme qu'il a porté hors de la salle. Il avait de la sympathie pour les sectateurs de Hans Nielsen Hauge, qui étaient fort piétistes. Il s'est montré assez indépendant à l'égard de l'administration. Et son attitude envers Knud Stadeim montre, malgré sa sévérité, une réelle bienveillance pour un incroyant sincère. Ces traits, par leur ensemble, sont de nature à justifier la suggestion de M. Lillebö. Mais Ibsen a-t-il pu avoir vraiment connaissance de l'action, du caractère et des idées du pasteur Barman? Il est fort possible que, surtout d'après ce que lui en a dit Knud Stadeim, il se soit fait une conception assez nette de ce prêtre, et il est naturel que, lorsqu'il a conçu *Brand* deux ans plus tard, il ait songé aux gens de Hellesylt, comme il a songé à la descente de Fortun pour le décor. Et il y a au moins un personnage de son drame qui provient sûrement du petit port.

Ingeborg Hellesylt était le nom d'une fille singulière, née d'une bonne famille paysanne, grande, jolie, mais toujours sale

[1] Henrik Jæger, *op. cit.*, p. 178.
[2] *Loc. cit.*, p. 17.

et presque en haillons, et qui aimait courir dans les rochers. Elle avait quinze ans. Une maladie cérébrale, en son enfance, l'avait laissée folle. On pouvait pourtant se rendre compte qu'elle était, ou qu'elle aurait été fort intelligente, aux réponses incisives qu'elle faisait parfois. Très irritable, elle avait coutume de jeter des pierres aux gens qui lui déplaisaient. Et comme Ibsen était généralement regardé d'un assez mauvais œil, il paraît qu'elle lui a lancé des pierres, à lui aussi. On peut imaginer qu'il a fait sa connaissance de la même manière que Brand fera celle de Gerd, avec cette seule différence qu'au lieu de se passer dans la haute montagne, au-dessus de Fortun, la rencontre aurait eu lieu dans le bas du Stadeimsfjeld, près de Korsbrekke. Le personnage de Gerd est peut-être le plus exactement copié d'après nature qu'il y ait dans le théâtre d'Ibsen, sauf en ceci, que Ingeborg n'était pas bohémienne, — elle en avait seulement l'apparence par ses haillons et son allure débraillée, — et que, malgré ses bizarreries et son goût pour grimper dans les rochers, elle habitait chez ses parents et travaillait.

Riche de souvenirs, Ibsen quitta enfin Hellesylt le 16 juillet. Les deux dernières étapes de son voyage ont été racontées dans la notice du tome V (p. 148). On peut seulement noter ici que bien des observations faites à Vestnæs ont pu lui servir lorsqu'il a écrit *Brand* et que, notamment, l'église délabrée du pasteur Krohg a pu lui suggérer l'idée de la reconstruction de la « petite église ».

CHAPITRE II

DISCOURS A KRISTIANIA

(12 décembre 1863-2 avril 1864).

L'émotion produite à Kristiania vers la fin de 1863 par l'imminence de la guerre dano-allemande s'exprima d'une façon singulière. On discuta, bien entendu, la question de droit. Les uns relevaient la faute juridique commise par le Danemark en essayant de traiter différemment le Slesvig et le Holstein, contrairement aux engagements pris, tandis que les autres, plus préoccupés de justice que de droit écrit, n'excusaient pas la Prusse. D'ailleurs, ceux-ci étaient eux-mêmes divisés, car si le Holstein était de nationalité allemande, et terre d'Empire, le Slesvig, officiellement danois depuis toujours, s'était germanisé au delà du Dannevirke par l'influence assez récente des rois danois eux-mêmes, surtout au dix-huitième siècle, et l'on pouvait se demander si, dans ce cas, un tracé de frontière nouveau à travers un pays toujours uni au Danemark était justifié, même s'il était approuvé par un plébiscite. Le problème des nationalités trouvait là des applications d'un haut intérêt. Pourtant, les discussions à ce sujet n'ont pas tenu, au moins en Norvège, une grande place.

La question essentielle, pour les Norvégiens, était de savoir si le sentiment de solidarité scandinave leur faisait une obligation de se porter au secours du Danemark. C'était une question

sentimentale et morale. Dans les milieux « académiques », c'est-à-dire dans la bourgeoisie instruite, les tendances scandinavistes étaient très fortes, et en grand progrès depuis quelque temps. On hésitait seulement parce que, entre la puissance allemande et le Nord, même uni, la disproportion des forces était trop grande. On se lamentait : Nous sommes trop petits ! Et par là était posé le problème moral : La faiblesse est-elle une excuse pour ne pas remplir son devoir? C'était surtout aux étudiants, ou du moins aux anciens de l'Association des Étudiants, que ce devoir apparaissait patent, parce qu'ils se souvenaient des promesses échangées dans les fêtes universitaires de 1845, de 1851, de 1856 et de 1862. Ils menèrent une ardente campagne en faveur de l'intervention militaire de la Norvège, campagne d'où toute idée politique était presque exclue, pour ne laisser place qu'à l'idée morale.

L'agitation commença le 12 décembre 1863, par une discussion à l'Association des Étudiants, où fut votée une adresse « guerrière » aux « frères suédois ». C'est Björnson qui la qualifie ainsi[1] dans une lettre à un ami danois. Il écrit : « ...car c'est notre cause que vous soutenez, oui, la grande question est de savoir si nous avons une mission en ce monde ou si nous n'en avons aucune[2], » et il cite la parole qui avait été l'événement de la soirée, d'autant plus frappante qu'elle avait été prononcée par le professeur de droit Aschehoug, homme froid et modéré. Il avait dit : « ...jamais plus qu'ici, bien qu'au milieu d'étudiants norvégiens, je n'ai senti combien il est difficile d'amener un petit peuple à penser grand[3]. » Après quoi il avait longuement loué le dévouement patriotique de la jeunesse italienne.

[1] Elle avait d'abord été ainsi qualifiée pendant la séance même par l'un des opposants, Johan Vibe. Sur l'histoire de l'agitation, mais à l'Association des Étudiants seulement, voir Fredrik B. Wallem, *Det norske Studentersamfund gjennem hundrede aar*, I, pp. 515-526.

[2] Lettre du 14 décembre 1863, *Gro-tid*, II, p. 105.

[3] Le compte rendu de la séance du 12 décembre se continue dans trois numéros de *Morgenbladet* (14-16 décembre 1863).

Ibsen, qui assistait sans doute à cette réunion, retint cette formule d'Aschehoug, il la prendra plus tard à son compte et en fera son programme ; et la tirade sur l'esprit de sacrifice des Italiens, unis parce qu'ils avaient beaucoup souffert, ne fut pas non plus perdue pour lui.

Celui qui, dans l'équipe des orateurs, passait pour être le plus éloquent, était l'avocat Bernhard Dunker, dont Ibsen avait loué l'action comme membre du comité de direction du « Théâtre de Christiania ». Il parla le 12 décembre. Il parla encore dans une grande assemblée de citoyens le 22 décembre :

> Notre peuple ne s'est pas encore habitué à élever son regard par-dessus nos frontières. Nos vallées sont petites et resserrées entre de hautes montagnes, et le peuple, au cours du dernier siècle, s'est accoutumé à laisser les fjells qui l'entourent circonscrire sa pensée, de même qu'ils limitent sa vue. Cela ne peut pas continuer ainsi.
>
> Au temps des Haakon et des Olaf, on montait sur les plus hauts fjells afin d'étendre de là sa vue jusqu'au loin. Nos ancêtres dressaient des perches sur les cimes et y montaient la garde, et lorsque, de ces hauts postes, on voyait des ennemis, de bien loin, s'approcher du pays, les perches étaient allumées, elles éclairaient de fjell en fjell, et ces crépitants messagers de feu appelaient le peuple de toutes les vallées à la défense commune.
>
> Tel doit être l'effort de notre esprit. Nous ne devons pas souffrir que le cercle de notre vue soit limité par les montagnes qui bordent nos étroites vallées. Il faut que, par la force de la pensée, de l'intelligence et de la volonté, nous nous élevions « au-dessus des hauts fjells » [1].

Ce n'est guère qu'une paraphrase du mot d'Aschehoug, mais l'image, bien qu'empruntée au souvenir des temps héroïques, révèle combien les événements détournaient les esprits du romantisme national, jusqu'alors dominant. « Aux vallées résident notre art et notre poésie, » disait Welhaven. Quitter les vallées pour monter vers les hauteurs, c'est un programme nouveau, et qui présage *Brand*. Ibsen, qui depuis la première idée de *la Comédie de l'Amour*, en 1858, avait condamné le

[1] Cité d'après Just Bing, *Henrik Ibsens Brand*, p. 50.

romantisme national, allait enfin se trouver d'accord, au moins sur ce point, avec la plus grande partie de son public.

Les séances d'agitation continuent ainsi, et Ibsen entend proclamer les idées qui sont les siennes depuis quinze ans, car il est scandinaviste depuis sa première jeunesse, on arrive au moment qu'il a pressenti et annoncé dans de nombreux poèmes, et le sacrifice pour l'Idée est sa foi. Il participe à la campagne non par des discours, mais, le 12 décembre, par son poème « Un frère en détresse », répandu jusqu'en Suède par feuilles volantes pour la propagande, et le 13 janvier 1864, à la fête annuelle de l'Association des Étudiants « en souvenir des ancêtres », par son poème « A la mémoire de Frédéric VII ». Il s'étonne peut-être de trouver autant de convertis. Mais il ne se fait pas d'illusions. Il observe, et sait voir que tout ce mouvement a peu de chance d'aboutir à un résultat. Il ose même presque le prédire dans le premier de ces deux poèmes.

C'est que, si ce mouvement était très sincère et fort dans certains milieux, il n'était nullement général. Même pas à l'Association. Björnson remarquait, dans la lettre citée plus haut, que les jeunes gens y étaient généralement tièdes, sinon hostiles. Un étudiant d'alors raconte dans ses mémoires que le 13 janvier, grand jour du scandinavisme, était célébré avec un sérieux que les jeunes avaient peine à comprendre [1]. Un journal d'étudiants [2] montre une tendance à tourner tout en blague, et fait l'objet de protestations dans les séances du samedi à l'Association, et les comptes rendus [3] de ces séances témoignent d'un grand flottement dans l'opinion des étudiants. Et en dehors des milieux académiques, parmi les paysans surtout, qui avaient toujours une si forte représentation au Storting, l'opposition était très décidée contre toute intervention mili-

[1] Yngvar Nielsen, *En Christianiensers erindringer*, p. 232.
[2] *Studenterblade.*
[3] *Forhandlingsprotokol for det norske Studentersamfund*, ms. à la Bibliothèque de l'Université, à Oslo.

taire en faveur du Danemark. Ole Gabriel Ueland, chef reconnu des paysans, menait une campagne de presse active. Certes, il voulait manifester une vive sympathie pour le Danemark, mais en paroles seulement, comme on en avait, par exemple, pour la Pologne. Et Vinje, resté avant tout paysan, était d'accord avec Ueland. Cette disposition des paysans était d'ailleurs ancienne, car le vaudevilliste danois Erik Bögh, dans son innocente satire des Norvégiens *la Saint Sylvestre* 1848[1], avait représenté le Scandinavisme par un jeune garçon en costume de chevalier, lui opposant déjà « Un homme de la campagne », qui prétendait être « la saine raison pratique », et où le Scandinavisme reconnaissait le matérialisme. Le petit acte d'Erik Bögh s'appliquait encore à la situation de 1864. Cette résistance à l'agitation des intellectuels s'affirmait dans les journaux, et s'appuyait sur des arguments auxquels certaines pages de *Brand* seront une réponse.

Le mouvement interventionniste ne pouvait d'ailleurs pas avoir d'effet pratique, puisque les affaires extérieures de la Norvège étaient, en fait, dirigées par la Suède, où, malgré les velléités du roi Carl XV, les dispositions n'étaient pas du tout belliqueuses. Et le Storting, qui ne se réunissait que tous les trois ans, ne devait plus siéger qu'en 1866. Pourtant, après la guerre commencée, il fut convoqué en session extraordinaire, et le 29 mars fut votée la « résolution » proposée par le gouvernement, d'après laquelle la Norvège se déclarait prête à soutenir militairement le Danemark, si une grande puissance en prenait l'initiative. Mais le ministre qui présenta le texte, le sévère professeur Schweigaard, dit combien il lui était douloureux de ne pas oser négliger les considérations de prudence, et « d'avoir égard à la faible puissance d'un petit peuple, comparée à sa volonté ». Ainsi, en dehors des paysans, les personnes mêmes qui ne se laissaient pas entraîner par le mou-

[1] *Nytaarsaften* 1848-49.

vement éprouvaient comme un besoin de s'excuser, et rendaient hommage à leurs adversaires, puisqu'elles considéraient presque, elles aussi, comme une faillite morale, l'emploi de leur grand argument : La Norvège est un trop petit peuple...

Un jeune homme a donné aux idées de Björnson, d'Aschehoug, de Dunker, et des plus ardents scandinavistes de l'hiver 1863-64, une forme étrangement ibsénienne. Christopher Bruun avait vingt-quatre ans. Il avait achevé en 1862 ses études de théologie, et sa conception du christianisme, sous l'influence de Sören Kierkegaard, était alors assez sombre. On lui avait inculqué au lycée des sentiments anti-danois, qui avaient été fort répandus en Norvège après 1814, mais il avait accompagné ses camarades aux fêtes d'étudiants scandinaves de Copenhague, en 1862, et avait assisté, notamment, à une grande réunion où Suédois et Norvégiens avaient promis de se mettre à la disposition du Danemark en cas de guerre [1]. Se considérant comme lié, il n'avait pas besoin qu'on lui montrât son devoir : de Rome, où il était avec sa famille, il remonta vers le Nord, et s'engagea comme volontaire dans l'armée danoise. Toutefois, avant de rejoindre son corps, il vint à Kristiania, et prononça, le 2 avril, à l'Association des Étudiants, un discours qui causa une profonde sensation [2].

Chr. Bruun n'y examinait pas si l'on avait eu raison de promettre une aide au Danemark, ni si l'engagement était formel. Il constatait : « On sent bien ce qui serait le plus digne, mais on ergote, on mesure les difficultés ; on pense à la force de l'ennemi, on ne veut pas et *on n'ose pas.* » C'est de la lâcheté. « L'histoire jugera qu'une tache a sali l'honneur de notre peuple. » Cela est grave surtout pour les étudiants...

On a désiré que l'affaire éclatât, que le Danemark fût en péril. Et en un sens cela était inconsidéré, c'était pourtant naturel, et juste, au

[1] Vilhelm Birkedal, *Personlige oplevelser i et langt liv*, III, p. 71.
[2] *Studenterblade* du 21 avril 1864.

fond, précisément parce que toute pensée veut être mise en action, et une belle pensée exige une action qui coûte. On sent que ce n'est pas pour rien qu'on a droit de concourir à la beauté d'une pensée...

Le scandinavisme a été pour les étudiants et pour une grande partie du pays une idée, c'est comme tel qu'on en a parlé et qu'il a été promu. Si maintenant, lorsque se présente une occasion d'agir, tout se réduit à des paroles, ne sera-ce pas le triomphe de tous ceux qui prennent plaisir à se moquer des idées et de la foi en elles?...

On citera cet exemple chaque fois que l'on voudra condamner comme folie le fait de se dévouer à une idée et de lui offrir un sacrifice. Ce sera une honte pour les étudiants. Mais il y a une pire question que la honte. L'étudiant peut-il nier que sa conduite a justifié cette critique des idées? Et plus tard, lorsqu'il s'agira de nouveau de se sacrifier pour une idée, pourra-t-il éviter de se rappeler sa conduite d'aujourd'hui, et de penser : les idées, ah oui, elles n'appartiennent pas au monde de la réalité. Oui, ainsi l'homme meurt sa mort spirituelle, lorsqu'il dit adieu à son idéalisme, et ainsi de même un peuple apprend à perdre sa foi, et s'abîme dans sa dissolution morale. Voilà ce qui, pour moi, rend ce moment si grave : par une telle action du peuple se produit en lui, en même temps, une transformation spirituelle, il fait un pas vers la vie ou la mort. Ce n'est pas pour le scandinavisme que je parle, ce n'est pas lui qui est pour moi l'essentiel en cette affaire, je parle pour la vérité. Ce n'est pas pour le Danemark que je parle, mais pour la Norvège, pour la croissance de la vérité dans ma patrie.

« Ce n'est pas pour le scandinavisme que je parle... » Brand dira : « Je sais à peine si je suis chrétien. » Ce n'est pas l'idée qui importe, c'est le dévouement à l'idée, c'est le sacrifice. La pensée de Chr. Bruun est si proche de celle de Brand que l'on est tenté de croire qu'Ibsen, qui a sans doute entendu ce discours prononcé trois jours avant son départ, a conçu ce soir-là le personnage de son drame. Mais, si le jeune théologien n'a pas été sans quelque importance, comme on le verra, dans la genèse de *Brand*, Ibsen aurait pu se passer de lui d'autant mieux qu'il avait lui-même exprimé à vingt ans, et à propos de la première guerre du Slesvig, précisément l'idée que l'essentiel, pour le peuple, est de ne pas salir d'un acte honteux ce qui,

plus tard, sera son passé [1]. Au milieu de l'atmosphère morale créée à Kristiania par la guerre de 1864, il n'était ni un observateur qui prend des notes, ni un néophyte qui se laisse entraîner. Il était un précurseur.

Nul ne s'en doutait, d'ailleurs, et il passa, malgré ses deux poèmes, assez inaperçu, car nulle part il ne prenait la parole, et il n'était au nombre des signataires ni des adresses ni des convocations.

Cette atmosphère, d'ailleurs, fut bientôt dissipée par l'abstention de la Norvège, la défaite du Danemark et la perte du Slesvig. Tandis que le scandinavisme conçu à la façon d'Ibsen (et de H. Wergeland) ne fut qu'un feu de paille pour ses adhérents enthousiastes, Ibsen lui resta fidèle jusque longtemps après 1864, et demeura ainsi un isolé, après comme avant, sur ce point comme sur bien d'autres.

Car à l'enthousiasme succéda la dépression. Ce fut le temps où « nous perdîmes la foi en nous-mêmes [2] ». Le sentiment de honte prévu par Chr. Bruun se répandit. A un voyageur danois, un vieux pasteur disait qu'il avait toujours été fier d'être Norvégien, mais qu'il n'en éprouverait plus aucune joie, tant « que cette tache ne serait pas effacée » [3]. Arne Garborg décrit ainsi le nouvel état d'esprit : « Une mollesse extrême succédait à l'enthousiasme... C'était vrai : il ne fallait pas rêver. Il fallait être terre à terre. Plus de phrases ni de grands mots. Nous vivions par la grâce des grandes puissances, et ne devions pas l'oublier [4]. »

Et le mot même de scandinavisme changeait de sens. On le vit bien lorsque fut fondée, le 31 mai 1864, la « Société scandinaviste ». Comme le Danemark se trouvait pratiquement éliminé des préoccupations des scandinavistes norvégiens, il

[1] V. t. I, pp. 125-127.
[2] L. Dietrichson, *Svundne Tider*, III, p. 149.
[3] Orla Lehmann, *Norge og Nordmændene*, p. 188.
[4] Arne Garborg, *Jonas Lie*, p. 98.

ne s'agit presque plus que de rapprochement avec la Suède, c'est-à-dire de soumission aux prétentions de la Suède, qui voulait être reconnue principal associé [1]. Une nouvelle force fut ainsi acquise par le parti conservateur et sa politique « unioniste », et un homme comme Björnson, scandinaviste ardent pendant l'hiver 1863-64, devint naturellement un antiscandinaviste non moins net, lorsque le sens du mot eut ainsi dévié. Ibsen, lui, demeura non moins naturellement scandinaviste, mais sans modifier ses idées. Et cette étiquette contribua beaucoup, à la longue, à le faire considérer comme rallié au parti conservateur. Mais ceci n'apparaîtra que plus tard.

[1] C'était, notamment, le désir de Carl XV (V. Julius Claussen, *Skandinavismen historisk fremstillet*, p. 175-176).

CHAPITRE III

D'EKEBERG AU LAC DE NEMI

Quittant la pauvre maison qu'il habitait au pied de la colline d'Ekeberg, Ibsen partit de Kristiania le 5 avril et trouva Copenhague toute fiévreuse de la guerre parvenue, en son troisième mois, au moment décisif. Il y était encore le 18 avril, jour de la défaite définitive du Danemark par l'assaut de Dybböl. Mais on ne sait presque rien sur son séjour. Il revit sa femme et son fils Sigurd, qu'il avait envoyés rejoindre Magdalene Thoresen dès novembre de l'année précédente, ce qui semble indiquer qu'il avait d'abord espéré s'en aller beaucoup plus tôt. Il a dû lire, à son arrivée, la critique plutôt malveillante que Clemens Petersen venait de publier sur *les Prétendants à la Couronne*, et c'est peut-être ce qui l'a détourné d'aller voir le critique ami de Björnson, car ses lettres semblent bien montrer qu'il ne l'a jamais vu. Il aurait pu rendre visite à Johanne Luise Heiberg, qui l'avait reçu douze ans plus tôt, mais il a dû se contenter de la voir dans la *Dina* d'Oehlenschläger [1], car, lorsqu'il a été de nouveau reçu chez elle six ans plus tard rien n'indique une rencontre intermédiaire. Il semble donc s'être terré, soit parce qu'il fuyait les gens, soit, peut-être,

[1] Robert Neiiendam, *mennesker bag masker*, p. 121.

tout simplement parce qu'il n'avait plus de costume présentable. Et le 20 avril, laissant sa femme et son fils, il prit le bateau pour Lübeck, afin d'aller se rendre compte, en fourrier, de la façon dont la vie s'organiserait à Rome. Au moment des adieux, Magdalene Thoresen, encourageante, lui dit qu'il y aurait du changement, et que tout irait mieux bientôt [1].

De ces quinze jours passés à Copenhague il existe une trace écrite. Le 17 avril, Ibsen adressa une courte lettre à Bernhard Dunker, où il disait : « Aussitôt arrivé à Rome, je commencerai un nouveau drame en cinq actes, que j'espère terminer au cours de l'été [2]. » Pressé de produire, et se faisant des illusions, à son ordinaire, sur le temps qui lui serait nécessaire pour écrire une pièce, il se hâtait de prendre date, et prévenait l'homme qui avait le plus d'influence au « Théâtre de Christiania », le sachant, d'ailleurs, assez bien disposé pour lui.

Si pressé fût-il, Ibsen n'aurait tout de même pas conçu l'espoir d'achever « au cours de l'été » le drame en question, si le plan n'en avait été déjà établi, au moins dans les grandes lignes. C'était encore un drame historique sur un pirate des îles Féroé, sorte de viking attardé du seizième siècle, Magnus ou Mogens Heinessön. Le sujet lui a sans doute été signalé par M. Birkeland, qui s'occupait de la publication d'anciennes archives, dont le dernier fascicule, comprenant la période 1579-1588, renfermait une série de documents relatifs à ce personnage [3], et qui comptait écrire sur lui une étude [4]. Il avait pris quelques notes sommaires que l'on a retrouvées plus tard avec le manuscrit de son « Brand épique ». Ce n'était pas là, évidemment, une matière conforme au programme nouveau qui lui avait fait écarter, en 1858, *les Prétendants à la*

[1] L. Dietrichson, *Svundne Tider*, I, p. 336.
[2] *Breve*, I, p. 86.
[3] *Norske Rigsregistranter*, [2]*et bind*, [2]*et hefte*.
[4] Renseignement donné par le professeur Ludvig Daae et rapporté par Halvdan Koht (*Efterladte Skrifter*, I, p. XXIV).

Couronne. Il ne recourait à Mogens Heinessön que parce qu'il lui fallait tout de suite un sujet, aussi l'a-t-il abandonné sans hésiter dès que l'idée d'autres œuvres s'est présentée plus spontanément à son esprit. Mais après *Brand*, lorsqu'il sera de nouveau, en 1866, c'est encore à Mogens Heinessön qu'il pensera d'abord.

Mogens Heinessön avait fait au Groenland une expédition fameuse, et il a été célébré comme un héros aux Féroé, qui furent le principal centre de ses exploits, tandis qu'en Norvège et en Danemark il a eu, suivant les périodes, des partisans et des détracteurs. Il semble qu'aujourd'hui son histoire mieux connue permet à la fois d'admirer son audace et d'approuver l'inimitié d'un sage administrateur comme Valkendorf, qui ne paraît d'ailleurs avoir eu contre lui aucun motif d'hostilité personnelle. Mais la vie audacieuse du corsaire était bien faite pour intriguer la curiosité d'Ibsen, et lui laisser une grande liberté dans sa composition.

On peut, au moins avec une grande probabilité, deviner comment Ibsen avait conçu son drame. La vie du pirate[1] pouvait le tenter de deux façons. D'abord, par son mariage avec une fille noble de Bergen, dont il avait séduit la sœur. Ce fait provoqua une série d'actions judiciaires qui devaient entraîner la peine capitale, non pas tant à cause de la séduction et de l'enterrement clandestin de l'enfant qui en était résulté, qu'à cause du sacrilège que constituaient, selon les idées du temps, les relations sexuelles avec deux sœurs. Mogens Heinessön sut échapper par des moyens dilatoires et un jeu d'intrigues aux conséquences de son acte (1583).

Le second thème est la mort même du corsaire norvégien, qui eut la tête tranchée à la suite d'un jugement obtenu dans des conditions peu régulières par son ennemi tenace, le ministre

[1] V. Troels Lund, *Mogens Heinesön.* Ludvig Daae a aussi écrit plus sommairement sur lui, pp. 99-124 de *Et kornbaand til Jul* (1869).



Christoffer Valkendorf. Celui-ci ne fut pas long à profiter de la mort de Frederik II, roi de Danemark et de Norvège, qui avait toujours protégé Mogens Heinessön, et de la minorité de Christian IV. Frederik était mort le 4 avril 1588, Mogens fut exécuté le 18 janvier 1589. Mais un ami et la veuve du pirate obtinrent bientôt sa réhabilitation, et Valkendorf dut payer une forte amende, et peu après se démettre de ses fonctions.

Ibsen n'a pas choisi entre les deux drames possibles. Il les a pris tous les deux. Cela paraît, du moins, résulter assez clairement des textes. D'une part, en effet, les onze notes qu'il a prises d'après le recueil de documents que lui avait signalé M. Birkeland sont relatives à la période 1578-1583, qui est celle de la séduction des deux sœurs et des procès qui ont suivi, tandis qu'il négligea complètement les six ou sept passages datés de 1584 à 1587, — sans parler des renseignements officiels concernant la dernière année et la mort du pirate, lesquels ne devaient paraître que dans le tome suivant de la publication. Ce choix suggère que les relations de Mogens Heinessön avec les deux sœurs Margrethe et Sophie Gyntersberg devaient tenir une grande place dans le drame projeté, puisque Ibsen n'avait besoin de memento que pour les faits et dates de ces années-là.

C'est une histoire mal éclaircie, où l'on voit la sœur aînée, Margrethe, qui a réussi à cacher son aventure, et est mariée depuis deux ans, accuser soudain son ancien amant. Le dramaturge avait beau jeu pour interpréter à son aise. Ibsen a montré une singulière prédilection pour ce motif de l'homme successivement amoureux de deux sœurs. Déjà dans *Catilina,* il explique la haine amoureuse avec laquelle Furia poursuit le chef de la conjuration parce qu'il aurait autrefois séduit sa sœur, qui se serait tuée ensuite par désespoir. Dans *Madame Inger d'Ostraat,* la situation est tout d'abord exactement la même entre Eline et Nils Lykke qu'entre Furia et Catilina. La différence est grande par la suite, parce qu'Eline apprend seu-

lement après avoir été séduite à son tour que son amant est précisément l'homme dont sa sœur avait été victime, et à qui elle avait voué, sans le connaître, une haine mortelle. Et dans *la Fête à Solhaug*, le même motif se retrouve, sous une forme très adoucie, lorsque Gudmund, revenant chez Margit, devient amoureux de Signe. Ibsen était donc pour la quatrième fois en présence de cette situation dramatique.

D'autre part, on sait positivement que la séduction de Sophie, la dénonciation de Margrethe, et les actions judiciaires consécutives ne devaient pas constituer la trame de la pièce, dont le sujet essentiel était la condamnation finale de Mogens Heinessön pour des raisons d'un ordre tout différent. Lorsqu'il songeait, en effet, après *Brand*, à reprendre son drame sur le corsaire, Ibsen écrivit à Fr. Hegel que le sujet de sa nouvelle pièce serait tiré du temps « de la jeunesse du roi Christian IV [1] », et pour écarter un malentendu provoqué par cette expression, il précisa dans une nouvelle lettre : « La pièce ne traitera pas de la jeunesse de Christian IV ; mais la matière est tirée de ce temps-là [2]. » Il n'aurait pas désigné l'époque en ces termes, évidemment, si son drame avait dû comprendre les événements de 1578-83, les seuls qu'il avait notés, puisque le roi de Danemark et de Norvège était alors Frederik II, et y est personnellement intervenu. Charles IV, qui lui a succédé en avril 1588, à l'âge de onze ans, n'a joué aucun rôle dans les affaires de Mogens Heinessön.

Le drame traitait donc de la condamnation et de la mort du héros féroien, mais présentées de façon à y mêler le souvenir des séductions antérieures. Ibsen pouvait, par exemple, développer une action de sa femme Sophie, et peut-être de sa belle-sœur Margrethe, action qui n'apparaît pas dans les documents, mais qui est parfaitement compatible avec eux, et même

[1] Lettre du 7 mars 1866. L. C. Nielsen, *Frederik V. Hegel*, II, p. 294.
[2] Lettre du 2 novembre 1866, *Breve*, I, p. 146.

suggérée, au moins en ce qui concerne Sophie, par la réhabilitation qu'elle a ensuite obtenue. Cette intrigue de famille se confondait sans doute avec les machinations de Chr. Valkendorf, qui se renseignait peut-être auprès de Margrethe, et se faisait l'instrument de sa vengeance, parce qu'il voulait se débarrasser de l'effronté pirate.

Mais ceci ne concerne que le scenario. Quelle était l'idée du drame? On peut dire, avec une grande probabilité, que cette idée devait être mise en évidence par le contraste entre les caractères de Mogens Heinessön et de Christoffer Valkendorf. L'incompatibilité de leurs natures était, en effet, saisissante, et bien faite pour intéresser Ibsen. Elle n'était pas sans analogie avec l'opposition Skule-Haakon. Mogens est le personnage héroïque, un peu poète, et que l'on serait naturellement porté à préférer, mais dont l'action désordonnée, en définitive, n'est que vaine agitation dans la poursuite de buts personnels, tandis que Valkendorf, l'homme de bureau d'apparence froide, et qui semble poursuivre le corsaire sympathique avec une patiente rancune, sait être généreux et agit utilement. Or, Ibsen était le mineur qui frappe longtemps au même endroit. Il pouvait reprendre des situations ou des caractères analogues pour les mettre successivement au service d'idées semblables ou très différentes, voire opposées. En Skule et Haakon, il avait vu l'image du contraste qui existait entre lui et Björnson, mais *les Prétendants à la Couronne* n'avait pas épuisé l'intérêt de cette étude. Lorsque son ami M. Birkeland lui avait signalé l'histoire de Mogens Heinessön, il l'avait accueillie volontiers, parce qu'elle lui offrait l'occasion de montrer quelque autre aspect de ce contraste, qui absorbait alors sa pensée. L'attachement de Sophie et la vengeance de Margrethe n'étaient sans doute pour lui qu'un moyen d'aiguiser le conflit.

Mais des émotions nouvelles le détournèrent bientôt de ce projet dramatique. A Copenhague, il pensait à la guerre et au devoir que la Norvège n'avait pas rempli. C'est peut-être à

Copenhague qu'il a composé le poème « Motif de confiance ». Et le lendemain de la lettre à Dunker, ce fut Dybböl, et seize jours plus tard, il était à Berlin, le 4 mai, lorsque le roi de Prusse y fit son entrée triomphale, et il vit « les canons danois traînés dans les rues par le peuple en délire, qui crachait dans leurs gueules brisées [1] ». Ce spectacle le hantera longtemps. Il y reviendra fréquemment dans sa correspondance, et encore six ans plus tard [2].

On peut trouver singulier qu'il ait pris la route Lübeck-Berlin. Björnson lui avait sans doute recommandé la route Hambourg-Hanovre-Dresde que lui-même avait conseillée à sa femme lorsqu'elle devait le rejoindre à Rome [3]. C'est évidemment afin de visiter les théâtres qu'il s'est arrêté une dizaine de jours à Berlin. Il poursuit ensuite plus rapidement son voyage, et passe les Alpes le 9 mai. C'est lui-même qui a donné cette date dans un discours qu'il a prononcé le 1er avril 1898 [4], et il se la rappelait parce que ce jour-là était pour lui un souvenir inoubliable. Il dit :

Au-dessus de hautes montagnes étaient accrochés des nuages comme d'immenses rideaux sombres, et après avoir passé sous ces montagnes, à la sortie du tunnel, nous nous trouvâmes soudain à Miramar, où la beauté du Sud, une clarté étrangement limpide, brillante comme du marbre blanc, se révéla subitement à moi, et imprégna toute ma production ultérieure, même si tout n'y a pas été beauté.

On voit que les émotions de son voyage ont été variées autant qu'elles ont été fortes. Il était peintre, et, vingt-quatre ans plus tard, il a encore redit à son biographe Henrik Jæger sa surprise, lorsqu'au sortir des montagnes désertes de Carinthie, l'Adriatique lui apparut d'un bleu éclatant, couverte de

[1] *Breve*, I, p. 103.
[2] Lettre du 28 octobre 1870.
[3] *Gro-tid*, I, p. 157.
[4] *Samlede Værker*, X, p. 521. Toutefois, dans le même discours, il dit qu'il est arrivé à Copenhague le 1er avril, et l'on sait qu'il partit de Kristiania le 5. L'erreur sur une date peut faire douter de l'autre.

voiles blanches [1]. Depuis ce moment jusqu'à son arrivée à Rome, il vit dans l'étonnement ravi que lui causent le paysage italien, et surtout la révélation d'une lumière inconnue. Il est tombé amoureux de l'Italie au point de dire : « C'est absurde que des hommes habitent au nord des Alpes [2]. »

Et en même temps il songeait à son pays, et revoyait par la pensée les sites les plus désolés qu'il avait visités deux ans plus tôt, le Jotunheim et Hellesylt. Le contraste entre la belle lumière riante du ciel italien et la sinistre rudesse des fjells l'amenait à se rappeler la manière dont les poètes avaient décrit la nature norvégienne. Tous l'avaient peinte de couleurs charmantes, ou bien, s'ils venaient à parler des monts rocheux, c'était pour en célébrer la solidité, qui devenait une qualité morale. Lui, ne voyait plus dans tout cela que convention et mensonges. Il s'était déjà moqué, en sa jeunesse, notamment dans sa parodie du livret de la *Norma* de Bellini, des excès les plus ridicules des poètes qui veulent toujours flatter leur pays. Mais lui-même n'avait-il pas fait comme eux? N'avait-il pas chanté surtout l'automne norvégien en lui attribuant un charme mélancolique? Il fallait être vrai, et montrer la nature norvégienne dans toute son âpreté. Ces réflexions suggérées par la découverte de l'Italie ont certainement compté beaucoup pour la conception d'une œuvre nouvelle. Et c'est ainsi que dans le décor de *Brand* se sont accumulés les souvenirs de Lom, du Jotunheim et de Hellesylt. La vieille église, l'étroite et sombre vallée, le presbytère adossé au mur du fjeld, la maison de la mère de Brand à l'embouchure du fleuve, tout y est. Et le drame, par là, marquera une date dans l'histoire de la littérature norvégienne : une certaine façon de décrire le paysage norvégien deviendra désormais impossible.

Cette sorte de réalisme pessimiste, qui amenait Ibsen à

[1] *Henrik Ibsen, et literært livsbillede*, p. 175.
[2] Sigurd Höst, *Ibsens digtning og Ibsen selv*, p. 124.

considérer les vallées de Fortun et du Sönnmöre comme les sites typiques de la Norvège, s'accordait d'ailleurs fort bien avec son pessimisme irrité à l'égard du peuple norvégien, et en était comme l'image. Toutefois, le décor de l'œuvre en gestation a précédé la naissance de Brand et des autres personnages, qui n'étaient pas encore conçus. Les propos tenus par Ibsen lui-même aux biographes qui l'ont interrogé montrent clairement, en effet, qu'à son arrivée à Rome il n'avait encore qu'une idée très vague de son sujet et de la figure de Brand. Même un autre projet, dont il n'avait pas encore l'idée, allait se présenter à lui avant que la figure de Brand se fût dessinée. Pour bien préciser comment l'idée de *Brand* s'est peu à peu formée dans son esprit, je suis obligé d'énoncer par anticipation qu'un drame sur Julien l'Apostat devait bientôt lui être suggéré par hasard, quelques semaines après son arrivée à Rome. Henrik Jæger dit :

L'étude de tous ces témoignages d'une civilisation disparue, et de toutes ces ruines qui en disaient l'anéantissement, amenèrent Ibsen à concevoir le projet de traiter cet anéantissement même sous la forme dramatique, et le plan d'une pièce dont Julien l'Apostat était le personnage principal fut approfondi, et en partie construit. Mais peu à peu des impressions d'un ordre plus personnel prirent le dessus. C'étaient des impressions qu'il avait emportées du pays. Précisément par le contraste, ces impressions vinrent à s'aviver d'autant plus. Il lui semblait que toute sa vie en Norvège avait été une vie dans les ténèbres [1].

Et Halvorsen dit :

Le premier projet littéraire qui l'a occupé au cours de son étude des monuments et de l'histoire de Rome fut l'esquisse indécise d'une pièce historique mondiale avec Julien l'Apostat comme personnage principal. Mais au bout de quelque temps les souvenirs de son pays apparurent à ses regards en contours plus nets que les tableaux de la civilisation antique [2].

[1] Henrik Jæger, *Henrik Ibsen, et literært livsbillede*, p. 176.
[2] J. B. Halvorsen, *N. Forf.-Leksikon*, III, p. 15.

Ces textes sont parfaitement clairs. A ses deux biographes, Ibsen a dit que l'idée d'un drame sur Julien l'Apostat est antérieure au projet qui est devenu *Brand.* Et comme l'idée d'un drame sur Julien l'Apostat date de Genzano, Brand, ou plutôt Koll, car ce fut d'abord le nom du personnage, n'existait pas encore à son arrivée dans les monts albains.

Cependant, à un professeur danois qui voulait écrire une étude sur l'ensemble de son œuvre, il a écrit quelques années plus tard :

> Précisément lorsque parut *les Prétendants à la Couronne*, Frédéric VII mourut, et la guerre commença. J'écrivis un poème « Un frère en détresse ». Il fut naturellement sans effet sur l'américanisme norvégien, qui m'avait rebuté à tous égards. Et je partis en exil !
>
> Lorsque j'arrivai à Copenhague, Dybböl tomba. A Berlin j'ai vu le roi Guillaume faire son entrée avec trophées et butin. C'est en ces jours-là que *Brand* a commencé à croître en moi comme un embryon. A mon arrivée en Italie, l'œuvre de l'unité était accomplie avec un esprit de sacrifice sans limites, tandis que chez nous... ! Ajoute à cela Rome avec son calme idéal, la vie commune avec le monde insouciant des artistes, une existence qui ne peut être comparée à rien d'autre qu'à l'impression laissée par *As you like it* de Shakespeare, ...et tu as les préludes de *Brand* [1].

Le premier de ces deux alinéas dit ses dernières impressions de Norvège. Le second aborde l'exil, nouveau chapitre de sa vie, et l'expression « en ces jours-là » s'applique clairement à la prise de Dybböl (16 avril) et à l'entrée triomphale du roi de Prusse à Berlin (4 mai). C'est alors qu'il entrevoit confusément une œuvre possible, où il donnerait libre cours à son indignation. Mais ce n'est encore là qu'un « embryon ». Il n'établit aucun plan, comme cela est naturel, car l'esprit d'Ibsen, au cours du voyage et des premières incursions dans Rome, saisi par le spectacle de tant de nouveautés, avait une trop grande activité d'absorption, et non constructive. Il n'en était encore

[1] Lettre du 28 octobre 1870 à P. Hansen, *Breve*, I, p. 214.

qu'aux « préludes de *Brand* ». C'est pourquoi en parlant à Halvorsen et à Jæger, il a pu négliger l'existence latente d'un projet aussi vague, lorsqu'il a été tenté par l'histoire de Julien l'Apostat, dont le drame, même sous forme d'esquisse indécise, lui est tout de suite apparu plus nettement.

Brand n'a été tout d'abord rien de plus qu'une abstraction où se concentraient toutes les sombres vertus que la colère d'Ibsen opposait à la veulerie norvégienne. Henrik Jæger insiste longuement sur le fait que le poète en avait fait d'abord une sorte de contraste personnifié à la Norvège telle qu'il la voyait [1]. Et lorsque cet être encore mal défini a reçu un nom, il s'est appelé Koll, ce qui signifie une montagne en forme de mamelon, il l'a reçu du paysage qui l'a fait naître. Le mot se prononce comme *kold*, froid, et suggère l'idée du mépris que le personnage devait être chargé d'exprimer. Brand, au contraire, signifie feu, incendie, et avait, en vieux norrois, le sens de glaive.

Il semble bien que la première idée confuse de l'œuvre nouvelle est venue à Ibsen lorsque, à son entrée en Italie, ses émotions douloureuses de Copenhague et de Berlin se sont combinées avec son enthousiasme devant la lumière méridionale. Idée confuse, mais qui le saisit fortement, si bien qu'il ne pouvait plus être question de Mogens Heinessön. Et cela explique un fait singulier. Si le 9 mai est bien le jour où Ibsen est arrivé à Trieste, il n'avait, en somme, pas perdu de temps, à part un séjour de dix ou douze jours à Berlin, qui s'explique par un désir naturel d'y voir surtout les théâtres. S'il s'est arrêté à Vienne pour la même raison, comme cela est vraisemblable, il n'a pu y rester que deux ou trois jours. On reconnaît là l'homme pressé d'arriver à destination pour se mettre au travail. Mais il n'est arrivé à Rome que le 19 juin. Près de six semaines pour aller de Trieste à Rome. Toute hâte d'écrire

[1] *Op. cit.*, pp. 189.-190

avait évidemment disparu, — parce que Mogens Heinessön, dont le plan « en cinq actes » était assez établi pour en venir à l'écriture, avait également disparu. Il était définitivement remplacé par un vague projet qui pouvait aussi bien mûrir pendant qu'Ibsen déambulerait dans les villes et les campagnes italiennes.

Malheureusement on ne sait rien sur ce voyage de six semaines de Trieste à Rome, sauf qu'Ibsen a passé à Milan, car il a dit ensuite son admiration pour le fameux dôme [1].

Parvenu enfin à Rome le 19 juin en diligence — car la ville des papes n'était encore reliée au monde par aucun chemin de fer, — il risquait de ne trouver à peu près personne de la colonie scandinave, dispersée dans la campagne environnante. Cependant, son ami Lorentz Dietrichson, qui était en villégiature à Genzano, était revenu à Rome pour quelques jours, dans le logement qu'il habitait, comme secrétaire de l'Association scandinave, au Palais Correa, siège de cette société. Ibsen vint l'y relancer, et ils passèrent quelques journées ensemble à visiter monuments et musées. Comme Dietrichson vivait à Rome depuis deux ans et y étudiait l'histoire de l'art (il est devenu professeur d'histoire de l'art à l'Université de Kristiania), Ibsen ne pouvait, pour ses débuts, trouver un meilleur guide. Mais il était un auditeur peu docile. L'art grec ne lui dit rien à la première impression. Il le trouvait trop impersonnel, et les explications n'avaient pas de prise sur lui. Il préférait l'art de la renaissance, les bustes romains, et surtout le gothique, où il sentait plus directement la vie [2]. Plus tard, depuis l'automne de la même année jusqu'au printemps suivant, et pendant tous ses séjours à Rome, Ibsen consacrera souvent ses après-midi à des visites d'art, si fréquentes et si attentives qu'il finira par prétendre qu'il connaît à fond la

[1] Lettre à Björnson du 16 septembre 1864, *Breve*, I, p. 89.
[2] Même lettre, pp. 88-89.

ville éternelle [1]. Ses jugements se modifieront, la beauté de l'art grec, notamment, se révélera peu à peu à lui. Et ceci ne sera pas une concession de sa part à l'opinion commune et aux avis compétents, car Dietrichson, qui l'accompagnait souvent, dit que « la manière de voir d'Ibsen était originale et caractéristique, et pouvait, soit qu'elle provoquât la contradiction ou l'adhésion, faire jaillir les idées, car toujours elle obligeait chacun à aiguiser sa propre vue [2].

Malgré tant d'impressions nouvelles, Ibsen n'oubliait pas sa grande colère. Elle se manifesta même, un des premiers soirs de ce premier et court séjour à Rome, sous une forme, pour lui, bien exceptionnelle, à table, dans une réunion des derniers Scandinaves attardés à Rome. Voici le récit de Dietrichson [3] :

Il y avait longtemps qu'Ibsen ne s'était trouvé, le soir, en compagnie de Scandinaves, et il se mit à raconter les impressions de douleur et de révolte que lui avaient causées pendant son voyage les événements les plus récents de la guerre. Mais peu à peu, tout insensiblement, le récit prit le caractère d'un discours improvisé ; toute l'amertume longtemps comprimée, la colère brûlante et la passion pour la cause du Nord qu'il avait si longtemps tenues enfermées en lui, se firent jour, sa voix devint métallique, dans l'obscurité du soir on ne voyait que ses yeux ardents, et lorsqu'il eut fini, personne n'applaudit, personne ne leva son verre, mais je crois que tous, nous eûmes l'impression que c'était la Marseillaise du Nord qui, pour quelques auditeurs, avait résonné dans l'air de la nuit romaine, sans laisser de traces, — et je sais que jamais la puissance de la parole vivante ne m'a saisi, même à beaucoup près, aussi fortement que ce soir-là.

Ibsen passa onze jours à Rome, regarda et admira, prit un premier contact avec le milieu des artistes scandinaves, et, devant les restes de la Rome antique, se plongea dans des réflexions nouvelles. Il y voyait la ruine d'un monde, et cette idée se reliait confusément dans son esprit avec le pessimisme

[1] Lettre à M. Birkeland, du 4 mai 1866, *Breve*, I, p. 124.
[2] L. Dietrichson, *op. cit.*, I, p. 339.
[3] *Ibid.*, I, pp. 334-335.

qui le faisait songer aux nations qui peuvent disparaître. Sa pensée en travail ne devait pas tarder à trouver matière pour alimenter ces réflexions.

Enfin le 30 juin, en compagnie du jeune sculpteur Walther Runeberg, fils du grand poète finlandais de langue suédoise Johan Ludvig Runeberg, il partit rejoindre son ami Dietrichson, qui était installé avec sa femme à Genzano, sur la *Via Appia*, au bord du lac de Nemi. Une autre famille norvégienne y passait l'été, composée de Mme Lina Bruun, de sa fille Thea, et d'un fils tuberculeux pour qui l'on était venu chercher la chaleur méridionale, et qui mourut l'année suivante. Le fils aîné devait venir plus tard, après le retour à Rome : c'était Christopher Bruun, le jeune théologien qui avait prononcé un discours enflammé à l'Association des Étudiants de Kristiania, avant de rallier comme volontaire l'armée danoise. La petite colonie vivait très simplement. Ibsen et Walther Runeberg partagèrent, chez le cafetier de la ville, une chambre qui donnait sur la salle de billard. A part les matinées que chacun employait à sa guise, on se réunissait généralement pour des promenades, ou pour lire à l'ombre des arbres, sur les collines qui dominent le lac, ou pour de longues causeries. Parfois une fête modeste était donnée. C'est sans doute à la suite d'une pareille fête en l'honneur de Thea Bruun qu'Ibsen a composé le poème « Partie » [1]. Pour la plupart des autres poèmes qu'il a composés dans les premiers temps de son séjour en Italie, la date ne peut être aussi bien précisée, et l'ordre dans lequel on les trouvera ci-après est assez arbitraire.

Un jour, L. Dietrichson lut à haute voix le récit par Ammien Marcellin de la campagne de Julien l'Apostat (je suppose qu'il veut dire la campagne de Perse, et que c'est le récit de la mort

[1] P. 148. J. B. Halvorsen (*Bibliografiske oplysninger*, p. 40) dit : « écrit à Genzano, été 1864, après une fête privée pour une famille norvégienne en visite », et John Paulsen (*Samliv med Ibsen*, p. 213) dit : « écrit à Thea Bruun, après qu'ils avaient été en soirée ».

de Julien qui lui avait donné l'idée de faire cette lecture). Puis on parla de Julien, Dietrichson vit Ibsen très vivement intéressé, « et je sais, dit-il, que l'idée de composer quelque œuvre sur ce sujet s'implanta, ce jour-là, sérieusement dans son esprit. Du moins, en terminant la conversation, il exprima l'espoir que personne ne le devancerait et ne traiterait ce sujet » [1].

A la suite de cette lecture, Ibsen sera pendant quelque temps occupé à mûrir deux grands projets littéraires à la fois, ce qui ne lui était jamais arrivé, je crois, jusqu'alors, ni ne lui est jamais arrivé ensuite. Ce qui lui avait fait si avidement saisir le sujet suggéré par Ammien est assez évident. Il voyait dans la défaite de Julien l'Apostat l'histoire de la fin d'un monde, — du monde hellénique, — et elle se rattachait pour lui à la fois au spectacle récent des ruines de la Rome antique et à sa déception patriotique. Il songeait que la Norvège aussi était un monde mort, tandis qu'il avait cru qu'elle pourrait revivre aussi brillante que jadis sous d'autres formes. Hanté par l'idée qu'un peuple peut disparaître, il dit dans une lettre qu'il augure mal de la durée du peuple norvégien [2]. Le point de départ des deux œuvres encore vaguement conçues est donc le même. Il aurait été incapable, à ce moment, de rien écrire qui ne fût pas inspiré par sa grande colère.

Mais voir la fin du monde antique dans la défaite de Julien, c'était résoudre implicitement un problème historique, et attribuer au triomphe du christianisme la chute de l'empire romain. La question religieuse passait au premier plan. Ce n'est pas elle qui avait attiré Ibsen vers un drame sur Julien, mais il se rendit très vite compte de la transformation fatale du sujet qu'il avait d'abord entrevu, et cette transformation ne l'en détourna pas, puisqu'il a écrit plus tard [3] que des ouvrages

[1] L. Dietrichson, *op. cit.*, p. 336.
[2] *Breve*, I, p. 93.
[3] *Ibid.*, II, p. 99.

d'histoire religieuse sont ceux qu'il a surtout recherchés. A Genzano, Dietrichson, fort occupé de questions religieuses et grand admirateur de Kierkegaard [1], a dû, à propos de Julien, développer ses idées, et Ibsen l'a écouté volontiers. Mais Dietrichson partit le 26 juillet [2] pour aller à Naples. Comme il devait revenir à Rome au bout d'un mois, il a sans doute laissé son Ammien Marcellin, et les principaux compagnons d'Ibsen sont devenus Julien et Brand, — ou plutôt Koll, — tous deux encore fort imprécis. Julien étant fourni par l'histoire était celui qui apparaissait avec le plus de netteté, tandis que Koll n'était peut-être encore qu'une abstraction, antithèse à la veulerie norvégienne, et comme Julien avait amené Ibsen à méditer sur la religion, il est naturel que le projet d'une tragédie sur le dernier empereur païen ait déterminé la vocation de Koll. C'est l'apostat qui l'a ordonné prêtre. Oui, la religion était une idée qui se présentait avec une exigence absolue, et qui, dans la vie pratique, admettait tous les atermoiements. C'était bien là l'image de l'opposition entre Koll et le peuple norvégien. Un prêtre exigeant pour lui-même et pour les autres pouvait incarner l'esprit de sacrifice et la fermeté du vouloir, qu'il fallait faire ressortir par contraste.

Or, Ibsen se rappelait l'exemple d'un prêtre qui, s'étant trouvé en désaccord sur des questions de principe avec l'Église officielle, avait abandonné sa situation et fondé une secte à Skien. Il connaissait bien cette histoire, car, bien qu'il n'eût presque plus de relations avec sa famille, il n'a cessé de s'intéresser à tout ce qui se passait dans sa ville natale, et sa sœur, Hedvig, ainsi que sa mère, étaient d'ardentes zélatrices du pasteur Lammers. Lorsque Ibsen, en 1850, en quittant Grimstad, s'était arrêté à Skien pour revoir ses parents, Hedvig lui

[1] Il est de un ceux qui ont le plus contribué à répandre l'idée que Kierkegaard a nettement conçu d'avance le programme de sa production. (V. son *Indledning i studiet af Danmarks literatur i vort aarhundrede*.)

[2] Karl Larsen, *Episke Brand*, p. 12.

avait parlé de Lammers, et même il l'avait vu, grand et fort, orateur très prenant, avec un singulier mélange de domination sévère et de tendresse [1]. A cette date, Lammers était encore pasteur de l'Église officielle, et commençait seulement à montrer des tendances séparatistes qui l'amenèrent, six ans plus tard, à fonder la secte « chrétienne apostolique libre ». Sa réputation était grande, et, avant même qu'il eût quitté l'Église officielle, la revue de Botten-Hansen donnait sa biographie, et disait : « Il n'y a pour le moment personne, dans le clergé norvégien, sur qui l'attention soit davantage dirigée [2]. » Et Ibsen était resté en correspondance avec sa sœur, qui suivit le pasteur dans son schisme, et a essayé, par ses lettres à son frère Henrik, d'exercer sur son esprit une influence religieuse [3]. Il devait donc tout naturellement penser au pasteur de Skien, qui, par certains aspects de sa nature, semblait fait pour être le modèle de Brand.

Lammers, par exemple, se refusait à baptiser les enfants, parce qu'ils ne peuvent avoir compris et voulu le baptême. Et voici de quel ton il condamnait le sacrement prématuré :

> Plutôt des enfants non baptisés et non confirmés, plutôt d'honnêtes païens, que de subir les usages établis et d'appliquer les règles de l'Église d'État pour continuer à former une race de menteurs et d'hypocrites. Plutôt renoncer à tout ce qui est cher et bon dans ce monde, que de participer si longtemps à cette effroyable comédie [4].

Henrik Jæger, à la suite de conversations avec Ibsen, a écrit :

> Ibsen a connu Lammers personnellement, et sa conduite virile et intrépide a produit sur lui une vive impression ; il est facile d'observer des analogies entre Brand et Lammers, même dans les détails, et lorsque Lammers, plus tard, réunit autour de lui ses adeptes et s'en alla dans

[1] Sur Lammers il existe une ample littérature. Je mentionnerai seulement ici *Den lammerske bevægelse* de Christen Brun.

[2] *Illustreret Nyhedsblad*, 1855, nº 30.

[3] Lettre de Chr. Bruun à Karl Larsen, *Episke Brand*, p. 245.

[4] G. A. Lammers, *Afskedsandragende og Afskeds ord ved nedlæggelsen af embedet som sognepræst til Skien*, p. 22.

les champs et sur les coteaux pour y officier, on se trouve en présence d'une ressemblance frappante [1].

Et Jæger rapporte sous forme directe une phrase dite par Ibsen pour écarter l'idée, alors fort répandue, que son modèle était Sören Kierkegaard : « Kierkegaard était trop un agitateur en chambre. Lammers, au contraire, était bien un agitateur de plein air, à la manière de Brand. »

On ne peut donc douter qu'Ibsen ait pensé d'abord à Lammers, lorsqu'il eut décidé que Koll serait prêtre. On ne saurait dire, toutefois, que Lammers ait été *le* modèle, car Ibsen ne *copiait* jamais. Ses personnages étaient composés d'après plusieurs modèles, et, inversement, il lui est arrivé de décomposer un modèle et d'attribuer certaines de ses qualités à tel personnage, certaines autres à tel autre personnage en opposition avec le premier. C'est précisément ce qu'il a fait en ce cas. Le pasteur Lammers était un prêtre complexe et instable, qui n'a eu avec Brand qu'une ressemblance passagère : « Au cours de sa longue vie, il parcourut tout le thermomètre religieux depuis le point de congélation du rationalisme jusqu'à l'ébullition de l'exaltation sentimentale, à chaque moment toujours confus, mais aussi toujours certain que son impression passagère était la seule conforme à la vérité [2]. » Lammers avait des goûts artistiques, il était musicien, avait fait de l'architecture, surtout, il peignait, comme Ibsen. Il avait été député. Il aimait aussi bien vivre et s'amuser — fort innocemment. Il avait même, avant d'être nommé à Skien, fondé un club de joueurs de cartes dont les réunions avaient lieu à son presbytère. Tout cela, pendant une période où, cherchant sa voie, tantôt il se montrait prêtre rigoureux, tantôt il essayait,

[1] Henrik Jæger, *op. cit.*, p. 199.

[2] J. C. Heuch, « Gisle Johnson », dans *Nordmænd i det nittende aarhundrede*, II, p. 78. V. aussi : Margrethe (Bolette Gjör), *Et Stormvejr*, où l'on trouve un bon portrait romancé de Lammers.

suivant ses propres paroles, de « concilier le monde et le royaume de Dieu ». Si l'on songe que la première conversion de Lammers est venue à la suite du congé que lui avait donné sa fiancée, et que cette conversion l'a finalement conduit au piétisme, il est difficile de ne pas reconnaître là une série de traits qui appartiennent non pas à Brand, mais à son ami d'enfance Ejnar, peintre, lâché par sa fiancée Agnès, et qui mène ensuite une vie légère, mais pour aboutir, lui aussi, au piétisme. Ainsi Lammers a bien fourni d'abord quelques traits à la figure de Brand, mais il a été plus encore le modèle d'Ejnar. C'était d'ailleurs aussi l'avis de Christopher Bruun, qui me l'a dit dans une conversation, et confirmé par lettre [1].

Ainsi la genèse de *Brand* peut être suivie dans ses progrès au cours du voyage d'Ibsen depuis Kristiania, ou plutôt depuis le passage des Alpes jusqu'à l'installation à Rome pour un long séjour. C'est le décor qui apparaît d'abord par contraste avec le paysage italien. Un personnage s'y dresse confusément, qui devra fustiger tout ce qui, dans le peuple norvégien, excite la colère d'Ibsen. L'idée d'un drame sur Julien, surgie des mêmes sentiments par un autre processus, porte ses réflexions vers des problèmes religieux et fait de Koll un prêtre. Alors intervient le souvenir de Lammers. Puis, Lammers se dédouble, et Koll a un ami d'enfance. Deux autres personnages sont bientôt ajoutés. L'un est encore un souvenir : c'est Ingeborg Hellesylt, la folle qui jetait des pierres ; elle fait, pour ainsi dire, partie du décor. L'autre est présente à Genzano, c'est Thea Bruun, jeune fille dont la douceur et la gaieté cachent des dispositions plus profondes qui accusent bien en elle la sœur du sévère Christopher Bruun. Ibsen a dit lui-même à un de

[1] J'ai publié cette lettre dans *Edda*, XXXIV, p. 368. D'après Chr. Bruun, Ibsen aurait fait, dans l'Ejnar du cinquième acte de *Brand*, la caricature de Lammers par un sentiment de vengeance à cause de l'impression sinistre que lui avait laissée l'action de Lammers à Skien.

ses amis, longtemps après, qu'elle avait été « entièrement » le modèle d'Agnès [1].

Lorsque, à la fin d'août ou dans les premiers jours de septembre, Ibsen quitta Genzano, son scénario était suffisamment précisé pour qu'il pût commencer à écrire. Seulement, comme il pensait toujours à son drame sur Julien, l'histoire de Koll ne devait pas prendre la forme dramatique, elle devait être racontée en vers. C'est ce qu'il est convenu d'appeler le « Brand épique ».

[1] John Paulsen, *Samliv med Ibsen, nye erindringer og Skitser*, pp. 212-213.

CHAPITRE IV

L'HIVER 1864-65 A ROME

Ibsen loua un petit appartement au coin de Due Macelli et de la Via Capo le Case, car il attendait sa femme et son fils. C'était sur le Monte Pincio, quartier habité par les Scandinaves par raison d'économie. En ce commencement de septembre, tous ceux qui avaient fui l'été romain rentraient, et de nouveaux arrivaient du Nord. La colonie comptait une soixantaine de membres et vivait très groupée, presque sans contact avec la population, selon la tendance habituelle des gens du Nord, lorsqu'ils ne sont pas isolés. Ce fait, à Rome, était encore plus accentué qu'ailleurs [1], ce qui tenait sans doute à ce qu'elle était composée d'artistes, surtout peintres et sculpteurs, plus rarement poètes et musiciens, presque tous pauvres. Et cette année-là, par suite de la guerre, on fréquenta moins que d'habitude les confrères allemands et les autres artistes étrangers, ce qui retarda de quelques années les relations directes d'Ibsen avec le monde non scandinave [2]. Les Danois étaient de beaucoup les plus nombreux, puis venaient les Norvégiens. Les Danois montraient à l'égard des Suédois une sorte de réserve réprobative, tandis qu'ils ne rendaient pas les

[1] M. Goldschmidt, *Skildringer og fortællinger*, I, p. 10.
[2] V. Bergsöe, *Italiensk billedbog*, p. 39.

Norvégiens responsables de la faillite du scandinavisme [1].

La colonie avait un représentant officiel, Giovanni Bravo, consul des trois pays. C'était un juif baptisé, Holsteinien d'origine, qui était venu à Rome pour y étudier la peinture, et y avait renoncé de bonne heure pour y faire un commerce d'art, sans que l'on sût au juste à quoi il s'occupait. Il parlait un jargon où l'allemand, le danois et l'italien se mélangeaient, et il était fort bête, avec un esprit pratique assez avisé. Mais il était actif, extrêmement serviable, et même généreux [2].

La colonie avait un centre officiel, l'Association scandinave subventionnée par les trois gouvernements. Elle avait son siège au palais Correa, par où l'on accédait au mausolée d'Auguste. Un escalier de marbre délabré conduisait à la bibliothèque, bien fournie en livres danois, et très pauvre en ouvrages norvégiens [3], à la grande salle de réunion et au petit appartement du bibliothécaire, qui était alors L. Dietrichson. Le bibliothécaire était toujours en même temps secrétaire du consul Bravo, et légèrement appointé par lui à ce titre. Tous les samedis soir on se réunissait dans la grande salle assez mal éclairée par deux lampes, et, assis sur des chaises de paille, pendant que des insectes sautillaient sur le sol dallé, on causait, discutait, ou écoutait chants et discours. Ces soirs-là, les dames étaient admises. Tout était prétexte à fête ou à débat, afin de remplir la soirée. Quelquefois on dansait, ou l'on jouait aux cartes. Les réunions étaient simples et familières, comme il convenait dans la splendeur misérable de ce décor.

A côté de l'Association officielle, il en existait une autre, non constituée, où un certain Holbech jouait le rôle de président. C'était un vieux sculpteur danois qui avait été un camarade de Thorwaldsen et jouissait d'une certaine autorité, — en

[1] Carl Snoilsky, cité par Karl Warburg, *Carl Snoilsky*, p. 138.

[2] V. Bergsöe, *Eventyr i Udlandet*, pp. 172-174.

[3] Ph. Weilbach, *Efterretninger om Skandinavernes bibliothek i Rom*, dans *Nordisk Universitets Tidsskrift*, 1863, p. 93.

somme, un raté, mais un brave homme qui connaissait admirablement la ville, où il vivait depuis plus de vingt ans, et même les Italiens, dont il parlait la langue. Il était, de plus, observateur et bon conteur. Il aimait peu la société du palais Correa, où l'on cultivait ce vice, prétendait-il, de boire du mauvais vin. Lui, savait trouver les auberges où l'on buvait du bon vin pas cher, et son groupe était communément appelé par ceux qui n'en faisaient pas partie « l'association de la vertu ». L'osteria la plus fréquentée, cette année-là, par les Scandinaves « vertueux » était celle du Tritone, via del Tritone, à deux pas de l'appartement loué par Ibsen. L'une des deux longues tables était réservée tous les soirs aux Scandinaves, tandis qu'à l'autre s'asseyaient des clients italiens, surtout des vignerons. Dans le fond de la salle, la cuisinière cuisait les mets apportés par les artistes. Un repas avec une demi-fogliette de vin revenait ainsi à un paolo et demi (environ 75 centimes). On n'avait pas de serviette et le plancher était de terre battue. Luxe et simple confort étaient remplacés par les longues discussions et les histoires que l'on contait.

C'étaient là des dîners d'hommes. Les dames ne paraissaient guère, le soir, que le samedi, à l'Association officielle. Mais elles prenaient part, dans la journée, à toutes les promenades ou excursions faites par des groupes plus ou moins nombreux, et qui étaient assez fréquentes. Parfois on louait des ânes et on sortait de la ville. Vie insouciante d'artistes nordiques heureux de jouir des richesses d'art, de la belle lumière et de la liberté de la Rome papaline.

Ibsen prenait part à cette vie, pour lui si étrangement nouvelle. Depuis longtemps il ne s'était senti aussi à l'aise. La mesquinerie de petite ville qui existait à Kristiania, et s'était exercée à son égard de façon si malveillante en ces dernières années, était remplacée par une merveilleuse tolérance. Rien ne le gênait, pas même sa misère. « Au commencement de son séjour à Rome, il était le plus mal habillé de toute la colonie

scandinave [1] », mais on ne faisait pas attention à cela. Sa qualité de poète créait un préjugé favorable. Bien accueilli et apprécié, il a vécu dans la colonie une vie qui lui plaisait. Certes, sa grande colère du passé récent ne s'apaisait pas, la mauvaise humeur qui en résultait couvait en lui, et il demeurait inquiet pour l'avenir. Mais il était heureux du présent.

Il était assidu au palais Correa, où il se plongeait dans la lecture des journaux norvégiens. Il s'occupait d'y faire venir l'hebdomadaire de son ami Botten Hansen [2]. Il inscrivait ses réclamations, parfois vives et insistantes, sur le cahier *ad hoc* de l'association [3]. Et il ne manquait jamais aux séances du samedi. On aurait dit qu'il se préparait, par son assiduité, à prendre, comme bibliothécaire et secrétaire du consul, la succession de Dietrichson, qui devait bientôt partir, et il semble que c'était chose convenue [4].

Un jour, sur un portrait du comte Manderström, ministre des Affaires étrangères de Suède et de Norvège, il traça la corde qu'il eût fallu, selon lui, passer au cou de ce traître à la cause du scandinavisme. Or, le comte Snoilsky, ce jeune poète suédois dont l'esprit d'Ibsen était si occupé aux premiers jours de son excursion à Lom et à Hellesylt en 1862, venait d'arriver à Rome, et il était neveu de Manderström. Il porta plainte contre inconnu devant l'autorité compétente, en l'espèce le bibliothécaire Dietrichson. Celui-ci devina tout de suite qui était le coupable, et ménagea une entrevue tête à tête entre les deux poètes, qui surent vite s'entendre, car tous deux étaient passionnément scandinavistes, et leurs tendances générales d'esprit devaient les rapprocher. Ils devinrent bientôt, en effet, par la suite, fort bons amis. L. Dietrichson, qui a raconté cette

[1] Henrik Jæger, *Illustreret norsk Literaturhistorie, II, 2etbd.*, p. 656.
[2] *Illustreret Nyhedsblad*, 1864, p. 114.
[3] Publiées par Erik Lie dans *Samtiden*, III.
[4] *Illustreret Nyhedsblad*, 2 octobre 1864.

anecdote [1], ajoute que, cinq ans plus tard, retrouvant Snoilsky à Stockholm, Ibsen s'empressa de lui annoncer que leur réconciliation s'étendait maintenant au fond même de la question, parce que les renseignements publiés depuis avaient modifié son jugement sur Manderström. « Alors, répondit Snoilsky en souriant, je suis obligé de regretter que notre réconciliation en soit au même point ; car dans l'intervalle, en étudiant les pièces à fond, je suis arrivé au résultat opposé, et j'en suis exactement au même point que toi, autrefois. »

Snoilsky était un des rares membres de la colonie qui jouissaient d'une large aisance. Il n'en fréquentait pas moins « l'Association de la vertu », et dînait souvent au « Tritone », où il rencontrait Ibsen, comme il l'a conté dans un poème :

En mil huit cent soixante-quatre, — quand le tonnerre de Dybböl — prolongeait encore ses échos — jusqu'aux bois du Sud, —

à la lumière argentine — de la lune romaine, — chaque soir on se retrouvait — au Tritone.

Parmi les vendangeurs, près de la flamme de l'âtre, — un groupe venu du Nord — était très uni.

Dans le foyer — notre repas cuisait, — les grappes albaines — jouaient dans les verres.

Assis au milieu — de la longue table, — parmi nous, les jeunes, — tu prenais la parole.

La force venait de mutiler — la famille norraine, — nous partagions le deuil, — nous partagions la honte.

Je t'entends parler — tard dans la nuit. — Des éclairs luisent — sous le grand chapeau.

Pour les Italiens — du Tritone, — tu étais seulement — Il Capellone [2].

Il capellone, « le grand chapeau », était le nom que les Italiens avaient donné à Ibsen à Genzano, et qui l'avait suivi à Rome. Il portait en effet un chapeau à large bord, — et à doublure bleu de ciel. On voit que, au milieu ou au bout de la

[1] *Op. cit.*, p. 342.

[2] Poème composé pour le soixante-dixième anniversaire d'Ibsen, 20 mars 1898. Sur l'amitié d'Ibsen et de Sanelsky, voir la note à la fin du volume sur le poème : « L'assassinat d'Abraham Lincoln. »

longue table, il était comme une sorte de président. Très écouté, il parlait souvent du Danemark et des promesses « honteusement » oubliées, « et il lui arrivait de s'emballer tout à fait [1].

Ce fut lui, la plupart du temps, qui conduisit la conversation pendant tout l'hiver. Mais il ne pouvait pérorer constamment sur les événements du Nord. Son sujet favori était la vocation : jusqu'où faut-il subir ses exigences? doit-on se sacrifier pour elle? Vu son public, il prenait comme exemple une vocation d'artiste, et volontiers il posait la question sous cette forme : Faut-il avaler la clef de la porte, ou devenir employé de commerce? Car on dit que Chatterton, après avoir jeûné pendant trois jours plutôt que d'accepter une place de commis, aurait essayé de se nourrir en avalant la clef de sa porte, que l'on aurait retrouvée, après autopsie, dans son estomac. Jamais Ibsen n'était aussi content que lorsque la question amenait des réponses d'un bon sens vulgaire, qu'il s'entendait à provoquer [2]. La vocation, c'était le thème de plusieurs de ses pièces précédentes, et ce devait être, finalement, le sujet essentiel de *Brand*.

Souvent, dans la journée, Ibsen parcourait la ville. Tantôt seul, tantôt avec Dietrichson, il visitait monuments et musées. Dans ses promenades, parfois lointaines, et le plus souvent solitaires, il se sentait heureux. Il écrivait à Björnson [3] :

> Que la nature est belle ici ! Une indescriptible harmonie règne dans les formes et les couleurs. Souvent je passe une après-midi entière parmi les tombes de la Via Latina ou parmi celles de la Via Appia, et je ne crois pas perdre mon temps à ce désœuvrement. Les bains de Caracalla exercent aussi sur moi une puissante attraction.

Et il concluait dans la même lettre : « Nous vivons agréablement ». Il se joignait volontiers aux autres quand on organisait quelque excursion en groupe, et lorsque *Brand* parut, en 1866, les membres de la colonie, en lisant la scène du premier acte,

[1] Snoisky cité par Warburg, *op. cit.*, p. 140.
[2] L. Dietrichson, *op. cit.*, pp. 339-340.
[3] Lettre du 28 janvier 1865, *Breve*, I, p. 94.

où Agnès et Ejnar se poursuivent en chantant, se rappelèrent qu'en 1864, près de la tombe de Cecilia Metella, Thea Bruun et Walter Runeberg s'étaient amusés à danser l'un devant l'autre, puis à se fuir, et à courir en se lançant des oranges [1].

Il conservera toujours par la suite un souvenir charmé de cette existence libre, douce et gaie. On a vu que cette atmosphère lui semblait analogue à celle d'*As you like it*, et qu'elle a été un des éléments de la formation de *Brand*. Il était en présence du milieu naturel d'Ejnar. Des promenades comme celle à la tombe de Cecilia Metella ont au moins précisé les traits du personnage dans son premier aspect.

Il observait ces jeunes peintres et sculpteurs, parce qu'il était dans sa nature d'observer. Mais il ne mettait pas toujours les modèles en position, comme au « Tritone », et il prenait vraiment plaisir à être avec les autres. Il était plein d'entrain et causant. Il jouissait de cette vie gaie, facile, insouciante, à laquelle il n'était guère préparé. On a quelque peine à se le représenter ainsi, et à imaginer qu'elle ait pu lui plaire. Il avait, d'ailleurs, des heures maussades, où revenaient le hanter les souvenirs cuisants de sa vie antérieure. C'est sans doute à l'un de ces moments-là qu'il a composé le poème « Puissance du souvenir ». Et ses manières n'agréaient pas à tout le monde. Le poète danois Christian Molbech l'a représenté

errant silencieux par les rues, les mains profondément enfoncées dans les poches de son invariable veste en velours de coton usée, tuant la conversation par ses brusques apparitions revêches à l'Association scandinave, faisant voler en éclats les idéals des peintres et les enthousiasmes des antiquaires par un feu roulant de paradoxes sarcastiques [2].

Les sautes de vent de son humeur pouvaient être parfois déconcertantes, mais Molbech est, je crois, le seul témoin à qui, malgré cela, Ibsen ait laissé, pendant ce séjour à Rome, une impression désagréable.

[1] Karl Larsen, *Episke Brand*, p. 252.
[2] Edmund Gosse, *Henrik Ibsen*, p. 101.

Ainsi la nature, et l'art, et la société qui l'entourait, tout contribuait à la joie d'Ibsen. Il avait encore une autre cause de satisfaction :

Tout est immense ici, mais une paix indicible est répandue sur les choses. Pas de politique, pas d'esprit mercantile, pas de régime militaire pour marquer la nation d'une empreinte d'exclusivisme. Cette nation ne peut pas beaucoup et ne sait pas grand'chose, c'est certain. Mais elle est belle, sincère, paisible. Tu devrais vivre quelque temps ici [1].

Ibsen n'est pas entré en relation avec les Italiens, n'a pas appris leur langue, et ne paraît même avoir connu, en traduction, d'autre auteur italien que Dante [2]. Il est curieux de le voir, malgré cela, demander sur le cahier de réclamations de l'Association scandinave, que l'on s'abonne à l'*Osservatore romano* [3]. Cela lui paraissait un acte de convenance, parce que l'on recevait l'hospitalité romaine. Ses sentiments pouvaient d'autant moins être papalins qu'il admirait l'ardeur et l'esprit de sacrifice montrés par les Italiens pour réaliser leur unité. Sur cette question qui hantait son esprit, il n'était renseigné que par les journaux scandinaves, mais il écoutait les artistes les plus familiarisés avec le monde italien, et il observait le peuple avec une curiosité très bienveillante. Ses jugements concordaient, en somme, avec ceux que formulait vers la même époque Renan, bien mieux informé que lui. Tous deux étaient surtout d'accord pour jouir personnellement de l'ambiance, et Renan, au moment où il a été le plus sévère pour le peuple italien, écrivait : « Rome est la ville du monde où l'on est le plus à l'aise pour philosopher. Nulle part la pensée n'est plus libre, la vie plus limpide [4] ». C'est bien là le sentiment d'Ibsen.

[1] Lettre du 3 décembre 1865 à Magdalene Thoresen (*Breve*, I, pp. 105-106), mais certainement valable, sur ce point, pour l'hiver 1864-65.

[2] John Paulsen, *op. cit.*, pp 29-30.

[3] Erik Lie, *Björnson og Ibseniana. Fra den skandinaviske ankeprotokol i Rom*, *Samtiden*, III, p. 188.

[4] Lettre à Bersot du 29 mars 1850 (*Correspondance*, I, p. 29). Le même sentiment est d'ailleurs plusieurs fois exprimé.

Sa pensée si libre, dispersée en apparence, était en réalité concentrée sur son travail. Le 16 septembre, à peine revenu à Rome où sa femme ne l'avait pas encore rejoint, il écrit à Björnson :

Pour le moment, je travaille à un grand poème et j'ai en préparation une tragédie, Julien l'Apostat ; travail dont je m'occupe avec une joie intense, et que je réussirai, je le crois fermement ; au printemps ou en tous cas au cours de l'été, j'espère les avoir finis tous les deux [1].

Le grand poème, c'est le « Brand épique ». Au cours de l'été 1865, il ne l'aura pas achevé, il y renoncera pour commencer à le récrire sous la forme dramatique. Quant à Julien, il ne l'achèvera, sous le titre de *Empereur et Galiléen*, que huit ans plus tard.

Qu'il se trompe sur le temps qu'il lui faut pour écrire ses œuvres, c'est ce qui lui arrivait constamment. D'ailleurs, la nécessité le presse. Il calcule à tout instant combien de temps il pourra tenir. Heureusement, la vie n'est pas chère à Rome. Sa femme va venir, et 400 scudi couvriront leurs dépenses d'une année. Au nouvel an, il va succéder au poste de Dietrichson, sera logé, et touchera une légère rétribution. Il rend compte de ces prévisions budgétaires dans sa lettre à Björnson en le priant de lui envoyer de l'argent. Cependant cinq mois ont déjà passé depuis son départ de Kristiania, cinq mois très profitables sans doute, par la richesse des impressions nouvelles, pour son œuvre à venir, mais non pour la production immédiate. Il est donc plus pressé encore qu'à Copenhague, lorsqu'il écrivait à Dunker qu'il pensait achever son prochain drame « au cours de l'été ». Espoir reporté à l'été suivant à cause de l'abandon de Mogens Heinessön. Si grande que fût, lorsqu'il pensait à lui-même et à ses affaires, sa hâte d'écrire et de publier, il était incapable de travailler à un sujet qui ne le passionnait pas.

[1] *Breve*, I, p. 89.

Il se donnait d'ailleurs, pour lâcher son corsaire, une raison précise, que, sans le nommer, il exprime dans sa lettre à Björnson :

Il faut maintenant biffer notre vieille histoire, car les Norvégiens d'aujourd'hui n'ont évidemment pas plus de rapport avec leur passé que les pirates grecs avec la race qui vogua vers Troie et fut aidée par les dieux.

On voit que c'est un nouvel accès contre le romantisme national, plus violent que celui de 1858, qui lui avait fait rejeter (provisoirement) *Les Prétendants à la Couronne.* Le romantisme national qui, en exaltant la glorieuse histoire passée, suggérait que les hommes d'aujourd'hui sont les légitimes successeurs des grands ancêtres, était un mensonge propagé par les poètes. Ils en sont responsables, et lui-même doit se reprocher cette faute. Il le dit dans un poème intitulé « Aux Complices », qui servira d'introduction au « Brand épique ». Il venait sans doute d'écrire ce poème lorsqu'il en donna la substance dans sa lettre à Björnson, et cela précise le moment où son plan a été suffisamment établi pour lui permettre d'aborder la rédaction.

Il semble toutefois que l'œuvre n'était pas mûre à ce point. Après l'introduction, il commença le chant intitulé « Sur la haute montagne », et s'aperçut bientôt qu'il devait le faire précéder d'un autre, qu'il a composé après coup, « Au temps de l'adolescence », qu'il a sans doute achevé, mais dont la fin manque dans tous les manuscrits. Et il a dit lui-même que l'atmosphère d'*As you like it* dans laquelle il a vécu à Rome a eu pour son œuvre une grande importance, qui n'a pu se manifester qu'au cours de l'écriture. Trop pressé, il s'est mis à rédiger trop tôt. Il pensait que cela pourrait aller ainsi, parce que son grand poème devait être « à tiroirs », c'est-à-dire comporter, dans une composition un peu lâche, des parties qui n'auraient pas avec la fable un lien étroit, et lui donneraient

l'occasion d'exprimer plus directement sa grande colère. Mais cela était d'autant plus imprudent qu'il n'avait jamais pratiqué l'art narratif dans une œuvre de longue haleine.

En même temps, le drame sur Julien était « en préparation ». Mais dès que le poème narratif a été en train, on peut être assuré qu'Ibsen n'a pas tardé à renoncer au drame, et le temps où il s'est imaginé qu'il pourrait travailler aux deux à la fois n'a pas dû être long. Il parle encore de son double projet dans une lettre à Botten Hansen qui est perdue, mais qui est des premiers jours d'octobre, puisque Botten Hansen la résume dans le numéro du 20 octobre de son hebdomadaire. Je suppose que Julien a été décidément ajourné dans le courant du mois. Et c'est peut-être à ce moment qu'il a composé le poème « Chez moi », si on l'interprète comme l'image des enfants turbulents du monde hellénique soudain effarouchés à la vue de la sévère figure de Brand [1].

Ibsen a donc commencé le « Brand épique » dans les premiers jours de septembre. Il s'y est consacré uniquement vers la fin d'octobre. En avril, les 1 645 vers qui composent cette œuvre inachevée seront écrits, et il sera parvenu seulement à la scène de la distribution des vivres, qui deviendra la première scène du second acte dans le poème dramatique. Sept mois pour en arriver là. C'est dire que si la fable était déjà celle que l'on connaît par le drame, l'épopée n'aurait guère pu avoir moins de 6 000 vers, et aurait exigé deux ou trois ans. Or, il semble bien que la fable n'a subi ensuite que des modifications d'ordre secondaire, car dès le début du « Brand épique », tous les personnages sont posés à peu près tels qu'ils seront dans le drame, où leur action sera simplement calquée. De plus, la manière dont est décrite « l'église de glace » semble bien présager la catastrophe finale. Mais l'histoire intermédiaire n'est

[1] Cela semble résulter de l'indication fournie par Ibsen à J. B. Halvorsen, qui a noté au sujet de ce poème : « Écrit en 1864, lorsque Ibsen était occupé du premier projet de *Empereur et Galiléen.* » (*Bibliografiske oplysninger*, p. 43).

pas esquissée. Pour comparer la première conception d'Ibsen à celle qu'il a finalement exprimée, on en est réduit aux conjectures, car on ne possède aucun renseignement positif. C'était son habitude de ne rien dire sur son travail. On sait seulement qu'il en était très satisfait. Il écrivait encore à Björnson le 28 janvier 1865 :

> Notre vie est agréable et bonne, et quand sera passée la petite inquiétude que je vais éprouver, je me remettrai vigoureusement à mon travail, qui me cause beaucoup de joie, bien qu'il aura sans doute une couleur générale assez sombre [1].

La petite inquiétude dont il parle est naturellement un souci d'argent, et l'on voit qu'il en est, un moment, paralysé. La lettre montre qu'il vit d'emprunts avant chaque arrivée de subsides. Cependant son beau-frère, à Kristiania, a encore quelque argent de la bourse de voyage, et depuis trois mois que sa femme et Sigurd l'ont rejoint, l'expérience a montré que 40 scudi par mois, un peu plus de 200 francs d'alors, suffisent. Dunker lui envoie un peu d'argent, et Björnson s'est chargé de demander pour lui une subvention à la Société des Sciences de Trondhjem [2]. Cent speciedaler, c'était la dépense de deux mois et demi. Malheureusement, la demande ne put être accueillie cette année-là.

C'est malgré ces conditions si peu favorables à la sérénité de son travail qu'il avait refusé catégoriquement, au mois de juillet, le poste de directeur du « Théâtre de Christiania » officiellement offert. Et en mars 1865, lorsque Dietrichson quitte Rome, Ibsen renonce à prendre sa place de secrétaire et son logement, évidemment parce qu'il est en plein feu de la composition et ne veut pas être dérangé. Il a vraiment montré, pendant les années 1864 et 1865, qu'il était de ceux qui avaleraient la clef de la porte.

[1] *Breve*, I, p. 95.
[2] Lettres de Björnson des 19 et 21 avril 1865, *Gro-tid*, II, pp. 157 et 159-161.

Et pourtant il n'est nullement morose, sauf par courts accès où il sent monter en lui la colère et le sarcasme. C'est ce qu'il appelle jeter son venin. Il a sur sa table un scorpion dans un verre vide ; la bête devient malade de temps en temps ; il lui jette alors un morceau de fruit tendre sur lequel elle se précipite avec fureur pour se débarrasser de son poison, après quoi elle est calmée. Il ajoute, dans la lettre où il raconte son manège avec le scorpion : « N'en est-il pas de même pour nous autres poètes? Les lois de la nature s'appliquent aussi au domaine intellectuel[1]. » Écrire *Brand*, c'était un peu, pour lui, se débarrasser de son poison. Et ses colères ne sont plus déprimantes, comme elles l'étaient pendant les derniers mois de Kristiania.

Parmi les compatriotes qu'il a fréquentés à Rome au cours de l'hiver, il en est un qui a joué un rôle dans l'élaboration de *Brand*. Christopher Bruun, libéré par l'armistice du 18 juillet, a quitté l'armée danoise et rejoint sa famille à Rome, le 9 septembre. Il est grand et fort, beau de visage, et il a le don de la parole. Il porte comme touriste le sac qu'il avait à la guerre, et il en est fier. Ibsen est naturellement curieux de le voir, et comme il s'est lié à Genzano avec sa sœur Thea et avec Mme Lina Bruun, avec qui, depuis, il est toujours resté en relations cordiales, le rapprochement est facile. Ce furent sans doute de longues conversations sur des sujets qui leur tenaient à cœur à tous deux, mais qu'ils considéraient de points de vue bien différents. Et Ibsen eut tout le temps de faire des études d'après un modèle vivant de Brand. Chr. Bruun était, en effet, un opposant perpétuel, non par goût d'opposition, mais par rigoureuse droiture. Il souhaitait toujours rencontrer de fortes résistances par crainte de se laisser aller aux compromis. Son ardeur morale avait besoin de lutte[2].

On n'a pas manqué de le désigner comme l'un des modèles

[1] Lettre du 28 octobre 1870, *Breve*, I, p. 214.
[2] Eivind Berggrav, *Christopher Bruun, hans charakter i lys af hans livslinje*, dans *Kirke og Kultur*, 1926, p. 132.

de *Brand*. Mais il a dit modestement[1], et il m'a répété que Brand était déjà tout formé dans l'esprit d'Ibsen, et voué au sacerdoce, avant leur rencontre, en sorte qu'il pouvait seulement se flatter d'avoir muni Brand du sac qu'il porte au premier acte. « Ce sac est le mien, et Ibsen m'a dit lui-même que c'était là ma contribution au personnage. » On peut fort bien penser que, sous cette forme imagée, Ibsen a voulu dire que cette contribution était importante, et que Chr. Bruun a eu réellement une influence plus grande qu'il ne l'avoue, — un peu comme modèle, pour la conception même du personnage de Brand, et aussi d'une autre manière, sensible surtout au cinquième acte du drame, dans la scène du doyen, où Ibsen a utilisé la critique de la mentalité des gens d'Église faite par le théologien. Celui-ci, en effet, d'esprit indépendant, partisan de la séparation de l'Église et de l'État, était sévère pour le clergé, et répugnait à entrer dans la carrière sacerdotale. Et Ibsen était habile à faire parler les gens. La conception, qu'il a donnée au doyen, du fonctionnaire ecclésiastique au service de l'État plutôt qu'au service de Dieu, provient de ses conversations avec Chr. Bruun, qui, là, n'est pas du tout modèle, mais informateur inconscient.

Il a pensé encore à d'autres personnes qu'il avait connues. J'ai indiqué (p. 28), en quoi le pasteur Borman, de Hellesylt, présentait avec Brand certaines ressemblances. Ibsen avait aussi rencontré à Bergen un missionnaire, H. C. Knudsen, qui était revenu en 1854 du Namaqualand très découragé, avec sa femme devenue folle. Cet homme était peintre, et même apprécié comme tel par J. C. C. Dahl, qui voulait lui faire faire un voyage d'études à l'étranger, lorsqu'il était soudain parti en Afrique du Sud. Il n'existait guère alors d'autre missionnaire connu en Norvège, et comme il est plusieurs fois question de missions dans *Brand*, on ne saurait douter qu'Ibsen a

[1] A Karl Larsen, *Henrik Ibsens episke Brand*, p. 247.

pensé à ce peintre exalté, prédicateur laïque, abstinent, à bien des égards plus proche d'Ejnar que de Brand, mais dont la fin a sans doute suggéré celle du héros ibsénien. H. C. Knudsen, en effet, devenu ascète et sujet à des extases, était mort en mai 1863 sous une avalanche de neige au pic de Storrapen, dans la vallée de Skarmodalen. Brand lui ressemblait, d'ailleurs, par maint trait de caractère [1].

Avec Lammers, cela fait quatre modèles. On en a souvent cité un cinquième, Sören Kierkegaard, à cause de la violence péremptoire avec laquelle il avait dénoncé l'Église officielle en 1855. Ibsen connaissait bien cette histoire, qui avait eu un retentissement considérable. Mais Lammers, Chr. Bruun, Borman et H. C. Knudsen étaient tous les quatre grands, vigoureux, entreprenants, gens d'action en parfait contraste avec le philosophe danois. En tant que modèle, S. Kierkegaard n'a certainement pas compté. Qu'il ait eu sur les idées d'Ibsen, particulièrement sur les idées exprimées dans *Brand*, c'est une autre question.

Vers le milieu de mars 1865, Ibsen lut à son ami Dietrichson un passage du poème qu'il était en train d'écrire. C'était un morceau (p. 150-160) qui pouvait se détacher aisément, et dont rien n'est resté dans le drame, — un hors-d'œuvre où la trame du scénario n'apparaît pas, et où il se moquait d'un discours célèbre de Henrik Wergeland. Le poète, un peu ivre, y avait donné libre cours à son enthousiasme patriotique, et avait obtenu le plus grand succès. On peut penser qu'Ibsen, par cette lecture tellement contraire à ses habitudes, a voulu se rendre compte de l'effet que pouvait produire son irrévérence à l'égard du poète national. En tout cas il s'est gardé de dire à quoi se rapportaient les vers qu'il venait de lire, en sorte que Dietrichson, l'année suivante, lorsque *Brand* eut paru, fut très

[1] Emil Birkeli, *H. C. Knudsen og Ibsens Brand*, dans *Kirke og Kultur*, 1926, pp. 257-265.

intrigué, puisque rien de ce qu'il avait entendu ne s'y trouvait ni ne pouvait trouver place dans un drame sur Julien [1].

Ce petit fait, le seul que l'on connaisse sur le travail d'Ibsen à Rome depuis sa lettre à Björnson du 16 septembre, est intéressant parce que l'on en peut fixer la date. Un dîner d'adieu en l'honneur de Dietrichson eut lieu, en effet, le 20 mars, et Ibsen y prononça « un joli discours ». Dietrichson quitta Rome le 23, et dit que la lecture précéda de peu son départ. C'est donc, au plus tard, au commencement de mars qu'il faut placer la composition de ce fragment ; à la suite, le « Brand épique » ne renferme plus que 400 vers. Ibsen a donc très probablement achevé ce que nous avons de son poème peu de temps après, dans le courant d'avril.

Dietrichson et Chr. Bruun ont quitté Rome à peu près en même temps. Ibsen, en pleine activité de production, n'avait plus besoin de se documenter auprès d'eux, ni de faire poser ses modèles ou d'exciter son esprit par le jeu des paradoxes au *Tritone*. Il lui fallait le calme, l'isolement. C'est pourquoi il semble avoir quitté la ville, cette année-là, de très bonne heure, probablement vers la fin d'avril, en sorte que la fin de son séjour à Rome a dû coïncider à peu près avec la fin de la période heureuse pendant laquelle il a conduit son « Brand épique » au point où il l'a laissé.

Avant de s'en aller, il a composé un poème où se marque non son humeur, mais son état d'esprit. « L'assassinat d'Abraham Lincoln » fut écrit très vite, à la nouvelle de l'attentat sur le président (15 avril), car ces vers, envoyés à un journal danois, y parurent datés de « Rome, le 30 avril [2] ». C'est le seul poème écrit en Italie qu'Ibsen ait publié tout de suite. On y voit un mélange singulier de colère contre le mensonge des promesses norvégiennes au Danemark, d'impressions

[1] *Svundne Tider*, I, p. 339.

[2] *Fædrelandet*, 15 mai 1865, en tête du journal. La poste mettait une douzaine de jours entre Rome et Copenhague.

sur la Rome antique et de réflexions sur la chute des empires, à quoi s'ajoute une sorte d'optimisme révolutionnaire : Tout va mal, tant mieux ! il faut que le mal grandisse jusqu'au grotesque pour que puisse enfin germer le bien. Ceci est chez Ibsen une idée nouvelle qui prendra par la suite une grande importance. Il conviendra de se rappeler qu'elle se relie à sa déception patriotique de 1864 et à ses réflexions, devant les ruines de Rome, sur les nations qui disparaissent.

CHAPITRE VII

LA RÉVÉLATION DE SAINT PIERRE

Ibsen alla s'installer à trois kilomètres de Genzano, car il est toujours retourné volontiers vers les paysages qui lui avaient une fois plu. Avec sa femme et Sigurd, il vécut à Ariccia une vie calme, propice au travail.

Un seul Scandinave lui tenait parfois compagnie, un vieux peintre de portraits danois, nommé Lars Hansen, qui avait gagné juste assez pour mener à Rome une existence modeste et sans souci. Il était aimable et parfaitement normal, sauf en ceci qu'il avait une idée fixe qu'il ne manqua pas d'exposer à Ibsen. Les hommes, d'après lui, étaient divisés en deux grandes catégories, les moutons et les boucs, ceux-ci formant une société secrète très bien organisée et se reconnaissant à certains signes mystérieux. Lui-même, comme tous les moutons, était constamment l'objet de la persécution des boucs. Ibsen était un des grands boucs, et Hansen, quelques années plus tard, dit à Mme Ibsen que *Peer Gynt* était un des livres récents où était enseignée leur science [1]. La fréquentation du vieux peintre était amusante et peu gênante.

Mais la plupart du temps, Ibsen était seul. Il se levait de très bonne heure, parfois à quatre heures du matin, et faisait

[1] L. Dietrichson, *op. cit.*, p. 345.

de longues promenades, puis, lorsque venait la grande chaleur, il rentrait, et restait à sa table de travail presque sans interruption jusqu'à la tombée du jour. Le soir, il s'asseyait sur les marches de l'église et jouissait de la fraîcheur. Rarement il se dérangeait de cette régularité.

Toutefois, il conservait contact avec la colonie scandinave, et se rendait parfois à Rome. Il y alla le 12 juin pour y prononcer un discours sur la tombe de P. A. Munch, l'historien mort dans la ville deux ans plus tôt : on devait inaugurer dans le cimetière protestant un monument élevé par souscription en son honneur. Il avait un peu connu P. A. Munch, qui apparaissait parfois, à la recherche d'un renseignement bibliographique, chez Botten Hansen, il avait lu sa grande *Histoire du peuple norvégien*, où il avait pris le sujet des *Prétendants à la Couronne*, et il s'était vivement intéressé à la théorie soutenue par l'historien norvégien [1], d'après laquelle les Danois ne seraient pas venus dans le nord avec les autres Scandinaves, et n'auraient pas la même origine, ce qui avait amené de la part des savants danois des polémiques ardentes qui n'étaient pas toujours exemptes d'animosité personnelle. Le discours d'Ibsen touche hardiment cette question délicate. Pour le fond, elle regarde les savants, dit-il, mais c'est pour lui une occasion de reprocher aux Danois leur facilité à subir l'influence de l'Allemagne. Après le poème sur l'assassinat de Lincoln, c'est une nouvelle manifestation publique des idées qu'a développées en lui la guerre du Slesvig, et cette fois son scandinavisme devient anti-allemand (p. 176). Ceci n'était d'ailleurs pas nouveau. Il avait adressé déjà le même reproche aux Danois, notamment dans le poème « Cri de

[1] En réalité la théorie avait été d'abord émise par R. Keyser en 1839 (*Om Nordmændenes Herkomst og Folke-Slægtskab*), mais Munch lui avait donné un plus grand retentissement. Botten Hansen l'avait adoptée (V. *Illustreret Nyhedsblad*, 1857, p. 46), mais M. Birkeland n'en était pas partisan. Ibsen avait donc entendu le pour et le contre. Sa théorie n'empêchait d'ailleurs pas P. A. Munch d'être scandinaviste.

mouettes », où il semble même adhérer à la théorie de P. A. Munch [1]. Mais en 1857 il voulait marquer seulement que le Danemark devait sauvegarder sa particularité nationale, tandis qu'en 1865, il est positivement hostile à l'Allemagne. A Rome, il s'était indigné contre les Danois qui allaient au temple protestant, où un pasteur prussien, pendant la guerre, avait prié pour le succès des armes allemandes. « Tu peux croire si je me suis mis en colère et si j'y ai mis bon ordre, » écrit-il à Magdalene Thoresen [2]. Et ce sentiment dura longtemps. Le naturaliste et romancier danois Vilhelm Bergsoë, dont il fit la connaissance en 1867, a dit qu'il « haïssait tout ce qui était allemand » [3].

Tout le discours du 12 juin est remarquable encore par son accent d'autorité. La passion contenue s'y fait impérieuse, même lorsqu'il parle ensuite des tâtonnements nécessaires de la science, de l'importance qu'une petite nation peut acquérir au moins dans l'ordre intellectuel, et des devoirs de l'État envers les savants et les artistes. Il avait déjà donné pareil accent à maint article, mais cela eût étonné s'il l'avait pris à Kristiania dans un discours.

Ce discours montre qu'Ibsen, au cours des deux premiers mois d'Ariccia, était bien dans le même état d'esprit que pendant l'hiver, et l'on a vu qu'il travaillait avec acharnement. Et pourtant il y a eu, depuis son arrivée dans les premiers jours de mai jusqu'au milieu de juillet, un arrêt dans le progrès de son œuvre. Ce fait est connu par une lettre qu'il écrivit à Björnson le 12 septembre [4] :

> Tout va très bien maintenant, et au fond il en a été de même tout le temps, si j'excepte les moments où je ne savais pas m'en tirer sous aucun rapport, pas seulement pour l'argent, mais parce que mon travail

[1] V. t. V, p. 229 : « Ta race, au fjord, n'existe pas .»
[2] Lettre du 3 décembre 1865, *Breve*, I, p. 103.
[3] Vilhelm Bergsöe, *Henrik Ibsen paa Ischia og Fra piazza del Popolo*, p. 306.
[4] *Breve*, I, p. 97.

ne voulait pas avancer. Et puis, je suis allé un jour à Saint-Pierre, j'avais une course à faire à Rome ; et là, s'est révélée à moi soudain une forme vigoureuse et claire pour ce que j'avais à dire.

Maintenant, j'ai jeté par-dessus bord ce qui m'a torturé pendant un an sans parvenir à rien, et au milieu de juillet j'ai commencé quelque chose de nouveau, qui a marché comme jamais rien n'avait marché pour moi. C'est nouveau en ce sens que j'ai alors commencé à écrire, mais le sujet et le sentiment ont pesé sur moi comme un cauchemar depuis que les nombreux événements sinistres de chez nous m'ont amené à regarder en moi-même et à considérer notre vie là-bas, et à penser à des choses qui m'avaient échappé, ou du moins auxquelles je n'avais pas prêté sérieuse attention. C'est un poème dramatique, sujet contemporain, contenu grave, cinq actes en vers rimés (pas une *Comédie de l'Amour*). Le quatrième acte sera bientôt terminé, et je sens que je peux écrire le cinquième en huit jours ; je travaille le matin et l'après-midi, ce que je n'ai jamais pu faire. On jouit ici d'un calme béni, pas de relations, je ne lis rien d'autre que la Bible, c'est puissant et fort.

« ...Ce qui m'a torturé pendant un an. » Il exagère. Il oublie l'hiver, où son travail lui causait tant de joie. La période de tourment, pendant laquelle il n'avançait plus, s'est terminée, d'après lui-même, vers le milieu de juillet, et a probablement commencé lorsqu'il s'est remis à son poème après avoir écrit « L'Assassinat d'Abraham Lincoln ». Un tel dérangement, suivi du départ pour Ariccia, était très favorable à des réflexions critiques sur ce qu'il avait déjà écrit et l'on a vu que c'est vers le même moment qu'il a dû achever ce que nous avons de son « Brand épique ». Cela réduit à deux mois et demi son temps de » torture », qui ne peut certainement pas avoir été beaucoup plus long. Que signifie cette brusque impuissance, alors que tout allait si bien? C'est le passage du «Brand épique » au *Brand* définitif, mais pourquoi un tel tourment de près de trois mois? Il faut déchiffrer l'énigme d'Ariccia.

Le manuscrit du « Brand épique » s'arrête au milieu d'un discours de Brand (Koll a changé de nom dès le chant « Les Chemins de l'Église »), et ce discours sera supprimé dans le drame. Il est prononcé dans le poème devant les paysans et

pêcheurs qui souffrent de la disette, rassemblés pour la distribution des vivres, et il devait évidemment amener l'adhésion à Brand des hommes qui lui demanderont de rester parmi eux comme pasteur. La même adhésion, dans le drame, est obtenue par l'exemple d'énergie et d'esprit de sacrifice que donne le jeune prêtre en risquant sa vie sur le fjord malgré la tempête pour sauver l'âme d'un mourant criminel. Jusqu'à ce discours, la fable du « Brand épique » est exactement celle qu'Ibsen suivra dans son drame. Il s'arrête là, parce qu'il sent qu'un sermon n'est pas suffisant pour provoquer tout ce qu'il veut en tirer : l'enthousisame des paysans, la séparation d'Agnès et d'Ejnar, et le renoncement que constitue pour Brand l'acceptation de l'humble poste offert. Et qu'il ait, à ce moment, besoin de quelques jours pour mettre au point son plan légèrement modifié est tout naturel. La différence entre le sermon du « Brand épique » et l'acte héroïque du drame est en même temps la preuve presque certaine que le manuscrit est bien complet [1].

Mais Ibsen aurait pu continuer son poème en y remplaçant le discours par l'acte qu'il lui a substitué dans le drame. Il n'aurait eu ainsi à sacrifier que trois strophes au lieu de 1 645 vers. Certes, l'idée que Brand ne peut pas triompher par la seule force de la parole, et que son caractère doit se manifester par des faits, est importante. Elle ne suffit pourtant pas pour expliquer qu'Ibsen soit resté près de trois mois en suspens, et qu'il ait, finalement, renoncé au « Brand épique » dont il avait été, pendant l'hiver, si satisfait. Le contraste entre la période de l'écriture du fragment de poème, à Rome, et la période stationnaire d'Ariccia, ne peut tenir à la suppression d'un discours et à l'invention d'un incident propre à le remplacer. Le travail ne serait pas, pour cela, devenu un

[1] Du moins pour cette fin. On a vu (p. 68) que des feuillets manquent au moins dans l'un des manuscrits.

tourment. Ce changement visible a pu être l'occasion des réflexions qui ont conduit Ibsen à transformer plus profondément son œuvre, il n'a pas été la véritable cause ni du passage à la forme dramatique, ni des trois mois de perplexité. Il faut que vers le printemps il ait éprouvé une gêne paralysante, soit parce qu'il s'est alors aperçu que son plan de l'automne précédent ne lui permettait pas d'exprimer fortement son idée, soit plutôt parce que sa conception même de Brand, à son insu, n'était plus celle du début. Car c'est cela qui explique les trois mois de si pénible désarroi. Ibsen ne savait pas à quoi tenait son embarras. Un obscur travail s'accomplissait en lui. La révélation de Saint-Pierre est l'instant décisif, l'heure de l'inspiration qui s'est fait longtemps attendre, l'éclosion soudaine d'un germe lentement mûri. C'est le moment où le vrai Brand est né.

On peut suivre l'évolution de la pensée d'Ibsen et son glissement d'un sujet à un autre. En Norvège, maussade et timide, il avait assisté en spectateur passif, dans un coin de la salle de l'Association des étudiants, aux séances en faveur du Danemark. Puis, l'intervention norvégienne décidément écartée, il part. Dybböl et l'entrée triomphale du roi de Prusse à Berlin rayent de son esprit et de son programme l'œuvre antérieurement projetée. Il veut flétrir la veulerie dont il a été le témoin, et il dresse comme antithèse un personnage vaguement entrevu, mais son sujet est la réalité même qu'il veut fouailler. Au début, l'indignation causée par l'attitude norvégienne dans l'affaire du Slesvig devait tout naturellement s'exprimer par un poème, et il existait déjà un exemple de telles invectives en vers : c'était *Le Crépuscule de la Norvège*, de Welhaven, dont la critique porte précisément sur la hâblerie du peuple norvégien, sur sa veulerie, son matérialisme et son indifférence pour une vie plus haute, c'est-à-dire exactement sur les mêmes thèmes qu'Ibsen entend développer. Mais il n'exhalera pas sa colère sous forme directe, ce n'est pas sa manière, il

en charge Koll, juge sévère et méprisant, qui, d'ailleurs, lui ressemble fort, et il imagine une fable qui lui permettra de plaquer une à une ses invectives au moyen d'épisodes où Koll est simple spectateur, comme celui du paysan qui se coupe un doigt pour échapper à la conscription, et celui de la grande fête du 17 mai, où sont bafouées les rodomontades patriotiques. Mais Koll fût devenu insupportable, à la longue, avec ses perpétuels discours acerbes. Et le personnage, simple instrument d'abord, réclamait une vie plus personnelle. Or, Ibsen, en même temps, se transformait. Enhardi par sa colère et bien accueilli dans la colonie scandinave de Rome, il perdait sa timidité. Par son œuvre où il s'érigeait en juge, il voulait exercer une action. C'est alors que Koll devient Brand. Il ressemble toujours à Ibsen, mais à un Ibsen assez nouveau. Brand est prêtre, éducateur du peuple, il a donc une mission. C'est, après Mme Inger, après Falk, après Haakon, encore un cas de vocation à étudier. Le problème est, cette fois, de savoir si les exigences qu'elle impose sont un devoir absolu, et il se présente au moment où Ibsen se consacre avec un esprit de sacrifice à sa vocation de poète, confondue de plus en plus dans son esprit avec une mission pour l'éveil des âmes. La guerre du Slesvig avait posé le problème de l'absolue soumission au devoir, mais sur un autre terrain. Elle est à l'origine de l'invention de Koll, et l'œuvre en gestation conservera la couleur qu'elle lui a donnée, mais finalement l'essentiel de cette œuvre n'est plus dans les digressions ni dans la critique de la conduite norvégienne ; c'est le caractère même du héros qui importe, comme illustration d'un problème moral. Le sujet primitif a presque disparu, car Ibsen se trouvait ramené à la question qui l'avait toujours le plus occupé, considérée sous l'aspect qui, depuis ses derniers mois de misère à Kristiania, le touchait le plus personnellement. C'est pourquoi le poème conçu à la fin de l'été 1864 ne tient plus.

Et pourtant, ce sujet primitif continue à hanter l'esprit

d'Ibsen, car sa grande colère n'est pas apaisée. C'est toujours sa semonce au peuple norvégien qu'il veut écrire. Il ne peut y renoncer. Il est ballotté entre l'idée que représentait Koll, et l'idée, moins nettement consciente, que représente Brand. Et c'est pourquoi, lorsqu'il s'aperçoit qu'il y a une difficulté, il reste si longtemps sans y trouver de solution.

C'est bien là, en effet, ce qui marque la différence entre le « Brand épique » et le drame : Brand a grandi, de l'un à l'autre, au point d'exiger toute la place. Il était, dans le poème, un peu indécis, incertain de sa vocation, il adressait à Dieu cette prière : « Apprends-moi à vouloir plus que je ne peux. » Dans le drame, il n'aura pas besoin de l'apprendre. Et à ce grandissement de Brand correspond une diminution d'Ejnar, devenu d'une légèreté plus banale au premier acte. Ibsen devait abandonner la forme du récit « à tiroirs », pour concentrer davantage et présenter son héros tout formé. Brand, symbole de l'absolu, devait se signaler par des actes surhumains, et les autres personnages devaient s'effacer devant lui et ne subsister que dans la mesure où ils pouvaient servir, par opposition, à hausser sa grande figure. C'était exactement l'inverse du projet primitif, où Koll était posé comme l'antithèse du peuple norvégien, personnage principal.

Mais Ibsen s'est obstiné longtemps à la forme narrative. Parmi les manuscrits retrouvés du « Brand épique », il en est un qui comprend l'introduction « Aux Complices », plus les deux premières strophes de « Au temps de l'adolescence ». Il est, sans aucun doute [1], postérieur aux autres manuscrits. Les vers écrits antérieurement y sont entièrement remaniés, vers par vers, presque sans aucune modification de sens, uniquement pour obtenir un rythme plus libre. Il est naturellement impossible de donner une idée de modifications de ce genre par

[1] M. Halvdan Koht l'a établi dans *Efterladte Skrifter*, III, pp. 401-402, et dans *Nordisk Tidsskrift* 1908, p. 422.

une traduction, aussi ne trouvera-t-on pas la traduction de ce manuscrit dans les : « Ébauches et variantes ». mais seulement un petit nombre d'expressions nouvelles (p. 400). Le résultat, d'ailleurs, est fort médiocre : A part quelques heureux changements de mots, surtout au commencement, Ibsen a gâté les vers primitifs. C'est évidemment un essai qu'il a fait après coup, peut-être avec l'espoir d'éviter la monotonie grâce au rythme moins strict. De tels tâtonnements le montrent bien aux abois, et ne pouvaient évidemment suffire pour sauver le poème.

On comprend la portée de la révélation de Saint-Pierre. Éloigné pour un jour de la table de travail où il s'acharnait à trouver une issue dans une impasse, le poète a eu enfin l'intuition de ce qu'il lui fallait. Le drame était la seule forme qui lui permettait d'élaguer tout ce qui gênait le plein développement de son héros. Forme et fond sont liés. Le poème convenait pour Koll. Ibsen ne pouvait dresser Brand dans toute sa vigueur qu'au moyen d'un drame. De Koll à Brand, la pensée d'Ibsen et sa conception de l'œuvre en gestation ont évolué avec une sorte de rigueur logique si impérieuse, que ce qu'il y a de surprenant dans la grande révélation de Saint-Pierre, c'est qu'elle ait été nécessaire, et qu'elle ait tant tardé. Henrik Jæger précise, d'ailleurs, quelle en a été la portée, au moins sous le rapport technique :

> Ibsen avait d'abord commencé son poème comme un récit épique, et lorsqu'il adopta plus tard la forme dramatique, il n'eut égard aux exigences du drame que dans la mesure où elles se conciliaient avec son intention polémique. Il ne se soucia pas de la vraisemblance, ni de motiver rigoureusement l'action du drame ; dans les sphères idéales où se mouvait son héros, tout cela perdait de son importance [1]...

Henrik Jæger ignorait l'existence du « Brand épique », avant les conversations qu'il eut avec Ibsen pour mettre sa biogra-

[1] Henrik Jæger, *op. cit.*, p. 200.

phie au point, c'est donc Ibsen lui-même qui parle dans cette citation de son biographe. On peut observer qu'il dit seulement combien le drame était avantageux pour son « intention polémique », et il ne semble pas se douter que rien soit venu s'ajouter à celle-ci. Or, en fait, ce resserrement de l'œuvre ne présentait aucun avantage pour l'intention polémique primitive, qui visait spécialement l'affaire du Slesvig. Au contraire, il supprimait la facilité que donnait la composition « à tiroirs ». Il était seulement utile pour l'idée élargie, devenue la proclamation d'un principe universel.

Et c'est évidemment Ibsen aussi qui a fourni à Jæger l'indication si précise des avantages qu'offrait la forme dramatique, à la condition de l'employer avec audace, en rejetant tout l'appareil des vaines préparations. Dans un récit, même de forme épique, toutes les circonstances secondaires exigent des justifications trop détaillées et acquièrent une existence propre. L'attention ne se concentre pas aussi fortement sur un personnage unique. Il fallait la simplification du drame, où même un être irréel, pur symbole, peut être vivant, et que Brand pouvait dominer absolument. Un dramaturge aussi expert que l'était Ibsen s'en serait tout de suite rendu compte, s'il avait eu claire conscience de la profonde transformation de son sujet. Dans le feu de son travail et de sa passion, il n'a pas perçu combien le changement était essentiel, et il est resté buté à son roman. Même la révélation de Saint-Pierre n'a pu lui faire abandonner entièrement son projet initial. Sa grande colère le tenait trop fort. C'est pourquoi, tout en adoptant le sujet nouveau, il n'a pas lâché le sujet primitif, et a maintenu jusque dans son drame telle tirade que l'on s'étonne d'y rencontrer, car, hors le ton, elle n'a vraiment aucun rapport avec la pièce. Au fond, dans l'intérêt même du drame, il eût été préférable qu'Ibsen, moins pressé, prît le temps, après la révélation de Saint-Pierre, de se recueillir et d'en arriver à un divorce plus complet entre Koll et Brand.

Mais il était trop haletant de passion pour consacrer un moment de repos à la réflexion plus calme. La révélation avait été suffisante pour lever les difficultés où il s'était débattu, et il se remit incontinent à écrire. Car la construction du drame a été très rapide, ainsi que le choix des vers. Parmi les feuillets du manuscrit du « Brand épique » le plus ancien et le plus complet, se trouvait un bout de papier détaché, où quatre vers du poème (p. 213, l. 13-17), étaient refaits sous forme dialoguée :

LE PREMIER

Vois-tu comme elle le fixe,
tel l'espion chez l'ennemi.

LE SECOND

Sur l'ami ses yeux se portent,
elle attend réponse ferme.

Ces vers n'ont pu figurer dans le drame à aucun moment, puisqu'ils devraient se placer dans une scène entre Brand, Ejnar et Agnès, qui ne comporte pas de témoins. Ils s'expliquent donc seulement comme un essai qu'a fait Ibsen pour voir si la transposition des pentamètres ïambiques du poème se laisserait faire aisément, et si le rythme des trochaïques tétramètres convenait au drame. On peut supposer qu'il les a écrits le lendemain de sa visite à Saint-Pierre, et ils montrent qu'il avait l'intention d'utiliser avec le moins de changements possibles tout ce qu'il avait déjà composé de son poème, — ce qu'il a fait sans rien perdre, avec une curieuse économie.

Et voilà enfin le drame en train. La lettre à Björnson dit quel merveilleux coup de fouet a été pour Ibsen la révélation de Saint-Pierre. De la mi-juillet au 12 septembre, — en moins de sept semaines, — il a pu construire le plan de sa pièce et en avancer l'écriture au moins jusqu'au milieu du quatrième acte, ce qui fait trois mille vers. Comme d'habitude, il se trompe en annonçant qu'il peut achever le cinquième en huit jours. Cet acte prendra des proportions que sans doute il

n'avait pas prévues, et compte à lui seul 1 779 vers. Mais, après avoir tout corrigé, recorrigé, et recopié une dernière fois, il pourra envoyer la fin du manuscrit définitif à son éditeur le 16 novembre. Quatre mois depuis la première ligne du brouillon jusqu'à l'impression lui suffisent pour cet énorme drame de 5 395 vers, alors qu'il lui avait fallu d'abord quatorze mois pour le concevoir et trouver la forme qu'il devait lui donner. Il devait être alors dans un état d'exaltation extraordinaire. Son esprit trop tendu le mettait dans un état nerveux singulier.

Il continuait tout le temps à composer des vers, même en dormant ou à demi éveillé. Il les trouvait superbes sur le moment, alors qu'ils étaient simplement absurdes. Une ou deux fois, il fut si frappé de leur mérite qu'il se leva en chemise de nuit pour les noter. Mais ils furent complètement inutilisables [1].

Il a encore raconté plus tard :

Les personnages de *Brand* m'obsédaient jour et nuit, me tiraient de mon sommeil, m'entouraient comme des êtres réels, et, pour moi, ils existaient réellement. Je les sentais autour de moi. C'étaient des pensées devenues existantes [2].

Un état aussi anormal, surtout par sa prolongation pendant quatre mois, ne l'incommodait d'ailleurs aucunement, et il a écrit à Björnson quelques mois après :

Cet été, lorsque j'écrivais ma pièce, j'étais, au milieu de la misère et des ennuis, indiciblement heureux, je sentais en moi un enthousiasme de croisé, et je ne sais rien que mon courage n'aurait osé affronter [3].

Tel est le contraste, pendant son séjour dans les monts Albains, entre les premiers mois de désarroi et la période triomphale où il écrit son drame. Il est possédé par son œuvre au point de ne plus sentir « la misère et les ennuis » que comme une gêne agaçante, mais, après tout, secondaire. Pourtant,

[1] William Archer, *Ibsen as I knew him*, dans *The monthly Review*, 1805, p. 18.
[2] Comte Prozor, *Le Peer Gynt d'Ibsen*, p. 11
[3] Lettre du 4 mars 1866, *Breve*, I, p. 109.

le temps passait, et sa situation s'aggravait. La bourse de voyage était épuisée. Björnson lui avait bien envoyé 119 spd. (environ 670 fr. d'alors), résultat d'une collecte qu'il avait faite à Kristiania [1], c'était à peu près la dépense de trois mois, mais la demande de subvention à l'Académie des sciences de Trondhjem avait provisoirement échoué [2], une autre au Comité d'un fonds danois, également recherchée par Björnson, toujours généreusement dévoué, ne donnait rien [3], et Ibsen en était réduit aux expédients. Il écrivit à Johan Sverdrup, qu'il connaissait par la « Société norvégienne », et qui l'avait autorisé à l'informer de ses difficultés pécuniaires au cours de son voyage [4]. Il emprunta de l'argent au moins une fois au consul Bravo. Et il en devait encore à l'avocat Nandrup, ou aux personnes que celui-ci représentait à Kristiania.

Pourtant, dans l'ordre économique, un événement favorable survint, grâce encore à l'entremise de Björnson, qui, dès 1860, était entré en relation avec Frederik V. Hegel, directeur de la grande maison d'édition de Copenhague, Gyldendal, et était devenu l'un de ses auteurs attitrés. Il proposa de lui-même à Ibsen de le recommander à Hegel [5], puis, n'ayant pas obtenu de réponse sur ce point, il insista trois mois après [6]. La lettre par laquelle Ibsen accepta est perdue, mais Björnson écrivit à Hegel. Ibsen était alors si totalement inconnu en Danemark que même un homme comme Hegel n'avait rien lu de lui. Seulement, la Norvège ne comptait alors aucun éditeur important, et Hegel désirait s'annexer la littérature norvégienne. Il avait

[1] En tout, Björnson dit qu'Ibsen a reçu par son intermédiaire 700 spd. (près de 4 000 fr. d'alors). (Lettre du 8 octobre 1865, *Gro-tid*, I, p. 175). Mais une grosse part de cette somme avait été mangée, naturellement, par le remboursement des dettes antérieures les plus criardes.

[2] Lettre de Björnson, du 25 juillet 1865, *Gro-tid*, II, p. 166, et d'Ibsen, du 12 septembre 1865, *Breve*, I, p. 99.

[3] *Gro-tid*, II, p. 168.

[4] Lettre du 12 septembre, *ibid.*, p. 99.

[5] Lettre du 19 janvier 1865, *Gro-tid*, II, p. 151.

[6] Lettre d'avril 1865, *ibid.*, p. 156.

d'ailleurs confiance en Björnson, et le 25 juillet, celui-ci put écrire à son ami : « Hegel attend le manuscrit [1]. » Ce fut sans doute une joie pour Ibsen, qui était animé d'une vive sympathie pour le Danemark, et devait être enchanté par le double espoir d'atteindre un public nouveau et d'obtenir une rémunération meilleure. S'il n'avait pas répondu à la première proposition de Björnson, c'était probablement parce qu'il pensait qu'elle ne pouvait pas aboutir. Mais, pressé par l'urgence de ses besoins d'argent, il profita aussitôt de la bonne volonté de l'éditeur pour lui demander une avance par l'intermédiaire de Björnson, qu'il remercie dans la lettre du 12 septembre pour les 100 spd. reçus de Hegel (environ 560 fr. d'alors). Vers la fin d'octobre, il envoie le premier tiers du manuscrit de *Brand*, que Hegel envoie immédiatement à l'impression. Hegel en informe Ibsen, et alors seulement lui indique ses conditions : tirage de 1 250 exemplaires et 30 riksdales danoises (84 fr. d'alors) par feuille de 16 pages [2]. Ibsen ayant reçu cette lettre le 14 novembre, envoya le surlendemain les dernières pages de son manuscrit, accompagnées d'une lettre où il acceptait les conditions [3].

L'entrée d'Ibsen chez Gyldendal a été un événement important de sa vie, et bien qu'il ne pût, en 1865, en prévoir toute l'importance, il ne l'estimait certainement pas négligeable.

Mais, favorables ou non, les circonstances matérielles ne sont pas ce qui compte pour Ibsen. Ells comptent si peu qu'il a presque renoncé à la « subvention de poète » que pourrait lui voter le Storting, qui doit se réunir en 1866. Le moment est venu d'y songer, et Björnson y a pensé pour lui. A cette suggestion, il répond, toujours dans la lettre du 12 septembre :

Tu dis que le Storting doit m'accorder une subvention. Penses-tu qu'il le fasse? Je crois, quant à moi, que mon nouvel ouvrage n'est pas

[1] Lettre du 25 juillet 1865, *Gro-tid*, II, p. 166.
[2] L. C. Nielsen, *Frederik V. Hegel*, II, p. 573.
[3] V. la lettre du 25 novembre, *Breve*, I, p. 100.

de nature à disposer nos députés plus favorablement à mon égard... Toutefois, j'essaierai.

Et c'est encore Björnson qui se préoccupe d'assurer la vie d'Ibsen à son retour en Norvège : il envisage un poste à la bibliothèque de l'Université et déjà fait des démarches, « que tu veuilles avoir la place ou non [1] ». Ibsen, d'ailleurs, trouva que c'était une bonne idée [2].

Et pourtant, c'est dans la même lettre où Ibsen se montre si pessimiste pour tout ce qui le concerne personnellement, qu'il se déclare « indiciblement heureux ». Son bonheur consistait en son œuvre, avec laquelle lui-même se confondait. Il en était fier, et il était fier de lui-même, parce qu'elle répondait bien à la conception qu'il avait, à ce moment, du rôle d'un poète. Car le poète « veut et doit aller où l'énigme du temps indique la voie », comme il l'a dit dans l'introduction à son « Brand épique ». Le poète n'est plus un « intreprète » de la pensée populaire, comme il le disait autrefois, mais un prophète et un guide. Il a parfois incliné, — dans « Au musée », par exemple, — vers des idées opposées. Maintenant il pousse à l'extrême la notion d'une littérature qui doit être action. Et il écrit à Björnson, toujours dans la même lettre où il montre vraiment une cordialité confiante bien rare :

Si j'avais actuellement à spécifier en quoi consiste le bénéfice essentiel de mon voyage, je dirais qu'il consiste en ce que j'ai rejeté hors de moi l'esthétique, en tant qu'élément isolé, qui prétend avoir à lui seul une valeur, — tel qu'il me dominait précédemment. L'esthétique, en ce sens-là, me paraît aujourd'hui une aussi grande malédiction pour la poésie, que l'est la théologie pour la religion... N'est-ce pas un merveilleux bonheur, ce don de savoir écrire? Mais il comporte une grande responsabilité, et j'ai maintenant assez de gravité pour m'en rendre compte, et pour être sévère envers moi-même.

[1] Lettre à Ibsen du 25 juillet 1865, *Gro-tid*, II, p. 167.
[2] Lettre à Björnson du 12 septembre 1865, *Breve*, I, p. 99.

Et il remercie son ami, qui a contribué à le détourner de l'esthétisme pur. On voit qu'Ibsen n'est pas seulement reconnaissant envers Björnson, il continue de l'admirer comme il l'a fait depuis qu'ils se sont retrouvés à Bergen en 1863. Car Björnson, lui, est homme d'action. Ibsen veut l'être, au moins par son œuvre, puisqu'il ne lui est pas donné de l'être sous d'autres formes. Son mot d'ordre constant, à cette époque, est : « Je me mettrai en colère, et les autres agiront [1]. » *Brand*, conformément à son esthétique pragmatique du moment, est donc à ses yeux un acte, l'acte qui convient à sa nature, l'acte qui, pour lui, est un devoir, et met en jeu sa grande responsabilité.

C'est un devoir exigeant et auquel il se consacre avec une farouche énergie, malgré les sacrifices qu'il impose. Ibsen renonce, en écrivant *Brand*, à la production rapide qui était dans son programme à son départ de Kristiania. Il renonce même à la recherche d'un succès littéraire et à l'espoir de la pension de poète qui pourrait en être la conséquence, puisqu'il croit que son *Brand* est plutôt de nature à indisposer les gens contre lui. Son travail est surtout un acte d'abnégation, au début, un peu analogue à la décision de Brand, lorsqu'il renonce à ses hautes ambitions pour rester dans son humble commune. Ibsen devient, comme lui, victime de sa vocation. Qui sait, en songeant à son avenir qu'un tel drame lui paraissait rendre plus incertain que jamais, s'il n'a pas pensé à sa femme et à son fils, qui subiraient les conséquences de son dévouement à une œuvre aussi désintéressée? Il avait des devoirs envers eux aussi. Mais la vocation ne souffre pas que l'on compose avec elle. Et par là encore, il se rapprochait de Brand, s'identifiait presque avec lui. « Brand, c'est moi, dans mes meilleurs moments », écrira-t-il plus tard [2], et son « indicible bonheur » était fait, pour une part, de la joie du martyr.

[1] L. Dietrichson, *op. cit.*, I, p. 365.
[2] Lettre du 28 octobre 1870, *Breve*, I, p. 214.

On doit donc se représenter Ibsen plein d'une admiration croissante pour le personnage qu'il a créé, le prenant pour modèle, et s'exaltant par l'orgueil de lui ressembler. Dans le bouillonnement de sa pensée, il confond quelque peu sa propre mission de poète guide du peuple, et sa grande colère, et la vocation de Brand. C'est sans doute ce tumulte cérébral de colère et d'orgueil, et la confusion de sa personne et de son personnage, qui l'ont empêché si longtemps de trouver la forme claire qu'il lui fallait, et ont rendu nécessaire une « révélation ». Elle a été incomplète parce qu'il ne pouvait nettement séparer les intentions polémiques du poème du problème humain éternel posé dans le drame. Le lien entre la circonstance et l'idée était trop fort. La révélation, pourtant, après une période de désarroi, a été suffisante pour que, rentré dans sa solitude d'Ariccia, n'ayant plus qu'à écrire, il ait pu s'exalter de nouveau. Son enthousiasme s'est accru alors du fait qu'une fois le plan bien établi, l'œuvre coulait de sa plume avec une invraisemblable facilité, et l'on comprend qu'Ibsen, l'esprit toujours tendu, mais tout heureux d'avoir trouvé la forme qui convenait à son idée, et tout fier de son identité avec Brand, ait eu en écrivant le sentiment qu'il partait pour la croisade.

CHAPITRE VI

L'ŒUVRE

Le poème narratif était, à l'origine, lorsque Ibsen se mit à l'écrire au commencement de septembre 1864, une œuvre polémique, et sa critique du peuple norvégien était en complet accord avec la critique de Welhaven dans *Le Crépuscule de la Norvège* de 1834. Les deux poèmes sont toutefois profondément différents en ceci, que Welhaven visait surtout la société cultivée, tandis qu'Ibsen s'en prenait au peuple, et par suite vitupérait les défauts de caractère plutôt que ceux de l'intelligence. La question morale devait naturellement dominer dans l'œuvre d'Ibsen, puisque le point de départ en était la défaillance de la Norvège dans l'affaire du Slesvig. Grande était aussi la différence de forme, puisqu'une fable devait remplacer le blâme direct, ce qui, de plus, dans un poème trop long, rendait impossible l'usage des sonnets. Cette forme épique était au point de départ de l'œuvre, Ibsen ayant tout d'abord songé à opposer à la veulerie norvégienne, comme contraste, un personnage froid et méprisant, qui se précisa en Koll, pour devenir plus tard Brand. La satire de Welhaven ne paraît donc être pour rien dans la création de l'épopée, que la suggestion des événements politiques suffit à expliquer. Ibsen, qui connaissait à fond son Welhaven, s'est sûrement rendu compte de son accord avec son aîné dans le jugement sur

les Norvégiens, mais on ne voit guère, dans son poème, qu'il ait songé aux sonnets de son aîné.

Il existait un poème danois qui était aussi une satire du caractère national : *Adam Homo*, de Paludan Müller. Ibsen le connaissait fort bien. Il avait publié dès 1851 un article[1] pour défendre Paludan Müller précisément contre une critique de Welhaven, et n'y avait pas nommé *Adam Homo*, que le propos de Welhaven ne visait pas, mais y avait montré une connaissance approfondie du poète danois. Cette œuvre est un énorme roman en « octaves », strophe que Paludan Müller avait prise chez Byron, et Ibsen a composé son « poème épique » en strophes de huit pentamètres ïambiques à rimes librement disposées, c'est-à-dire un peu analogues. Peut-être a-t-il adopté cette strophe à l'exemple de Paludan Müller. Mais on doit observer que, pour un long poème, le pentamètre ïambique s'imposait, et il n'avait guère de choix qu'entre la strophe de huit vers et pas de strophe du tout, et qu'enfin la strophe de huit vers à rimes généralement alternées, où les deux derniers vers sont toujours sur deux rimes différentes, diffère sensiblement de l'octave et ne produit pas le même effet. Comme Paludan Müller, il a fait précéder son grand poème d'une sorte d'introduction, à la fin de laquelle, après avoir annoncé qu'il abandonne « les anciens temps », il prévient le lecteur que son poème renferme « un poème caché ». Paludan Müller après avoir dit que son héros, pur Danois, se mouvra librement « dans la vie quotidienne », avait terminé sa préface par ces vers :

Le tableau de sa vie reflétera enfin
une pensée qui surgira de ce poème.

A la fin de son poème préliminaire, Ibsen prévient aussi que son œuvre contient « un poème caché ». On a cru voir là quelque imitation, ou une réminiscence. C'est possible, mais

[1] V. t. II, p. 250.

cela ne m'apparaît pas avec évidence. Paludan Müller abordait un grand poème ironique sur les travers de son peuple, une sorte de *Don Quichotte* à l'usage des Danois. Le sujet clair, trop immédiatement compréhensible, risquait fort de masquer la pensée plus universelle que l'auteur voulait exprimer. D'où l'avertissement au lecteur. Ibsen se trouvait exactement dans le même cas. Son poème devait flageller le peuple norvégien, mais il voulait y introduire une idée plus générale, et il craignait que la violence même de ses sarcasmes en détournât l'attention. Cette similitude dans la conception des deux œuvres a entraîné les avis pareils qui terminent les deux introductions. Et l'on ne prétendra pas que ce soit l'exemple de Paludan Müller qui ait suggéré à Ibsen d'introduire dans l'histoire de Koll un surplus d'idée générale.

Les deux poèmes narratifs, d'ailleurs, malgré l'analogie du sujet et des intentions des auteurs, partent de conceptions poétiques opposées, Adam Homo étant lui-même le héros ridicule, tandis que Koll ou Brand est posé en antagonisme avec la réalité réprouvée. Aussi n'est-il pas surprenant que l'on ait trouvé peu de rapports entre les deux poèmes. Il en sera autrement avec le drame, où des ressemblances apparaîtront avec *Adam Homo*, et plus encore avec d'autres œuvres de Paludan Müller.

L'avis donné par Ibsen dans son chant initial « Aux Complices » est intéressant en ce qu'il montre que, dès septembre 1864, dans le plan du poème polémique primitif, une idée générale avait place. C'est évidemment déjà le problème de la vocation et du devoir absolu qu'elle impose, en sorte que le double aspect de l'œuvre existait à l'origine comme dans la rédaction définitive. Seulement l'idée, d'abord simple surplus, est finalement devenue l'essentiel.

Après « Aux Complices », Ibsen commença l'histoire de Koll, d'Axel et de Dagmar, — ainsi s'appelaient d'abord Brand,

Ejnar et Agnès, — par le chant « Sur la haute montagne [1] ». Puis il s'aperçut qu'il fallait, pour un récit, présenter à part un aperçu de la vie antérieure des principaux personnages, et, son chant achevé, il écrivit « Au temps de l'adolescence », chant inachevé, ou dont la fin est perdue. Il décrivit alors une fête quelconque à Kristiania, simple prétexte pour une conversation tête à tête entre Brand et Ejnar, gamins de douze ou treize ans, qui assistent au départ d'une frégate du haut d'Ekeberg, colline qui domine la ville et le port à l'est. Des gamins de cet âge, — du moins Ejnar, garçon turbulent, — se seraient sans doute mêlés à la foule plutôt que de s'isoler ainsi, mais c'était commode pour faire raconter aux deux gamins leurs impressions d'enfance, et Ibsen, qui habitait, avant de quitter la Norvège, un pauvre logement au pied d'Ekeberg où il faisait souvent de longues promenades [2], pensa qu'une description de Kristiania vue de là serait un bon début. Dans la première partie de ce chant, il a visiblement pris, pour Brand enfant, un modèle, — qui est lui-même, tandis qu'Ejnar est fait de chic, et uniquement comme repoussoir [3]. Un détail amusant est que nous apprenons par cette conversation qu'Agnès est la cousine d'Ejnar. Cette parenté ne sera indiquée nulle part dans le drame.

D'autres changements pourront être observés, mais le « Brand épique » est inachevé, en sorte que l'on ne peut savoir quelle devait en être, finalement, la portée. Je croirais volontiers qu'Ibsen, pressé d'écrire, n'avait pas établi un plan très rigoureux ; mais il savait tout de même où il allait. Quel a été ce plan, qui a existé dans la tête d'Ibsen, et dont il ne reste rien après le sermon inachevé devant les habitants

[1] Établi sans doute possible par l'étude des manuscrits (Halvdan Koht, Nordisk Tidsskrift, 1908, 422-432, et *Efterladte Skrifter*, III, p. 401.

[2] M'a été dit par Mme Ibsen.

[3] On a dit que la maison des parents d'Ejnar serait la maison de la famille d'Ole Schulerud, à Grimstad ; mais ce n'était qu'une supposition qui ne reposait sur aucune réalité, m'a dit Sigurd Höst, parent des Schulerud.

affamés de sa commune? c'est là ce qui constitue le problème du « Brand épique ». Problème insoluble, auquel on ne peut apporter que des solutions plus ou moins probables. Leur recherche s'appuie avant tout sur l'analyse des changements survenus dans la partie du poème dont on a le manuscrit, et augmente ainsi l'intérêt de leur étude.

Les modifications porteront peu sur les faits, ou seulement sur des faits assez secondaires. Si l'on néglige des détails aussi indifférents que la suppression du guide et du cheval qui accompagnent Ejnar et Agnès pour leur traversée du fjeld, je ne vois que deux faits modifiés. Agnès, dans le poème, est malade. C'est pourquoi on l'a envoyée respirer l'air de la montagne chez un docteur ami de sa famille [1]. Dans le drame, sa mort ne sera pas préparée par un état physiologique inquiétant. La mère de Brand, dans le poème, insulte son mari mort à la façon de la paysanne de Lom, dont Ibsen s'était fait raconter l'histoire (V. p. 16). Transformation dans le drame, où la mère de Brand fouille dans le lit où gît le cadavre de son mari pour voir ce qu'il a laissé d'économies. L'explication de cet acte est qu'elle s'est mariée avec un prétendant qui semblait devoir parvenir à l'aisance, alors qu'elle aimait un autre homme, et cet autre homme devient ensuite le père de Gerd, ce qui établit, dans le drame, un lien quasi familial entre la bohémienne et Brand. Cette explication, et la naissance de Gerd, suite du désespoir de l'amoureux évincé, est compatible avec l'outrage au mort du poème, mais il semble qu'Ibsen n'avait pas encore l'intention de rattacher ainsi Gerd à l'histoire amoureuse de la mère de Brand.

Quoi qu'il en soit sur ce point, ce ne sont pas là des modi-

[1] Dans le drame aussi, le docteur tutoie Agnès et la traite en vieil ami. Seulement, cela est ainsi, sans explication. Rien n'indique même que ce soit chez lui qu'Ejnar a rencontré Agnès. Ibsen a ainsi parfois dans ses pièces des détails qu'il n'explique pas, car il n'a vraiment pas la place de dire tout ce qu'il sait sur ses personnages.

fications profondes. Il y en a une troisième, qui est la substitution au sermon inachevé de la scène qui amène Brand à traverser le fjord en pleine tempête. Si important que soit en lui-même ce changement, il n'a entraîné aucun remaniement de la fable, puisqu'il remplace simplement un moyen par un autre pour obtenir un résultat aussitôt atteint, et que l'épisode nouveau inventé à cet effet n'a aucune autre suite.

Rien n'indique donc, dans ce que l'on connaît du « Brand épique », que le passage à la forme dramatique ait comporté un changement du scénario, et la façon dont Ibsen parle de l'Église de glace (p. 235) et fait prévoir l'avalanche déclenchée par un coup de fusil fait penser que, du poème au drame, la fable est restée presque identiquement la même. Il y a eu tout de même au moins des simplifications, et l'on a vu (p. 84) qu'Ibsen les considérait comme le grand avantage du drame. Elles ont pu consister pour une part à supprimer des chants qui auraient été consacrés à montrer l'action de Brand dans sa commune, où ses partisans deviennent de plus en plus nombreux, malgré l'opposition du bailli. Le poème épique permettait déjà des simplifications, à cet égard, impossibles dans un véritable roman, mais non autant qu'un drame. Et les deux longues conversations du bailli avec Brand, au troisième et au quatrième actes, semblent bien résumer tout ce qu'Ibsen a cru devoir conserver de cette partie de son plan primitif.

La seconde de ces deux scènes du bailli contient aussi des développements excessifs sur une bande de bohémiens. Ils n'ont d'autre raison d'être que d'expliquer la venue de la bohémienne qui va bientôt demander les vêtements d'Alf conservés par Agnès. Ibsen, dans le drame, n'éprouve généralement pas le besoin de si amples préparations. Il a peut-être voulu préciser par là que ces bohémiens n'ont aucun rapport avec Gerd, qui est de la commune, tandis qu'ils sont des vagabonds que le bailli doit refouler. Un auteur a émis l'hypo-

thèse que Gerd aurait bien fait partie, dans la fable d'abord conçue, de la bande des bohémiens, que cette affaire des bohémiens traqués serait un reste d'un épisode du poème auquel Ibsen aurait renoncé, et que la bohémienne qui réclame de quoi couvrir son enfant pouvait bien avoir été, primitivement, Gerd elle-même [1]. Hypothèse ingénieuse, et que maint détail semble confirmer. Mais cela aurait allégé le scénario sans le transformer profondément.

Il paraît très probable que, à part les simplifications, qui sont seules certaines, mais dont on ne peut connaître l'importance, la fable du « Brand épique » est restée celle du drame. Ce n'est donc pas dans la modification du plan qu'il faut chercher ce qu'a voulu Ibsen en passant du poème narratif au poème dialogué. Une fois déjà, il lui était arrivé, ayant un plan tout construit, d'amender sensiblement l'idée que l'œuvre devait exprimer. C'était en 1863, lorsque, au retour des fêtes de Bergen, il avait écrit *Les Prétendants à la Couronne*. Il s'était alors servi du plan établi, et s'était mis à écrire sans désemparer. Car Ibsen était habile à faire dévier un thème donné pour l'adapter à l'interprétation qu'il voulait. C'est pourquoi la solution du problème du « Brand épique » est à chercher dans la variation des caractères beaucoup plus que dans le changement des faits [2].

[1] Dr Just Bing, *Henrik Ibsens Brand, en kritisk studie*, pp. 37-45.

[2] Parmi les modifications apportées à l'œuvre au cours du travail, j'ai négligé le changement des noms de Dagmar et Axel en Agnès et Ejnar. Hans Brix (*Det ny Aarhundrede*, 1908, p. 399) remarque justement que Dagmar sonne danois, tandis que Axel, en littérature, a une couleur norvégienne. Et comme Axel va faillir au devoir du sacrifice dans la scène de la tempête sur le fjord, le professeur danois pense qu'Ibsen a symbolisé en lui la défaillance norvégienne en 1864, et que le rôle d'Ejnar devait être, à l'origine, plus important qu'il l'a été finalement, plus important même que celui de Brand. Or, il n'est guère douteux que les deux noms primitifs ont été d'abord choisis pour leur signification symboliques. Mais ils ont été abandonnés très vite, et n'existent que dans le brouillon de « Sur le haut fjeld ». Ils étaient changés depuis longtemps lorsque a été imaginée la tempête sur le fjord et lorsque a été adoptée la forme dramatique. De plus, il est clair que Brand ou Koll a toujours été le personnage

Cette variation est sensible en ce qui concerne Ejnar. Déjà, dans le poème, il est un personnage de moins de poids que Brand, mais cela est moins marqué que dans le premier acte. Même, dans « Au temps de l'adolescence », la part est presque égale entre eux, et à leur rencontre sur la montagne, Ejnar tient tête à son camarade, surtout dans la discussion où il soutient nettement la théorie de l'art pour l'art, si bien que Brand passe à un autre sujet. Cette partie de leur conversation n'existera pas dans le drame, peut-être parce que, dans l'intervalle, Ibsen a « rejeté hors de lui l'esthétique, en tant qu'élément isolé, qui prétend avoir à lui seul une valeur ». Ejnar apparaît ainsi comme un homme qui a vraiment une personnalité, tandis qu'au premier acte il ne représentera plus qu'une légèreté aimable.

Et c'est Brand, bien entendu, qu'il convient surtout d'observer. Les premiers vers qu'il prononce dans le poème (p. 209) montrent chez lui une tendance « piétiste » et ascétique assez accentuée, en même temps que sa foi semble un peu hésitante : « Apprends-moi à souffrir et à prier ! » Il n'est encore qu'un Brand en formation. Et lorsque Ejnar lui demande s'il a vraiment reçu l'appel divin, il répond en baissant la voix qu'il ne sent la vocation que par moments. C'est seulement ensuite qu'il s'anime, pour condamner la veulerie du peuple norvégien. Ibsen avait peut-être l'intention de l'affermir progressivement dans sa foi ; mais en ce début du poème, il est bien différent du Brand du premier acte, qui n'a pas besoin d'apprendre à souffrir, car il est tout formé, sûr de lui, et ne doute pas de sa vocation. Il n'est pas du tout piétiste, mais l'apôtre du ferme vouloir. Et devant lui, Ejnar ne fait plus l'effet que d'un insignifiant comparse.

C'est ce grandissement de Brand qui constitue la différence

principal, représentant la Norvège, au début, par contraste. Seulement, il était d'abord une abstraction, et il a grandi par le fait qu'il a, peu à peu, acquis une personnalité.

entre le « Brand épique » et le drame. Et pour le manifester Ibsen n'avait pas besoin de modifier sa fable.

Lorsqu'il a décidé, d'ailleurs, à Saint-Pierre, de sacrifier ce qu'il avait écrit jusqu'alors, c'était sans doute ce grandissement qui était sa raison principale. Et il adoptait en même temps un genre littéraire qu'il croyait assez voisin de celui qu'il abandonnait et qui n'était pas le dramatique, mais le « lyrique-épique », selon l'esthétique de son maître J. L. Heiberg :

Les pièces destinées seulement à la lecture ne sont pas autre chose que des œuvres lyriques-épiques, qui ont pris la forme extérieure d'un drame sans pourtant en être un. Le véritable drame est toujours destiné à la scène, et n'obtient en dehors d'elle, ou s'il échoue à la représentation, jamais une réelle existence, son exécution visible est son complément nécessaire, la moitié de son âme, comme la femme est la moitié de l'homme. C'est seulement lorsque, par cette voie, il est entré dans la conscience du peuple, qu'il peut occuper sa juste et durable place dans la littérature [1].

Imbu de cette idée, Ibsen qualifia son œuvre de « poème dramatique », et l'on verra qu'il se conforma par la suite au principe de Heiberg. Si *Brand* est tout de même scénique, c'est parce que, dramaturge d'instinct, Ibsen n'a pas pu faire autrement. Il le destinait uniquement à la lecture.

Sa décision prise, il eut à choisir les vers qui convenaient à une telle œuvre épique-lyrique. On a vu la trace laissée dans ses manuscrits d'un essai qu'il fit. Il choisit des vers tétramètres rimés, et stricts, c'est-à-dire où les ïambes ou trochées ne sont jamais remplacés par des anapestes ou des dactyles. Ils sont tantôt ïambiques, tantôt trochaïques, ceux-ci servant surtout pour les parties les plus graves ou les plus pathétiques.

Le premier acte est tout en ïambes, à la seule exception du

[1] J. L. Heiberg, *Prosaiske Værker*, V, p. 335.

second monologue de Brand (Oui, je m'y retrouve ici, p. 274).

Au second acte, la scène dans le premier décor, avec la foule, est toute en ïambes ainsi que la scène où les paysans prient Brand d'être leur prêtre, et le dialogue entre Brand et sa mère. Les trochées n'existent que dans les deux monologues de Brand et dans les scènes qui les suivent, et où Agnès intervient.

Le troisième acte est en ïambes jusqu'à l'entrée de Gerd, puis en trochées jusqu'à la fin.

Le quatrième acte est tout en trochées, sauf le milieu, depuis l'entrée du bailli jusqu'au grand monologue d'Agnès. (Tout est clos et bien fermé...)

Au cinquième acte, les parties en trochées sont : le monologue de Brand après la sortie de l'instituteur et du sacristain ; depuis la sortie d'Ejnar jusqu'à la fin de la grande scène devant l'église neuve ; toute la scène finale dans le décor de l'église de glace.

On voit qu'Agnès et Gerd parlent le plus souvent en trochées, tandis que le bailli, le docteur, les paysans, le doyen, etc., parlent presque uniquement en ïambes.

Ces vers tétramètres stricts, ïambiques ou trochaïques, étaient d'un usage très courant dans la poésie norvégienne et danoise, principalement dans des poèmes composés de strophes où la place des rimes est déterminée, tandis qu'Ibsen, dans son *Brand*, a disposé les rimes très librement, tantôt les rendant moins sensibles en intercalant deux ou trois rimes différentes entre deux vers qui riment ensemble, tantôt les faisant sonner, au contraire, en répétant la même rime trois, quatre et jusqu'à cinq fois. Un tel usage de ces deux rythmes n'existait dans aucune œuvre destinée à la scène. Ils se rencontrent, toutefois, dans des poèmes dialogués, et plusieurs auteurs ont pensé qu'Ibsen les avait choisis à l'exemple de Paludan Müller, qui s'est servi surtout des tétramètres ïambiques dans son *Ahasvérus*. Mais Paludan Müller, grand inventeur de strophes, y a mêlé d'autres mètres assez variés, parmi lesquels, précisé-

ment, ne se trouvent pas les tétramètres trochaïques. Si un exemple a guidé Ibsen, ce ne peut être que celui de son ami Botten Hansen, qui a réuni les deux rythmes dans *Les noces de la Houldre*, sans interruption fréquente par des vers différents, et Ibsen, en citant deux vers de cette comédie féerique dans *La Comédie de l'Amour*, avait montré qu'elle était encore présente à son esprit.

Son choix fait, il se mit à écrire son « poème dramatique » avec la rapidité que l'on a vue, transformant les pentamètres ïambiques du premier *Brand* en tétramètres par un curieux travail de mosaïque. On trouve des vers ainsi modifiés jusque dans le cinquième acte. Il écrivait si vite que, malgré sa rare facilité, il a parfois trop forcé la phrase et ainsi taché son style, ainsi que l'a signalé Brandes, qui pourtant y admirait le mouvement, l'envolée, et parfois une « fureur divine » [1]. En fait, il n'existe guère d'œuvre norvégienne dont les Norvégiens sachent communément plus de vers par cœur.

La composition est assez particulière. On peut dire qu'il n'y a pas d'action, si par ce mot on entend uniquement une intrigue. Je ne vois qu'un seul truc de théâtre, employé deux fois : une fois au troisième acte, lorsque le docteur, un paysan, le bailli, et enfin Gerd, viennent successivement apporter des arguments différents à la décision que va prendre Brand de rester dans la commune, malgré l'état d'Alf ; et l'autre fois, au cinquième acte, lorsque le bailli, le doyen et Ejnar contribuent tour à tour à dégoûter Brand de la donation qu'il a faite de son église neuve. Les actes, sauf le premier et le second, qui se succèdent immédiatement, s'enchaînent peu. Il se passe près de trois ans entre le second et le troisième, six ou huit mois entre le troisième et le quatrième, et environ un an et demi entre le quatrième et le cinquième. Et chaque acte forme un tout distinct. Le premier est de pure exposition, le second

[1] Georg Brandes, *Henrik Ibsen*, p. 32.

est celui du renoncement à l'ambition, le troisième est le drame de la volonté, dans le quatrième, Agnès, dépouillée même de ses souvenirs, est enfin déliée de la vie terrestre, et au cinquième, Brand, ayant rompu avec tout esprit de compromis, ne peut plus qu'aller mourir dans l'église de glace : autant de drames successifs dont chacun a son sujet propre. Et pourtant il y a bien progrès d'un acte à l'autre, et action, mais dans un sens qui exclut toute idée d'intrigue dramatique. C'est uniquement la puissante logique de l'idée qui noue si fortement l'ensemble du drame, et amène Brand, lorsqu'il a lui-même détruit tous les liens terrestres, à la folie et à l'église de glace.

L'œuvre est d'ailleurs presque entièrement réaliste. J'entends par là qu'on peut la prendre comme une simple étude psychologique. Si l'on y rencontre un certain mysticisme, c'est qu'il existe chez Agnès, chez Gerd et chez Brand, et il est présenté par l'auteur avec une sorte d'objectivité. Et c'est seulement au dernier acte que se manifeste la démesure, latente depuis le début, et le fantastique apparaît dans la dernière scène.

L'œuvre est encore particulière en ceci, qu'elle est remplie par le personnage principal. Brand est constamment en scène, sauf un très petit nombre d'absences qui ne durent que le temps de quelques brèves répliques, et deux moments plus longs : l'un est le monologue d'Agnès où elle tire d'une commode les vêtements d'Alf, l'autre est la conversation de l'instituteur et du sacristain au commencement du cinquième acte. Sur les 5 395 vers du drame, il en dit pour sa part environ 2 300. Tel est le résultat de la pénible élaboration du poème, depuis l'arrivée d'Ibsen en Italie, en mai 1864, jusqu'à la révélation de Saint-Pierre en juillet de l'année suivante. Le personnage principal devait être d'abord le peuple norvégien, et Koll n'était vaguement entrevu que comme son antithèse et son accusateur. Koll, devenu Brand, a grandi au point que l'accu-

sation, qui subsiste çà et là, surtout dans ses monologues, apparaît comme une suite de hors-d'œuvre qui gênent la marche du drame. Mais Ibsen a ainsi créé un personnage dont un professeur norvégien a pu dire :

Brand est la figure la plus vivante de notre littérature ; si l'on veut mesurer la vie d'une création de poète d'après l'intensité avec laquelle elle vit dans l'âme de la nation, aucun être de la littérature norvégienne ne peut lui être comparé [1].

Mais les hors-d'œuvre sont là. Ils prouvent qu'Ibsen n'a pas abandonné son « intention polémique » de 1864. On a même vu par les propos qu'il a tenus à Henrik Jæger, que la forme dramatique devait la mieux servir. Il ne s'est pas rendu compte qu'il avait glissé d'un sujet à un autre, parce qu'il avait insufflé à Brand sa grande colère, et cela lui donnait l'illusion que le premier subsistait tout entier. Il croyait que le dévouement à la vocation poussé jusqu'au sacrifice n'était qu'un surplus, d'ailleurs connexe, qui ne pourrait nuire à ce qui, d'abord, avait été son unique objet. Une telle confusion, de la part d'un esprit aussi lucide, est étrange. Elle s'explique par l'état d'exaltation continue où sa colère l'a mis. Il n'a pas eu le loisir de s'en reposer, de se recueillir, d'éprouver de nouveau ses émotions de 1864 par le souvenir, avec le recul et le calme qu'il aurait fallu. *Brand* est une œuvre écrite trop à chaud. De là viennent ses défauts, aussi bien les quelques taches de style relevées par Brandès que les hors-d'œuvre comme le grand monologue de Brand après qu'il a été lapidé. Mais de là aussi vient l'extraordinaire intensité du drame [2].

Car c'est cela le fait saillant. *Brand* est une explosion de colère longtemps couvée. Si jamais œuvre est née du besoin

[1] Gerhard Gran, *Henrik Ibsen, Liv og Værker*, I, p. 174.

[2] J'ai publié, dans la collection « Les chefs-d'œuvre de la littérature expliqués » *Brand d'Ibsen, étude et analyse*. Cet ouvrage est écrit selon un plan tout différent de celui que je suis ici, où mon but n'est pas tant d'expliquer, que de fournir tous les renseignements utiles à la compréhension de l'œuvre. L'analyse littéraire y est, naturellement, beaucoup plus développée.

de s'exprimer ressenti par son auteur, ce fut le cas pour celle-là. Aussi est-elle « indépendante à un rare degré de tout modèle littéraire [1] ». Elle n'est pas le résultat de souvenirs littéraires ni de réflexions philosophiques d'origine livresque et mûrement pesées. Elle est toute spontanée. Même la forme est l'effet naturel de sa genèse et correspond aux tendances d'Ibsen à la fois parce qu'elle est devenue scénique, plus même qu'il ne l'avait prévu, parce que le réalisme psychologique s'y affirme dans un sujet qui pouvait en écarter, et parce qu'il ne recule pas, à la fin, devant l'intervention du fantastique, dont il s'était servi déjà, il est vrai, mais plus discrètement, dans *Catilina* et *Les Prétendants à la Couronne.*

Cela n'exclut pas, bien entendu, la possibilité d'influences. Il en est une qui serait patente, même s'il ne l'avait pas indiquée lui-même dans la lettre à Björnson du 12 septembre : c'est la Bible. Influence à la fois ancienne, puisqu'il lisait beaucoup la Bible à Skien, en son enfance, et toute fraîche, puisqu'il ne lisait rien d'autre à Ariccia.

Il a des allusions directes à des épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament, surtout de l'Ancien, où il a pris maint endroit où se manifeste un Jéhovah terrible. Dans le Nouveau, il ne s'est guère servi que des récits de la Passion, et il a entièrement négligé, bien entendu, le Christ aimable à la façon de *La Vie de Jésus* de Renan, qui venait de paraître. On trouve aussi quelques réminiscences verbales évidentes ou probables, mais assez rares et très librement utilisées, qui seront indiquées dans les notes à la fin du volume. Mais c'est surtout dans la couleur et le ton général de l'œuvre que se marque l'influence d'une lecture assidue de la Bible. Par là est substituée au rigorisme fade et sec du piétisme une sévérité plus âpre.

D'autres influences ont certainement aussi existé, provenant des auteurs qu'il avait toujours préférés, par suite de

[1] Sigurd Höst, *Ibsens digtning og Ibsen selv*, p. 129.

quelque accord essentiel avec eux, et qui ont contribué tantôt à corroborer, tantôt à modifier les idées où il inclinait. J'ai déjà mentionné Welhaven, dont *Le Crépuscule de la Norvège* présente, dans la critique du caractère norvégien, une analogie évidente avec le « Brand épique ». Lorsque ce poème est devenu un drame sur l'esprit de sacrifice qu'impose la vocation et une glorification de l'inflexible volonté, Ibsen a dû penser à *Une âme après la mort*, de J. L. Heiberg, et à plusieurs poèmes de Paludan Müller. Ces trois poètes se lamentent sur le matérialisme, l'indifférence pour la vie intellectuelle supérieure, le manque d'individualité ou l'égoïsme répandus dans leur peuple. Tous les trois, romantiques, s'en plaignent en marquant l'opposition entre l'idée et la réalité. Or, si l'on néglige Oehlenschlæger qu'Ibsen a de bonne heure estimé désuet [1], ce sont les trois écrivains scandinaves qu'il a certainement le plus étudiés et admirés. Devenu antiromantique, surtout à partir de la fin de 1858, il l'était tout de même resté précisément en ceci, que l'opposition entre l'idée et la réalité lui apparaissait à leur manière. Il les connaissait à fond, parce que son esprit était apparenté au leur. Mais sa conception de *Brand* n'a été aucunement inspirée par eux, sinon en vertu de l'action lointaine et impondérable qu'ils ont exercée sur la formation de ses idées. Ce n'était d'ailleurs pas la première œuvre où il marquait cette opposition entre l'idée et la réalité. Car c'est sans doute parce qu'il l'avait déjà soulignée dans *La Comédie de l'Amour* qu'il a dit que cette pièce était « un avant-coureur de *Brand* [2] ». Et il l'avait déjà nettement indiquée sous une forme comique dans *Le Soir de la Saint-Jean* [3].

On a souvent nommé un quatrième écrivain qui se rapproche aussi des trois précédents par la même critique du manque de personnalité. Sören Kierkegaard a même montré dans cette

[1] V. son article, t. V, p. 518.
[2] *Breve*, I, p. 136.
[3] T. III, V. la notice.

critique une telle âpreté que *Brand* est souvent plus proche de lui que des trois autres. Et c'est à lui que la plupart des Scandinaves pensent généralement d'abord, lorsqu'il est question des origines littéraires du drame. Ibsen présentait avec lui, dans l'ordre intellectuel, des particularités communes évidentes, en même temps que des contrastes, et il a eu entre les mains au moins deux de ses ouvrages. Mais il a lui-même affirmé qu'il en avait lu très peu, et tout indique, en effet, que, malgré les quelques points de ressemblance, les différences de nature et d'idées entre le philosophe danois et le poète norvégien étaient telles que la lecture de Kierkegaard devait rebuter Ibsen [1]. Il faut donc rayer Kierkegaard du nombre des précurseurs qui ont vraiment compté pour lui.

Rechercher les rencontres de pensée, dans le détail, et les analogies verbales avec les aînés d'Ibsen dans *Brand* peut présenter parfois un intérêt, mais est assez dangereux, parce qu'on est trop tenté d'y voir influence ou emprunt. Agrippa d'Aubigné, dans *Les Tragiques*, déclare :

Je vois ce que je veux, et non ce que je puis.

Dira-t-on qu'Ibsen lui a pris la formule très voisine qu'il donne à la même idée?

Le mot d'ordre de Brand : « Tout ou rien » est fréquent surtout chez Wergeland, ainsi que la formule « être soi-même [2] », et Ibsen avait sûrement lu les farces où Wergeland les emploie assez fréquemment. Il est pourtant probable qu'il ne les a

[1] L'influence que Sören Kierkegaard aurait exercée sur la formation de l'esprit d'Ibsen et sur son œuvre, en particulier sur *Brand*, a donné lieu à toute une littérature. Je crois qu'une telle influence n'existe pas, ou du moins n'a existé que dans quelques détails ou sous une forme indirecte, ce qui a été déjà indiqué (t. VI, pp. 50-53), et le sera encore, lorsque le fait se présentera. Mais ma thèse négative exige d'assez longs développements, et ne peut trouver place à propos d'une œuvre particulière. C'est pourquoi je renvoie le lecteur à mon article : « Ibsen disciple de Kierkegaard? » (*Edda*, XXXIV).

[2] V. l'article de D. A. Seip, « Ibsen et Wergeland », dans *Sambiden*, 1913, p. 572.

pas empruntées à un auteur qu'il a bafoué dans le « Brand épique ». D'ailleurs, le « tout ou rien » était fort à la mode, et Ibsen l'avait entendu prononcer à la fameuse assemblée du 12 décembre 1863, où l'association des étudiants avait discuté l'adresse aux étudiants suédois [1]. Si l'on veut absolument croire qu'il avait besoin d'être soufflé, c'est plutôt là que le mot d'ordre l'a frappé.

En fait, on ne saurait douter qu'il a parfois pensé, au cours de ses promenades du matin autour d'Ariccia, à Welhaven et à J. L. Heiberg, mais je ne vois, dans les rapprochements que l'on a signalés entre leurs œuvres et *Brand*, rien de significatif.

Il est d'autant plus intéressant de constater que les rencontres avec Paludan Müller sont plus nombreuses et non simplement verbales. Dans *Amour et Psyché*, Ibsen avait lu la rigueur des conditions imposées par Vénus pour que l'immortalité soit conférée à Psyché :

> Il lui faudra subir les épreuves complètes
> jusqu'à même connaître en fait la sombre mort ;
> car ce sera sa mort seule qui montrera
> si elle est digne enfin du bonheur éternel,
> si elle peut tout perdre afin de tout gagner [2].

C'est l'idée qu'exprime Brand à la fin du quatrième acte.

Dans *Ahasvérus*, une tirade méprisante condamne la philosophie « humaine », c'est-à-dire bienveillante aux âmes médiocres, et qui, naturellement, attire la « majorité » [3]. Le bailli recommande à Brand d'être humain précisément dans le même sens, et tendance que Brand réprouve avec non moins de hauteur qu'Ahasvérus. Et le même bailli, à l'acte précédent, s'était vanté d'avoir avec lui « le grand nombre ».

La veulerie générale est chez Paludan Müller un thème fré-

[1] *Morgenbladet*, 15 décembre 1863.
[2] Paludan Müller, *Poetiske Skrifter*, II, p. 91.
[3] *Ibid.*, VII, p. 260.

quent. Dans son poème dramatique *Tithon,* auquel on ne songerait guère à propos de *Brand,* on trouve ces vers, qui auraient pu inspirer l'introduction au « Brand épique » [1] :

Que crois-tu qu'il naîtra de cette époque-ci?
Un temps qui a besoin d'un violent orage
pour s'éveiller de sa profonde léthargie;
un temps qui n'a que rêves en guise d'exploits,
jeux et combats sportifs pour toute hardiesse;
un temps où, de sa propre main on se couronne,
où l'on s'admire dans les héros du passé,
où l'on veut vivre grandement comme des dieux,
ayant âme d'esclave... ah, j'en ai la nausée!

De telles pensées sont centrales dans *Ahasvérus* comme dans *Brand.* Elles sont centrales aussi dans *Adam Homo,* vaste roman en vers, qui est une mordante satire d'une époque veule, incapable de passion. Seulement, Adam Homo est l'expression même d'une telle époque, tandis que Brand en est l'antithèse. Aussi les formules que l'on y rencontre sont-elles parfois, ironiquement, le contrepied de celles de Brand. Ainsi, au commencement du dixième chant, Adam Homo renonce à l'idéal, et se console en se disant :

Si l'idéal pouvait être réalisé,
il aurait, aussitôt, cessé d'être idéal.

Il prend donc sa décision :

Il ne veut désormais rien que ce qu'il peut faire.

Et nous connaissons ces renversements ironiques de la pensée de Brand dans d'autres œuvres d'Ibsen : le premier se trouve déjà dans *Le Soir de la Saint-Jean,* et ensuite dans *La Comédie de l'Amour;* le second viendra plus tard, dans *Rosmersholm.*

Mais parfois aussi Paludan Müller s'exprime de façon plus directe, et alors exalte le ferme vouloir comme Ibsen dans *Brand,* car si l'esprit de compromis est le principe qui règle

[1] Paludan Muller, *Poetiskcr, Sifther.* p II, 169.

la vie d'Adam Homo, l'exemple d'Alma lui montre, à sa mort, combien la volonté est une force supérieure :

Toute vie est vouloir... ce qui prime en toute âme,
la plus grande et la moindre, c'est la volonté.

Et ce thème de la puissance de la volonté se rencontre partout dans l'œuvre de Paludan Müller, par exemple dans *Kalanus*, où le sceptique Pyrrhon dit avoir appris du héros que

Il n'est rien de si grand qu'une âme résolue,
un cœur puissant et fort par son ferme vouloir [1].

Il est fort possible qu'Ibsen, en écrivant son *Brand*, n'ait eu présents à l'esprit, à aucun moment, les passages précis de Paludan Müller que je viens de citer, ni d'autres analogues. Et je crois qu'il n'y a pas songé. Mais l'œuvre et la pensée du grand poète danois lui étaient familières, il en était tout pénétré. On a eu raison de dire : « Il n'existe aucun poète avec qui Ibsen se soit senti un lien intellectuel aussi fort, ni dont on puisse montrer autant de traces dans son œuvre » [2].

On ne s'est aperçu qu'assez tard qu'un tel lien existait [3], et on en a aussitôt exagéré l'importance. Il est excessif de dire : « Pour *Brand*, *Kalanus* et *Ahasvérus* sont une donnée préalable nécessaire » [4]. *Brand* est le produit de la nature morale et intellectuelle d'Ibsen dans sa réaction en face de la guerre du Slesvig. Paludan Müller n'est pour rien dans la première idée du drame, et son influence ne s'est fait sentir ensuite que dans la mesure où elle avait contribué anciennement à la formation des idées d'Ibsen. Or, Ibsen était précoce,

[1] Paludan Müller, *Poetiske Skrifter*, VI, p. 168.
[2] Halvdan Koht, *Henrik Ibsen, eit diktar* liv, I, p. 324. V. aussi pp. 315-318.
[3] Je crois que Vilhelm Andersen l'a signalé le premier dans son ouvrage : *Paludan Müller* (1910), II, p. 230. Puis sont venus Hans Eitrem avec son article : *Nogen af de danske forudsætninger for Brand og Peer Gynt*, dans *Gads danske Magasin*, 1912-1913, et Erik Kihlman, avec son livre *Ur Ibsen-dramatikkens idéhistoria*, 1921.
[4] Vilhelm Andersen, *loc. cit.*

et ne semble pas avoir connu les œuvres de Paludan Müller avant l'hiver 1850-51 [1]. Il avait déjà eu l'occasion d'affirmer dans ses vers des idées analogues à celles du poète danois. Toutefois, le « lien intellectuel » est évident, il est clair qu'Ibsen a lu avidement Paludan Müller en 1851, et cette lecture a dû exercer une certaine influence, on ne peut préciser davantage.

Dans tout ce qui précède, il a été question de la pensée d'Ibsen, et des idées qu'il a exprimées dans *Brand*, sans que ces idées aient été préalablement définies. Mais ne l'ont-elles pas été, indirectement, beaucoup mieux que par une analyse exclusive de l'œuvre? Les émotions d'Ibsen, sa correspondance, l'évolution de sa pensée pendant sa longue gestation, et le « Brand épique » éclairent la lecture du drame et ne laissent aucun doute sur ce qu'il a voulu y dire. On verra dans l'analyse de la critique du temps, que celle-ci, — et même, parfois, la critique plus récente, — s'est grossièrement trompée dans ses commentaires, faute de connaître les faits et documents qui nous renseignent aujourd'hui. Réfuter ces erreurs si variées serait tout à fait oiseux, mais j'indiquerai ici quelles en ont été les deux sources principales, et je citerai l'opinion d'Ibsen lui-même sur un point capital et des plus controversés.

Brand est prêtre, et Ibsen a écrit son drame en un temps où les réveils religieux étaient fréquents. Son héros parut à beaucoup de lecteurs un représentant du « piétisme ». A beaucoup d'autres il parut un disciple de Sören Kierkegaard, qui n'était pas piétiste. On ne s'accordait qu'à y voir un poème dont la religion était le sujet. Selon sa coutume, Ibsen laissa dire, et ne protesta que dans sa correspondance, — dans une lettre à Hegel au sujet de la prétendue influence de Kierkegaard [2], et plus tard dans une lettre à Brandès sur le rôle de la religion

[1] Elles n'étaient pas à la bibliothèque de Grimstad (Hans Eitrem, *Maal og Minne*, 1910, pp. 47-48.)

[2] Lettre du 9 juin 1866, *Breve*, I, p. 132.

dans son œuvre. Parlant du fait que Brand est prêtre et que l'action est placée dans le domaine religieux, il écrit à Brandès [1] :

Ces deux détails sont tout à fait sans importance. J'aurais été homme à faire le même syllogisme tout aussi bien sur un sculpteur ou un politicien que sur un prêtre. J'aurais pu me libérer de même des impressions qui m'ont poussé à écrire, si, au lieu de Brand, j'avais traité, par exemple, Galilée (avec cette modification qu'il aurait dû, naturellement, demeurer inflexible et ne pas admettre que la terre est immobile) ; même, qui sait, si j'étais né cent ans plus tard, c'est peut-être aussi bien vous que j'aurais pris, et votre lutte contre la philosophie du compromis de Rasmus Nielsen.

Et cette déclaration d'Ibsen est parfaitement d'accord avec ce que l'on sait de la genèse du drame. Brand n'a été pour lui qu'un moyen d'expression pour une idée qui n'est pas religieuse. La vocation de prêtre n'a été pour lui qu'un exemple de vocation qui impose un dévouement absolu. C'est d'ailleurs le cas de toute vocation, pour Ibsen. Et l'exemple est fort bien choisi, en ce que le lecteur devait facilement accepter l'idée d'un esprit de sacrifice absolu dans le métier de prêtre. Mais l'exemple est mal choisi, en ce que le lecteur a peine à comprendre qu'un tel esprit de sacrifice doive s'appliquer aussi à d'autres métiers. En d'autres termes, le lecteur a peine à comprendre que ce n'est là qu'un exemple. C'est pourquoi l'idée même du drame a paru à la plupart des Norvégiens de 1866 indissolublement liée à la fonction pastorale de Brand. Le sujet du drame leur semblait donc ne pouvoir être que religieux.

Si encore ils avaient pu se douter qu'Ibsen lui-même n'était pas croyant, cela les aurait détournés de leur erreur. Mais c'était là, en 1866, une hypothèse inconvenante à laquelle nul ne pensait. Depuis lors, on a compris qu'Ibsen s'est détaché de la religion, mais beaucoup de gens ont pensé qu'en cela

[1] Lettre du 26 juin 1869, *Breve*, I, p. 188.

il a subi l'influence de Brandès [1], et que, par conséquent, il avait encore la foi à l'époque où il a écrit *Brand*. Or, j'ai été voir Christopher Bruun, et je l'ai interrogé sur la religion d'Ibsen, et après notre conversation je lui ai écrit pour la résumer, et lui demander si je l'avais bien compris. Et voici ce qu'il m'a répondu sur ce point [2] :

Oui, des « restes de foi », il y en avait encore chez Ibsen en 1865, comme vous le dites. Mais sûrement ils chantaient leur dernier couplet, Cette année-là précisément a été « une fête seulement avant la nuit noire », c'est-à-dire la nuit de la libre pensée. C'est ainsi qu'il pouvait, il est vrai, dans une certaine disposition d'esprit, appeler la libre pensée, bien qu'elle se soit sûrement fait jour avec le débordement de rire d'où est sorti *Peer Gynt*. Mais déjà dans « Sur les hauteurs désertes », et même certainement encore plus tôt, elle est fortement installée dans son âme. En 1865 il parlait plutôt en darwiniste qu'en chrétien. Et *dans ce temps-là*, personne ne pensait que les deux fussent conciliables. Mais Ibsen se souciait peu de savoir s'il parlait en darwiniste ou en chrétien. Ce qui lui importait était de parler d'une manière *ardente* et *paradoxale*.

Mais il n'a jamais pu se libérer entièrement de l'impression puissante que le christianisme avait faite sur lui autrefois. Si vigoureusement qu'il l'attaquât, il avait quand même toujours, je crois, le sentiment que le christianisme renfermait *quelque chose* dont il n'était pas venu à bout. Et dans ses dernières années il n'osait sûrement pas nier que *peut-être* il pourrait être vrai. Mais y *croire*, il ne l'osait certainement pas non plus.

Cette lettre contient, d'une part, des appréciations sur les sentiments religieux d'Ibsen avant 1864, d'après ses œuvres les plus connues, et, d'autre part, le résultat des observations personnelles de Chr. Bruun pendant l'hiver 1864-65, et plus tard, lorsque Ibsen est revenu vivre à Kristiania à soixante ans passés.

Les appréciations ne sont pas celles d'un témoin, et Chr. Bruun se trompe en croyant que la « foi d'enfance » d'Ibsen s'est

[1] Werner Möhring, dans *Edda*, XXVIII, p. 48-52.

[2] Lettre du 22 octobre 1909. Je l'ai publiée plus complètement dans l'article d'*Edda* déjà cité. Les mots en italiques sont soulignés par Chr. Bruun.

prolongée jusqu'à sa maturité. On sait aujourd'hui que dès ses dix-neuf ans, il regrettait de l'avoir perdue « depuis longtemps »[1], et peu après, ce regret s'effaçait, et il avait une période d'athéisme fougueux[2]. Ensuite, cette fougue est tombée, mais rien n'indique un retour des sentiments religieux. Au contraire. Il a cessé les relations avec sa famille précisément parce que la religion était devenue tout pour elle. Et le milieu où il se sentait le plus à l'aise était celui des « Hollandais », la plupart assez incroyants. Mais ceux-ci ne l'étaient pas tous, et il avait aussi des amis très religieux, comme Dietrichson et Björnson. Aussi peut-on affirmer qu'il était dès lors, en ces matières, très discret. La seule circonstance connue où il se soit laissé deviner est celle des libres propos qu'il a tenus à Hellesylt en 1862, et qui l'ont fait juger homme dangereux (p. 27).

C'est uniquement ce que dit Chr. Bruun comme témoin qui est intéressant. Et encore ne dit-il pas beaucoup, parce que visiblement Ibsen ne s'est pas ouvert à lui. Au cours de conversations sur des questions religieuses, voulues par Ibsen parce qu'il en avait besoin pour son travail, il s'est seulement laissé deviner. Mais cela suffit pour montrer qu'il n'a pas voulu écrire une œuvre religieuse, et qu'une vocation de prêtre n'était, à ses yeux, qu'un exemple comme un autre.

Une autre source d'erreurs dans l'interprétation de *Brand*, — et d'autres pièces d'Ibsen — provient de l'importance attribuée aux symboles. S'est-on trompé lorsque, vers 1890, on considérait Ibsen, en France, comme un « symboliste »? L'église de glace est pourtant bien un symbole. Brand, sous la double suggestion de Gerd et d'Agnès, a consacré la fortune léguée par sa mère à la construction de la « grande église », qui, une fois achevée, ne réalise pas son espoir ; car

[1] T. I, p. 93.
[2] T. I, p. 54.

la vraie « grande église », pour lui, est « sans fin ni mesure »; et alors il s'en va, quittant l'église, bâtiment fait de main d'homme, et l'Église, institution humaine, il s'en va dehors, au hasard, dans la nature, où il sera plus directement en rapport avec Dieu ; il part, dans un grand mouvement d'enthousiasme, et il est suivi ; et il aboutit à l'église de glace, qui est stérilité et mort. Il y a là des symboles, incontestablement. Mais qu'est-ce que cela veut dire, au juste?

Si, en disant qu'Ibsen a écrit un drame symbolique, on entend qu'il a construit son œuvre sur des symboles, et que c'est par eux que l'on en comprend le sens, il faut logiquement en conclure que l'on doit rester dans l'église humaine imparfaite, sous peine d'aboutir au néant, et que c'est par conséquent le doyen qui avait raison. Conclusion manifestement absurde, soit que l'on consulte les sentiments personnels d'Ibsen, ou son drame, dans lequel pas un mot ne parle dans ce sens.

Brand n'est pas un drame symbolique. C'est seulement un drame où l'on rencontre des symboles, ce qui est fort différent. S'attacher aux symboles pour le comprendre ne peut qu'induire en erreur. C'est le réalisme psychologique sur quoi repose tout le théâtre d'Ibsen, même lorsque sa fantaisie s'évade du réalisme matériel, comme dans le cinquième acte de *Brand*.

Lorsque Agnès dit que l'église est trop petite, Brand dedemande pourquoi, et elle répond qu'elle le sent et ne peut l'expliquer. Il est psychologiquement très naturel qu'une telle idée vienne d'un sentiment dont on ne peut se formuler à soi-même les raisons. Brand accepte l'idée qu'il n'aurait pas eue de lui-même, parce qu'il a confiance dans le sûr instinct d'Agnès. Et Ibsen est enchanté d'avoir introduit cette idée, précisément parce que la « grande église » suggère des pensées plutôt flottantes, qu'il pourra modifier successivement. Brand observe d'abord que, dans le peuple, ce sont surtout les femmes

qui voudraient l'église plus grande, — parce qu'« elles veulent un palais ». Puis, dans la conversation où il annonce au bailli son projet, il ne pense qu'à « donner un gîte à son Dieu ». Plus tard, il verra l'affaire autrement, l'idée deviendra grandiose et mystique, et cette transformation sera d'une bonne psychologie, parce que l'interprétation personnelle de Brand ne peut être celle « des femmes », même d'Agnès. Ainsi le symbole n'est pas adopté arbitrairement, et loin de mener la pièce, il se plie au caractère des personnages.

Quant à l'église de glace, il existe une conformation de montagne où se produit le phénomène d'avalanches périodiques soigneusement décrit par Ibsen dans le « Brand épique » et dans le drame. Ibsen était passé par là en 1862, et s'il n'avait pas visité l'endroit, il en avait entendu parler. Avec ce souvenir et celui du missionnaire Knudsen, qui avait succombé enseveli sous une avalanche, il n'est pas surprenant qu'Ibsen ait vu très tôt la fin de son héros. Il est même assez vraisemblable que la mort de Brand s'est précisée avant le reste de son histoire. Ibsen voulait un décor aussi désolé que possible. C'est pourquoi il a élevé la montagne où s'adosse Hellesylt jusqu'à la hauteur des glaciers qui dominent Fortun. Le paysage a été déterminant, et non le besoin d'inventer des symboles. Le nom d'église de glace plaisait certainement à Ibsen, pour tout ce qu'il contenait de suggestions vagues, et parce qu'il s'associait fort bien avec Gerd la folle, et il sentait bien que ce nom prendrait une valeur de symbole, mais il ne s'en précisait pas, au début, le sens et la portée, il comptait seulement l'utiliser au mieux, l'essentiel étant l'évolution du caractère de ses personnages. Lorsque, le brouillard se levant, Gerd demande à Brand s'il sait où il est, celui-ci reconnaît le Pic Noir et veut fuir vers de plus riants paysages, mais les paroles de Brand ne diffèrent pas de ce qu'elles seraient si le sinistre endroit ne portait pas son nom symbolique, et aucun autre passage n'est plus explicite. Ibsen a peut-être senti que s'il

cherchait à interpréter le symbole et à l'appliquer à Brand, il serait logiquement conduit à condamner Brand pour plus que son manque de charité. Ou plutôt il n'a simplement pas vu d'occasion de tirer, dans la dernière scène, un nouveau parti du nom que porte le repaire de Gerd, car c'est à elle seule que le symbole demeure attaché, c'est pour elle seule qu'il vaut, et c'est elle, en effet, qui l'a mis en valeur dans son apparition vers la fin du troisième acte.

Valfrid Vasenius considère l'autour de Gerd comme « le représentant de l'ordre abstrait du devoir, qui est pour elle chose morte »[1]. Encore un symbole. Cette idée lui est venue parce que, dans la scène du troisième acte que je viens de rappeler, Gerd dit qu'elle a vu l'autour emporter le prêtre sur son dos, et que ce prêtre, pour elle, n'est pas Brand, car Brand, à ce moment, est en train de rompre avec cet ordre abstrait, puisqu'il va partir avec son fils. C'est une explication ingénieuse de la distinction que fait Gerd entre « le prêtre » et la personne de Brand, qu'elle a devant elle. Mais n'oublions pas qu'elle est folle. Détestant la vilaine église d'en bas, il est naturel qu'elle étende cette haine au prêtre, qui, lui a-t-on dit, va partir, tandis qu'elle n'a aucun mauvais sentiment, elle aurait même plutôt de la sympathie pour l'homme qu'elle a autrefois rencontré sur la montagne. Cette explication plus simple est bien suffisante. Rien, d'ailleurs, dans le texte, ne montre chez Ibsen l'intention de considérer l'autour comme le représentant de quoi que ce soit.

Ou plutôt, si : au cinquième acte, l'autour devient un symbole, au moins pendant quelques vers. Mais il représente alors l'esprit de compromis, ainsi que Brand le dit explicitement (p. 513), ce qui contredit nettement l'idée de V. Vasenius. C'est d'ailleurs un simple hasard de la conversation qui amène Ibsen, pour un instant, à considérer l'autour comme un sym-

[1] Valfrid Vasenius, *Henrik Ibsen, ett skaldeporträtt*, 1882, p. 202.

bole, ou, plus simplement à s'en servir pour une image. Évidemment, il n'y a pas attaché grande importance. Ibsen a imaginé l'autour simplement parce qu'il en avait besoin comme prétexte pour le coup de fusil de Gerd.

Un autre interprète [1] a considéré l'autour comme le symbole de l'esprit de compromis non seulement à la fin du cinquième acte, mais aussi lorsque Gerd, au quatrième, dit que « le prêtre » a fui, porté sur l'autour. Ce départ, en effet, serait bien un compromis. Et poursuivant cette idée avec une ingéniosité qui ne heurte nulle part, on doit le reconnaître, le texte d'Ibsen, l'interprète en arrive à donner au symbole une importance qui va jusqu'à modifier le sens même de l'œuvre, parce que l'autour, en tombant, devient « blanc comme une colombe », ce qui signifierait que « en réalité, il renferme en lui la colombe de l'amour », d'où résulterait, dans la pensée d'Ibsen, une sorte de conciliation entre les contraires.

Pris ainsi, le symbole de l'autour serait bien différent des symboles de la grande église et de l'église de glace, dont la valeur mystique, immédiatement apparente, ne dissimule pas des intentions aussi secrètes. Il introduirait dans le drame, comme en cachette, la pensée intime de l'auteur, et il rectifierait la conclusion que, sans lui, on devrait naturellement tirer de l'œuvre. Ce jeu singulier, qui ressemble à une mystification, serait confirmé par une phrase d'une lettre à Brandès : « En somme, il y a dans *Brand* plus d'objectivité masquée qu'on ne l'a soupçonné, et, comme poète, je m'en vante [2] ».

Mais je ne crois pas qu'Ibsen, surtout en 1865, lorsque sa colère le dominait tellement, ait pu s'amuser ainsi aux dépens de ses lecteurs, et fausser sa vraie conclusion en se réservant de la donner tout de même sous la forme d'une devinette. Il est vrai que, beaucoup plus tard, dans sa dernière pièce, il a

[1] Sigurd Höst, *Edda*, XXXI, p. 102.
[2] Lettre du 26 juin 1869, *Breve*, I, p. 188.

peint le sculpteur Rubek, dont il est en grande partie le modèle, et qui rit lorsqu'il songe à tout ce qu'il a mis dans ses marbres, — sans que le public s'en aperçût. Il a dû avoir assez souvent des malices de ce genre. Mais elles ne touchaient sûrement pas le sens profond qu'il voulait donner à ses drames. Ce sens, il ne l'exprimait pas directement par les tirades d'un raisonneur, et pas davantage par le procédé factice des symboles. Tout devait ressortir clairement du réalisme psychologique, même lorsqu'il s'agissait d'un personnage aussi éloigné que Brand de toute réalité courante.

Parmi les points les plus controversés figure l'interprétation qu'il convient de donner au dernier vers du drame. On a raison de s'y attarder, car, soit que l'on considère la voix qui proclame : « Il est Dieu de charité ! » comme la voix de Dieu ou de l'auteur, ou bien comme l'expression même de la conscience de Brand au moment de sa mort, il est clair que cette voix prononce un jugement.

Auguste Ehrhard, premier auteur, en France, d'une étude d'ensemble sur l'œuvre d'Ibsen, dit :

Il semble que, moins absolu que son héros, Ibsen, qui, durant les cinq actes, lui a fait exprimer et mettre en pratique ses propres doctrines, qui s'est identifié avec lui, l'abandonne au dernier moment et lui donne tort [1].

Et il observe que c'est là « une conclusion illogique, tardive et imprévue ».

Et Roman Wörner, auteur de l'ouvrage le plus considérable paru en Allemagne sur Ibsen, a compris de même, et n'est pas moins étonné [2] :

Donc, une entente amiable du poète avec le Dieu d'amour, à la fin d'une œuvre dirigée sans réserve contre toute entente ! — une courbette devant le bon vieux père céleste content de peu, que les hommes

[1] Auguste Ehrhard, *Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain*, 1892, p. 147.
[2] Roman Wörner, *Henrik Ibsen*, 3e éd., I, p. 210.

ont fait à leur image, et contre qui, jusqu'alors, aucune raillerie n'était trop mordante, aucune expression trop forte !

On voit que ces auteurs se sont réfutés eux-mêmes.

Voici une explication tout opposée [1]. Pour le Dr Just Bing, la voix qui s'élève dans le fracas de l'avalanche n'est pas celle d'Ibsen ni d'un *deus ex machina*. Elle exprime simplement l'ultime et intime pensée de Brand lui-même, au moment où il est écrasé par l'avalanche, et pour savoir le vrai sens de la phrase, on n'a qu'à se rappeler le sens que lui-même donnait aux mots employés. Quand il parlait de Dieu, il n'entendait pas un être doux et tendre. Il opposait son Dieu, au premier acte, à celui d'Ejnar, qui l'a peint avec une grande barbe blanche et un air bonasse avec lequel des pantoufles conviendraient très bien, tandis que le sien est « comme un ouragan ». Ce Dieu peu commode est un des thèmes favoris de Brand. Et les mots amour et charité, dans le sens courant où on les emploie, n'excitent pas moins son mépris que le Dieu des bonnes gens. On l'a vu surtout au troisième acte, après la première scène du docteur, justement lorsque celui-ci vient de lui dire :

mais le compte charité, prêtre,
est page blanche sur ton livre !

en se servant du même mot latin *caritatis*, qui revient dans le dernier vers du poème, en sorte que ce vers, s'il exprime la pensée de Brand, semble être une réponse au docteur. Et le Dr Just Bing conclut : Que Brand n'ait pas réussi dans sa mission, cela est sans importance, car ce n'est pas au résultat que se mesure le mérite. L'effort est tout. Or, Brand meurt sans avoir failli à sa mission, il peut en être fier au moment de la mort, et son dieu, qui est « toute bonté », mais sans douceur, l'a vraiment favorisé. C'est précisément par là que Dieu

[2] Dr Just Bing, *Henrik Ibsens Brand*, pp. 93-96.

lui a témoigné son amour. Et le dernier vers exprime à la fois l'ultime pensée de Brand et un remerciement à *son* Dieu.

Cette interprétation curieuse est, certes, bien préférable à la précédente, qui est simplement impossible. Mais la dureté de Brand, n'est-elle pas réelle? Va-t-elle être implicitement approuvée, recommandée, comme faisant partie nécessaire de son admirable inflexibilité? Il est vrai que la bonté habituellement pronée n'est que de la faiblesse, et la caricature d'une bonté plus mâle. Il est vrai aussi qu'Ibsen a su donner l'impression que son prêtre a des sentiments affectueux, et même tendres. Cela n'empêche pas qu'il soit dur en fait, et Agnès elle-même le lui dit. Le docteur aussi le lui dit, et cela compte, car il est, Brand et Agnès mis à part, le seul personnage qui ne soit pas présenté comme ridicule et moralement médiocre. Il paraît difficile, d'ailleurs, de penser qu'Ibsen, si exaltée que fût son admiration pour l'esprit de sacrifice et le ferme vouloir de Brand, entendait donner une pleine approbation au sacrifice d'Alf.

Et l'interprétation du Dr Just Bing est contredite par le texte même qui précède le dernier vers. Brand, en effet, si implacable encore jusqu'à l'arrivée de Gerd, s'est singulièrement radouci ensuite. Il peut pleurer, il peut prier, il n'a plus son attitude ordinaire d'orgueil, et lorsqu'il pose à Dieu sa question, il est devenu si humble qu'il ose espérer seulement « un peu » de salut (littéralement « un flocon »). Ce n'est pas ainsi qu'Ibsen aurait préparé la réponse, s'il lui avait donné le sens indiqué par le Dr Bing.

Et il existe une autre interprétation beaucoup plus simple, en même temps que beaucoup plus conforme au génie d'Ibsen. Brand est réellement sans reproche en ce qui concerne la fermeté de son vouloir et son esprit de sacrifice. Dans toute l'œuvre, Ibsen l'a glorifié pour cela et a honni ceux qui étaient le plus loin de cet idéal, qu'il ne peut pas renier finalement. Mais Brand est réellement dur, ce qui est un défaut entière-

ment distinct de ses hautes vertus. C'est par ce défaut que ses vertus sont annihilées dans la pratique. Il échoue donc complètement, sans que leur mérite en soit diminué. Mais il échoue par sa faute, ainsi qu'il convient à un héros ibsénien. Il n'a pas compris que la fermeté du vouloir et le dévouement ne sont pas tout, et que Dieu est le « Dieu de charité ». Sur ce point, Ibsen donne raison au docteur (et à Agnès) contre Brand. Cette interprétation si naturelle ressort de l'œuvre même, soit qu'on la considère dans son ensemble, soit que l'on examine plus particulièrement la fin, où l'on voit Brand, pour la première fois, pleurer, prier, et douter de lui-même. Le dernier vers est bien, au moment où il est englouti, le cri de sa conscience. C'est pourquoi ce vers contient pardon et rédemption.

Cette interprétation est d'ailleurs corroborée par deux lettres d'Ibsen. A l'un de ses amis qui l'avait interrogé au sujet des deux expressions latines employées dans son drame, il avait expliqué [1] que *quantum satis* était la formule en usage dans les ordonnances de médecin pour dire que telle substance doit entrer dans un médicament en quantité suffisante, sans que le poids en soit précisé : aussi est-ce le docteur qui se sert le premier de cette expression. Et Ibsen continue :

Je ne sais pas si *caritas* est un terme classique; mais dans le latin catholique moderne, on l'emploie (par opposition à *amor*, l'amour terrestre) pour désigner l'amour céleste, impliquant une idée de compassion ; de même en italien : *carità*.

Dans une lettre à son éditeur [2], il a désigné un article comme le meilleur, à son avis, qui eût paru sur *Brand* en Norvège [3]. Il ne dit pas en quoi cet article lui a plu. Mais la thèse essentielle

[1] Lettre à Michael Birkeland, dans *Breve*, I, pp. 124-125.
[2] Lettre du 5 janvier 1867, dans *Breve*, I, p. 148.
[3] *Morgenbladet*, nos 332 A et 335, des 1er et 4 décembre 1866. Article anonyme.

en est précisément que le manque de « charité » de Brand est la cause de sa chute et le nœud du drame :

...Ce qui cependant justifie l'opposition à ses principes, ou, si l'on veut renverser la phrase, ce qui constitue en lui la faute tragique, consiste en ce qu'il n'accorde pas à l'amour et à l'indulgence chrétiens leur vraie valeur... c'est un défaut, non un manque de conséquence, ni une faiblesse ; du point de vue esthétique, son caractère continue ainsi à être tout aussi entier, grand et logique... mais il a une tare suffisante pour donner lieu à la faute tragique, et c'est certainement ainsi que le poète a voulu le faire.

Il ne peut y avoir aucun doute qu'Ibsen approuvait cette façon de comprendre, qui résume l'article loué par lui. Son intention a bien été de faire Brand victime de sa propre faute, de même qu'en fait l'œuvre, considérée en elle-même, réalise et manifeste cette intention. Mais cette faute ne diminue pas la valeur du principe de sa vie.

Ainsi Molière a fait Alceste victime de sa propre faute. Cela ressort du texte même du *Misanthrope*, et l'intention de Molière est confirmée par la manière dont il jouait lui-même le personnage, le chargeant de ridicule. Et l'analogie est d'autant plus grande que Molière était évidemment plein de sympathie pour le défaut d'Alceste (c'est ce qui fait que l'on s'y est souvent trompé), de même qu'Ibsen admirait le caractère de Brand. Il y a toutefois cette grande différence, que le défaut d'Alceste est l'exagération d'une belle qualité, qui la rend mauvaise et comique, tandis que le défaut de Brand est présenté comme existant côte à côte avec son ferme vouloir et son noble esprit de sacrifice, sans en diminuer le mérite, et nuisant seulement à leur application pratique, qu'il rend tragique.

CHAPITRE VII

L'HIVER D'APRÈS

L'envoi de la fin de *Brand* à Frederik V. Hegel est daté de Rome, 19 novembre 1865. Mais on ne sait quand Ibsen avait quitté Ariccia. Et sur sa vie dans la ville jusqu'à la publication de son drame on ne sait presque rien. Dietrichson n'était plus là pour nous renseigner, ni Snoilsky, ni Chr. Bruun. Les membres plus stables de la colonie scandinave n'ont rien écrit. Parmi les membres temporaires nouveaux, le plus important fut Andreas Munch. Il jouissait d'une assez large aisance, et il était considéré comme le représentant le plus qualifié de la littérature norvégienne. Il lisait les œuvres d'Ibsen, mais « il en avait horreur »[1]. Les deux poètes se rencontraient seulement aux réunions de l'Association scandinave, et Mme Ibsen m'a dit avec amertume combien Andreas Munch était entouré et fêté, tandis que son mari restait isolé dans un coin.

On a le récit de la fête de Noël dans la salle du palais Correa, où les artistes de la colonie avaient tendu un tableau représentant les figures colossales des dieux nordiques Odin, Thor et Heimdal, et disposé au-dessus les drapeaux des trois pays. Devant ce fond, le consul Bravo porta un *skaal* aux deux rois, puis on chanta un poème d'Andreas Munch, et le profes-

[1] H. F. Ewald, *Livserindringer*, II, p. 193.

seur danois Molbech prononça un discours sur la « patrie commune ». Après ce début quasi officiel, parla qui voulut, et Ibsen porta un *skaal* aux fidèles Slesvigois septentrionaux « que le Nord avait mis en gage en même temps que son honneur [1] ».

C'est exactement, un mois après l'achèvement du drame, la même disposition d'esprit qui le lui a fait concevoir. Sa grande colère de 1864 a conservé toute son âpreté. A défaut de témoignages des membres de la colonie, sa correspondance montre que son discours de Noël n'a pas été une manifestation isolée. Le 3 décembre, il écrit à Magdalene Thoresen [2] :

Combien fréquents sont, en Norvège, les propos des bonnes gens qui parlent, avec une intime satisfaction, de l'esprit réfléchi des Norvégiens, par quoi rien d'autre n'est désigné que cette tiède température du sang qui rend impossible à ces âmes honnêtes de commettre une folie de grand style. Le troupeau a bien appris la manœuvre, on ne peut le nier, l'uniformité que l'on y voit est magnifique en son genre ; pas et mesure sont bien les mêmes pour tous. Il en est autrement ici, tu peux m'en croire. Pour peu que l'on ait su conserver en soi quelque chose d'humain en arrivant de là-haut, on doit sentir ici qu'il y a mieux que d'avoir une tête entière. Je sais des mères qui, jusque là-haut, dans le Piémont, à Gênes, à Novare, à Alexandrie, ont retiré des écoles leurs enfants de quatorze ans pour les faire participer à l'expédition de Garibaldi... Chez nous, on parle d'impossibilité dès que l'exigence dépasse la demande de tous les jours.

Il parle ensuite de l'entrée de Guillaume à Berlin, — c'est décidément le souvenir qui l'obsède le plus, — et il dit son indignation contre les Danois de Rome qui allaient au temple protestant dont le pasteur allemand, pendant la guerre, priait pour le succès des armes prussiennes :

Tu peux penser si je me suis mis en colère et si j'y ai mis bon ordre ; car, ici, je n'ai peur de rien ; chez nous, j'avais peur, quand je me trouvais au milieu du troupeau débile, et que je sentais les vilains sourires derrière moi.

[1] *Fædrelandet*, 4 janvier 1866, reproduisant une lettre adressée à *Dagbladet*.
[2] *Breve*, I, pp. 102-103.

Et la lettre se termine par des considérations sur la ruine des nations qui s'abandonnent.

Ibsen a dit plus d'une fois qu'il avait écrit telle pièce parce qu'il lui était nécessaire de se libérer de certaines impressions. Il l'a dit notamment à propos de *La Comédie de l'Amour*. En composant *Brand*, il n'a eu aucune intention de chercher une sorte de dérivatif à ses sentiments. Il tenait trop à sa colère. Et, en effet, elle s'est maintenue. On pourrait multiplier les citations de ses lettres qui le montrent. Elle semblait, pourtant, parvenue à un paroxysme, et ne pouvait demeurer si longtemps stationnaire. On peut dire qu'elle s'est encore accrue. Ibsen a trouvé des arguments de fait nouveaux. L'exemple de l'enthousiasme italien lui a fait croire au miracle et à l'efficacité des folies de grand style. Tout cela s'accordait si bien avec Brand !

Et en même temps il continuait à éprouver cet indicible bonheur que lui avait procuré son travail, lorsqu'il sentait en lui « un enthousiasme de croisé ». C'était un bonheur étrangement complexe, où l'exaltation due à la joie du martyre se combinait avec des satisfactions d'une humanité plus courante et plus simple. Revenu à Rome, il jouissait de nouveau de cette atmosphère d'*As you like it*, où il se sentait si libre. Les « vilains sourires » derrière lui n'étaient qu'un souvenir. Sa timidité avait disparu. Il parlait avec autorité, soit en conversations, soit en public. Et son courage nouveau était augmenté à la fois parce qu'il était content de son œuvre et parce qu'il s'identifiait de plus en plus avec son héros.

A Christopher Bruun, qui lui disait, beaucoup plus tard, en parlant de Brand : « En somme, c'est vous-même, bien entendu, » Ibsen répondit : « Oui, naturellement [1]. » Et à un professeur danois qui voulait lui consacrer une étude, il a écrit : « Brand,

[1] Lettre de Chr. Bruun à Karl Larsen, dans l'édition du « Brand épique », p. 249.

c'est moi, dans mes meilleurs moments [1] ». Il ne faut pas, toutefois, ajouter Ibsen à la série des modèles du terrible pasteur. Au contraire, c'est Brand qui, après coup, est devenu le modèle de son créateur. Et cela prouve bien, une fois de plus, que si le dernier vers du drame blâme la dureté du héros, ce blâme n'atteint pas sa doctrine. Cette identification progressive avec Brand, qui avait nécessité le passage du poème narratif au drame, se poursuit encore après l'œuvre achevée. Ibsen admire Brand et s'efforce de l'imiter. Déjà le fait même d'écrire une telle œuvre était une imitation, et c'est pourquoi elle est si âpre. Pendant l'hiver précédent, sous l'influence du bien-être causé à la fois par tant d'impressions d'art nouvelles, et par l'agrément de la vie parmi la colonie scandinave, s'était produit un fléchissement de sa colère, sensible dans le ton du « Brand épique ». Ensuite, lorsque Brand avait exigé toute la place et la transformation en drame, l'âpreté s'y était accrue comme à plaisir. Et Ibsen se sentait tout fier de ressembler au modèle qu'il s'était inventé. En plein travail, il écrivait à Björnson, qui lui avait écrit au sujet de la « pension de poète » qu'il devrait bientôt demander au Storting :

Je crois que mon nouvel ouvrage n'est pas de nature à disposer nos députés plus favorablement à mon égard. Mais cette considération ne me fera pas biffer une seule ligne... tant pis si cela n'est pas du goût de ces âmes lilliputiennes. Plutôt rester un mendiant toute ma vie ! S'il me fallait renoncer à être sincère en écrivant, mon œuvre ne serait plus que mensonge et blague, et notre pays produit assez de cet article-là [2].

Cette fermeté, avec le sacrifice qu'elle comportait, lui avait paru, évidemment, digne de Brand. Il s'admirait lui-même, ou du moins s'estimait en progrès, et il écrivait à Magdalene Thoresen, dans la lettre déjà citée plus haut :

Un voyage comme celui que je suis en train de faire bouleverse beaucoup de ce qu'enferme un individu, et ceci a été pour moi au mieux.

[1] Lettre à Peter Hansen, du 28 octobre 1870, *Breve*, I, p. 214.
[2] Lettre du 12 septembre 1865, *Breve*, I, p. 99.

Et à l'un de ses plus chers amis il écrit quelques mois plus tard :

...en ce qui concerne mon être intime, je crois qu'il est très changé à certains égards ; mais je crois tout de même que je suis plus moi-même aujourd'hui que jamais auparavant [1].

Ceci veut peut-être dire surtout qu'il est heureux de se sentir si à l'aise dans un milieu où il n'a peur de rien, — grande jouissance pour un timide à la pensée audacieuse. Mais pour Ibsen, et à cette date, être soi-même consiste aussi à être un poète qui « veut et doit aller où l'énigme du temps indique la voie », comme il l'a dit dans le poème d'introduction au « Brand épique », un poète qui n'est plus, comme il le disait autrefois, un « interprète » de la pensée populaire, mais un prophète et un guide pour le peuple. Il a, comme Brand, une grande mission. Il sait qu'elle comporte « une lourde responsabilité ». Mais d'avoir écrit son drame lui a donné une prodigieuse confiance en lui-même. Les idées que sa mission est de faire pénétrer dans le peuple, il sait qu'elles sont justes. On a dit souvent, surtout à propos des *Prétendants à la Couronne*, qu'il était le poète du doute, et qu'il avait beaucoup de la nature de Skule, telle qu'elle s'affirme dans la scène célèbre avec le skalde Jatgejr. S'il a été le poète du doute, il ne l'est certes plus pendant son second hiver romain. A l'avocat Dunker il écrit le 4 mars en lui annonçant l'envoi d'un exemplaire de *Brand :*

...Peut-être est-ce surtout la situation chez nous, comparée avec ce que j'ai vu possible ici, qui a produit de l'effet sur moi. C'est comme résultat de ceci que mon livre est éclos ; mais bien que j'aie *la plus inébranlable certitude d'avoir raison*, je ne sais si j'aurai beaucoup de gens avec moi [2].

Un mois plus tard, empruntant l'expression qu'il avait entendue dans un discours du professeur Aschehoug, il définit

[1] Lettre à M. Birkeland du 4 mai 1866, *Breve*, p. 123.
[2] *Breve*, I, p. 107.

sa mission dans la pétition qu'il adresse au roi Carl pour demander la pension de poète :

Ce n'est pas pour une aisance insouciante que je lutte ici, mais pour l'œuvre dont inébranlablement je crois et sais que Dieu m'a chargé, — l'œuvre qui est à mes yeux la plus importante et nécessaire en Norvège. Réveiller le peuple et l'amener à penser grand...

Il dépend de Votre Majesté que je sois obligé de me taire et de me soumettre au sacrifice le plus amer qui puisse frapper une âme d'homme, être obligé de renoncer à l'œuvre de sa vie, être obligé de céder, alors que je sais que l'arme spirituelle m'a été donnée pour la lutte, et que cela m'est dix fois pénible : car je n'ai, jusqu'à ce jour, jamais cédé [1].

Plus tard, ne comprenant plus lui-même l'extraordinaire crise d'orgueil qu'il avait alors traversée, il traitera cette pétition de « galimatias prétentieux » [2].

On voit pourtant que, malgré sa superbe confiance, il conserve un peu de la nature de Skule. Si certain qu'il soit d'avoir raison, il doute du succès et n'a qu'un optimisme lointain. Il croit qu'il n'aura pas beaucoup de gens avec lui, et pas les députés, notamment, dont il aurait besoin. Au cours de l'hiver, il essaye, par correspondance, d'attirer sur son livre l'attention des critiques [3], mais il ne s'attend pas au succès, et prévoit plutôt « une lutte et des attaques de toutes sortes » [4]. Or, la défaite serait terrible pour lui, puisqu'elle signifierait que bientôt, sans espoir d'obtenir la pension de poète, ni de voir se renouveler les secours privés, il serait sans ressources et obligé d'accepter quelque humble fonction qui ne lui laisserait plus le loisir d'écrire. C'est sans doute pourquoi l'on sent, dans ses affirmations péremptoires, comme le défi de l'homme qui force la voix parce qu'il craint de n'être pas écouté, et sa

[1] *Breve*, I, p. 115.
[2] Halvdan Koht, *Henrik Ibsen*, I, p. 359.
[3] Au moins de Clemens Petersen (lettre du 4 décembre, dans *Samtiden*, 1908).
[4] Lettre à Björnson, du 4 mars 1866, *Breve*, I, p. 109.

colère semble entretenue par l'amertume de l'échec qu'il pressent.

Telle est l'étrange sorte de bonheur pessimiste d'Ibsen. Il est mêlé de graves inquiétudes, et sous l'enthousiasme exalté une sourde irritation est constamment latente. Aussi suffit-il, le jour même où il affirme à Dunker sa certitude d'avoir raison, qu'il ait ressenti et dépeint dans une lettre plus familière l'énervement que lui cause un retard dans la publication de son livre, pour qu'à son bonheur et son orgueil d'être lui-même succède une angoisse irritée. Il écrit alors :

> Bah, c'est un moment à passer; je veux et j'aurai une victoire un jour. Si l'on m'a voulu tant de mal que de me mettre en ce monde et de me faire celui que je suis, que les conséquences s'ensuivent... Assez là-dessus.

Et cette phrase, écrite à Björnson, suit immédiatement celle que j'ai déjà citée (p. 87), où il dit avec quel enthousiasme de croisé il a écrit *Brand*.

On conçoit, il est vrai, l'énervement d'Ibsen qui attendait la publication de son livre, retardée parce qu'une lettre s'était malencontreusement égarée. Il avait envoyé la fin du manuscrit à Hegel le 19 novembre, et comptait, selon les conventions, paraître à Noël. Hegel envoya immédiatement le manuscrit à l'impression, mais croyait, d'après ce que Björnson lui avait écrit en janvier, que c'était un drame sur Julien l'Apostat. Lorsqu'il reçut le premier paquet d'épreuves, il fut très étonné, d'autant plus qu'il n'avait jamais rien lu d'Ibsen [1]. Il fut d'abord gêné par son orthographe et par un grand nombre d'expressions trop norvégiennes, et il écrivit une lettre à ce propos. Puis, continuant la lecture de ce poème dramatique si différent de celui que Björnson lui avait annoncé, il estima que l'œuvre ne comportait pas une édition aussi forte que celle qui était prévue, et il écrivit pour proposer à Ibsen une

[1] Henrik Jæger, *Illustreret norsk literatur historie*, II, [2] *et halvbind*, p. 655.

édition de 625 exemplaires à 15 riksdaler les 16 pages [1]. Ibsen répond à chaque lettre immédiatement et accepte tout. Mais sa seconde réponse, la plus importante, se perd en route. Hegel envoie une lettre de rappel le 14 décembre. Pas de réponse. Il ne sait que faire, attend, écrit à Björnson, qui n'en peut mais, et laisse passer la Noël. Enfin le 7 mars il se décide à publier les 1 250 exemplaires tout d'abord prévus, et il l'annonce à Björnson [2].

Ibsen n'avait pas répondu à la lettre de rappel du 14 décembre, parce qu'il supposait qu'elle s'était croisée avec sa réponse du 3 décembre : un retard de quelques jours était, en effet, assez naturel avec les communications lentes de ce temps-là.

Le retard, dont il ne pouvait s'expliquer la cause, fut pour lui très pénible. Car, persuadé que son livre allait exciter tout le monde contre lui, il était d'autant plus impatient de le voir paraître. Et, de plus, ses besoins d'argent commençaient à devenir lancinants. Depuis de long mois il ne vivait plus que d'emprunts et de secours. Il reçut, il est vrai, quelque argent de Bernhard Dunker au jour de l'an, et peu après, par l'intermédiaire de Björnson, une somme un peu plus forte [3]. Mais c'était juste suffisant pour attendre un peu plus longtemps.

Et il tomba malade. La malaria le mit au lit et tout près de la mort [4]. Cette maladie doit se placer en janvier-février, et elle explique l'arrêt de sa correspondance. Enfin le 4 mars, il écrivit à Dunker et à Björnson pour les remercier tardivement. Il avait d'ailleurs une raison urgente pour écrire à Björnson, car il venait de recevoir, par suite d'un malentendu dans une affaire d'argent, une lettre blessante.

[1] L. C. Nielsen, *Frederik V. Hegel*, I, p. 217.
[2] Lettre du 18 février, *ibid.*, p. 218.
[3] Lettres du 4 mars 1866, *Breve*, I, pp. 106 et 110.
[4] Edmund Gosse, *Henrik Ibsen*, p. 110.

Sa réaction fut violente :

« Cela ne prend pas ici »... Il ne faut pas que cette phrase soit prononcée sur mon compte. Je tuerais quiconque s'aviserait, en ma présence, de me l'adresser.

Et plus loin dans la lettre, il revient sur ce sujet :

L'affaire du billet et de la traite est une affaire d'honneur. Pour l'amour de Dieu, aie soin qu'elle s'arrange, délivre-moi par une bonne lettre de mon inquiétude. Je n'ai que toi ; tu ne peux te figurer ce que cela veut dire : ne pouvoir compter que sur un être au monde [1].

Et il se plaint d'être paralysé par l'angoisse que lui cause la prochaine publication tant attendue, « me sentant incapable de mettre la main à l'œuvre nouvelle que je porte ».

Enfin, le 7 mars, malgré son désir de ne pas importuner Hegel, il se décide à le relancer [2]. C'était le jour même où l'éditeur avait lui-même décidé de publier le livre sans plus attendre.

[1] *Breve*, I, p. 108.
[2] L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 293.

CHAPITRE VIII

LE SUCCÈS

Brand parut le 15 mars. Dès le 12 mai, Hegel, qui aurait voulu en réduire de moitié l'édition, fut obligé, à sa grande surprise, d'informer Ibsen que le livre était presque épuisé, en sorte qu'une seconde édition était nécessaire. Mais le grand éditeur danois n'avait pas encore confiance, et ne tira que 550 nouveaux exemplaires. Une troisième édition, encore de 550 exemplaires, dut être mise en vente le 16 août. Et il fallut une quatrième édition qui parut le 14 décembre. Cette fois, Hegel la porta jusqu'à 750 exemplaires et put attendre jusqu'à 1868 pour lancer la cinquième. Ces chiffres sont faibles parce qu'il s'agit de petits pays, mais quatre éditions en neuf mois, jamais cela ne s'était encore vu pour un ouvrage de pure littérature sur l'étroit marché dano-norvégien. C'était un succès sans précédent, et le livre se répandait en Danemark autant qu'en Norvège, bien que le nom même d'Ibsen fût, la veille, à peu près inconnu en Danemark. Et c'était le public, spontanément, qui se jetait sur ce poème dramatique avec un empressement dont on ne connaissait pas d'exemple. Car la critique ne montra pas une particulière bienveillance.

Les nombreux comptes rendus qui parurent à partir du 1er avril dans les journaux et les revues de Norvège et du Danemark ne permettent guère de se faire une idée de l'émo-

tion soulevée dans les deux pays par ce poème dramatique. Botten-Hansen, ami d'Ibsen, ouvrait la série par un article naturellement très favorable, mais sans enthousiasme pour « ce poème à demi apocalyptique, à demi prophétique [1] ».

Mais aussitôt après parut l'un des articles qui furent sans doute le plus remarqués. Vibe déclarait que cette œuvre pouvait être qualifiée de « magnifique insanité », car « un être qui, partout indéfiniment unilatéral, poursuit ainsi une théorie en pensée et en actes, ce n'est plus un homme, c'est une idée incarnée, ou, si c'est un homme, il est fou. » Le critique reconnaissait, d'ailleurs, le talent de l'auteur : « Il y a des détails superbes, comme souvent on trouve une sorte d'éclat dans la poésie d'Ibsen, malgré les plus grandes aberrations ». Il louait particulièrement tout le rôle d'Agnès, à partir de son mariage avec Brand, et concluait en regrettant « de voir un écrivain doué d'un si grand don poétique et d'une si grande maîtrise de la langue suivre une si mauvaise voie » [2].

Le journal *Morgenbladet* donne ensuite une analyse assez détaillée, où il marque bien ce que Vibe n'avait pas compris, c'est-à-dire la grandeur de Brand par son esprit de sacrifice et sa « dure » volonté, en même temps que sa faute, qui est d'oublier la « charité », en sorte que la réponse finale « donne à la fois le jugement et le pardon » [3]. C'est l'article, approuvé par Ibsen, dont j'ai donné un extrait p. 124.

Aftenbladet fut le seul qui sut voir que *Brand* était « l'ouvrage le plus important du talentueux écrivain, et qui obtiendra une place essentielle et durable dans notre littérature nationale » [4].

Il est curieux d'observer que, dans tous ces premiers comptes rendus de *Brand*, il n'est pas question de Sören Kierkegaard, et l'œuvre n'est pas du tout considérée comme traitant un

[1] *Illustreret Nyhedsblad*, 1866, n° 13, du 1[er] avril.
[2] *Norge*, 1[er] numéro du 3 avril 1866, signé I.
[3] *Morgenbladet*, 1866, n° 93, du 5 avril.
[4] *Aftenbladet*, 1866, n° 82, du 7 avril.

problème religieux, mais seulement un problème éthique. Mais le 15 avril le pasteur W. A. Wexels, qui avait longtemps joué le rôle d'une sorte de primat de l'Église norvégienne, s'inspira visiblement, sans le nommer, du livre dont tout le monde parlait dans un sermon sur le « tout ou rien », et un Danois, F. Helveg, publia au commencement de juin un petit volume sur « Björnson et Ibsen dans leurs deux dernières œuvres », où il disait que *Brand* avait « pour ainsi dire Sören Kierkegaard comme contenu »[1], et se proposait de rechercher en quoi consistait la différence entre « le héros du poème et le héros de la vie ». L'idée était lancée, et le rapprochement avec le philosophe danois est un thème inévitable, encore aujourd'hui, de toute discussion relative à Brand. Les comptes rendus firent place aux articles de polémique. Rien que dans *Morgenbladet*, du 2 septembre au 4 décembre, il y eut neuf articles sur *Brand*, dont plusieurs occupaient trois et quatre colonnes en tête du journal. Mais ces raisonnements interminables ne renseignent même pas sur l'opinion du public : ils n'expriment que celle de leurs auteurs, qui est d'un médiocre intérêt, sauf peut-être lorsqu'elle devient simplement ridicule : c'est ainsi que le pasteur O. T. Krogh, publiant un article « Remarques sur le *Brand* d'Ibsen du point de vue chrétien », se demande si Agnès ne serait pas enceinte lorsqu'elle rencontre Brand, car sur la barque où elle affronte avec lui l'orage, elle s'écrie : « Nous sommes trois à bord[2] » !

On ne peut toutefois négliger la longue étude de Monrad[3]. Pour lui, *Brand* est une satire, ce qui appartient au genre didactique, et il regrette que l'auteur n'ait pas parlé pour son propre compte au lieu de se cacher sous le masque de son héros. Ce point de départ l'a empêché d'y voir un drame psychologique, et il a discuté l'œuvre comme si elle était un traité

[1] F. Helveg, *Björnson og Ibsen i deres to seneste værker*, p. 26.
[2] *Morgenbladet*, 1866, n° 299, du 29 octobre, signé L. T.
[3] *Ibid.*, n°s 242, 249, 256 et 263 (2-23 septembre).

philosophique. Brand devient alors une abstraction, et son grand défaut est de montrer une exigence si absolue, alors qu'il n'a pas d'idéal défini. Par là sa conduite devient parfois absurde, si bien que l'on serait tenté, par moments, de croire que l'auteur a eu l'intention de montrer combien est détestable un idéalisme abstrait. Cette critique « inexorable », ainsi que la qualifie Monrad, ne l'empêche pas d'admirer l'œuvre dans ses détails, et dans son « ensemble grandiose ».

Les opinions individuelles des écrivains n'ont pas été favorables à Ibsen. Le plus grand poète du Danemark, Paludan-Müller, n'a pas goûté *Brand* [1]. La belle-mère d'Ibsen, Magdalene Thoresen, non plus [2]. Andreas Munch ne l'aimait pas, et en était quelque peu jaloux. Et son ami Björnstjerne Björnson écrivit une longue lettre indignée : « Ce n'est pas un poème, et Ibsen n'est pas du tout poète. » C'est une lettre assez confuse, où l'on voit qu'il a surtout compris le drame comme antireligieux, et qu'il est gêné par l'absence de pardon ou de rédemption. « ...J'ai lu *Hermann et Dorothée* par là-dessus. » Dans un *post-scriptum,* il s'exprime avec plus de calme et de clarté [3] :

Je ne pense pas qu'Ibsen ait tout d'abord conçu le livre comme une attaque contre la religion ; mais il en est venu là, malgré lui, en l'écrivant. S'il a pensé que Brand se trompait, il s'est quand même tellement épris de cet être déplaisant, que Brand est devenu pour lui une allégorie victorieuse, un martyr. Fi, ça doit être cette ivresse de logique et cette fureur d'enthousiasme qui fait les révolutions françaises et les radotages allemands.

Il a maintenant acquis une adresse de jongleur avec les idées et la langue, comme celui-là seul peut l'acquérir, chez qui les concepts sont à vau-l'eau. Il est impossible à une tête entière de contenir à la fois tout cela, je crois parfois qu'il a des yeux par derrière ; car voir à la fois

[1] Edmund Gosse, *Northern series*, p. 230.
[2] Lettre de Magd. Thoresen à Fr. Hegel du 13 mai 1866, dans L. C. Nielsen, *op. cit.*, I, p. 301.
[3] *Gro-tid*, II, p. 192.

deux choses qui n'ont pas entre elles le moindre rapport est toujours pour moi un tour de force répugnant.

D'ailleurs : ce que la critique dira de ce livre est tout à fait indifférent ; dans deux mois il n'existera plus...

Cette lettre est curieuse en ce qu'elle montre le prodigieux écart qui existait alors entre la pensée de Björnson et celle d'Ibsen, esprit beaucoup plus mûr et plus profond. Björnson ne pourra comprendre son camarade qu'une quinzaine d'années plus tard, après une longue crise de réflexion et d'étude d'où il sortira singulièrement grandi. Alors il relira *Brand* et admirera la puissance de ce poème. En 1866, il ne le pouvait pas, il était d'ailleurs toujours en méfiance contre Ibsen, et ce qui est surprenant est qu'il ait pu lui manifester une si efficace amitié. Dans la lettre même que je viens de citer, on voit, malgré l'irritation que *Brand* lui a causée, qu'il est confondu devant l'intelligence et l'art d'Ibsen, au moment même où ils excitent son mépris. Il est séduit en même temps que rebuté. D'autres œuvres d'Ibsen avaient déjà produit sur lui ce double effet. En avril 1866, lorsqu'il s'agit d'obtenir du Storting la pension de poète pour Ibsen, la répugnance de Björnson pour l'œuvre de son ami était plus forte que jamais, et il est d'autant plus remarquable qu'il se soit entremis avec le même zèle que si *Brand* lui eût plu. Mais naturellement, il circulait partout dans Oslo en proclamant son opinion sur ce drame sans nul ménagement, comme il avait coutume de le faire sur toute chose. En public, dans un discours, il parla incidemment de la « sombre et grandiose peinture » qu'avait faite Ibsen d'une commune des montagnes [1]. Mais son opinion notoirement connue dans l'étroit milieu que constituait alors le public norvégien avait plus d'importance qu'aucun des articles parus. Cette conduite effectivement double ne provenait d'aucun bas calcul de duplicité, mais au contraire de la violence des réac-

[1] Discours du 3 mai 1866, dans *Artikler og Taler*, I, p. 271.

tions spontanées de la nature de Björnson, chez qui l'attraction et la répulsion à l'égard d'Ibsen ne se neutralisaient pas, mais se traduisaient simultanément en actes d'apparence contradictoire. Les amis d'Ibsen du groupe des « Hollandais », qui appréciaient grandement Björnson comme poète, mais n'aimaient pas son action, ses idées ni son caractère, ne manquèrent pas d'informer Ibsen de cette attitude de Björnson, et l'interprétèrent sans bienveillance. Ils se trompaient, bien que l'erreur fût excusable. Magdalene Thoresen comprit Björnson mieux qu'eux, tout en reconnaissant qu'il « a donné libre cours à sa langue et dit plus qu'il n'aurait dû [1] ». Et Ibsen le comprit aussi, ses lettres à Björnson ne montrent aucun changement dans sa cordialité.

L'homme à qui Björnson avait écrit la lettre citée plus haut était Clemens Petersen, à ce moment le critique littéraire le plus important du Danemark. Tous deux étaient très intimes, et Björnson, après avoir plutôt pris figure de disciple à côté de Clemens Petersen, qu'il admirait à cause de l'étendue de ses connaissances, avait fini par être celui des deux qui avait sur l'autre le plus d'influence. Cela ne se voit pas trop dans le compte rendu de *Brand* qu'écrivit le critique danois [2], et qui occupe la première page du journal tout entière. Il est philosophique plutôt que littéraire, conformément à la manière et au goût de Clemens Petersen. Pour lui, le premier acte est un prologue où une certaine attitude intellectuelle est indiquée en traits généraux. Dans le second acte, l'idée passe de l'ordre imaginatif à l'ordre volontaire, et il s'agit de savoir si l'homme a trouvé sa vocation et si la vocation a trouvé son homme. Brand risque d'abord sa vie, ce qui est très bien, car « pouvoir mourir pour l'idée est la condition pour que l'on sache vivre pour elle, mais rien de plus », et il est des sacrifices plus pénibles

[1] L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 301.
[2] *Fædrelandet*, 1866, nº 80, du 7 avril.

qu'il faut faire à chaque minute de sa vie. C'est pourquoi il y a progression, lorsque Brand sacrifie ses rêves, et décide, à la fin de l'acte, de rester dans sa commune. Il faut aussi sacrifier tout ce que l'on possède, c'est-à-dire la réalité : ceci remplit le troisième acte (sacrifice de l'enfant), où il est seulement regrettable que le poète n'ait pas réussi à écarter de l'esprit du lecteur la question : pourquoi n'éloigne-t-il pas son enfant? « La vie renferme encore les souvenirs, qui suivent la réalité, comme les rêves la précèdent, et bien que l'humain commence ici à disparaître et la folie à venir, il fallait que les souvenirs fussent sacrifiés, dit le poète, et il a raison. » C'est le quatrième acte. Quant au cinquième, « il est un peu difficile à raconter. Le poète — et il y était sans aucun doute obligé, à moins de tomber tout à fait hors de la poésie — a terminé par une série de symboles. Quelques-uns, comme l'église de glace, sont superbement clairs et vigoureux, d'autres, comme la construction de la nouvelle église, sont un peu pâles, et d'autres, comme la fille folle Gerd, impressionnent fortement l'imagination, mais comportent quelque chose de mystique, dont la signification n'est pas claire. Le poète, toutefois, n'a nulle part été incertain, son développement est logique jusqu'au bout. » On voit que l'article est fort élogieux. La mère de Brand est considérée comme « un chef-d'œuvre de description de caractère », et le quatrième acte est signalé comme le plus beau, et psychologiquement le plus délicat de tout le poème. Cependant il est curieux que Clemens Petersen n'ait pas compris la vraie portée du dernier vers. Le sens du poème entier, selon lui, est que l'application du « tout ou rien » ne peut être réalisée quand c'est la glaciale force de volonté qui choisit ce qui est juste, car cela conduit au tragique ; elle doit être réalisée par l'amour, qui seul a en soi la vie et la vérité. Mais le poème « présente seulement l'idée dans son dernier vers comme un postulat qui ne repose que sur une explication critique de la source d'une erreur. Aussi le poème présente-t-il plus une idée qu'une

image... » Il me semble que c'est plutôt Clemens Petersen qui a trop lu le drame en raisonneur à la recherche des idées, et le souci du développement logique l'a empêché de voir le développement psychologique et « l'image ».

C'était, du moins, malgré la lettre de Björnson, un compte rendu très favorable. Ibsen, qui trouvait les critiques norvégiens fort médiocres, s'était d'avance inquiété surtout de Clemens Petersen. Il lui avait écrit et en avait informé Björnson. Il fut assez satisfait du compte rendu du critique danois pour l'en remercier [1].

Il y avait alors à Copenhague un jeune homme de vingt-quatre ans qui commençait à publier des articles de critique. Il s'appelait Georg Brandès. Peu avant la publication de *Brand*, il avait chargé un ami, nommé David, qui habitait Rome, de présenter ses compliments à Ibsen, et celui-ci, David s'étant suicidé, adressa une longue lettre au jeune critique pour lui raconter les circonstances de la mort de son ami. La lettre se terminait par ces mots : « Frappez hardiment, il en est besoin chez nous [2]. » Ibsen, évidemment informé, pressentait un allié en cet écrivain nouveau. Brandès écrivit un article sur *Brand* aussitôt que le livre eut paru [3], et y dit que « l'on éprouve, la lecture finie, une émotion accablante d'avoir été face à face avec un génie indigné dont le regard pénétrant oblige la mollesse à baisser les yeux. » Pourtant, l'article est surtout consacré à signaler les défauts de l'œuvre : style parfois forcé, avec des images qui ne s'appliquent pas toujours très bien, satire outrée lorsque les personnages secondaires semblent faire leur propre caricature, situations souvent insuffisamment motivées, et surtout « Ibsen a évoqué un esprit que lui-même

[1] Avec quelque retard. Sa lettre de remerciement est du 9 mars 1867, près d'un an après l'article (*Samtiden*, 1908).

[2] *Breve*, I, lettre du 25 avril 1866.

[3] C'est-à-dire avant d'avoir reçu la lettre d'Ibsen. Mais la publication de l'article fut retardée (Brandes, *Levned*, I, p. 179) et il ne parut dans *Dagbladet* que dans le nº 117, du 23 mai 1866.

ne peut plus conjurer », il s'est trop confondu avec Brand, en sorte que le mot de la fin n'a pas de « force convaincante ». Là, Brandès a vraiment touché un point sensible, car si, grâce à son instinct dramatique et artistique, Ibsen est parvenu, comme malgré lui, à écrire un poème dramatique dont la haute valeur demeure, même si l'on ignore les circonstances qui ont provoqué l'œuvre, il y a tout de même laissé trop d'intentions satiriques et a trop pris subjectivement parti pour son héros. Il a écrit trop à chaud. C'est de là, évidemment, que provient l'extraordinaire intensité du drame. Mais de là vient aussi qu'Ibsen laisse Brand, par moments, se défendre trop bien contre le reproche de manquer de charité, d'où résulte quelque incertitude dans l'esprit du lecteur.

Un dernier article doit être mentionné dans cette longue revue de la presse : celui du poète paysan Aasmund Vinje, qui avait été le camarade d'Ibsen, et fut sans doute embarrassé pour louer convenablement une œuvre où s'exprimaient des tendances scandinavistes que, pour sa part, il réprouvait. Il ne voulait pourtant pas nuire à Ibsen au moment où se posait la question de sa « pension de poète ». Il voulait, au contraire, l'aider de son mieux, et il le dit dans son article[1]. Il prit alors le parti singulier de considérer Brand comme un personnage comique : « Il est par trop fou pour être sérieux. » Cela permet à Vinje d'être pleinement d'accord avec les opinions supposées d'Ibsen : « Il y a une grande force comique dans cette colère patriotique de Brand ». Toute cette partie centrale de l'article est écrite avec esprit, mais on ne voit guère en quoi elle pouvait servir la cause du poète. Au commencement il s'exprime d'une manière moins fantaisiste. « C'est un poème sans pareil en son genre. Par le mot sans pareil, j'entends surtout qu'aucun de nos dramaturges, tels que A. Munch ou B. Björnson, ne savent écrire aussi dramatiquement ou

[1] *Dölen*, 8 avril 1866, reproduit dans : *Skrifter i Utval*, IV, p. 86.

avec cet éclat poétique, ou avec cette maîtrise enjouée de la langue. S'il s'agit de comparaison, ils sont, à côté d'Ibsen, plutôt fades. C'est là ce que dira l'histoire de la littérature. » Il va même plus loin, et, depuis qu'il a lu *Brand*, doit presque croire qu'Ibsen est « au moins la moitié d'un grand homme, d'une de ces étoiles de première grandeur, qui sont treize au ciel et guère plus nombreuses dans l'histoire du monde ». C'était la première fois que l'on considérait Ibsen comme approchant les plus hauts sommets de toute la littérature.

Cette revue de la presse de deux petits pays où les journaux et revues étaient peu nombreux montrent que *Brand* a fortement ému l'opinion, mais rendent mal compte de la manière dont il a été compris dans le public lisant. Une dame a publié en 1869 un gros roman intitulé *Les filles de Brand*, où elle suppose que Brand, après la mort d'Alf, a eu deux filles. Un jeune pasteur qui concilie la fermeté de Brand avec l'esprit de charité deviendra amoureux de l'une d'elles. Ce roman est précédé d'une introduction qui est une longue conversation sur le drame d'Ibsen entre quatre dames âgées, trois plus jeunes et cinq hommes. On peut voir là l'extrême confusion des idées des lecteurs, qui s'accordent seulement en ceci qu'ils ont lu le livre avec passion — passion admirative ou indignée. L'un n'a vu qu'une satire contre la veulerie de l'époque, et trouve qu'elle porte, un autre a vu cela aussi, et c'est précisément pourquoi il est irrité. Un autre trouve le livre nuisible, « on le croirait écrit par un païen ». Mais Brand exprime-t-il la conception religieuse de l'auteur? Les avis sont partagés. On considère Brand tantôt comme un « esclave de la loi », tantôt comme un révolté. Mais la plupart des gens parlent d'idées religieuses. Devant cette Babel, on comprend l'avis d'un monsieur qui déclare que *Brand* est un chef-d'œuvre, et Ibsen un poète du plus haut rang, car il a « une foule de pensées, une vigueur et une audace d'expression, une richesse d'images, un océan de poésie admirables. » — Bien, mais le contenu? —

Pur galimatias... « Mais cela ne diminue en rien mon admiration pour la beauté poétique de l'ouvrage, et même je l'admirerais moins s'il renfermait plus de saine raison, et non cette sublime folie qui ravit l'imagination. »

On voit que Laura Kieler, auteur du roman précédé de cette discussion, n'a guère rencontré que des gens soucieux de comprendre le « contenu » de *Brand*, qui leur paraissait surtout traiter quelque problème religieux, ou si l'un d'eux, par exception, laissait de côté l'examen du « problème », c'était au nom d'une doctrine que l'on peut appeler une parodie de la théorie de « l'art pour l'art ». Il est clair que le succès de *Brand* a tenu à des raisons qui ne sont pas d'ordre esthétique, et si, au lieu de faire son héros prêtre, Ibsen avait pris, comme il a dit qu'il aurait pu le faire « par exemple, Galilée (avec ce changement, bien entendu, qu'il aurait tenu bon, et non admis que la terre est immobile), » son drame n'aurait pas produit le même effet. L'idée du « tout ou rien », comme on l'a vu, était dans l'air, la Norvège était très religieuse, avec une tendance « piétiste », qui provoquait, à ce moment même, des « réveils » religieux, et les esprits étaient assombris par la notion du péché et l'idée d'un Dieu sévère et vengeur. Ibsen, par l'âpre sévérité de Brand, prenait lui-même l'aspect d'un tel Dieu, et les bonnes gens s'y sont presque trompé. Ils ont surtout ressenti le poème comme un sermon violent, que l'on subit en baissant les épaules. Camilla Collett, a écrit : « Ibsen a envoyé *Brand* et *Peer Gynt* à son pays, et ces livres n'ont suscité qu'une stupeur malveillante. Le cri général fut : Gare l'obus ! » Ibsen, avec un tel livre, était en voie de devenir grand homme, mais non de se faire aimer du public.

Ce public était uniquement un public « bourgeois ». Le peuple, et en particulier les paysans, lisaient, en Norvège,

[1] Camilla Collett, *Sidste blade*, 1872, (*Mindeudgave*, II, p. 207).

plus qu'ailleurs, mais seulement des livres religieux et un petit nombre d'ouvrages anciens, jamais de littérature moderne. Le fait des très faibles tirages des premières éditions, prouve bien que la vente n'a pas pu s'étendre, tout d'abord, malgré les éditions successives, à d'autres milieux que celui où Laura Kieler place la discussion sur *Brand*. Mais on parlait de ce drame, même en chaire, comme on l'a vu, et il a été le premier livre de littérature moderne qui ait pénétré jusque dans les campagnes. Par là, il a eu en Norvège (et sans doute aussi en Danemark) une importance historique d'un genre inattendu. En 1928, à propos du centenaire de la naissance d'Ibsen, on a publié le nombre des exemplaires de ses œuvres vendus jusqu'à cette date. *Peer Gynt* venait en tête, précédant de peu *Brand*, dont il avait été acheté 133 213 exemplaires, c'est-à-dire une moyenne d'environ 2 100 par an, c'est-à-dire beaucoup plus, en moyenne, qu'au cours des deux premières années, où le succès avait été si exceptionnel. Cela prouve d'abord que le succès du livre ne s'est pas ralenti un instant depuis 1866. Et cela prouve, en outre, que le public s'est singulièrement élargi. Que l'on songe à ce que représentent 133 213 exemplaires pour deux petits pays comme la Norvège et le Danemark. Proportionnellement à la population, c'est la même chose que 1 200 000 en France, environ. Si un volume avait atteint une pareille vente en France en soixante ans, il est clair qu'un nombre considérable d'ouvriers et de paysans auraient dû l'acheter.

Il est impossible de suivre ici avec quelque détail l'influence de *Brand* en Norvège depuis soixante ans. Je mentionnerai seulement deux ouvrages où l'on a cherché comment l'action peut se concilier avec la foi idéaliste. Björnson, lorsqu'il eut relu le drame qui l'avait d'abord tellement irrité, et l'eut mieux compris, put concevoir son *Au delà des forces* comme une solution plus humaine du même problème (1883). Et Arne Garborg publia en 1896 son roman *L'Instituteur*.

L'expansion de *Brand* fut peut-être encore plus rapide en Danemark, où le livre était publié, et où l'on était plus sensible aux sentiments scandinavistes que l'auteur y exprimait. On vit même un critique danois, Rosenberg, qui avait écrit un article indigné sur *La Comédie de l'Amour*, louer non seulement le drame, mais le héros, sans réserve, par pure sympathie scandinaviste[1]. Et comme Ibsen, jusqu'alors, était inconnu du public danois, ses œuvres antérieures furent peu à peu rééditées à Copenhague par Hegel, à commencer par *La Comédie de l'Amour*, en 1867. Le Danemark, après « l'âge d'or » de sa littérature, qui avait duré pendant toute la première moitié du dix-neuvième siècle, traversait alors une période assez terne, et Ibsen fut complètement adopté. Beaucoup de Danois considéraient d'ailleurs *Brand* comme un livre d'édification, et d'autres, même peu religieux, y voyaient une sorte de transposition de Sören Kierkegaard.

La diffusion de *Brand* dans le reste du monde a été beaucoup plus lente. En Suède, par exemple, le livre fut traduit dès 1870. Mais son succès n'eut tout d'abord rien d'éclatant. Peu à peu, toutefois, il fut lu avec passion par les jeunes gens à tendances radicales qui se groupaient autour de Strindberg. Ceci nous reporte vers 1880, l'idéologie du moment n'était plus celle de 1866 en Norvège, mais il y avait crise intellectuelle dans certains milieux, et *Brand* excitait les courages. Le romancier Gustaf af Geijerstam dit : « Je chercherais vainement à décrire l'immense enthousiasme avec lequel cette jeunesse lisait et discutait le grand poète... Ibsen devint le trait d'union entre amis ou fiancés ; on ne pouvait faire plus auguste cadeau que *Brand*, c'était un hommage à l'intelligence et au caractère[2]. »

En Allemagne, il n'y a pas eu moins de quatre traduc-

[1] Vald. Vedel, dans *Henrik Ibsen, festskrift udgivet af « Samtiden »*, 1898, p. 71.
[2] Cité par Halvdan Koht, *Henrik Ibsen, eit diktarliv*, I, p. 349.

tions différentes, dont la première a été publiée en 1872. Dans les autres pays, les traductions de *Brand* ne sont venues que beaucoup plus tard, à partir de 1891 (Angleterre) et après les traductions d'autres œuvres d'Ibsen, tandis qu'en Suède et en Allemagne elles ont été les premières.

En France, nous avons la traduction du comte Prozor, qui date de 1895.

On a vu qu'Ibsen, en renonçant à son « Brand épique », pensait avoir passé à un genre littéraire assez voisin, qui n'était pas le dramatique, mais le « lyrique-épique ». Imbu de l'idée qu'une telle œuvre n'était pas pour la scène, il a qualifié son drame de « poème dramatique », et, lorsqu'il était en train de l'achever, il écrivit à Björnson, qui était devenu, depuis le 1er janvier, directeur artistique du « Théâtre de Khristiania » :

> Je ne crois pas que le théâtre puisse m'accorder aucune représentation, — si j'étais membre de la direction, je serais obligé de voter contre, — mais si vous pouvez vous servir de ma nouvelle œuvre, c'est une autre affaire ; elle est dramatique, — mais en quelle mesure, à d'autres égards, elle est représentable, à toi d'en juger [1].

Et quinze ans plus tard, il rappelle à l'un de ses traducteurs allemands que « ce poème n'est pas écrit pour le théâtre » [2].

Pourtant, la grande tragédienne Laura Gundersen fut tentée par le rôle d'Agnès, et joua le quatrième acte de *Brand*, d'abord à l'Association des étudiants, puis au théâtre, dans une représentation à bénéfice, le 27 juin 1866, et comme elle obtint un grand succès, ce quatrième acte fut donné en représentation régulière le 20 septembre suivant, et resta au répertoire. Bien que Björnson, on l'a vu, n'aimât pas la pièce, il était bien disposé pour l'auteur, qui aurait sans doute pu profiter d'un essai aussi favorable pour faire jouer son drame en entier. Mais il n'en fit rien. Il ne voulait pas s'opposer à la représen-

[1] Lettre du 12 septembre 1865, *Breve*, II, p. 100.
[2] Lettre à Ludwig Passarge, du 17 août 1881, *Breve*, II, p. 94.

tation de *Brand*, mais il ne l'encourageait pas, car, s'il avait été dans la direction du théâtre, il aurait été « obligé de voter contre ».

Le « Théâtre de Kristiania » fut dirigé, de 1873 à 1877, par un Suédois, Ludvig Josephson, qui songea un moment à jouer *Brand*, mais il ne put réaliser ce projet que plus tard, lorsqu'il fut devenu directeur du théâtre de Stockholm, en sorte que la première représentation intégrale du drame eut lieu le 24 mars 1885 en traduction suédoise. A ce moment, l'enthousiasme ibsénien de la jeunesse suédoise radicale était quelque peu désorienté par les attaques de Strindberg, dans la préface de son recueil de nouvelles, *Mariés*, contre le féminisme d'Ibsen, mais l'auteur de *Brand* n'en était que davantage le sujet de toutes les discussions. La première dura presque sept heures, et fut suivie jusqu'au bout avec passion. Ensuite on put réduire la durée des représentations à cinq heures et demie, et malgré un si long effort d'attention imposé aux spectateurs, la pièce fut jouée seize fois [1]. Il paraît que l'acteur Emil Hillberg sut donner à Brand un caractère magnifique de grandeur simple. Ibsen remercia très chaleureusement Josephson de « cette entreprise hardie — je dirai même téméraire [2]. »

Mais il faut, semble-t-il, la rencontre d'acteurs de qualité assez rare et d'une atmosphère idéologique favorable pour réussir une série de représentations de *Brand*. Chose curieuse, le second essai de le donner complet (mais avec des coupures) eut lieu en France, au « Théâtre nouveau » le 21 janvier 1895. Mais « l'Œuvre » ne disposait pas des moyens nécessaires pour donner un tel spectacle [3]. En 1898, des représentations fort

[1] Halvdan Koht, *Henrik Ibsen, eit diktarliv*, I, pp. 349-350.
[2] Lettre du 9 avril 1885, dans Ludvig Josephson, *Ett och annat om Henrik Ibsen och Kristiania teater*, p. 106.
[3] On trouvera une analyse des comptes rendus dans Dikka Reque, *Trois auteurs scandinaves devant la critique française*, pp. 114-118.

médiocres furent données à Berlin, et le drame fut joué d'une façon plus satisfaisante à Copenhague, en présence de l'auteur, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire. En Allemagne, à partir de 1902, il a été joué sur divers théâtres.

Et il faut attendre jusqu'à 1904, trente-huit ans après la publication, pour qu'il soit enfin donné en son entier à Oslo. Évidemment, les directeurs avaient souvent songé à le donner, mais s'effrayaient de la tâche trop difficile. Pendant la première saison 1904-1905, on eut 29 représentations, et depuis lors, les reprises ont été fréquentes. Je l'ai vu en 1922 avec Egil Ejde qui a, comme Brand, une fort belle allure, et surtout avec Johanne Dybwad, qui a su faire de Gerd une apparition fantastique par laquelle le drame, si réaliste à certains égards, est violemment ramené, dès le premier acte, sur un autre plan.

Ibsen n'a pénétré en Russie qu'assez tard, et *Brand* est le drame qui produisit le plus d'effet. Il a été joué en 1907 au « Théâtre d'Art » de Moscou, et ensuite a circulé dans tout le pays. Maria Germanova, qui jouait Agnès, a écrit :

Les idées exprimées dans cette pièce correspondent si parfaitement à notre temps, elles étanchent si bien la soif qu'éprouve surtout précisément la société russe, que les gens écoutaient avec la même ardeur qu'on voit chez ceux à qui l'on offre de l'eau bien fraîche par une atroce chaleur. La tempête et la joie qui suivirent le grand discours de Brand devant l'église neuve furent indescriptibles. Tout le monde se leva soudain, et il n'y eut pas un visage dans la salle qui ne fût ému.

La même scène se reproduisit après ce même discours, cinq ans plus tard, à New-York, à une représentation donnée par une troupe russe [1]. Là, comme à Stockholm, l'effet était produit par l'extraordinaire intensité de l'œuvre, mais on peut soupçonner un certain écart entre la pensée d'Ibsen et celle de ses admirateurs. Merejkowsky voit surtout dans *Brand* « la haine du patriotisme » [2].

[1] D'après Halvdan Koht, *op. cit.*, p. 354.
[2] *The life-work of Hendrik Ibsen*, p. 17.

Cette particulière importance de *Brand* dans l'opinion russe a peut-être décidé Georges et Ludmila Pitoeff à choisir ce drame pour le jouer à Paris le 28 mars 1928, le jour du centenaire d'Ibsen.

Mais si l'œuvre, malgré les erreurs d'interprétation, s'est ainsi répandue et a grandi dans l'opinion universelle, son auteur, au contraire, s'en est peu à peu désintéressé. Oubliant avec quelle passion il l'avait écrite, il a dit, dès 1869, qu'elle était « plus objective qu'on ne pense [1] », puis, en 1870, a prétendu que c'était « un ouvrage esthétique... et rien d'autre [2] ». Un jeune écrivain qui vécut dans son intimité rapporte qu'en 1876 il paraissait l'aimer moins que ses autres livres [3]. Et plus tard, à une dame qui le félicitait spécialement pour *Brand*, il répondit : « C'est quelque chose que j'ai écrit dans ma jeunesse [4]. » A distance, Ibsen s'est évidemment rendu compte que l'œuvre, écrite trop vite, ne s'était pas suffisamment dégagée des impressions qui l'avaient suggérée. C'est sans doute pourquoi il dira plus tard à un jeune ami qui allait en Italie pour la première fois de ne pas écrire une ligne pendant la première année de son séjour [5].

[1] Lettre à Brandès, *Breve*, I, p. 188.
[2] Lettre à Laura Kieler, *ibid.*, p. 207.
[3] John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1913, p. 193.
[4] Sigurd Höst, *Ibsens digtning og Ibsen selv*, p. 133.
[5] John Paulsen, *op. cit.*, p. 28.

CHAPITRE IX

MÉTAMORPHOSE

Un jour du printemps de 1866, des membres de la colonie scandinave partent en excursion. A Frascati, on loue des ânes et on va dans les monts albains. Ibsen était dépenaillé, comme toujours, et de plus, fort maussade. Il répondait à peine quand on lui parlait. La journée s'avançant, il disparut. Lorsqu'on s'aperçut de son absence, on supposa qu'il avait pris les devants, et qu'on le retrouverait au prochain village. Mais non, pas d'Ibsen. Sa femme commençait à s'inquiéter. La promenade fut tout à fait manquée. Vers le soir seulement, en revenant à Frascati, on le retrouva, l'humeur très sombre. Mais le lendemain, à Rome, on fut tout surpris de le revoir dans un autre costume, tout flambant neuf, avec une chemise repassée et des manchettes. C'est depuis ce jour qu'il a été constamment le monsieur tiré à quatre épingles, d'une correction un peu pédante [1].

Il redevenait lui-même, en cela aussi. On a vu, en effet, qu'à Bergen, il aimait s'habiller avec recherche. A Rome, il avait jusqu'alors affecté l'allure bohème de l'artiste indifférent à ces détails matériels, et le milieu de la colonie permettait une tenue négligée. Il était de ceux qui l'exagéraient plutôt. Mais

[1] Erik Lie, *Erindringer fra et digterhjem*, p. 24.

en réalité il souffrait de vivre ainsi, et dès qu'il eut en mains la possibilité de changer, il transforma d'abord son aspect. Je suppose que la promenade à Frascati est du mois d'avril, peu après la réception des honoraires pour la première édition de *Brand*.

Ces honoraires montaient au double de ce qu'il espérait, puisqu'il croyait que Hegel tirerait seulement une édition de 625 exemplaires, ce qu'il avait accepté par sa lettre égarée. Cela ne le mettait pas, toutefois, très à l'aise. Des 600 riksdaler d'honoraires Hegel a dû retirer les 100 spd. d'avance, et Ibsen n'a reçu que 1 120 fr. d'alors environ, sur lesquels il a sans doute pris de quoi payer ses dettes les plus criardes. Il pouvait lui rester de quoi vivre deux ou trois mois. Mais le plus pressé fut pour lui de reprendre une tenue honorable.

Il n'avait guère qu'un espoir de trouver des ressources nouvelles, en attendant qu'il eût achevé un autre drame : la « pension de poète » dont Björnson lui avait parlé le premier, dès le mois de juillet 1865[1], et à laquelle il ne croyait pas alors[2]. Il y croyait si peu qu'il ne fit rien, n'adressa même pas de demande. Mais Björnson insista, et ses amis « hollandais » se mirent à sa disposition. L'un d'eux, Mikhael Birkeland, lui conseilla d'écrire sa pétition au roi, sans doute parce que le retard nécessitait de suivre cette voie exceptionnelle. Les comptes rendus affluaient déjà, Ibsen venait de lire celui de *Morgenbladet*, du 3 avril, qui lui avait plu, et les chances d'obtenir la pension lui parurent plus sérieuses qu'il ne l'avait prévu. Il avait d'ailleurs de la sympathie pour le roi Carl, voyant en lui un bon scandinaviste. Il écrivit le 15 avril la pétition dont un passage est cité p. 130, et la mit sous enveloppe adressée au chef de la délégation du gouvernement norvégien à Stockholm, le ministre d'État Sibbern. Celui-ci

[1] *Gro-tid*, II, p. 167.
[2] V. p. 89.

l'informa sans retard que le roi, le jour même où il avait reçu la pétition, avait expédié à Kristiania l'ordre d'étudier la proposition royale. Cette lettre de Sibbern fut suivie le lendemain d'une seconde, où il annonçait que le décret gouvernemental venait d'arriver de Kristiania, et que le roi devait le signer dans la soirée [1]. Tout cela s'était fait avec une étonnante rapidité, et Ibsen était assuré de l'appui du gouvernement.

Ses amis agissaient en même temps auprès du Storting. Birkeland avait rédigé une pétition qui fut en outre signée par Asbjörnsen, Botten Hansen, O. A. Bachke et Jakob Lökke [2]. Mais ce fut évidemment Björnson qui provoqua une proposition d'initiative parlementaire, car elle fut signée notamment par Sverdrup et Steen, qui étaient les chefs du parti qu'on a plus tard appelé la gauche. Tous deux connaissaient d'ailleurs fort bien Ibsen personnellement. Leur proposition fut l'objet d'un premier vote le 24 avril, c'est-à-dire avant que la recommandation royale ait pu agir [3]. Le renvoi à une commission avec présomption favorable fut décidé à l'unanimité.

Le 17 avril la proposition fut rédigée de nouveau et signée par 29 députés. Elle exposait la nécessité où se trouvaient les petits pays à « étendue linguistique restreinte » d'offrir à leurs poètes « les moyens d'une existence assez libre de soucis pour que leur esprit n'en soit pas déprimé, et que leur force d'action ne soit pas paralysée par le poids écrasant de la détresse économique », et elle concluait :

Nous ne pouvons assister en calmes spectateurs à ce qu'un esprit aussi éminemment doué et productif succombe dans la lutte pour les besoins de la vie quotidienne ; aussi adressons-nous notre demande d'une subvention pour alléger la condition d'Ibsen là où, selon nous, il

[1] Lettre d'Ibsen à Björnson du 5 mai 1866, *Breve*, I, p. 127.

[2] *Breve fra Birkeland*, p. 117, et L. Daae, dans *Vidar*, 188, p. 350.

[3] La pétition au roi parvint à Stockholm seulement le 25 avril (*Tyve brev fra Henrik Ibsen*, p. 17).

faut la demander et elle doit être accordée, savoir, à l'assemblée nationale, qui, en donnant à Ibsen désormais les moyens de vivre, en aura sûrement honneur et avantage autant que lui.

L'affaire de la « pension de poète » d'Ibsen devint alors une importante question du jour, et de nombreux articles parurent en sa faveur. Botten Hansen, craignant sans doute l'influence du ministre Riddervold, qui s'était cru ridiculisé dans le personnage de Straamand de *La Comédie de l'Amour*, faisait valoir la moralité profonde de l'œuvre de son ami [1]. Jonas Lie, songeant que la décision appartenait aux députés, montrait l'importance politique des grands hommes pour un petit pays, à cause de « la protection morale de l'opinion universelle, qui est en définitive la seule sauvegarde des petites nations [2]. Et le journal de Björnson publiait une note presque sûrement rédigée par lui, car elle se termine par cette phrase :

On verra très certainement bientôt dans sa production les effets de l'équilibre d'esprit que donnent à l'écrivain le sentiment de sécurité et la conscience de se savoir considéré par sa nation [3].

La séance décisive eut lieu le 12 mai. L'affaire était présentée cette fois comme « projet royal et proposition des représentants N. et N... » Un groupe de paysans était hostile par principe à toute subvention de ce genre, et le plus fanatique d'entre eux, Sören Jaabæk, parla contre la proposition.

[1] *Illustreret Nyhedsblad*, 15 avril 1866. Botten Hansen se trompait, d'ailleurs, au sujet des mauvaises dispositions de Riddervold, puisque la recommandation gouvernementale, envoyée à Stockholm, se croisa avec la recommandation royale. Les Hollandais agirent avec un réel dévouement pour Ibsen, mais avec une grande méfiance à l'égard de l'action de Björnson, qui n'était pas moins méfiant envers eux. Ibsen, de Rome, a très bien perçu cette rivalité, où il n'avait aucune part, ainsi qu'il l'écrivit à Björnson (*Breve*, I, p. 126). Il fut très reconnaissant à tous, mais comprit que Björnson était celui qui l'avait le plus efficacement servi. Un curieux article du Danois A. Falkman parut l'année suivante (*Ill. Tidende*, Copenhague, 1867, n° 383), où cependant la non-résistance de Riddervold est attribuée à l'influence des « Hollandais ».

[2] Cité par Arne Garborg, *Jonas Lie*, p. 137.

[3] *Norsk Folkeblad*, 14 avril 1866.

Mais il fut peu suivi, et il manqua seulement quatre voix pour que ce texte passât à l'unanimité : « Au poète Henrik Ibsen est accordée sur la caisse de l'État, jusqu'à ce que le Storting en décide autrement, une subvention annuelle de 400 spd. pour la continuation de son activité littéraire [1]. »

Ainsi le vote fut enlevé comme allant de soi. Si l'on se rappelle avec quelle désinvolture avait été écartée la même demande au Storting précédent, en 1863, il est clair que le résultat était dû au succès de *Brand.* Ibsen ne s'était pas attendu à ce succès, mais dès qu'il l'avait vu se dessiner, il comprit qu'il avait des chances d'obtenir la pension, et au commencement de mai l'inquiétude de l'attente ne lui laissa de repos « ni pour écrire, ni pour quoi que ce soit », comme il le dit à Björnson dans sa lettre du 5 mai. La pension était médiocre : environ 2 240 fr. d'alors. Mais il lui suffisait de gagner quelques centaines de francs de plus chaque année pour avoir de quoi vivre, et, pour la première année, il avait déjà ce supplément. On conçoit sa joie de pouvoir désormais se consacrer à son travail sans avoir plus jamais de soucis d'argent.

Et le 30 avril lui avait été accordée la subvention de la Société des sciences de Trondhjem, vainement demandée par Björnson l'année précédente [2].

Et voilà, quelques jours plus tard, que Hegel lui annonce la seconde édition. Ibsen remercie son éditeur et le prie de prélever sur ses honoraires 5 spd. (28 fr. d'alors) pour les remettre secrètement à la veuve d'un journaliste du Slesvig, à qui les Allemands interdisent de continuer la publication d'un journal hebdomadaire [3].

Puis, le 16 août, c'est la troisième édition. Et le 22 août,

[1] Le texte de la proposition des 29 et la discussion du 12 mai se trouvent dans *Storthingstidende, forhandlinger i Storthinget*, 1866, pp. 892 sqq.

[2] *Breve*, I, p. 303.

[3] Lettre du 21 mai 1866, *ibid.*, p. 129.

sans qu'il l'ait demandée, on lui donne une bourse de voyage de 350 spd. C'est Birkeland qui avait pris l'initiative de la demander pour lui . Ibsen apprit par les journaux à la fois la demande et son succès [1]. Enfin, le 14 décembre, c'est la quatrième édition. En neuf mois, défalquée l'avance que lui avait faite Hegel, il a reçu plus de 8 000 fr. Jamais il n'avait disposé de sommes pareilles. Il ne modifie d'ailleurs guère son genre de vie, sauf en ce qui concerne son costume, en sorte que sa dépense mensuelle, qui ne dépassait pas beaucoup 200 fr., ne fut pas grandement augmentée. On peut donc estimer que, toutes dettes payées, ce magot, vers la fin de l'année, n'était pas réduit de moitié.

C'est sans doute vers la fin de l'année que se place l'anecdote suivante : un compatriote étant arrivé à Rome à court d'argent, Ibsen, spontanément, s'offrit pour lui en prêter. Il tira pour cela de son tiroir un bas qui contenait des pièces d'or. « C'est Brand », dit-il, et il ajouta qu'il avait de l'argent en banque [2].

J'ai dit qu'Ibsen — à part son changement de tenue — ne modifia en rien sa manière de vivre. Ses idées aussi demeurèrent les mêmes. Son geste en faveur d'un Slesvigois antiprussien l'indique. Sa grande colère subsiste, ainsi que son admiration pour Brand. A ses yeux, ce drame demeurera, plusieurs années encore, son œuvre maîtresse. Il continue à honnir la veulerie norvégienne, déclare qu'il ne veut pas rentrer dans son pays, — qui vient de lui donner la « pension de poète », et même espère que son fils ne sera pas norvégien [3]. Sa prospérité soudaine et inattendue n'a pas atténué sa sévérité ni son ironie. Pourtant, elle a fait tomber son exaltation. Il n'est plus dans cet état d'effervescence et d'inquiétude continuelles où il a été depuis le printemps de 1865, lorsque la composi-

[1] Il remercie Birkeland le 5 octobre 1866, *ibid.*, p. 137.
[2] Kristofer Janson, *Hvad jeg har oplevet*, p. 140.
[3] Lettre du 3 décembre 1865, à Magd. Thoresen, *Breve*, I, p. 104.

tion du « Brand épique » a été arrêtée. C'est une année terrible qu'il vient de passer. Aux trois mois d'angoisse devant l'œuvre manquée ont succédé quatre mois de production fiévreuse, puis l'énervement de l'attente de la publication, une maladie grave, et enfin une nouvelle et courte période d'énervement dans l'attente du vote du Storting. Maintenant il est plus calme, il n'a plus aucune cause personnelle d'irritation ; la mission qu'il s'est donnée, il sait qu'il pourra la poursuivre ; il peut de nouveau jouir des beautés de Rome et de la bonne atmosphère de la colonie scandinave ; il est heureux d'un bonheur placide, sans rapport avec celui qu'il éprouvait l'été précédent, lorsqu'il écrivait son drame. Aussi, les idées qui l'ont hanté depuis près de trois ans et qui ont produit *Brand* vont encore déterminer le sujet de son œuvre prochaine, mais la couleur, loin d'être sombre, en sera riante et gaie.

POÈMES ET DISCOURS

PARTIE

Les derniers de nos hôtes
reconduits à la grille,
le vent de nuit emporte
la fin de nos adieux.

Mille fois plus déserts
sont jardin et maison,
où des chants délicieux
m'enivraient tout à l'heure.

Ce n'était qu'une fête
précédant la nuit noire ;
elle n'était qu'un hôte,...
et elle n'est plus là.

MOTIF DE CONFIANCE

Mes vers ont fait résonner le tocsin
sur le pays ; nul n'en fut effrayé.

J'avais fait mon devoir ; je m'embarquai,
et quittai le cher Nord sur un vapeur.

La brume nous retint au Cattegat ;
nul ne dormit, cette première nuit.

Le salon fut un vrai conseil de guerre ;
on discutait la chute de Dybböl.

On examinait tout, on racontait
les beaux hauts faits des jeunes volontaires.

Tel avait vu son neveu le quitter, —
dix-huit ans ; tel perdait son employé.

Bref, tous souffraient un peu ; c'est naturel ;
car on coopérait, en quelque sorte.

Sur le sofa, juste sous l'abat-jour,
était une dame âgée, ferme et crâne.

A elle s'adressaient des voix nombreuses ;
tous voulaient de leur mieux la consoler.

Les femmes, soupirant, geignant, disaient
leurs craintes pour elle et son fils unique.

Je la vois encor, calme, hocher la tête,
sourire et dire : oh, pour lui je suis sûre !

La femme aux cheveux d'argent était belle
avec sa foi fortement implantée.

Un feu courut dans ma moelle et mon sang,
et ranima mon courage abattu.

« Ton peuple n'est pas mort, bien qu'il sommeille ;...
en ce prodige il vit : foi de la femme ! »

Mais je l'ai vue ensuite plus habile
à gouverner sa vie qu'à la comprendre.

Aussi fut-elle une énigme pour moi.
D'où provenait cette sérénité?

L'explication était simple : son fils
était guerrier dans l'armée norvégienne.

PUISSANCE DU SOUVENIR

Savez-vous comment à l'ours le dompteur
donne une leçon qu'il n'oublie jamais?

La bête est liée dans un grand chaudron,
ensuite on allume un feu vif dessous.

Cependant, sur l'orgue de Barbarie,
il joue à l'ours l'air : « Sois heureux de vivre ! »

L'animal est hors de lui de douleur,
ne peut se tenir, il lui faut danser.

Et si on lui joue, plus tard, le même air,
une frénésie de danse le prend.

J'ai été aussi, moi, dans la chaudière,
avec feu ardent, musique bruyante.

Je m'y suis brûlé bien plus que la peau ;
c'est un souvenir qui ne peut périr.

Et dès que l'écho de ce temps-là gronde,
je me crois lié dans la cuve rouge.

Ça m'élance sous les ongles des pieds,
et je danse alors sur les pieds des vers.

CHEZ MOI

La maison est sans bruit, la rue déserte.
Je suis assis, l'abat-jour sur la lampe ;
des ombres douces flottent dans la pièce ;...
les enfants entrent, saluent gentiment
sous la fumée diffuse du havane.

Ils entrent à la file, enfants ailés,
mes filles et mes garçons turbulents,
le rose aux joues, comme sortant d'un bain.
Quel mouvement, et quels ébats joyeux
à parcourir tous les charmants royaumes.

Mais quand le jeu était le mieux en train,
je regardai par hasard le miroir.
On y voyait, paisible et grave, un hôte
aux yeux plombés, au gilet boutonné,
et en pantoufles, si je ne me trompe.

Un poids tomba sur la bande agitée ;
voici que l'un met son doigt dans sa bouche,
un autre est planté là comme une souche ;...
on sait que les gamins les plus hardis
s'intimident devant les étrangers.

LA GORGE DE MONTAGNE

Au ciel noir la nuée creva,
bientôt la gorge fut torrent.

Le flot d'orage, en grossissant,
bouillonne, mugit, chante et crie.

Le vent souffle et l'orage passe,
le fleuve n'est plus qu'un ruisseau.

La poudre d'eau s'irise et bruit;
froufrou de perles sur les feuilles.

Par un jour brûlant... comme avant,
le fond pierreux gît là tout sec.

Mais ça chantonne encor : murmures,
bois mort craquant, feuilles froissées.

De loin, on dirait l'eau qui court.
Moi-même ai rêvé là un soir.

UN CYGNE

Mon cygne blanc
muet et paisible,
nul trille ne révélait
une voix de chanteur.

Protecteur inquiet
de l'elfe qui dort,
toujours aux aguets
tu glissais sur l'eau.

Mais en dernier lieu,
quand yeux et serments
n'étaient que mensonges,...
alors, ta voix donna !

Les chants qui naissaient
ont marqué ta fin.
Tu mourus chantant.
Tu étais donc cygne !

UNE ÉGLISE

Le roi bâtissait
à pleines journées.
Quand la nuit venait,
le trold transformait
tout à la baguette.

L'église monta
jusqu'à la flèche ;
par l'œuvre du roi
et le jeu du trold,
elle eut double style.

Mais les bonnes gens
entrèrent contents ;
car l'œuvre de jour
et l'œuvre de nuit
forment bien un tout.

L'ASSASSINAT D'ABRAHAM LINCOLN

Un coup de feu tiré là-bas, à l'ouest,...
et voilà l'Europe ébranlée.
Quelle vie a été soudain soufflée
à la gent aux habits brodés !
O vieille Europe à l'ordre rectiligne,
où tout est réglé par la loi,
toi réputée sans tache ni souillure,
dont la vertu s'indigne de tout mal,
tu as étrangement pâli !

Sur les cachets de deuil sont gravés aigle,
licorne, et autres animaux ;
le paquebot fait dérouler le câble,
les dépêches vont pullulant.
Le magnat du coton, bouffi d'orgueil,
et tout le pays du mensonge,
prenaient déjà le vert rameau de paix,
quand tonna ce seul coup de revolver,
et il tomba, lui, l'homme unique.

Et vous avez eu peur. Conseil d'Europe,
est-ce bien là ce qui convient?

Acte de Prussien, exploit de Dybböl,
  le monde a vu cela déjà.
Jamais corbeau ne déchire son frère ;...
  vous vous rappelez la Pologne?
Et les marins anglais à Copenhague?
Le tombeau de Flensborg? Et Sönderborg?
  Pourquoi s'indigner aujourd'hui?

Pour ce rouge rosier qui croît là-bas,
  dont la floraison vous effraie,
l'Europe avait procuré son greffon,
  l'Occident son fertile humus.
Vous avez cultivé le plant robuste
  qui vient de rougir l'Amérique ;...
ce sont vos propres mains qui ont noué
le ruban du martyre rouge sang
  sur la poitrine de Lincoln.

Promesses oubliées et violées,
  feuillets de traités arrachés,
serments d'hier aujourd'hui rompus, sont
  l'engrais dont vous fumez l'histoire.
Et, tranquilles, vous espériez quand même
  une moisson de noble sorte.
Votre semence germe. Elle flamboie !
Surpris, vous hésitez,... car votre champ
  n'a que stylets au lieu d'épis !

Quand la loi siège au piquant du poignard,
  et le droit réside au gibet,

plus proche et sûre est l'aube triomphale
 qu'ici, où l'on tue par les mots.
Une volonté veille, rend l'arrêt,
 brise tout abri de mensonge ;...
mais le ver doit d'abord vider l'écorce,
et aussi l'époque se travestir
 en sa propre caricature.

Un démon au pouvoir éternel règne.
 Essayez donc de le braver !
La Maison d'Or a dû tomber en ruines,
 la statue de Néron crouler.
Mais le crime romain devait d'abord
 se propager d'un pôle à l'autre,
le tyran avoir son apothéose,
les empereurs dresser leurs statues d'or
 au Capitole comme dieux.

Alors, tout s'écroula ; cirques, palais,
 temples et forêts de colonnes,
voûtes et arcs, tout fut foulé, brisé,
 sous les sabots ferrés des buffles.
Puis on bâtit à neuf sur le vieux sol,
 et l'air fut pur pendant un temps.
Aujourd'hui s'annonce une renaissance ;
du sol fongueux une peste s'élève,
 et tantôt souffle ici, ou là.

Mais si nous traversons des fonds putrides,
 je ne pousse pas les hauts cris

à toute fleur vénéneuse qu'on voit
en nombre sur l'arbre du temps.
Le ver n'a qu'à creuser. L'écorce vide,
murs et toit choiront d'autant mieux.
Laissez le « système » se parodier ;
l'arrêt vengeur viendra d'autant plus vite
clore cette ère de mensonge.

DISCOURS PRONONCÉ A L'INAUGURATION DU MONUMENT ÉLEVÉ SUR LA TOMBE DE P.-A. MUNCH A ROME

le 12 juin 1865

MESDAMES, MESSIEURS,

On m'a demandé de dire quelques mots à l'occasion de ce monument qui vient d'être élevé ici sur la tombe de mon compatriote décédé.

Autant que je peux voir, à peu près tous les Suédois et Danois qui pour le moment se trouvent à Rome, sont ici présents. Ceci ne dépasse pas mes prévisions ; car s'il est un fait où la fraternité scandinave s'est jusqu'ici manifestée vivante et vraiment existante, c'est bien cet inaltérable empressement à participer aux fêtes, les uns des autres.

Mais il y a longtemps que le séjour à Rome m'a enlevé le préjugé, certes pardonnable, que la disposition d'esprit unitaire scandinaviste est chose inimaginable, sauf lorsqu'elle est liée à des solennités internationales. Pourtant, cela se comprend, nous ne sommes pas ici torturés par les trivialités de la vie quotidienne, qui usent et amollissent,

et nous ne sommes pas davantage menacés d'avoir à prendre ces grandes décisions qui autrefois, d'après le témoignage de l'histoire, exaltaient et trempaient les peuples aussi bien que les gens, mais qui à notre époque causent un autre effet.

Quoi qu'il en soit, je vous remercie, au nom de mes compatriotes et au mien, d'être venus ici, car je suis certain que votre présence est plus qu'une forme de politesse. Tous, vous avez connu le défunt, au moins de nom ; ses œuvres se trouvent chez vous, elles se trouvent au moins sur les rayons de notre bibliothèque ; un grand nombre d'entre vous ont vécu avec lui une partie de leur vie romaine, et je crois qu'il était difficile, lorsque l'on avait été ainsi en relations avec lui, de ne pas l'aimer.

Mes compatriotes entourent naturellement sa mémoire de tout le respect qu'elle inspire à tout Norvégien. Les Suédois, qui ont eux-mêmes une grande, riche, admirable littérature sur leur histoire primitive non moins grande, riche et admirable, savent et reconnaissent ce qu'en Munch la Norvège a possédé, et ce qu'elle a perdu.

Il en va tout autrement avec les Danois. Le nom de Munch n'est pas généralement prononcé avec affection en Danemark. Je m'en suis par moi-même aperçu, je m'en suis aperçu souvent, et cela m'a fait de la peine. Mais je crois qu'en ce cas, comme il arrive si souvent, c'est plutôt par le bavardage que par une claire et consciente notion de la vraie position de la question, que l'opinion se répand dans la foule. Lorsque j'ai demandé aux Danois : Qu'est-ce donc au juste que vous avez contre Munch? on m'a presque toujours répondu : Nous avons contre lui d'abord sa théorie des migrations, d'après

laquelle nous autres Danois, nous serions d'une autre origine primitive que les autres habitants de la Scandinavie, puis, nous avons contre lui son conseil au Danemark de se faire l'État marin de l'Allemagne.

Sur le premier point, je me contenterai de dire : Laissons cela aux savants ; c'est leur affaire ; on a déjà montré sur ce point une grande sagacité, et il en faudra bien davantage encore avant le moment où il n'y aura plus rien à dire ni pour ni contre. Mais à ce propos je vous dirai une chose, à vous, Danois, et je souhaiterais, dans notre intérêt à tous, pouvoir le dire de façon que ce fût entendu de tout votre peuple : Chassez, chassez par la parole et par l'action morale, chassez au moyen de votre art et de votre littérature, chassez par toute votre manière de vivre, de penser et d'être, ce parti dans votre pays, qui se sent, par de si étranges liens de sympathie, attiré vers le Sud, ce parti dans votre pays, qui ne fait rien sans avoir les yeux fixés vers le Sud, comme vers un pays d'alliés, un pays d'origine, donnant presque ainsi, pour un profane, une sorte de preuve que, du moins pour un certain nombre d'entre vous, il pourrait y avoir quelque chose de vrai dans la théorie de Munch. Voilà quelle serait la manière la plus digne de protester ; et si l'affirmation de notre défunt historien contribuait pour une petite part à vous y inciter, le temps pourrait venir, peut-être, où vous, comme nous, remercierez Dieu qu'il ait lancé sa théorie, même s'il apparaissait dix fois qu'elle était une erreur.

Que son conseil au sujet de la position que votre pays devrait occuper en Europe vous ait irrités, je le conçois ; mais c'est une inconséquence de lui témoigner pour cela de la haine, alors surtout que vous continuez, avec cette

bonhomie particulière à votre nation, à ouvrir vos bras et vos cœurs aux nombreux Scandinaves corrects, comme on dit, parmi les peuples frères, qui, eux, ne vous auraient certes jamais donné un conseil brutal et choquant dans la forme, comme l'a fait Munch, mais qui, en vous abandonnant au bon moment, lorsqu'à l'heure du péril commun on se serait attendu à les trouver, ont contribué en fait à vous pousser lamentablement loin sur la route que vous trouviez si mauvais que Munch vous indiquât comme la plus avantageuse.

Ce que Munch a exprimé était sa conviction au moment où il l'exprima, j'en suis convaincu, et cela devrait adoucir votre humeur. Venons-en — je dis cela pour vous tous, Suédois, Danois et Norvégiens, — à ce qu'enfin la vérité préside à notre vie commune ; nous avons vu où mènent les fleurs de rhétorique. Nous avons jusqu'ici, dans nos contacts entre nations, circulé discrètement comme des diplomates, nous avons échangé des formules de politesse, nous avons été délicats comme un parfum, et c'est seulement lorsque la partie sérieuse de la fête allait commencer que nous avons reconnu ce qu'avait été tout cela — une vapeur, rien de plus.

On a pris l'habitude, en Norvège, de dire de Munch qu'il était inconséquent, et à l'étranger, on l'a répété. Mais on peut comprendre cela de bien des manières. Un homme d'État, ou bien, en général, un homme qui a une œuvre une, certaine, immuable, à accomplir, peut dire que nul orage ne le détournera de son chemin, — et si l'homme est aussi fort que sa parole, nul orage, en effet, ne le détournera de son chemin.

Mais celui qui se livre à la recherche scientifique ne

peut pas, ne doit pas ainsi parler. Le chemin n'est pas jalonné devant lui ; il faut qu'il se l'ouvre à travers fourrés et fondrières ; il lui faut souvent revenir sur ses pas et prendre un nouveau point de départ pour atteindre le but, qu'il ne peut pas d'avance arbitrairement poser, et qu'au contraire la recherche lui fera péniblement découvrir. En ce sens, Munch a été inconséquent, je le dis à son honneur ici sur sa tombe.

Je peux donc croire, je pense, que nous sommes tout de même tous réunis ici, en somme, dans une sympathie commune et un respect commun pour la mémoire du défunt.

Ce n'est pas son pays qui a placé sur sa tombe la pierre dressée là ; elle provient d'un petit groupe de ses amis. Mais je veux espérer que l'État suivra. Je veux espérer que l'État lui élèvera au pays, parmi nous, comme signe visible de notre souvenir, un monument aussi digne, en son genre, que celui qui indique ici sa tombe.

Je sais que nombreux sont ceux qui pensent, chez nous, que l'on a fait énormément, au cours de sa vie, pour l'aider aux frais de l'État dans son œuvre scientifique. C'est là un malentendu contre lequel je proteste ici. L'État a fait son devoir, rien de plus. Le malentendu provient de ce que l'État, dans la plupart des cas du même genre, fait beaucoup moins que son devoir. Ainsi est abaissé le niveau de ce que l'on doit légitimement exiger.

Tant que les puissances gouvernementales se considéreront comme appelées seulement à veiller à *la prospérité de la société d'État*, et ne mettront pas au même rang le développement de la *vie nationale*, elles n'auront rempli qu'une moitié de leur tâche, et non la plus essen-

tielle. Des *États* comme les nôtres ne peuvent pas se défendre par leur prospérité matérielle, mais des *nations* comme les nôtres peuvent, si elles accomplissent leur œuvre au service de la civilisation, de la science, de l'art, de la littérature, acquérir un droit à l'existence, droit que la force et la violence, l'histoire nous le montre, n'ont jamais affronté qu'avec hésitation.

L'homme privé, chez nous, a, dans la mesure de ses forces, à la fois du cœur et des ressources pour l'action qui tend à soutenir, élever notre vie intérieure, nationale ; ceci, je dois le reconnaître par ma propre expérience, avec reconnaissance, et je pense que plusieurs de mes compatriotes, ici, peuvent en dire autant pour leur compte. Mais l'État, comme tel, considère encore chez nous la libre recherche scientifique, l'art et la littérature seulement comme des ornements, non comme des colonnes et des poutres de l'édifice. Il devrait être temps maintenant que cette situation humiliante prît fin. L'homme qui, dans une nation, accomplit l'œuvre intellectuelle, a le droit de porter la tête haute ; il a le droit de protester lorsque pour sa tâche il lui est offert seulement une partie du surplus que laisse la satisfaction des besoins matériels de l'État, et seulement si ces besoins laissent en effet un surplus.

Cela ne peut pas continuer ainsi. Je veux espérer que les graves et tristes événements de ces derniers temps ont ouvert les yeux sur le fait que c'est la puissance de la *nation* et non de l'État, qui sauve, si l'on peut être sauvé, — et il y a là une indication pour toute société d'État qui veut préserver sa propre existence, et qui ne peut s'appuyer sur la supériorité de la force.

Je veux donc aussi espérer que notre gouvernement, à titre d'initiative parmi tant d'autres qui témoigneront à l'avenir d'un programme plus élevé, dressera chez nous un monument à Munch, digne de son pays, de lui-même et de son œuvre.

VERS D'ALBUM

Je t'appelais mon bon présage,
te nommais mon étoile.
Tu fus en effet, c'est bien vrai,
présage heureux, qui vint,... partit ;...
étoile..., oui, étoile filante.
qui s'éteignit au loin.

DANS L'ALBUM D'UN COMPOSITEUR

Orphée aux sons purs souffla
feu aux rocs, esprit aux fauves.

Les rocs, nous n'en manquons pas.
Notre faune est riche aussi.

Joue, que les rocs étincellent !
Joue, et donne une âme aux bêtes !

BRAND

LE « BRAND ÉPIQUE »

AUX COMPLICES

Mon peuple, mon si beau pays natal au Nord,
où par les fjells neigeux le soleil est bloqué,
où la marche est barrée par les rocs et le fjord, —
et l'aile de l'esprit par de pires obstacles,
je m'en vais te chanter une sombre chanson,
comme poète norvégien, ma dernière, peut-être ;
car tout poète chante une fois seulement,
quand le psaume est chanté sur le cercueil du peuple.

Et l'agonie a commencé. J'aperçois un cadavre ;
monstrueux, pareil à l'immense Ymer, il gît
et répand par les champs et les côtes la peste,
épidémie commune aux grands et aux mendiants.
Couvrez le mort de tous les drapeaux de Norvège !
Jeunes gens, tout au fond de la mer, jetez-le !
Là où le Jarl défit la flotte de Jomsborg,
le corps géant sera le mieux enseveli.

Ne garde pas ce mort plus longtemps, insensé,
comme Harald gardait le corps de sa Snefrid ;

ne crois pas, comme lui, voir des roses aux joues,
et entendre le cœur sous l'étoffe de toile.
Mentir ne suffit pas pour que le mort revive.
Ce qui est mort dans les ténèbres doit descendre.
Une seule mission revient aux morts : s'offrir
pour être l'aliment des semences nouvelles.

Et ce jeu de mensonge avec ce qui est mort,
toi-même l'as joué tant de longues années ;
jeune, il fut ton péché, en l'âge mûr, ton crime.
Et c'est pourquoi ton avenir est condamné.
Même peine, pourtant, ne peut frapper chacun ;
son poids doit retomber dix fois plus lourd sur ceux
qui dans le ban du peuple sont au premier rang, —
surtout, cent fois plus fort elle frappe tes skaldes.

Car nous avons flatté les siècles abolis,
et fardé le cadavre des temps vigoureux,
et, pour la joie de nains, paré des lourdes armes
des vaillants tous les murs du hall des souvenirs.
En notre nuit, nos chants disaient le jour passé,
oublieux d'agiter cette grande question :
a-t-il le droit de prendre un tel trésor, celui
à qui manque la main pour lever l'héritage?

Or, sur tout le pays un silence s'abat.
Une atmosphère lourde enveloppe les fjells.
On dirait qu'un poison traître a été mêlé
aux sources de la vie du peuple, par magie.

Tel des oiseaux qu'attriste le ciel obscurci,
je vois mon peuple épars, en attitudes mornes ;
il a les muscles mous et la moelle sèche
par ce sombre midi qui fait gris val et côte.

Un skalde suit le flot du courant populaire.
Il faut que sa bannière, il est vrai, flotte en tête ;
mais il *veut* et il *doit* aller tout droit au but,
là où le temps montre le mot de son énigme.
Par son chant les désirs du peuple se révèlent ;
il en avoue le crime, en clame le remords,
exhale son angoisse, — à ses besoins secrets
il donne voix. Et c'est pourquoi il est poète.

Oui, j'ai donc détourné ma vue et mon esprit
de nos sagas, notre passé aux âmes mortes,
de nos rêves menteurs, où luit un avenir ;
et j'entre dans le monde embrumé du présent.
Je veux errer aux bois de sapins solitaires,
lourd de la pluie tombant sur le manteau humide,
un soir d'automne sombre ; il cache bien l'opprobre,
et endort les chagrins, les miens et ceux des autres.

Mon poème est pareil au coteau de bruyère
qui monte en pente douce au-dessus d'une ferme.
Par delà le versant — rien ne gênant la vue —
on voit se détacher, nettes, les blanches cimes.
Bas, pour le chant, j'ai accordé mon tympanon :
mais le son prend éclat par des cordes secrètes.
Dans le poème est donc un poème caché, —
et celui qui comprend *cela,* comprend le chant.

AU TEMPS DE L'ADOLESCENCE

C'est un samedi soir de paix et de silence,
cette paix merveilleuse, à chacun familière, —
cette paix reposante et pleine de douceur,
quand le soleil est bas, après six jours œuvrés,
cette paix qui ressemble au sentiment d'attente
qu'on a dans la maison en allumant la lampe,
lorsque la table est mise et le dîner tout prêt,
et l'heure sonne, et les invités vont venir.

Au fond du fjord, voilée par la brume solaire,
au milieu des jolies villas d'été s'étend
la grande ville, blanche, étincelante et neuve :
un enfant de ce temps en gala du dimanche.
Sur le port et la baie flottent des banderoles,
et l'on voit les vaisseaux en foule, par rangées, —
mais une flèche est seule à monter vers la nue,
et désigne celui qui lui donna son nom.

On dirait que la vie, en sa marche hâtive,
n'a laissé qu'un seul doigt pour indiquer le ciel —
que les gens n'ont bâti que dans le bas grouillant
en vue de mille buts de plus grande valeur ;
car voyez cette ville, elle prend embonpoint,
dans la grasse vallée à l'aise elle s'étale,
à cet effet elle a toujours des bras sans nombre,
et sans cesse elle croît, — mais non pas en hauteur.

Lorsqu'on voit ce pays du haut des grands coteaux
qui s'élèvent au nord du fond de la vallée,
des îles verdoyantes émergent du fjord,
bercées comme des fronts de tritons couronnés.
Mais en arrière, allant du côté opposé,
la pente descend vers une région fermée,
avec forêts, lac d'eau douce, torrents rapides,
ceinture de sommets abrupts et de bruyères.

Sur la crête d'où la double vue apparaît,
deux garçons de douze à treize ans sont étendus.
L'automne vient. Il n'y a plus que blé coupé
dans les champs, et l'on est en train de le lier.
Mais le soleil est encor chaud comme en été,
les arbres ont leur frondaison, bien que jaunie,
et l'école a congé, c'est le samedi soir;
c'est pourquoi notre couple est étendu sur l'herbe.

L'un de ces deux était un blondinet, — de ceux
qui regardent le monde avec des yeux très vifs,
profonds, un peu petits, mais hardis, légers, ivres
de soleil, bien faits pour réussir en riant.
A l'ombre du chapeau placé sur son oreille,
il tenait ses deux mains croisées sous son menton,
et, couché sur le ventre, à l'aise, il contemplait
montagnes, fjord et ville, où le soleil ardait.

Et l'autre était assis, dos tourné au soleil.
Il regardait au nord, vers la région fermée
où le torrent bondit, les charbonnières fument,
et le lac s'assombrit dans le soir qui pâlit.

On entend le marteau d'une forge, très loin,
et, sous la chute d'eau, les battements des roues.
Une prame s'avance à lents coups d'avirons ;
vite, vole sur l'eau un seul canard sauvage.

Pourtant, à cette vue il ne se plaisait guère,
à peine savait-il même ce qu'il voyait.
Assis, et un genou plié contre le buste,
par bribes il sifflait une chanson quelconque.
Sa pensée paraissait errer à l'aventure,
comme s'il oubliait lui-même qu'il chantait, —
on eût dit qu'au delà de ce qu'il regardait
sa vision percevait un spectacle caché.

Il était un de ces enfants qui ont l'air vieux, —
qu'après la classe, en vain, la troupe turbulente
des camarades cherche à entraîner au jeu, —
muets témoins qui se suffisent à eux-mêmes.
Ses cheveux noirs étaient peu touffus, longs et plats ;
les muscles du visage étaient saillants, tendus ;
pourtant, ses traits étaient empreints de gravité.
On pensait à celui qui veut, mais sait attendre.

Un nuage blanchâtre monta sur la ville,
puis un autre, et les détonations suivirent,
ville et baie sont bientôt cachés par la fumée,
c'est comme un corps de cerf-volant qui les recouvre.
Cela fit tressaillir l'enfant aux cheveux blonds ;
il se mit à compter : « seize, dix-sept, dix-huit... »
et continua jusqu'au silence du tonnerre...,
puis, il cria : « Regarde ! la frégate part !

« Ils ont de la musique à l'arrière. Quel bruit !
Regarde à l'étambot comme jaillit l'écume !
Quelle vitesse ! Non, la cloche n'aura pas
sonné demain matin, qu'elle sera au port.
Dis donc, si on était chez moi. Si l'on pouvait
aller avec les autres, et monter à bord.
On a des forêts de grands hêtres, là-bas,
et la ville est située au fond du large fjord.

« Oh, là-bas, au delà des coteaux qui bleuissent
de ce côté du fjord, c'est bien beau, je t'assure.
Mon père a sa maison, où la pente descend,
exposée au midi, vers une baie boisée.
Le dimanche matin, c'est délicieux, chez nous.
Surtout pendant l'été, n'est-ce pas, tu comprends.
Sur la table, la Bible illustrée est sortie,
et tout le monde a mis ses habits les plus beaux.

« Les portes vitrées sur le jardin sont ouvertes,
on a jeté sable et genièvre sur les marches,
le drapeau est hissé sur le mât de la haie,
le berceau des rosiers est tout rouge de fleurs,
et aux pigeons on a donné des petits pois ; —
il y en a un bleu qui est tout familier.
C'est nous qui leur offrons ce banquet. Dans la grande
véranda de l'entrée a lieu la réception.

« Dans le couloir est un brick avec mâts et voiles.
Ses cuisines soufflent même de la fumée.
Nous voulons jouer avec. Puis arrive tante,
amenant les enfants de la ville en visite.

Il y a un vieux qui les conduit d'habitude ;
sa voiture est très grande et large, toute jaune.
Longtemps avant qu'ils soient en vue, on les entend ;
et si l'on va au-devant d'eux, on monte avec.

« Puis toute la journée nous sautons au jardin
et jouons à la chasse autour du grand berceau.
Et tante a une fille ; — oh, qu'elle est intrépide ;
elle s'appelle Agnès ; jamais on ne la prend.
A dîner, on a du rôti aux confitures,
et nous devons manger à la table des grands ; —
mais le plus amusant vient après ; alors, mère
et père et tante sont toujours de la partie.

« Le soir, quand il est tard, la voiture s'avance ;
aucun ne veut partir, car personne n'est las,
mais c'est long jusqu'en ville, et ils ont à rentrer,
nous pouvons les accompagner jusqu'au tournant.
Là, nous disons bonsoir, et ils peuvent trotter.
Quel calme. Que la brume est blanche sur les prés.
Le râle de genêt chante sur la colline.
Mais maman nous appelle. Il faut aller au lit. »

L'autre, toujours le dos au soleil, écoutait.
Il se tourna légèrement vers son ami,
et dit : « Raconte-moi encor de ces histoires
de là-bas, — avant ton arrivée à l'école.
Fais bien attention de te rappeler tout.
Ce que tu as rêvé, ne l'oublie pas non plus. —
Mais, tout d'abord, dis-moi, est-ce que c'est l'usage,
qu'on joue avec sa mère, au pays d'où tu es? »

Et l'ami raconta toutes sortes de choses
comme elles lui venaient à l'esprit, en désordre.
L'autre le regardait avec des yeux aigus,
comme s'il eût voulu voir tout au fond de lui.
Soudain, il rit, criant : « Non, tu peux t'arrêter !
Je n'en crois rien, quand le prêtre l'aurait juré.
Tu l'as lu quelque part, ce que tu me dis là !
Fi, c'est mensonge, pur mensonge à chaque mot ! »

Il s'étendit sur le dos, l'esprit hérissé ; —
la paume de sa main lui soutenait le cou ;
il glissa son bâton dans sa mentonnière
et fit tournoyer son chapeau en larges cercles.
Il regardait en l'air tout en jouant couché.
Mais bientôt — comme si le jeu lui parût vide, —
il jeta son bâton, se tournant à demi,
et désigna le Nord par delà les collines :

« Un foyer, c'est toujours situé loin au Nord »,
dit-il, faisant à peine attention à l'autre,
puis, écartant les longs cheveux noirs de son front,
il répéta la phrase échappée de sa bouche. —
« Un samedi soir, — mots qui ont un son de cloche ;
un chant — mot où l'on sent les aiguilles de pins ;
mensonge — mot pour caresser, comme la soie ;
un foyer — mot toujours barré vers le midi.

« Voici que je peux voir, il me semble, un foyer.
C'est en hiver. Pas de neige, mais un froid sec.
Sur la grève est couché un vaisseau crevassé.
Au haut du fjell à pic, le bord du névé brille.

Comme le fjord s'étale triste et sombre ! Il dort.
Les grands nuages noirs peuvent s'y reconnaître. —
Qu'il serait bon de s'envoler et d'être libre. —
Mais il n'y a personne qui puisse s'enfuir.

« Au foyer, quels affreux rêves on peut avoir !
Je connais un garçon qui rêva tant, qu'enfin
le soleil, les chansons, pour lui n'existaient plus, —
et tout, en son foyer, lui devint étranger.
Car de son rêve il ne pouvait se détacher,
fasciné comme on l'est devant un tourbillon,
et le gamin y regardait, fixant les yeux,
et tournait avec lui — —. Son rêve, le voici.

« C'est un soir de Noël, il est couché, malade.
Il sent son front serré dans un cercle de fer ;
ses tempes battent fort, ses bras sont las et mous ;
de la glace et du feu lui coulent dans les veines.
Sa mère est dans la chambre à côté, plus malade,
et dans la troisième on entend quelqu'un qui râle.
Son père y est couché, tout tordu par la goutte ;
et des trois, c'est celui qui est le plus malade.

« On a été très occupé tout ce jour-là ;
Car le prêtre est venu, ainsi que le docteur.
tout est calme à présent, comme avant une fête ;
un bruit de cloche, seul, se répand sur le fjord.
Elle sonne Noël, et le garçon l'écoute
les yeux fermés, tout en sueur et grelottant.
Alors il entendit qu'on entr'ouvrait la porte ; —
silence, et puis — il entendit que l'on pleurait.

« C'était la vieille bonne, entrée à pas de loup,
qui devait croire son sommeil lourd et profond.
Il perçut des pleurs qui tombaient ; puis ce soupir :
« Voilà ton père mort, maintenant, pauvre insecte ! »
Elle arrangea son lit que l'on n'avait pas fait
depuis longtemps, tapota doucement sa joue,
remonta l'oreiller, tendit la couverture,
et se glissa dehors, légère comme un souffle.

« La pendule sonna pendant qu'elle était là.
Ses pensées bouillonnaient comme un torrent fangeux.
Il voulut discerner, — mais c'était difficile, —
ce qu'il y avait là de vrai, ou de rêvé.
Il dormit, et rêva qu'il était éveillé, —
qu'il faisait sombre. Il appela ;... pas de réponse.
Il perçut vaguement, lueur dans le brouillard,
ce que la bonne avait murmuré sur son père.

« Voici que dans son rêve il est levé, debout.
Personne ne venant, il voulait voir lui-même.
A tâtons, frissonnant de tout son corps, il sort ;
les genoux lui manquent, les oreilles lui tintent.
Il rêve que l'âtre est tout sombre, et s'est éteint. —
que tout le monde dort, qu'il est tard dans la nuit.
La chambre de son père est éclairée, pourtant ; —
il va de ce côté, met la main au loquet.

« Longeant le mur, il se faufile et gagne un coin. —
Deux chandelles brûlaient à chaque bout du lit.
Le père est étendu sur le dos, et il tient
serré entre ses mains sur sa poitrine un livre.

Son visage paraît plutôt jaune que pâle ; —
il a la peau tendue, ses poignets sont tout minces ;
ses jambes allongées ressortent, lamentables ; —
sur elles tombent mollement les plis du drap.

« C'est silencieux et froid comme dans une église.
L'enfant reconnaît l'odeur de la toile moite.
Mais il entend des pas légers dans le couloir ; —
quelqu'un vient à la porte et veut l'ouvrir sans bruit.
Il tressaille, effrayé, regarde autour de lui,
et se recule dans son coin le plus qu'il peut ; —
à ce moment, il crut voir entrer une femme
en chemise de nuit, un bougeoir à la main.

« Elle alla vers le lit. Il vit qu'à chaque pas
elle était chancelante, et son corps s'affaissait ;
sa main levée faisait ombre sur sa figure ;
il pouvait percevoir comme elle haletait.
Soudain, elle leva le bras, tout droit et raide, —
et cria, d'une voix au son comme étranglé :
« Voilà pour toi, pour toi qui as gâché ma vie ! »
Sur quoi, elle donna une gifle au cadavre.

« C'était une journée de travail qui semblait
achevée par l'affront à la tête du mort.
Elle se retourna, et partit, — la lumière
tomba sur un visage qu'il connaissait bien.
Deux tels êtres l'avaient effrayé, avant même
qu'il eût pu exprimer la terreur en paroles.
L'un était l'aigle sur la porte du stabbur.
Mais elle ressemblait plus encore à sa mère.

« Il s'éveilla, trois jours après, fort comme acier.
Son père était bien mort, mais le reste était rêve.
Il n'en dit pas un mot. Les filles cousaient toutes
des robes noires ; — on fut paré pour le deuil.
Et le tailleur du patelin vint le matin ;
il fallait habiller le garçon ; quelle joie !
Puis, pour la ville on part en poste. Tout est calme.
On prend son café sans parler, c'est deuil, on chôme.

« Le cercueil arrive un soir. Il est cher et beau.
Avec de l'argent sur le couvercle, il me semble.
Et de la ville il vient des coiffes crêpées neuves,
du feuillage est partout acheté pour couronnes.
Puis, les aiguilles de sapin. Quand tout fut prêt,
la maison de la veuve exhala tant d'odeurs
d'aiguilles, de feuillage et de fleurs, que l'enfant,
depuis lors, a trouvé que l'été sent la mort.

« Ce fut enfin l'enterrement. Barque après barque
à la rame amenaient les gens de la paroisse.
La maison s'emplissait de pleurs mi-étouffés ;
dans la grand'salle était placé le noir cercueil.
Devant le cortège assemblé, le prêtre y dit
les souffrances, la mort, le repos de la tombe ;
mais il peignit le deuil de la veuve, surtout,
et les femmes pleuraient... mais le garçon riait.

« Il en rit bien des jours, — en cachette, s'entend.
Un jour, pourtant, il rit à crier jusqu'au ciel.
Ce fut cette fois où, suivant son habitude,
ayant pris les journaux arrivés de la ville,

il put, au numéro daté du sept janvier,
lire sous une croix, et dans un cadre noir :
« La veille de Noël, le vingt-quatre décembre,
la mort m'a séparée de mon époux aimé. »

« Comme elle fut active, aussitôt sur ses jambes !
Depuis le grand matin jusque bien tard le soir,
elle allait, occupée à tous soins du ménage,
mettait la main à tout, à nul ne se fiait.
Et tout se trouvait fait en silence, et en hâte,
comme par un malade que ronge un devoir ;
elle semblait avoit la terreur du repos,
de la nuit, et de tout ce qui porte à penser.

« Il y avait à la maison un petit chien
tacheté, que l'enfant aimait de tout son cœur.
Il arriva qu'un jour, vers la fin du printemps,
le garçon s'amusait avec le petit chien.
Ils étaient sur le sable, dehors, près du mur,
le chien remuant la queue, l'enfant le caressant ; —
soudain, une lubie lui traversa la tête ;
il se leva, et alla chercher le marteau.

« Il le brandit, le chien grogna, l'enfant frappa.
Le chien roula, hurla, se leva et tomba,
il semblait implorer ; puis il se retira
sous l'escalier en gémissant et boitillant.
A ce moment, comme il n'avait pas nettement
pris conscience encor de son acte barbare,
sort de la porte du stabbur, tout près, sa mère,
grande, maigre, grise, debout, qui l'interprelle.

« Pourquoi le frappes-tu? » criait-elle en colère ;
il trembla ; il sentit ses veines se glacer ;
on sait bien qu'une mère inspire de l'effroi, —
pourtant il se raidit, et releva la tête ;
il tenait le marteau encore renversé,
et dans sa main crispée, il en serrait le manche ;
il répondit, avec un regard de défi :
« C'était parce qu'il a gâché ma vie ! »

SUR LE HAUT FJELL

Une contrée se dresse au pays de Norvège ;
à l'est, elle gravit lentement la vallée,
à l'ouest elle s'abat à pic au bord du fjord.
Cet espace est le morne empire du désert,
où la bruyère brune tient lieu de forêt,
entre les âpres rocs, seule y pousse la mousse,
de son vaste manteau le glacier le recouvre,
là, vit le renne sans alarme et solitaire.

Nul chemin n'est tracé dans ces parages-là,
terre d'égarement pour le pied et l'esprit ;
le névé y tournoie comme fumée d'un feu
de forêt, ou s'étend comme toile plissée,
tantôt des cimes nues font signe au haut plateau,
ou s'enveloppent dans un voile épais de brume ;
bâton ou tas de pierres montrent le chemin
par la gorge, fermée au nord et au midi.

C'était par un matin d'été frais et paisible,
près de l'endroit, sur le large plateau désert,
où le ruisseau, réduit à une double source,
suinte de la tourbière et vers l'est et vers l'ouest. —
Un petit groupe était assis : de gais amis
venus pour un festin avec des jeunes filles ;
la bouillotte est sur l'âtre où brûle la bruyère,
et le vin étincelle à la claire lumière.

Ce doit être des gens fortunés, qui sont là,
car ils ont un cheval, un guide, du bagage,
drapeau hissé, chapeaux que pare du feuillage,
et nappe sur le molleton de la bruyère.
Parmi les jeunes gens, en voici un qui chante ;
il y a comme du soleil dans sa chanson ;
une jeune fille est auprès de lui, légère
comme l'oiseau qui se balance sur l'osier.

Ce sont plaisanteries, rire éclatant par salves,
puis la gaieté s'apaise au moment le plus fort,
les attitudes et propos indiquent bien
qu'une fête d'adieu est l'objet du banquet.
Dans la troupe se lève un homme entre deux âges,
ni vieux ni jeune, mais fort, en pleine vigueur ;
il se tourne vers les deux jeunes gens du groupe,
ce couple dont les fronts s'auréolent de joie.

Frappant son verre plein pour imposer silence,
il rit tout doucement, puis il commence ainsi :
« Notre Seigneur savait très bien ce qu'il faisait
lorsqu'il vous a fait rencontrer dans ma maison.

Maladive on t'avait envoyée de la ville,
Agnès, pour respirer l'air sain de la montagne,
pour humer le soleil, la rosée, les sapins ;
puis il est venu, lui, comme tombé du ciel.

« Il est venu du sud, rentrant de longs voyages,
et portant sur le dos sa boîte de couleurs,
vigoureux, bien portant, hardi et confiant,
et la poitrine pleine de mille chansons.
Il cherchait la beauté, disait-il, sur le fjell,
près du torrent des bois, dans les pins de la lande,
dans la fuite éperdue des nuages au ciel, —
il t'a vue, — et tu fus la source de beauté.

« C'est alors qu'il a peint son plus parfait chef-d'œuvre,
il a peint sur tes joues les roses de santé,
et il a peint deux yeux qui brillent de bonheur,
et aussi un sourire à vous dilater l'âme ;
assez vite j'ai vu que moi, ton vieux docteur,
pour cette cure-là j'étais bien inutile ;
ses chansons valaient mieux que des décoctions,
mieux même qu'un bain dans la nature de Dieu.

« Inutile, ai-je dit? Non, je ne le fus pas ;
car c'est bien moi qui un beau jour l'ai arrêté,
quand il était prêt à partir, le bissac prêt,
et qui lui rappelai un acte nécessaire, —
un acte que, tous deux, vous perdiez de vue
parmi les rêves, dans vos ébats et vos jeux ;
quel acte donc? tout simplement les fiançailles ; —
il avait oublié de demander ta main.

« Oubliée la demande, et la réponse aussi ;
vous jouissiez de l'instant qui vous était donné ;
vous pensiez que le jeu pourrait se prolonger
comme un festin d'été, qui dure un jour entier.
Vous pensiez? Non, vous ne pensiez justement pas,
et surtout pas à édifier votre avenir ;
l'âme chantant, la bouche et les regards riant, —
le temps passait comme en l'ivresse d'une fête.

« Alors il fallut bien que j'agisse, il me semble ;
je demandai pour lui, je répondis pour toi,
je saisis vos deux mains et je les réunis,
l'affaire fut ainsi réglée, et bien en ordre.
Puis, après un festin, qui dura trois jours pleins,
nous escortons le jeune couple à son départ ;
maintenant, mes amis, c'est l'heure des adieux ;
il faut nous séparer ici de lui et d'elle.

« Notre vallée va être aussi calme qu'avant,
le torrent chantera seul sa vieille chanson,
le soleil va baisser, l'hirondelle s'enfuir,
le souvenir ne laissera que son écho ;
ainsi le coudrier jaunit à la chute des feuilles,
tourbière et champs sont gelés, et voilà l'hiver, —
une nuit, — et les champs et coteaux sont tout blancs, —
mais vous, le clair été du bonheur vous attend.

« Vous franchirez d'abord les hauts sommets muets,
et puis vous descendrez au fjord profond à l'ouest,
où le coursier d'Egir, tout fumant, vous prendra, —
sur lui vous rentrerez pour la noce chez vous ;

puis, vous irez ensemble aux pays du midi,
tels de jeunes cygnes à leur premier essor ;
là, vous vivrez la vie d'été, toute de joie,
exquise comme un rêve et belle comme un conte.

« Car le bon vent de l'allégresse sauvera
votre barque voguant sur la mer de la vie ;
au drapeau du bonheur est dû votre serment, —
car au tombeau vous jetterait un ban de deuil ;
tous deux avez été créés, et que la main
qui file les longs fils du destin soit louée,
pour être pèlerins qui chantent sur la route
du paradis, en traversant de beaux royaumes.

« Aussi, en ce matin de dimanche, je veux,
bien que je sois profane et médecin, non prêtre,
exorciser pour vous la douleur et le deuil,
et vouer votre vie aux joies de l'allégresse.
Cinglez donc à travers la foule au grand soleil,
que pour vous chaque nuit scintillent les étoiles,
que vivre soit pour vous comme jouer au chat,
enfants, et en jouant vous trouverez le ciel ! »

Il s'arrêta. Sous les paroles enjouées
la pensée sérieuse épiait comme cachée ;
sur ses yeux il passa rapidement un doigt,
et il vida son verre à la dernière goutte.
Cependant la jeunesse en corps se précipite
et entoure le couple avec des coupes pleines,
tout souci est proscrit, qui pourrait menacer
la frondaison légère entourant leur ménage.

De la langue est rayé tout mot qui ferait naître
la pensée seulement d'un lointain bruit d'orage,
on les couronne de feuillage, et on les sacre
enfants dûment authentiques de l'allégresse.
Et le groupe, de plus en plus impétueux,
fait une ronde sur le tapis de bruyère ;
contre les lutins de nuit on dresse la perche,
tous les elfes de lumière et l'on évoque.

Puis, sur ces agités une torpeur tomba,
la source des transports joyeux était tarie.
Par des poignées de main vigoureuses et calmes,
on dit au couple un long adieu très sérieux.
La troupe, ensuite, alla vers la vallée, à l'est,
le guide, à pas lents, mena son cheval vers l'ouest ; —
mais debout sur le fjell restait, faisant des signes,
le jeune peintre seul avec sa fiancée.

Il brandit son chapeau, elle agite son voile,
pour remercier de tous les adieux qu'on envoie,
et de tous les saluts, plus faibles, qu'ils entendent,
jusqu'à ce que le groupe arrive dans la gorge.
Alors ils se regardent un moment, muets :
grave prolongement de la séparation ; —
mais un tremblant sourire apparut sur leurs lèvres,
tel, dans les bois, le soleil tremble entre les feuilles.

Et ce sourire s'épanouit jusqu'à tenir
tout un monde brillant de bonheur juvénile.
Oubliés, les amis et les adieux du groupe,
comme on oublie le nuage, aussitôt passé.

Ils ne regardent ni devant, ni derrière eux ;
ils ne voient que l'éclat du seul instant présent.
Ils ne voient pas l'oiseau de tempête effrayé
fuir, ailes éployées, du fjord et de la mer.

En sautant, mains unies, comme gais frère et sœur,
ils vont vers l'ouest, sur le brun tapis du plateau.
Il est élancé, souple comme une baguette,
et elle de ses pieds touche à peine la terre.
Elle se dégagea, puis, riant, s'échappa,
lorsqu'il voulut, d'un geste prompt, la ressaisir, —
ils en firent un jeu, la course devint fuite,
et paroles et rires devinrent un chant :

« Agnès, mon délicieux papillon,
je veux te prendre en jouant ;
je tresse un filet aux mailles fines,
les mailles sont mes chansons. »

« Si je suis petit papillon sans tache,
laisse-moi boire dans les fleurs ;
et si tu es un garçon qui veut jouer,
cours après moi, mais sans me prendre ! »

« Agnès, mon délicieux papillon,
voici les mailles tressées,
peu te sert ta fuite voltigeante,
tu seras prise au filet. »

« Si je suis jeune papillon brillant,
le jeu me plaît et je vole,
mais si tu me prends dans la toile du filet,
ne touche pas à mes ailes ! »

« Non, doucement ma main t'enlèvera
pour t'enfermer dans mon cœur ;
là, tu pourras jouer toute ta vie
le jeu le plus gai que tu saches. »

« Non, si je suis papillon libre et joyeux,
la cage ne me convient pas ;
je ne sais si la vie est longue ou courte,
mais la vie de papillon est exquise. »

Ils s'arrêtent soudain. Car ils sont sur la pente
qui se termine à l'ouest en crevasse escarpée.
Ils voient voler le milan bas au-dessous d'eux,
et le guide, prudent, descend de son cheval.
« Avancez lentement ici, dit-il au couple,
et pour vous prémunir contre tout ce qui peut
arriver de fâcheux dans cette gorge-ci,
jetez deux bouts de bois en croix devant vos pieds. »

Le guide précédait, les jeunes gens suivaient
en silence, une peur faisait battre leurs cœurs,
lorsque parfois un coup de vent chassait la brume,
montrant le fond, bientôt recouvert de nouveau.
Collée à lui, telle un enfant peureux, le soir,
elle murmurait : « N'est-ce pas comme descendre
hors la vie, hors la source chaude de lumière,
descendre au plus profond, aux régions de la mort? »

Un nuage se leva, qui avait couvé
dans les plis de l'orage, au sein de la montagne, —

et par delà ce pays d'ombre, au fond du gouffre,
au loin parut un monde chaud et miroitant.
Nulle main ne peut peindre un spectacle pareil ; —
c'était la mer infinie, à perte de vue,
qui scintillait derrière toutes les vallées,
comme l'éternité luit derrière la tombe.

Sur les eaux vastes palpitait l'or du soleil,
les blanches voiles brillantes quittaient la rive,
tels, au front du monde des désirs lumineux,
qui s'enfuieraient vers des régions d'éternité.
Et pour servir de cadre à ce tableau immense,
les murs noirs de l'abîme, un plafond de nuages,
avec, au premier plan, le chaos désertique
opposant ses traits d'ombre à la clarté lointaine.

Mais une brise alors se leva dans le ciel,
et fouetta la mer où les vagues écumèrent.
Le rideau de brouillard de nouveau s'étendit
sur la vision, voilant aux yeux le large espace.
Le sentier descendit plus étroit et abrupt ;
le torrent à côté fit des bonds plus fougueux ;
le mur de roc devint plus noir, et clôtura
la vallée, le désert fut privé de soleil.

Restes d'un monde dévasté, des éboulis
parsemaient le sentier, grands comme des églises,
nulle herbe ne poussait dans ce fond de décombres,
et pas un voyageur ne croisait leur chemin.

Pâle, elle allait à son côté, l'esprit malade,
il entendait son cœur battre dans sa poitrine ;
elle le regarda, comme l'enfant en peine ;
alors il sourit, et à pleine voix chanta :

« Agnès, ma sœur charmante,
dis pourquoi ton cœur bat ?
la montagne ne doit pas t'effrayer ;
tu es dans la maison de ta mère.

Agnès, ma fille de l'air libre, —
nous deux n'avons rien à craindre ;
les enfants sages peuvent aller, le soir,
dans la sombre salle aux revenants.

Tu es dans la salle aux revenants de la mère ;
mais n'aie pas l'esprit angoissé ; —
ton frère t'accompagne en chantant,
et te tient fidèlement la main.

Ne t'effraie pas, quoi que tu entendes, —
hurlements, ou aboiements de chiens ;
ce n'est pas le soir, ni la nuit ;
la vitre est embrumée, voilà tout.

Dehors, le soleil brille, le jour luit ;
bientôt la porte s'ouvrira ;
courage ! traversons en chantant
la sombre salle aux revenants ! »

Le chant du jeune homme a peu à peu écarté
le voile qui troublait la vue de sa compagne.
Elle ne marche plus le cœur serré, tremblante ;
sa bouche est prête à sourire et à fredonner.
Elle prit deux cailloux, jeta l'un au torrent,
et lança l'autre droit au mur à pic du fjell,
où le roc se dressait menaçant, vrai Jutul
de glace pétrifié, à barbe de Moïse.

Mutine et enthousiaste, elle s'écria : « Nixe,
tu peux continuer tes sanglots et soupirs ;
ni l'effroi ni le gel n'auront prise sur nous ;
car, tous deux, n'entendons que les chants de la joie !
Méchant troll de montagne, avec ton front rugueux,
tu auras beau nous menacer quand nous passons,
la voie n'est pas bloquée ; sache que nous allons
vers les jeux et la vie des pays du bonheur. »

Alors du mont résonne une voix de chanteur,
qui roule comme l'orgue emplissant une église.
Elle étend ses larges ondes au loin, et couvre
le fracas du torrent, le bruit de la cascade.
Les enfants du bonheur s'arrêtent sur la route
où ils ont avancé malgré nixe et Jutul ; —
interdits, ils écoutent, les yeux vers la cime
d'où la voix fait gronder les paroles du chant :

> « Seigneur, fais-moi riche en douleurs ;
> écarte toute joie tentante !
> Cingle-moi sous le fouet du renoncement !
> Seigneur mon Dieu, père des cieux,
> apprends-moi à souffrir et à prier !

Apprends-moi à franchir le pays de la chair
sans yeux pour été ni soleil.
Apprends-moi à vouloir plus que je ne peux.
Crie après moi, Seigneur, mon Sauveur,
et plie tant mon esprit, que je vienne !

La terre est comme une nuit d'hiver ;
tous deuils sont étoiles qui brillent,
lumières placées là pour guider qui erre ; —
si elles s'éteignent, je marche abandonné ;
je ne sais personne qui me protège.

Le deuil trône, roi splendide,
en son manteau glacé de lumière boréale.
Suivez-moi tous, dehors, dans la nuit !
Seigneur, Seigneur, ô Dieu du ciel,
apprends-nous à souffrir et à prier. »

La voix sonnait là-haut, d'un sentier serpentant
à travers la pierraille, au sortir d'une combe.
Avec sa gravité de trompe, elle appelait
le troupeau des humains, par monts et vaux épars.
Le couple alors se rappela, non sans regret,
la croix qu'il aurait dû jeter devant ses pieds.
Trop tard. Nulle racine, ici, ne portait branche.
Et vers eux descendit le robuste chanteur.

L'homme, vêtu de noir, avait un fin visage
d'aspect rude, un peu pâle, et le front un peu chauve ; —
essuyant d'une main la sueur sur sa tête,
il s'avançait, tenant de l'autre son chapeau.

Ses yeux faisaient penser à quelque lac à l'ombre,
à quelque chose de profond et de caché.
Il portait un bissac attaché sur le dos
et tenait son bâton bien serré sous son bras.

Il descendait au bourg, comme le jeune couple,
qu'il salua courtoisement à son passage ;
mais il eut dans son geste une hésitation,
comme s'il eût pensé : « Nous connaîtrions-nous? »
Le jeune peintre, ayant conçu la même idée,
avec doute arrêta cet homme dans sa marche,
et demanda : « Brand, est-ce toi que je rencontre? »
Et l'autre répondit : « Oui... Ejnar, est-ce toi? »

C'étaient ces deux amis des années de l'école,
aussi intimes que des frères, autrefois,
qui s'étaient séparés, puis, plus jamais revus,
avant de se retrouver là, presque étrangers. —
Quelle distance entre l'école et maintenant !
Chacun a poursuivi sa route par le monde ;
chacun s'est efforcé à sa façon vers Dieu,
l'un avec ses pinceaux et l'autre dans la chaire.

Ejnar est le premier qui trouve des paroles
pour tous les souvenirs qui dormaient en son âme.
Il prend les mains de son ami comme un butin
qu'avec personne au monde il ne veut partager.
Ensuite, avec l'ardeur fiévreuse de la joie,
il parle du lien noué en cet été,
de tout ce qu'il espère, — et il croit fermement
s'être ouvert le chemin du cœur de son ami.

Mais Brand reste muet. Doucement il dégage
sa main, si chaudement étreinte par l'ami.
Vaguement un frisson fait remuer ses lèvres ;
on dirait qu'en lui-même une lutte se livre.
D'un ton un peu lointain, un peu confus, il dit :
« Certes, cela est bon de se savoir au port.
Tu es peintre, et tu as un nom ; — toutes les routes
sont bonnes, pourvu qu'on suive vraiment la sienne.

« Pourtant, la volonté a deux voies à choisir ;
l'une est à comparer au fleuve navigable ; —
le voyage est alors comme un jeu sur le pont ;
et l'autre est le chemin que tu te fraies toi-même.
Celui-là s'ouvre large à toi et à mille autres ;
celui-ci doit d'un fer hardi être forcé.
C'est à toi seul qu'il appartient de le fouler
avant que les gens voient qu'il conduit à un but.

« Deux sortes d'appel éveillent les dons de l'homme ;
l'un le tente suivant son penchant, son plaisir ; —
on peut dire que l'autre est l'esprit du baptême,
qui ouvre sa poitrine à la langue de flamme,
et qui le fait parler un idiome inconnu ;
c'est cet esprit qui lui assure la victoire ; —
et si tu as reçu la grâce de ce feu,
je peux comprendre, alors, que tu te sois fait peintre.

« Alors tu peux, dans les pays païens, défendre
la cause de lumière en formes et couleurs,
délier ainsi des âmes qui vers Dieu s'élancent,
comme des papillons hors des larves brisées.

Tu pourras dégeler les gens au cœur de glace ;
car tu seras alors d'accord avec le ciel.
Mais souviens-toi que si tu as un tel pouvoir,
je crois bien que tu es le seul parmi les tiens. »

Il parlait comme avec une hâte inquiète,
sans élever la voix, et les joues enflammées ;
ses yeux avaient l'éclat sanglant qu'on voit briller
à la pointe d'un trait, quand fulgure l'éclair.
On aurait dit qu'il se tordait sous les paroles,
qu'il se battait contre un pouvoir mystérieux,
que ses pensées avaient grand'peine à se frayer
un chemin, avant d'être entendues sur ses lèvres.

La jeune fille l'observait, très attentive,
ainsi qu'on espionne au camp d'un ennemi.
Puis elle chercha l'œil de son ami, confiante,
et réclama, sans souffler mot, réponse décisive.
Elle était bien tranquille, et sûre de sa cause,
lorsque le peintre, d'un ton grave, commença :
« C'est la seconde fois aujourd'hui, mon ami,
que tu essaies d'ensevelir notre humeur gaie.

« Ton chant, d'abord, sur nous a projeté son ombre,
puis, avec ton discours, tu veux nous assombrir ;
tu peux, à la joyeuse ardeur qui souffle en moi,
donner le nom que tu voudras : vivre, c'est peindre !
Je n'ai aucun besoin d'explication formelle ;
je n'attends pas qu'il vienne un ange du ciel bleu ;
Dieu n'envoie pas à tous sa révélation ;
suivre la voie que je *dois* suivre me suffit.

« Et tu as peu compris le mystère du beau, —
tu connais mal ce que fait l'art et ce qu'il peut,
si tu veux que la loi de salut règne sur
le gai pays d'enfants du poème en couleurs.
Oh ! crois-tu que la fleur acquière un droit plus grand
à son éclat, pour un remède contenu
dans ses feuilles ou dans la sève de sa tige,
que si elle a parfum et couleurs seulement?

« Et crois-tu que l'oiseau sera muet au bois,
s'il ne peut par son chant calmer nulle souffrance?
Que tout, si tu n'en peux tirer enseignement,
soit dénué de sens au livre de Nature?
Je crois au droit de l'âme à jouir de la vie,
et au droit de la voix au chant, pour le chant même ;
je crois que même droit revient à l'anémone
qu'au merisier à grappes ou bien au sureau.

« Et dis-moi donc enfin, mets la main sur ton cœur,
et confesse sans fard l'entière vérité, —
l'as-tu perçu, l'appel divin qui t'élisait
nettement le gardien du drapeau de lumière?
As-tu senti la pentecôte du Seigneur,
et la colombe s'abaisser en ton esprit?
As-tu entendu, haute au fond des cieux, la voix
qui a consacré l'œuvre entière de ta vie? »

Une réponse fermentait au cœur du prêtre,
mais il fut un instant sans en trouver les mots ;
un éclat fiévreux se peignit sur ses joues ;
il saisit son ami par le bras, murmurant :

« Oui, la vocation, je l'ai, mais par moments ;
comme la lune elle est croissante ou décroissante ;
et je suis ballotté comme un navire en mer ;
je prie en combattant et combats en priant.

« Mais je vaincrai ; d'abord, en mon propre intérieur,
puis sur les frères répandus sur notre terre ;
je ne barguigne pas ; il ne me suffit pas
de *quelque chose :* il faut *tout* faire, rien de moins.
Division du travail est le cancer du temps ;
elle corrode à mort tout ce qui est *entier;* —
tel prend soin de son ventre, un autre de son âme,
celui-ci de sa science, et tel d'être choyé.

« C'est pourquoi notre race est plongée dans la fange.
L'esclave aspire bien à la terre promise,
mais il rampe à travers la vie, boiteux et mou,
et va se réfugier où il peut, au hasard.
Dis-moi, où est celui qui *veut,* et *croit,* et *voit,* —
qui *combat* pour le but qui vraiment le passionne?
Ce ne sont pas des *hommes* que je vois sur terre,
je vois des *ventres, mains* et *têtes* seulement.

« Mais la création du Seigneur fut des *hommes.*
Si le Christ est venu, ce fut bien pour des *hommes;* —
car c'était pour des *hommes* qui étaient damnés
qu'il fallait racheter la rigueur de la loi. —
Aujourd'hui le grand œuvre est presque une ruine ; —
tu peux monter sur une cime, et regarder ; —
pleure, si tu le peux, et ris, si tu es fort, —
et crie alors : Ah, les belles forces perdues !

« Tu connais maintenant le but où tend mon âme.
Et je vois clairement que ce qui reste à faire,
le travail qui convient à un homme aujourd'hui,
c'est de refaire *entiers* les gens de cette race.
Le temps n'existe plus où régnaient les miracles ;
Dieu, sur la terre, ne crée plus aucun Adam ;
c'est l'action d'un homme qu'il faut au Seigneur,
pour que la race, enfin, soit remise en sa voie.

« Voilà pourquoi je veux m'en aller par le monde,
et rassembler les membres, les morceaux épars,
afin de créer l'homme, en son tout véritable,
pour la seconde fois, à l'image de Dieu.
Et aussi suis-je en guerre avec toi et les tiens,
tous ceux dont la vue fausse a fait tomber la race, —
qui dans un seul filon cherchez la vérité, —
la vérité, qui n'est dans rien, sinon dans tout ! »

Avec des yeux d'oiseau pris au piège, anxieux,
Agnès nageait au flot violent de ces pensées,
et se sentait comme courbée sous la puissance
de l'ouragan de volonté en ce cœur fort.
Mais Ejnar secoua sa tête aux blonds cheveux,
et répondit avec un sourire amical :
« Je vois qu'homme, tu tiens ce que tu promettais,
enfant, et tu seras une verge du monde.

« Je me rappelle bien les heures de l'école
quand, en rêve, on vivait les histoires antiques
avec leur violence, iniquités, misère,
inventant au delà de ce que nous savions ; —

jamais tu ne venais secourir, consoler ;
jamais tu ne barrais le chemin aux méchants ;
tu laissais tout aller au pire ; *après* le crime,
tu accourais, tenant haut l'épée vengeresse.

« Ton humeur est la même, et tu veux aujourd'hui
renverser tout, furieusement, de fond en comble ; —
mais sache que tout germe arraché aux racines
doit être remplacé par meilleure semence.
N'éteins pas le flambeau résineux, bien qu'il fume,
avant de nous avoir allumé la lanterne ; —
ne biffe pas les vieux vocables de la langue
avant qu'il faille des mots neufs pour pensées neuves.

« Et souviens-toi : la vocation et le métier
peuvent être souvent ennemis. Un vicaire
n'est pas très bien placé comme réformateur ; —
la voix ne porte pas, lorsque le fjell la mure.
Comprends-moi bien. Je sais que l'on a vu sortir
d'une humble condition maint géant de ce monde ; —
mais ce peuple est frappé pour faire du billon ; —
ne fausse pas le coin qu'il a reçu de Dieu. »

Le prêtre, alors, eut un gloussement, comme un rire
qui se serait perdu avant d'atteindre aux lèvres ;
une moue de mépris tira sa bouche mince
et s'y joua pendant qu'il parlait de nouveau :
« Oui, c'est, de sa nature, un peuple à double aspect !
Un peuple qui fait grand, lorsque, au choc des verres,
chants et discours délient les ailes de l'esprit,
et la pensée s'envole de sa cage ordinaire.

« C'est un peuple qui a des souvenirs superbes ;
c'est un peuple qui a été grand autrefois ;
c'est un peuple plein de héros et d'héroïnes —
lorsqu'on a commandé une chanson au skalde.
C'est un peuple qui est vigoureux, intrépide ;
c'est un peuple qui montre à l'Orient son poing ;
c'est un peuple qui veille, attentif, au Midi —
quand monte, à un banquet, la voix de l'orateur.

« C'est un peuple où chacun est tellement parfait
qu'on peut, du monde entier, venir chez lui apprendre
toute excellente qualité qui fait honneur, —
comme, d'ailleurs, un jour, un témoin l'a écrit.
C'est un peuple qui croit fermement en son droit
à diriger, de son recoin de roc, le monde,
qui a grandi, alors que le temps était las ; —
tel est notre peuple — dit son certificat.

« Mais si le temps se vêt d'un manteau de tempête,
si le babil se tait, parce qu'il faut des actes,
si l'on doit remplacer le bâton par l'épée,
et porter vide sur la hanche le fourreau, —
que sont alors ce peuple-là, hommes et femmes?
un peuple dont les facultés sont amoindries ;
un peuple qui se fait à la fin si petit
que presqu'il disparaît même à sa propre vue.

« Alors, la femme crie et le mari recule ;
on peut prier ou commander, l'oreille est sourde ;
alors nous nous disons pauvres gens sur la rive,
que, Dieu merci, Dieu a frappés comme billon.

Qu'avons-nous donc à faire aux rendez-vous de force?
Qu'importent *là* les fils du roc, pauvre denier?
Ils ont à tout jamais reçu la mission
de mener la charrue et diriger leurs barques.

« Si l'ennemi s'approche, eh bien, qu'y pouvons-nous?
A d'autres il convient d'offrir des sacrifices.
Simple parade, quand un exalté brumeux
au drapeau norvégien a taillé fente et langues.
Non, laissons s'enflammer les joues chez les grands peuples,
quand les veines du temps coulent chaudes et pleines ; —
créés pour le sillon creusé sur mer et terre,
notre besogne est de suer, non de saigner.

« Dix ans encore, et ce sera la nuit du peuple,
la moite demi-nuit pour une œuvre de nains,
où le vouloir hésite entre le bien, le mal,
où tous sont abêtis, ont le cœur desséché.
Et la nue de charbon couvera le pays,
comme la cendre en pluie couvait la ville antique ;
mais nul ne verra que le parage est maudit,
et nul n'aura l'idée seulement de s'enfuir.

« Au contraire ! Aux couloirs sinueux de la mine,
la troupe de pygmées se sentira tranquille,
brisant le minerai au chant des gouttes d'eau,
car ils ont les âmes bossues comme les dos.
Coups de marteau couvrent le bruit des cœurs qui battent,
la dent de scie grinçante assourdit les cris d'âme ;
le malheur des amis ne fendra aucun cœur,
la chute des parents n'éteindra nul sourire.

« Si le soleil de la foi même est menacé au Nord
par le Fenris du doute aboyant et railleur, —
le descendant du nain trouvera ça très bien,
cela peut regarder les autres, non pas lui.
Son peuple est seulement créé pour les querelles,
non pour la lutte, la victoire et le renom, —
il lui suffit d'atteindre, au bout de cette vie,
tant soit peu de salut, ou bien de damnation.

« Qu'a-t-il à faire avec les trous de clous aux mains?
Et l'angoisse de mort au bois des oliviers?
Et les gouttes de sang, quand les dents des épines
mordaient le front du Christ à son heure suprême?
Si le Seigneur est mort, ç'a été pour *les autres;*
c'est pour eux qu'il était le prophète d'amour ; —
le coup de tire-pied du Juif errant est tout
ce que le Christ a subi pour *ce peuple-ci.* »

Sans réponse, muets comme enfants effarés
qui vont, insouciants, cueillir des baies au bois,
et soudain sont devant l'ours terrible des monts,
le couple restait là, médusé, devant lui.
Tous deux fixaient les yeux sur ce spectre irrité,
leurs mains froides unies, étroitement serrées ;
regardant en arrière, effrayés, éperdus,
ils partirent sans bruit, cherchant où se cacher.

Bientôt ils furent hors de vue. Ejnar souffla
comme l'homme qui a livré un dur combat ;
et Agnès soupira comme après la torture
d'un affreux cauchemar durant toute une nuit.

Lui tenta de chanter, mais la voix lui manqua ; —
il essaya de rire, et sa voix sonna faux ; —
il voulut plaisanter, — mais l'oiseau ironie
s'envola : il voyait le chasseur qui visait.

Alors il se tourna vers les pins du Midi,
vers les bois de lauriers, vers l'or des citronniers,
vers les vignobles chauds et la vie estivale,
vers les raisins aux grappes pleines et luisantes. —
Elle écoutait sans voir ce tableau qu'il peignait ;
ses yeux se promenaient vaguement sur le fjord ;
elle ne répondit que par ces simples mots :
« As-tu vu comme il grandissait tout en parlant ! »

LES CHEMINS DE L'ÉGLISE

On raconte d'un troll qu'il s'en allait à pied
et voulut traverser un fjord, je ne sais où —
mais il n'enjamba pas assez loin, et resta
dans cent pieds d'eau. Il en avait jusqu'aux genoux.
Pour de pareils gaillards semble fait le sentier
qui, depuis les sommets, descend jusqu'au rivage ;
il est coupé en trois tronçons par deux vallées, —
trois marches d'escalier des cimes à la mer.

Marche des heures, puis, lève les yeux en l'air,
tu crois être arrivé au pied de la montagne ;
mais en bas, où le cours de la vallée s'incurve,
c'est le second degré que tu as devant toi.

La vallée haute est noire, étroite, mais sans neige, —
là coulent des ruisseaux rapides d'eau glacée ; —
la vallée basse est grise, étroite et sans un arbre, —
des hommes, tels que nous, y naissent et y meurent.

Mais ne crois pas que tu es parvenu au fjord ;
là, des hommes épars vivent, à la limite
entre la vie aux champs et la mort sur le fjell, —
là, le soleil est froid, la misère réside.
Il faut descendre encore l'étage inférieur ;
et tu verras alors des régions d'autre sorte ;
en des champs étendus se dorent les épis ;
les fruits sont mûrs ; c'est là que demeurent les riches.

Ils s'étaient rencontrés dans la vallée d'en haut,
tels des nuées d'éclairs voguant, prêtes au heurt ;
le choc avait eu lieu ; l'abordage orageux
avait produit lueur, fracas, — puis répulsion.
Le couple poursuivit le chemin de descente ;
mais Brand longe l'abîme ; il avait l'habitude ;
serrant un peu plus haut sur son cou son bissac,
il s'avance à pas lents, le regard en dedans.

Son front brillait de la joie du porteur de croix,
il se plongeait dans les délices douloureuses
qu'une âme peut sucer dans le mot : « repens-toi » —
prêt à bondir pour embrasser ou pour maudire.
Il avait rencontré l'artiste épris d'été,
il avait étouffé le chant par ses paroles,
ramené du soleil au sol les yeux du peintre, —
voyant son œuvre, il se tordait dans le remords.

Il écarta ses bras au vent, d'un geste large ;
puis ainsi, bras ouverts, il bondit en avant ;
une larme chaude et salée brûlait sa joue ;
il appela le nom d'Ejnar avec angoisse.
On ne l'entendit pas. Il ralentit sa marche,
et la douleur cuisante en son sang refroidit ; —
montant toujours, il arriva jusqu'à la crête
d'où le sentier descend au pied de la montagne.

Loin devant et très bas dessous marchait le couple ;
guide et cheval étaient dès longtemps hors de vue.
Elle essayait les planches qui servaient de pont ;
lui semblait avoir peur qu'elles puissent manquer.
Ils passèrent, pourtant, et, les têtes baissées,
avancèrent le long du bord du gouffre humide ; —
elle portait, ainsi que la mère des hommes,
le gain de son savoir : perte du paradis.

Bientôt, entre éboulis et bois, ils disparurent ;
mais Brand restait, l'œil fixe, à chercher et fouiller,
de la hauteur où il était, dans la vallée ; —
c'est son pays natal qu'il aperçoit en bas.
Il connaît ce fjord noir, étroit et sinueux,
et le coteau de l'avalanche, aux bouleaux maigres,
le cimetière rond, sa porte au toit de tuiles,
l'église goudronnée et le pont vermoulu.

Il reconnaît les demeures disséminées ;
il se rappelle chaque coude du chemin ;
il voit que le pavillon rouge est toujours là ;
tout lui semble, pourtant, comme rapetissé.

Il voit la large fente, embouchure du fjord ;
il voit un caboteur qui rentre sous le vent ;
il voit un quai, la maison peinte en blanc ; — c'est celle
de la veuve du boutiquier de l'embouchure.

Sa mère habite là ; il y vécut, enfant,
et a grandi parmi les rochers de la rive.
Alors, c'est un fourmillement de souvenirs
jusqu'alors disparus dans la nuit de l'un d'eux.
Il veut les repousser, les chasser loin de lui,
grimaçants et moqueurs, ils reviennent quand même ;
« Brand, dis, te souviens-tu? » — demandent ces bourreaux ;
son cœur se serre, il sent l'effroi de sa maison.

Il éprouve l'angoisse d'être apparenté
à ce qui est sans lien avec son œuvre propre ;
la moitié de sa force a comme succombé
sous le fardeau trop lourd de cette compagnie.
Ce qu'il voulait de grand lui devient étranger ;
sa vigueur s'amollit, son esprit devient veule ;
il se sent, à l'approche du foyer natal,
tel qu'un Samson tondu aux bras de sa catin.

Il se laisse tomber sur une pierre plate,
et dit, moitié en rêve et moitié se parlant :
On croirait voir pleurer des spectres près du fjord,
on croirait que des trolls, de tous les fjells, appellent.
Hé oui, hé oui, — vous pouvez bien me reconnaître,
quoique devenu grand depuis qu'on ne s'est vus ; —
dans la cuisse de vos parents je fus taillé ;
nous sommes alliés, et vous me saluerez.

Mais voyez comme est sombre et froide la rencontre ;
le ciel couvert menace d'orage ; c'est bien !
Au large la pluie tombe, rapide et serrée ;
le yacht, sa misaine arrachée, cargue les voiles.
Éclate, orage, rafraîchis mon front, mes joues ;
nettoie l'air de toutes buées du souvenir ;
elles renferment une peste, et nul remède
ne pourra la guérir, sinon le vent du large.

La maison de ma mère... ; oh, elle est peinte à neuf,
a des chambranles verts avec un toit de tuiles,
mais elle est exposée aux vents, sans abri d'arbres,
peu de soleil, jamais la chaleur de midi.
Ma mère y va, au cours des ans, toujours pareille,
enchaînée dans les fers de son travail sans trêve,
veille à ses affaires, calcule, et devient riche,
riche, si riche qu'il est affreux d'y penser.

Soudain, il rit, d'un rire amer, comme en pleurant,
il avait abaissé les yeux sur le versant ; —
sa voix prit un son bref, sourd, tranchant et moqueur,
et, à moitié rêvant, à mi-voix il pensa :
« Hé, voici la coudraie. Quels souvenirs elle a !
C'est là que j'ai d'abord vu le cœur norvégien,
c'est là que j'ai d'abord vu le sang norvégien,
et de quelle manière, à notre époque, il coule.

« C'était un jour d'automne clair ; je me rappelle
comme les coudriers bruissaient, bruns et jaunes ;
sur les sorbiers pendaient les baies rouges par grappes, —
et quel fourmillement, quelles chansons d'oiseaux !

Nous allions rentrer, et j'étais le dernier ;
haut, difficile à prendre, était une noisette ; —
puis, dans des branches sèches j'entendis craquer,
j'entendis qu'on marchait, et j'aperçus un homme.

« Il allait, et portait sous sa veste une hache ;
à chaque pas, il épiait derrière lui ;
il s'affaissa, comme épuisé par le travail ;
puis il se releva, et sembla sûr de lui.
Sur un tronc abattu, il déposa sa hache,
et tira de sa poche un chiffon, un cordon, —
regarda tout autour de lui de nouveau, et...
tout à coup se trancha un doigt de la main droite.

« Je vis le sang jaillir ; c'est tout ce que j'en sais ;
je me mis à courir, et n'en soufflai pas mot.
Mais le matin suivant s'ouvrait la session
du recrutement, où je fus avec les autres.
Le capitaine était assis à une table
avec docteur, bailli, greffier et commis.
Les hommes du canton, attroupés, bavardaient ;
la guerre était probable, à ce qu'ils chuchotaient.

« Et un à un les jeunes gens sont appelés,
on les mesure, on les regarde, on les inscrit ;
quand tout est terminé, chacun, la mine longue,
va rejoindre le groupe, où les cœurs sont serrés.
Enfin, il en vint un, la main enveloppée.
Avec quelle pâleur mortelle il s'avança !
Ses yeux étaient baissés ; je le vis tout en nage.
Je l'avais reconnu dès le premier coup d'œil.

« Hésitant, il montra sa main emmitouflée
à ces gens qui siégeaient tout le long de la table ;
il raconta en bégayant qu'une faucille
lui avait pris le doigt, tranché jusqu'à la peau ;
c'était arrivé, disait-il, par accident ;
il était là, comme un symbole de détresse,
il était là, mentant, et aussi s'excusant, —
tel le désespoir qui aurait demandé grâce.

« La foule entière s'empressa autour de lui, —
se haussant sur le bout des pieds, ou sur les bancs ;
les yeux écarquillés, oubliant la parole,
le gars sentait sur lui les flèches des regards.
Ceux de la table, à voix basse, tiennent conseil.
Bientôt le capitaine, un vieux, gris, est debout ; —
il veut parler, les mots lui restent dans la gorge ; —
il crache alors, montre la porte, et dit : « Va-t'en ! »

« Le gars partit. Les gens s'écartèrent, faisant
un chemin par où il put s'enfuir sans encombre ; —
rouge comme le sang qui coulait de son doigt
fut alors la lueur de sang sur son visage.
Quittant la salle, il s'en fut loin, haut dans le fjell ;
de la cour on le vit s'éloigner ; on causait ;
il montait, il montait, tant qu'on ne le vit plus ; —
il appartenait bien à la région des fjells.

« Ce gars-là m'est souvent revenu en mémoire ; —
surtout ce dix-sept mai, où le peuple assemblé
sur le marché, alla, avec chants et drapeaux,
au monument de l'homme de la liberté.

Pour la première fois, nouvel étudiant, j'en étais ;
j'allais avec plaisir parmi les jeunes gens ;
c'était pour moi excitant au plus haut degré,
cette foule de peuple en cortège chantant.

« La large rue était trop étroite pour lui.
Les seuils étaient bondés, et les fenêtres pleines ;
de jolies femmes gentilment nous souriaient ;
des fleurs jetées chatoyaient, des rubans brillaient.
Des canons tonnaient ; des drapeaux claquants flottaient ;
la poussière semblait voile d'une bataille,
l'air national montait, gamins battant la caisse,
et les cœurs témoignaient : « charmant est notre Nord ! »

« Ceux sur qui le pays compte, boutons d'espoir,
étaient par milliers autour du monument.
Mais on se tait. Quelqu'un semblait être attendu.
Un homme, alors, monta au pied de la colonne.
On crie, on bat des mains, c'est un grand bruit de houle,
les hourras sont stridents comme éclats de trompettes ;
« le voilà ! » disait-on partout dans cette foule ; —
c'était là le salut d'un peuple à son poète.

« Car, cet homme, il était le grand skalde du peuple.
Blond, vigoureux, large d'épaules, tête nue,
debout près du lion, et saisissant la pierre,
il satura la vue des gens, comme grandeur le doit.
Ayant ensuite récolté l'assentiment
de nouveaux cris et applaudissements nourris,
il éleva la voix et gonfla sa poitrine,
et il parla, d'abord en prose, puis en vers.

« Il célébra d'abord l'aube qui a lui sur
les bois d'Èjdsvold, après la nuit de servitude ;
ensuite, le trésor conquis, la liberté,
et la grande portée de la fête du jour.
Ses yeux étaient brillants dans un brouillard humide, —
et les yeux de la foule avaient le même éclat ; —
c'est celui que l'on gagne à veiller une nuit
de danse échevelée autour du bol de punch.

« Il dit l'enchaînement des générations
de jadis à ce jour ; puissant était son verbe ;
il maudit ces athées qui ne croient pas au peuple ;
il fit vibrer ces mots au-dessus de la foule :
« le sang qui coule dans les veines norvégiennes
est le sang même qui coulait du Jarl Haakon ;
et la flamme qui brûle aux joues d'un Norvégien,
sur les joues du Dieu du tonnerre elle a brûlé ! »

« Je me souvins du sang répandu dans les bois,
de la joue enflammée devant la longue table ; —
je sentis un glaçon me courir dans les membres,
je vivais dans un rêve, un éclair m'éveilla.
Je regardai les gens. Les rires vont fuser?
Non, pas du tout ; les gens retenaient leur haleine ;
on entendait comme un ronron de chats jouisseurs
dont on gratte les cous et caresse les dos.

« Il chatouillait la foule, qui se laissait faire ; —
moi seul sentais combien pèse la vérité ;
je savais, *moi*, comment se répand, d'habitude,
le sang, et s'enflamment les joues, dans notre race.

Je m'enfuis, comme si, au fond de mille gouffres,
j'avais aperçu des diables fêter ce jour ;
derrière moi criait un mugisseur aux mille voix ; —
c'était mon peuple, heureux du mensonge du skalde ! »

Trompettes sonnant comme un serment au mensonge,
le skalde descendit, son discours terminé ;
mais les germes qu'il y a mis seront semés
dans toutes les vallées du pays par la presse.
C'est là qu'ils lèveront, et ils prendront racine ;
quelle moisson faut-il attendre dans cent ans?
Lorsque le prince du mensonge par la voix
du prêtre parle, à quoi en sont réduits les autres?

Il sauta de sa pierre ; il regarda en bas,
où les maisons gisaient dans l'ombre humide et noire ;
sa figure semblait un orage en sommeil ;
l'aspect était plus que sévère, sombre et dur.
A voir ce jeune prêtre, on pensait à Moïse ; —
avec tout le courroux de l'Ancien Testament,
il paraissait l'aigle de Dieu, qui contemplait
le désert où son peuple fêtait le veau d'or.

Un rayon de soleil, de nouveau, caressa
son front, qui s'éclaira et devint plus serein.
Il vit se détacher du rivage une barque, —
et derrière le cap, il en aperçut deux.
Bientôt il en vit dix glissant vers l'estuaire,
et au long des chemins une vie s'animait ;
partout des groupes s'avançaient, tous dirigés
vers un seul but, la vieille église du pays.

C'est l'heure de l'office. Il baisse le regard
vers tout ce mouvement étrangement paisible,
et ces mots doucement sortent de sa poitrine :
Quelle est, pour le Seigneur, la valeur de ces âmes?
C'est maintenant, partout, sur terre, l'heure sainte ;
partout, mille clochers montent vers les nuages ;
les ondes des orgues grondent ; les cloches tintent ;
appel au chant de messe, au refuge de paix.

Oui, *là,* le soleil luit, et *là,* les cieux sont hauts ;
là-bas, à se frotter, les esprits se polissent ;
là, le métal de la pensée prend forme d'anse
qui soulève un chacun au-dessus de la foule.
Là des anges, grands, forts, tranquillement descendent,
et s'offrent à porter le message du peuple ; —
là, du moins, les chemins vers Dieu sont praticables.
Il s'agit seulement de veiller et vouloir.

Mais ici !... Cette église et son toit de bardeaux,...
ni tour, ni croix, ni flèche pour montrer le ciel ;
aucun orgue n'y joue, nulle cloche n'appelle,
et entre un fjell et l'autre elle est comme écrasée.
L'amas de neige y rétrécit la raie du ciel !
Comme la brume pèse sur la sombre croupe !
Et voyez, cependant, la paroisse qui rampe,
grouille et fourmille sur les chemins de l'église.

Ces gens s'expriment peu, mais ils veulent aussi
que leurs voix prennent part dans le concert du monde.
Que leur a donné Dieu pour élever leurs âmes?
Par quel message leur a-t-il transmis son verbe?

Qu'ont-ils eu, en dehors de la vie toute nue?
Qu'est-ce qui les incite aux actions de grâce?
Il fut le maître qui ordonne son dur : « Sois ! »
et le peuple a été — enfants de la détresse.

Je voudrais bien savoir... Si la race des hommes
avait sombré juste avant l'heure du salut,
ceux-ci étant seuls épargnés, le poids des fautes
eût-il été levé par le sang, comme il l'est?
A ceux-ci, Dieu aurait-il envoyé son fils?
Le combat de la Croix fût-il livré pour eux, —
levée de peine immense octroyée pour si peu?
Je crois, je crois qu'il l'aurait fait, assurément !

Il voulut se hâter pour arriver en bas ;
mais un caillou jeté bondit à ce moment
sur le sentier ; il rebondit tant et si bien
qu'il roula sans arrêt jusqu'au bas de la côte.
Levant les yeux, Brand vit un chien, poil hérissé,
les oreilles dressées, en arrêt devant lui, —
et derrière le chien se tenait une fille
qui riait et tenait un chiffon sur sa bouche.

Elle semblait à peu près faite, encore enfant,
gaillarde et de sang chaud, ardente et potelée,
de tenue négligée, et pas trop ingénue,
pleine d'impétueux désirs, bien qu'ignorante.
Elle avait l'air prête à pleurer en se moquant,
d'elle émanaient comme à la fois heur et malheur ;
sa peau était d'un jaune brun ; il était clair
que du sang bohémien lui coulait dans les veines.

Elle avait les cheveux coupés comme un garçon.
Profondément enfoncés sous le front, ses yeux,
noirs, fixes, regardaient le prêtre sans relâche,
yeux étourdis, mais d'une étrange séduction.
Sa jupe courte lui claquait contre les jambes,
ses pieds étaient serrés dans une peau lacée ;
sa main droite portait une corne de bouc ;
et elle s'accrochait aux branches d'un arbuste.

Elle, étonnée comme l'enfant qui vient de naître,
fixait le prêtre, en bas, qui regardait en l'air ;
et ainsi s'échangeaient, du sentier au sommet,
deux questions muettes, qui se croisaient en route.
Brand put bientôt parler. Il fit un signe, et dit
avec douceur : « Dieu vous garde ; où va ce chemin? »
Elle, cria, comme piquée par une mouche ;
lâchant sa branche, elle grimpa sur le plateau.

Sans donner de réponse, elle grimpa, rampa ;
les cailloux s'éboulaient, les bruyères craquaient.
Haut au-dessus, elle s'arrêta. Froide et morne,
elle le regarda, lui criant : « A l'église ! »
Elle reprit son ascension, — plus haut encore,
et toujours plus haut, puis — s'arrêta de nouveau,
mettant sa main en porte-voix, — « à l'église, oui ! »
cria-t-elle en bas, mais cette fois en riant.

Elle monta, puis disparut derrière un pan
du glacier, froid, grenu, qui sortait en surplomb.
« A l'église ! » et ce fut comme un cri déchirant,
mais, cette fois, poussé dans la corne de bouc.

« A l'église ! » criait-elle, d'ici, de là,
mais toujours de plus haut et toujours de plus loin,
tantôt sur le glacier, ou derrière les pics
couverts de noir gravier, communs à ces hauteurs.

« A l'église ! » criait-elle, forçant la voix,
tantôt avec la corne, ou la main, ou les deux ;
le son se répandait au loin dans la vallée,
du Nord, les murs du fjell en renvoyaient l'écho.
« A l'église ! » cela grondait ou comme un chant,
ou un éclat de rire, ou des cloches lointaines ;
tantôt c'était un cri, tantôt cela sonnait
comme un air allécheur sur le désert du mont.

Le prêtre crut sentir que son sang se gelait.
Il restait sans bouger, regardant, écoutant
cette voix qui grondait, changeait, se déplaçait,
parfois derrière lui, de côté, ou devant.
Elle allait à l'église, mais l'église était
à ses pieds, tout en bas, et la fille montait.
Loin? Jusqu'où? Vers les pics et les plus hauts sommets,
jusqu'aux colonnes de la salle du haut fjell.

A l'église, pourtant ! L'église? Dans la nuit
de ses souvenirs, passe un nom, éclair rapide ;
entrevu, ce nom vient, passe, siffle et fait signe,
lui glisse sur la langue, enfin, il le saisit.
Il le trouve d'abord étrange et singulier ;
mais peu à peu les traits connus réapparaissent ;
enfin, tous les brouillards du temps sont dissipés ;
tout devient net à la lumière du foyer.

Il se rappelle une vallée très loin, là-bas,
où le fjell est caché sous la neige glacée ;
c'est une gorge entre un plateau et de hauts pics,
avec un demi-toit tendu de glace et neige.
L'hiver, par gel, dégel et tourbillons de neige,
a construit cette voûte inclinée sur l'abîme ;
dans la vallée coule une rivière glaiseuse ;
un lac de fjell, aux ombres noir-bleu, s'y étend.

Parfois la voûte couvre à moitié la vallée ;
elle se tend à l'extrême, elle est prête à rompre ;
la rivière glacée ronge et creuse, glissant ;
mais l'amas des neiges croît d'année en année.
Qu'alors survienne un bel été au soleil chaud,
et l'œuvre des hauteurs se brise avec fracas,
la rivière est en crue et le ruisseau déborde,
l'amas de neiges sur la crête aiguë se rompt.

La base où il s'appuie fond en gouttes glacées ;
sa chute est annoncée par des bruits et gerçures ;
un vol de neige, un choc, — et ça mugit, éclate,
puis la glissade a lieu, et remplit la vallée.
Coup de tonnerre ou de fusil, cela suffit,
quand surplombe le bord fragile du glacier, —
et le ruisseau pendant de nombreuses années
devra couler au fond sous couvercle fermé.

Il se souvint, c'était au temps de son enfance,
qu'on avait mis au jour une étrange trouvaille.
Un homme du vieux temps était parti chasser,
dont personne, depuis, n'avait eu de nouvelles.

Il était à chasser le renne en ces parages ;
un coup tiré avait déclenché l'avalanche ; —
on disait même encore et l'époque et l'endroit,
bien que nul ne pût avoir souvenir du fait.

Près de cent ans plus tard le chasseur fut trouvé.
Troupeau de rennes écrasé, bête tirée,
sac à balles, fusil, et la hutte de chasse, —
tout reparut au jour dans le marais gelé.
Grands et petits purent ainsi voir la trouvaille ;
même, il se souvenait qu'il y était allé.
Alors, malgré le temps écoulé, lui revint
le nom que l'on donnait à ce terrible endroit.

L'église de glace, — où un sentier conduisait,
haut au-dessus de lui, le long du mur de roc, —
et qui veut y aller doit passer par ici ; —
or, par ici la fille est justement passée.
A l'église de glace elle montait. Près d'elle
il avait bien senti le souffle du glacier,
temps de verglas, bouffées de neige en tourbillon.
Elle allait à la neige, d'où elle venait.

Tout lui apparaissait à la lueur de ce froid,
vie, léthargie, et luttes de son coin natal,
comme voilé derrière une vapeur de givre ;
et c'était ce froid-là qu'il devait traverser.
Il eût voulu courir à cheval devant toutes
ces demeures, surtout la maison de sa mère, —
n'entendre d'autres bruits que les crépitements
des fers de son cheval, — et vite, droit au fjord.

A bord, à bord ! Qui donc voudrait s'enfermer là,
quand devant lui le monde est ouvert, libre et plat?
Qui fait sauter le roc dans le désert stérile,
quand on trouve en alleu des terres de labour?
Qui plante des pépins pour récolter des fruits,
s'il est assez de jeunes plants bientôt en âge?
Qui s'égosille au verbiage quotidien,
s'il a l'éclat des visions, l'essor de la pensée?

Qui vend à si bas prix son action dans la vie?
La parole d'Ejnar lui revint : un vicaire
n'est pas très bien placé comme réformateur ;
la voix ne porte pas, lorsque le fjell la mure !
Donc, hors des murs du fjell et allons en plein jour !
Il se dressa, torse bombé, plein de courage ;
Notre Seigneur attendait qu'il se mît à l'œuvre. —
Ce qu'il fallait, c'était rendre la race entière.

Il ne vit pas les gens s'agiter à ses pieds.
Ses yeux fixés sur de plus hauts parcours voyaient
célébrer un grand œuvre avec chants et bannières,
et victoire après sacrifice, chute et sang.
De toute la vigueur d'une âme solitaire,
il aspirait à fuir son coin étroit ; dehors,
il voyait *ses* chemins d'église, lueur vague
comme un rais de soleil dans la porte entr'ouverte.

Que lui importaient cette ouaille dans la neige, —
ces deux qui choisissaient l'église de la joie, —
ce troupeau qui rampait au fond de la vallée?
Ce qu'il veut guérir, lui, c'est le malheur du monde !

Car *sa* voix, c'est pour tous qu'elle retentira.
Il marchait, aussi fier que de l'œuvre accomplie, —
grand comme s'il portait la couronne d'épines.
Il lève alors les yeux. Il est devant l'église.

DEVANT L'ÉGLISE

Il est bien des cantons, au long de la Norvège,
où vivre est jeûne en attendant qu'on soit noyé,
où chacun trime et meurt, comme père et grand-père,
sous les rocs éboulés ou les eaux qui débordent.
Parfois, pour contenir la plèbe tout entière,
la chambre des valets d'un riche suffirait ;
on trouve mainte église où le toit courberait
les dos, s'ils n'étaient pas fléchis par la misère.

Tel était ce pays, et telle était l'église,
l'orage a nivelé son toit, brisé sa tour,
la pluie a détaché la couleur de ses murs,
les mauvais temps ont émietté les bois sculptés.
On peut à peine distinguer sous le goudron
les serpents et sarments qui encadrent la porte,
et les dragons, qui autrefois portaient le toit,
sont remplacés par madriers et contreforts.

Sur le versant, dans un espace clos de haies,
sont enterrés enfants et femmes du canton ;
les cadavres des hommes gisent tous ailleurs,
les uns sous des rochers, les autres dans la mer.

Ce cimetière est assez mal entretenu ;
mais le portail indique un constructeur qui pense,
car il est élevé, voûté, très spacieux,
comme si c'était là que passait la grand'route.

C'était là le séjour de l'accoucheur du temps ;
Brand écoute ; silence, ainsi que chez les morts ;
à ses oreilles, chant ni messe ne bourdonnent ;
il saisit le loquet ; la serrure résiste.
La petite église est fermée ; nul sacristain
ne lit dans le chœur ; pas d'explication du texte ;
il monte par-dessus la haie du cimetière ;
là aussi, c'est désert ; — les gens, où sont-ils donc?

Il écoute ; l'air est vibrant, lourd, étouffant ;
le silence est pourtant rompu par intervalles ;
c'est tantôt un appel, tantôt une réponse ;
c'est un nom qu'on prononce, puis un numéro.
C'est derrière l'église, il semble. Brand s'y rend.
C'est tout près, maintenant ; il gravit le talus ;
de là, libre, debout, dominant le versant,
son regard est frappé par un spectacle étrange.

Le pavillon rouge est à l'endroit où le fleuve
fait un coude en longeant le pied d'un promontoire.
La population tout entière, hommes, femmes
et enfants, était là, massée en un seul groupe.
Tous ces gens semblaient moins des vivants que des morts ;
les tempes creuses, le cercle gris-bleu des yeux,
et les voix enrouées lui criaient tout d'emblée
qu'ici c'était la faim qui tenait ses assises.

Vieille chanson connue qui ne finit jamais ;
une mauvaise année, puis un hiver sans pain ;
mains vides, ventres creux pendant tout le printemps,
puis un été d'épidémies et de décès.
Sans succès un appel avait été lancé,
l'aide n'est donc donnée que contrainte, à regret,
on est prudent à mettre la main à la poche,
denier des mi-repus pour ceux à qui tout manque.

Sur les marches du pavillon était assis,
pipe d'écume aux lèvres, un homme en bourgeois
dont la vieille blague brodée d'or s'agitait
au bouton de sa veste quand il se tournait.
Il paraissait avoir la haute main sur tout,
il lisait, écrivait sur son genou, hélait
tantôt l'un, tantôt l'autre du blême troupeau,
et distribuait pain et blé selon leurs parts.

Il trouvait, malgré tout son zèle, l'occasion
de blagues, moqueries, saillies insignifiantes,
il regardait autour de lui, l'air satisfait,
riait de ses clairs yeux ternes d'un bleu d'étain ;
ses joues rondes luisaient pleines de bienveillance,
il parlait à chacun comme à un camarade,
serrait des mains, adressait des signes de tête ;
donnait aux enfants des bonbons, parlant toujours.

« Voilà, Nils, de l'argent, du blé ; rentre chez toi,
ne laisse pas rentrer la faim et tous les diables,
mais ne va pas gaspiller, mon bonhomme, — oublie
qu'on peut avoir de l'eau-de-vie à la boutique.

Tiens, voilà pour ta part, Aslak ; — file, vaurien,
va donner à manger chez toi, bien du plaisir,
mais, ma chère Kari, — brûle-moi son psautier —
tu sais bien, celui qui a cinquante-deux feuilles ! »

Cela n'arrêtait pas. Le pain et la morale,
le blé, les bons conseils, tous donnés pêle-mêle ;
un homme à chaîne d'or en riait comme un fou,
et se tenait le ventre, prêt à éclater.
Mais parmi le troupeau blême on restait tranquille,
un sourire contraint passait seul sur la foule ;
chacun prenait sa part, le grand et le petit,
et sans remercier se glissait dans le groupe.

La misère semblait avoir vidé les âmes ;
les volontés semblaient n'avoir plus de refuge ;
on eût dit que le poids de plomb du désespoir
s'était accroché, lourd et compact, aux talons.
La vie paraissait être une condamnation
dont la sévère idée ordonnait de la vivre ;
il semblait inutile de se révolter,
frivole de se plaindre, et vain de faire effort.

Brand, debout, regardait ; il voyait son ami,
le guide et le cheval, et puis la jeune fille ;
on rechargea le ballot vide sur la bête ;
ce qui restait de provisions fut partagé.
Puis, sou par sou, la bourse fut distribuée,
et, tout autour, les gens regardaient, impassibles,
prenaient ce qu'on leur tendait, s'écartaient confus,
et l'homme assis en oubliait presque sa tâche.

Mais il se ressaisit bientôt, se rengorgeant
comme s'il avait eu part à cette merveille ;
il s'adressa aux deux : « Prenez tout votre temps !
faites le bien, et qu'il profite ; à la bonne heure !
Distribuez par seaux, distribuez par miettes ;
nous recevons tous dons, les gros et les petits, » —
et ses yeux scintillaient d'un sourire malin, —
il regarda autour de lui, et il vit Brand.

Le montrant de sa pipe, il rit et fit un signe
de tête, et s'écria : « Tournez-vous, bonnes gens ;
encor d'autres. Voyez, j'ai bien choisi mon heure ;
je jurerais qu'il en viendra bientôt encore.
Salut, là-bas ! Venez ! Nous souffrons la misère !
Vous savez bien, l'inondation, puis le temps sec?
Je suis ici dans le désert avec mon peuple,
mes cinq petits poissons ne pourront pas suffire ! »

Mais Brand restait debout, pâle, froid et sévère ;
la figure du prêtre, en cet instant, fut belle ;
et cependant son cœur semblait inaccessible
aux plaintes et muets gémissements des gens.
Il branla la tête, puis se tut un moment,
et il répondit : « Oui, j'ai du pain à donner,
mais avant d'en donner à vous la moindre miette,
je voudrais le jeter tout plutôt à un chien.

Où est chez vous l'esprit qui sait librement prendre?
Où est pour distribuer la puissance qui ose?
Où est parmi vous tous l'âme qui, sans se plaindre,
s'incline sous le châtiment venu de Dieu?

Suivez-moi ; j'ai un meilleur cadeau à offrir
qu'une compensation pour vos travaux perdus ;
jetez-moi vos paquets, et je vais déchiffrer
les mots que Dieu pour vous a tracés sur le mur. »

On eût dit qu'ils avaient un roi au milieu d'eux,
tant ils se montrèrent soumis à sa parole,
et lorsqu'il s'avança, on eût dit qu'un lien
les attachait aux pas de cet homme inconnu.
Ils posèrent sans bruit ce qu'ils avaient reçu,
sans se demander si c'était peu ou beaucoup,
ils le suivirent à la porte de l'église,
muets, et enchaînés par une attente étrange.

La porte fut ouverte et Brand monta en chaire :
les gens se chuchotaient entre eux : « Voilà un prêtre ! »
Mais l'homme à la figure illuminée naguère,
grognon, garda l'entrée, tel l'hôte non prié.
Silence de tombeau dans l'intérieur lugubre,
et tous les bancs s'étaient remplis, rang après rang ;
on entendait le prêtre en chaire murmurer,
mais nul ne distinguait les mots de sa prière.

Elle fut courte, ensuite il s'exprima ainsi :
« Homme, tu ne vis pas que de pain, souviens-t'en ;
et s'il n'est remédié qu'au besoin de ton corps,
autant vaut ne t'offrir que pierres pour du pain.
Et si toute ta faim ne peut être apaisée
par les dons qui te sont tendus avec la main,
alors tu n'as aucun rapport avec ton Dieu —
et il n'est pas de pont entre toi et l'esprit.

« J'étais en haut de la montagne, ce matin,
je vous ai vus vous presser sur tous les sentiers,
j'ai cru alors que vous pensiez à celui qui
élève et dans la vallée de larmes rend libre.
Je croyais que la vie suivait son cours ancien
parmi vous, sans aucun réveil de la pensée,
je me réjouis alors de voir votre désir
s'attacher à lui comme planche de salut.

« On se croit vite oublié par son créateur,
on se croit aisément abandonné de Dieu,
quand ne se lèvent ni étoiles ni soleil,
quand il n'y a ni nuit, ni aube de jour clair,
quand tout est gris sur gris, toutes choses pareilles,
la misère la même, aujourd'hui comme hier,
toujours le vieux tableau dans son cadre ancien,
si loin que voient les yeux au long du cours des temps.

« Lorsque rien ne s'élève et que rien ne s'abaisse,
que la vie pèse comme une tente de brume,
que personne ne s'indigne et nul ne gémit,
que la sentence est acceptée telle qu'elle est,
qu'aucune épouvante, non plus qu'aucune joie
ne jette ombre ou clarté sur la marche du jour,
alors l'âme est tentée de se laisser aller,
et se croire effacée du livre du Seigneur.

BRAND

POÈME DRAMATIQUE

PERSONNAGES

BRAND.
SA MÈRE.
EJNAR, *peintre.*
AGNÈS.
LE BAILLI.
LE DOCTEUR.
LE DOYEN.
LE SACRISTAIN.
L'INSTITUTEUR.
GERD.
UN PAYSAN.
SON FILS ADOLESCENT.
UN AUTRE PAYSAN.
UNE FEMME.
UNE AUTRE FEMME.
UN COMMIS.
PRÊTRES ET FONCTIONNAIRES.
GENS DU PEUPLE, HOMMES, FEMMES ET ENFANTS.
LE TENTATEUR AU DÉSERT.
CHŒUR DES INVISIBLES.
UNE VOIX.

(L'action se passe de notre temps, en partie dans une bourgade d'un fjord de la côte occidentale de la Norvège, en partie autour.)

PREMIER ACTE

(La neige sur le désert d'un fjeld. Brouillard épais et lourd ; temps pluvieux, demi-obscurité).

BRAND, *vêtu de noir, portant un bâton et un sac, s'avance en grimpant avec peine vers l'ouest.* UN PAYSAN *et son* FILS, *qui ont fait route avec lui, sont un peu en arrière.*

LE PAYSAN, *criant après Brand.*

Ohé, l'étranger, pas si vite !
Où es-tu?

BRAND

Ici.

LE PAYSAN

Tu t'égares !
La brume épaissit tant qu'à peine
on voit au bout de son bâton...

LE FILS

Père, des trous !

LE PAYSAN

Et des crevasses !

BRAND

Plus une trace de chemin.

LE PAYSAN, *criant.*

Arrête ! Ici, le glacier n'est
qu'une croûte ! Ne bouge pas !

BRAND, *écoutant un bruit.*

J'entends gronder une cascade.

LE PAYSAN

Un ruisseau s'est creusé dessous ;
un abîme est ici, sans fond ;...
il engloutira toi et nous !

BRAND

Il *faut* que j'aille : je l'ai dit.

LE PAYSAN

Il faudrait plus que force humaine.
Vois ;... le sol est cave et cassant...
Arrête ! Ta vie est en jeu !

BRAND

Je *dois;* j'ai l'ordre d'un grand maître.

LE PAYSAN

Quel est son nom?

BRAND

Son nom est Dieu.

LE PAYSAN

Et toi, qu'est-ce que tu es?

BRAND

Prêtre.

LE PAYSAN

Ça se peut, mais ce que je sais,
serais-tu doyen ou évêque,
c'est que tu seras couché mort
avant l'aube, si tu t'avances
sur le bord sapé du glacier.

(Il approche prudemment et dit d'un ton persuasif.)

Écoute ; si savant qu'on soit,
on ne peut ce qui est trop dur.
Viens ; ne sois pas si rude et raide !
Chacun n'a qu'une vie en somme...
Si on la perd, que reste-t-il?
C'est deux lieues jusqu'au premier toit,
et le brouillard est si épais
qu'on le couperait au couteau.

BRAND

La brume épaisse nous évite
les lueurs bleues qui vous fourvoient.

LE PAYSAN

C'est plein d'étangs glacés, ici,
et ces mares-là, c'est mauvais.

BRAND

Nous passerons.

LE PAYSAN

Aller sur l'eau?
Tu ne tiendrais pas la promesse.

BRAND

Quelqu'un a montré pourtant,... qui
a la foi traverse à pied sec.

LE PAYSAN

Oui, autrefois, mais aujourd'hui
Il coule à fond tout entier.

BRAND

Adieu !

(Il va pour sortir.)

LE PAYSAN

Tu vas risquer ta vie !

BRAND

S'il convient à Dieu que je meure,...
bienvenus lacs, cascades, gouffres !

LE PAYSAN, *à voix basse.*

Non, vraiment, c'est un fou furieux.

LE FILS, *presque pleurant.*

Rentrons, père ! Il y a des signes
de pluie et de plus vilain temps !

BRAND, *s'arrête et se rapproche.*

Écoute, paysan ; tu dis
que ta fille vit sur le fjord,
et va mourir ; elle a fait dire
que c'est sans espoir de salut,...
si tu ne viens, qu'elle s'en va?

LE PAYSAN

Dieu ait pitié de moi, c'est ça !

BRAND

Délai donné jusqu'aujourd'hui?

LE PAYSAN

Oui.

BRAND

Pas au delà?

LE PAYSAN

Non.

BRAND

Viens donc?

LE PAYSAN

Il n'y a pas moyen. Reviens !

BRAND, *le regarde fixement.*

Hein? Donnerais-tu cent dalers
afin qu'elle meure sauvée?

LE PAYSAN

Certes !

BRAND

Deux cents?

LE PAYSAN

A tout mon bien
Je renoncerais volontiers
pour qu'elle pût s'éteindre en paix !

BRAND

Donnerais-tu *ta vie* aussi?

LE PAYSAN

Quoi? La vie? Je vous prie...

BRAND

Eh bien?

LE PAYSAN, *se grattant derrière l'oreille.*

Non, mais il faut bien tenir compte...
Au nom de Jésus, n'oublie pas
que j'ai femme et enfants chez moi.

BRAND

Jésus, lui, avait une mère.

LE PAYSAN

Ce n'est pas de l'an dernier, ça ;...
on voyait alors des miracles ;
ce n'est plus pareil aujourd'hui.

BRAND

Rentre. Ta vie mène à la mort.
Tu ignores Dieu, Dieu t'ignore.

LE PAYSAN

Hou, tu es dur !

LE FILS, *le tirant.*

Allons-nous-en !

LE PAYSAN

Oui ; mais *lui*, va venir aussi.

BRAND

Venir?

LE PAYSAN

Oui, si tu restes là
par un pareil temps du Seigneur,
et si l'on dit, ce n'est pas niable,

que nous sommes partis ensemble,
je serai un jour poursuivi,...
et si tu te noies dans un lac,
je serai condamné aux fers...

BRAND

Tu souffrirais pour la cause de Dieu.

LE PAYSAN

Peu me chaut la sienne et la tienne ;
j'en ai plus qu'assez de la mienne.
Allons, viens !

BRAND

Adieu !

(Sourd grondement lointain.)

LE FILS, *criant.*

L'avalanche !

BRAND, *au paysan, qui l'a saisi par le col.*

Lâche prise !

LE PAYSAN

Non !

BRAND

Lâche !

LE FILS

Viens !

LE PAYSAN, *luttant avec Brand.*

Non, le diable m'emporte... !

BRAND, *se dégage et le jette dans la neige.*

Oui, certes ;
il finira par là, bien sûr !

(Il sort.)

LE PAYSAN, *assis, se frottant le bras.*

Voilà un rude et fort gaillard.
Il dit cela œuvre de Dieu !

(Il crie en se levant.)

Hé, prêtre !

LE FILS

Il a monté la croupe.

LE PAYSAN

Oui, mais je l'aperçois encore.

(Il crie de nouveau.)

Écoute, dis... te souviens-tu
où l'on a quitté le chemin?

BRAND, *dans le brouillard.*

Pas besoin de croix sur ta voie ;...
tu es déjà au grand chemin.

LE PAYSAN

Dieu veuille que ce soit si bien,
je serais bien au chaud ce soir.

(Lui et son fils retournent vers l'est.)

BRAND, *devient visible plus haut, il regarde dans la direction des paysans.*

A tâtons, ils rentrent. Serf lâche,
si un vouloir exaltait ta poitrine,
si seule te manquait la force,
j'aurais abrégé ta voie rude ;
sur mon dos fourbu, pieds meurtris,
avec joie je t'aurais porté ;...
mais il est vain d'aider un homme,
qui ne veut rien que ce qu'il peut.

(Il s'éloigne.)

Hum ; la vie, la vie ; c'est curieux
comme à ces gens la vie est chère !
Pas un pauvre être qui n'y tienne
comme si le salut du monde,
et la rédemption de toute âme,
tenaient sur ses frêles épaules.
Certe, ils feront des sacrifices !
Mais la vie,... doit être épargnée.

(Il sourit, comme se souvenant.)

A deux idées que j'eus, enfant,
j'ai ri à me tenir les côtes,
je leur ai dû la peau tannée
quand la maîtresse était maussade.
Je voyais un hibou qu'effraie la nuit,
un poisson hydrophobe. Je pouffais ;
je voulais chasser ces images,
elles étaient bien accrochées...
D'où venaient ces éclats de rire?
Du conflit vaguement senti
entre la chose telle quelle
et la chose qui devrait être,...
entre : avoir à supporter,
et trouver le fardeau trop lourd...
  Presque tous, ici, forts ou faibles,
sont de tels hiboux, ou poissons.
Créés pour œuvrer dans les fonds,
ils devraient vivre la vie sombre,...
et c'est là ce qui leur fait peur.
Ils courent, inquiets, vers la grève,

ils fuient leur propre firmament,
ils crient : l'air et les feux du jour !

(Il s'arrête un instant, s'étonne et écoute.)

Qu'y a-t-il là? un chant résonne?
Oui, c'est un chant mêlé de rires.
Oho,... un hourra, un second,...
trois,... quatre,... cinq fois répété !
Le soleil luit. La brume lève.
Déjà je vois les vastes plaines.
Là-bas la gaie troupe est debout
face au soleil, sur le coteau ;
l'ombre s'étend à l'ouest sur le plateau ;
ils échangent propos, poignées de mains.
Ils se quittent. Les uns retournent
vers l'est, mais deux marchent vers l'ouest.
Ils agitent, dernier message
de salut, chapeau, voile et mains.

(Le soleil brille de plus en plus à travers les nuages. Brand reste longtemps à regarder les arrivants.)

Une lueur entoure ces deux.
La brume, on dirait, leur fait place,
la bruyère revêt les pentes
et le ciel rit autour du couple.
Frère et sœur, je crois. Mains unies,
sautant sur le sol de bruyères.
La fille touche à peine terre,
et lui est souple comme osier.
Elle le quitte et lui échappe,
alerte, il a voulu la prendre....

Et la course devient un jeu... !
Et puis, leur rire devient chant !

(Ejnar et Agnès, en léger costume de voyage, tous deux rouges et animés, arrivent en jouant sur le plateau. Le brouillard est dissipé; un clair matin d'été brille sur le fjeld.)

EJNAR

Agnès, mon charmant papillon,
Je veux te prendre en jouant !
Je tisse un filet aux mailles serrées,
et les mailles sont mes chansons !

AGNÈS, *danse devant lui en reculant et se dérobe à tout instant.*

Si je suis un petit papillon blanc
laisse-moi boire à la cime des bruyères ;
et si tu es un garçon qui veut jouer
cours après moi, mais ne me prends pas !

EJNAR

Agnès, mon charmant papillon,
maintenant j'ai tissé les mailles ;
à rien ne te sert ton vol capricieux,...
tu vas être prise dans le filet !

AGNÈS

Si je suis un jeune et pur papillon,
avec joie je m'élance au jeu ;
mais si tu me prends dans ton filet,
garde-toi de toucher mes ailes !

EJNAR

Non, je t'enlèverai d'une main prudente,
et t'enfermerai dans mon cœur ;

là tu pourras jouer toute ta vie
le plus délicieux des jeux !

(Sans le voir, ils se sont rapprochés d'une pente escarpée, ils sont tout près du bord.)

BRAND, *leur crie.*

Halte ! Un précipice derrière !

EJNAR

Qui appelle?

AGNÈS, *montrant du doigt.*

Vois !

BRAND

Garez-vous !
Là, c'est un mince toit de neige ;...
il déborde l'escarpement !

EJNAR, *entoure Agnès de son bras et lève la tête en riant.*

Pas de danger pour elle et moi !

AGNÈS

Une vie de jeu nous attend !

EJNAR

Le soleil luit sur notre route,
qui n'aura fin que dans cent ans.

BRAND

Alors seulement la chute? Ah !

AGNÈS, *fait voltiger son voile.*

Non, le jeu monte vers le bleu.

EJNAR

D'abord cent ans de joie bruyante,

flambeaux de noce chaque nuit,...
toute la vie jouer au chat...

BRAND

Et puis...?

EJNAR

Retour chez nous... au ciel.

BRAND

Ah ! c'est du ciel que vous venez?

EJNAR

Certes ; d'où pourrions-nous venir?

AGNÈS

Heu, à vrai dire, en dernier lieu,
on vient du val à l'est du fjeld.

BRAND

Il m'a semblé apercevoir
votre silhouette, là-bas, sur le col.

EJNAR

Oui, c'est bien là que nous venons
de quitter amis et amies ;...
poignées de mains, baisers, étreintes,
pour sceller tous chers souvenirs.
Descendez ! Et je vous dirai
combien Dieu s'est montré splendide,...
et vous comprendrez nos transports...
Ne restez pas comme un glaçon !
Dégelez-vous ! A la bonne heure !
D'abord, sachez que je suis peintre,

Dieu était déjà bien gentil
de donner vol à mes pensées ;
la vie éclôt de mes couleurs
comme les papillons des larves.
Mais il fut surtout magnifique,
en me donnant ma fiancée !
J'arrivais d'un voyage au sud,
ma boîte à couleurs sur mon dos...

AGNÈS, *avec animation.*

Si joyeux, confiant et entrain...
et si plein de mille chansons !

EJNAR

Comme en ce canton je passais,
elle était par là en visite.
Elle, elle devait boire l'air des fjelds,
soleil, rosée, arôme des sapins.
Moi, Dieu m'attirait vers les cimes ;
une voix chantait : la beauté
est aux bords du torrent sylvestre,
dans le vol du nuage au ciel !...
Alors je peignis mon chef-d'œuvre :
l'éclat des roses sur sa joue,
deux yeux qui brillaient de bonheur,
un sourire, qui ravit l'âme...

AGNÈS

Tu voyais bien peu la peinture...
buvant la vie à larges coupes,
et te retrouvas un beau jour
bâton en main, sac attaché...

EJNAR

Alors me vint soudain l'idée :
Tu as oublié ta demande !
Hurra ! Houp, demande, réponse,
tout fut parfaitement en règle.
Notre vieux docteur fut content
à ne pas se tenir de joie.
Il a donné trois jours de fête,
de danse et chants pour elle et moi ;
chez bailli, prévôt, juge et prêtre,
la jeunesse fut invitée.
Nous sommes partis cette nuit ;
cela n'a pas fini la fête ;...
drapeau levé, chapeaux fleuris,
sur les collines et plateaux,
la troupe nous a mis en route.

AGNÈS

Notre montée fut une danse
soit par couples, tantôt en groupe.

EJNAR

Le vin dans des coupes d'argent...

AGNÈS

Le chant clair dans la nuit d'été...

EJNAR

Le lourd brouillard, tombé du nord,
se leva devant nous, docile.

BRAND

Et maintenant, le chemin...?

EJNAR

Droit
à la ville.

AGNÈS

C'est où j'habite.

EJNAR

Mais d'abord les derniers sommets ;
descente au port, à l'ouest du fjord,
le vapeur nous mène à la noce ;...
et puis, ensemble vers le sud,
tels à leur premier vol des cygnes... !

BRAND

Et là...?

EJNAR

Vie d'époux dans la joie,
un grand rêve, beau comme un conte ;
sachez que, ce dimanche à l'aube,
bien qu'en plein désert et sans prêtre,
notre vie fut sacrée exempte
de soucis, vouée au bonheur.

BRAND

Par qui?

EJNAR

Par tout le joyeux groupe.
Ils ont proscrit, au choc des verres,
tout ciel d'orage menaçant
notre abri léger de verdure,
banni de la langue tout mot
qui présage foudre et tempête ;

couronnés de fleurs, ils nous ont
sacrés vrais enfants de la joie.

BRAND

Adieu, vous deux !

EJNAR, *hésite, et le regarde de plus près.*

Non, attendez !
Je crois reconnaître, il me semble,
vos traits...

BRAND, *froidement.*

Je vous suis étranger.

EJNAR

Pourtant, à l'école ou chez nous,
je crois pouvoir me rappeler...

BRAND

A l'école ; oui, nous y étions amis ;
j'étais enfant ; aujourd'hui je suis homme.

EJNAR

Tout de même, ce n'est pas...

(S'écrie soudain.)

Brand !
Je te reconnais maintenant !

BRAND

Je t'ai reconnu tout de suite.

EJNAR

Ah, quel bonheur de te revoir !
Regarde-moi ! Oui, tu es bien le même,
qui te suffisais à toi-même,

que le jeu n'attirait jamais
vers le clan fou des camarades.

BRAND

J'étais étranger parmi vous.
Je crois pourtant que je t'aimais,
bien que vous tous étiez du sud,
et d'un autre métal que moi,
né sur un cap, au bord de l'eau,
à l'ombre d'une crête nue.

EJNAR

Ton pays natal,... c'est ici?

BRAND

Ma route y passe aujourd'hui même.

EJNAR

Y passe? Et puis? Tu vas plus loin?

BRAND

Oui, loin ; et vite... hors de chez moi.

EJNAR

Tu es prêtre?

BRAND, *sourit.*

Pasteur adjoint.
Comme le lièvre dans les pins,
ma demeure est ici ou là.

EJNAR

Et où te rends-tu cette fois?

BRAND, *vite et durement.*

Ne demande pas.

EJNAR

Pourquoi?

BRAND, *change de ton.*

Soit !
C'est le bateau qui vous attend,
qui va m'emmener hors d'ici.

EJNAR

Ma voiture de noce? Hurra !
Hein, Agnès, sa route est la nôtre !

BRAND

Mais je vais à un convoi, moi.

AGNÈS

Un convoi?

EJNAR

Qui enterre-t-on?

BRAND

Le Dieu que tu disais *le tien.*

AGNÈS, *recule.*

Viens, Ejnar !

EJNAR

Brand !

BRAND

Le Dieu du serf,
courbé tous les jours sur la glèbe,
sera enterré au grand jour.
Il faut en finir avec ça.
Il en est temps, vous comprenez.
Voilà mille ans qu'il est caduc.

EJNAR

Brand, tu es malade !

BRAND

Non, fort
comme pin et genièvre au fjell ;
c'est les gens falots de ce temps
qui ont besoin d'être soignés.
Vous ne voulez que flirt, jeu, rire,
vous voulez croire un peu, non voir,...
tout le fardeau, vous en chargez
celui qu'on vous a dit venu
pour subir le grand châtiment.
Son front pour vous fut ceint d'épines,
cela vous permet de danser ;...
dansez donc,... où la danse mène,
c'est une autre affaire, mon cher !

EJNAR

Ah, je comprends ! Chanson nouvelle
goûtée aux vallées et en ville.
Tu es de cette jeune école
qui dit la vie pourrie et vaine,
et jette, par peur de l'enfer,
tout le monde en un sac de cendres.

BRAND

Non, je ne suis pas prêcheur de sornettes.
Je ne parle pas comme prêtre ;
suis-je chrétien, je ne sais trop ;
mais je *sais* que je suis un homme,

et je *sais* que je vois la tare
qui paralyse ce pays.

EJNAR, *sourit.*

Je n'ai jamais entendu dire
que ce bon pays eût renom
d'exagérer la joie de vivre.

BRAND

Non, nul ne se pâme de joie ;...
si ça était, ce serait bien.
Sois, si tu veux, serf du plaisir,...
mais sois-le donc, soir après soir.
Ne sois pas aujourd'hui ceci,
autre chose l'année prochaine.
Ce que tu es, sois-le à fond,
non par fragments et à moitié.
La bacchante est une idée claire,
le sac à vin la gâte, hélas,...
Silène est un type fort beau,
un buveur, sa caricature.
Tu n'as qu'à courir ce pays,
te rendre compte auprès de tous,
tu verras que chacun s'exerce
à être un peu tout à la fois.
Un peu grave chaque dimanche,
un peu fidèle, mode antique,
un peu friand de communion,...
car les aïeux l'étaient aussi,
le cœur un peu chaud quand on chante
et boit au peuple des rochers,

petit, mais aussi ferme qu'eux,
jamais soumis à fouet ni joug,...
un peu léger quant aux promesses,...
un peu subtil à scruter, sobre,
le serment fait dans un banquet
pour résoudre une affaire grave.
Mais tout cela, toujours très peu ;
défauts, vertus, ne vont pas loin ;
chacun, en tout, n'a que fractions,
fraction de mal, fraction de bien ;...
et le pis est,... chaque fraction
en met à néant tout le reste.

EJNAR

Rien de plus aisé que le blâme ;
il serait plus beau d'épargner...

BRAND

Peut-être,... non si salutaire.

EJNAR

Soit ; ce bloc des péchés du peuple,
j'y acquiesce, entièrement,
mais je vois mal le lien avec
ta volonté d'ensevelir
ce Dieu que j'appelle encor mien.

BRAND

Mon joyeux ami, tu es peintre,...
montre-moi ce Dieu dont tu parles.
Tu l'as peint, ai-je entendu dire,
son image a ému les gens.
Il doit être vieux, n'est-ce pas?

EJNAR

Après...?

BRAND

Bien entendu. Et gris?
Peu de cheveux, comme un vieillard,
barbe de glace ou fils d'argent,...
bienveillant, mais assez sévère
pour effrayer enfants au lit?
Si tu lui as mis des pantoufles,
non, je ne le chercherai pas;
mais je crois que ça ferait bien
s'il avait calotte et lunettes.

EJNAR, *en colère.*

Que signifie...?

BRAND

Je ne ris pas.
C'est justement à quoi ressemble
le Dieu lare de notre peuple.
Du Rédempteur, les catholiques
font un bambin, ici vous faites
du Seigneur un vieillard caduc,
près de retomber en enfance.
Si le pape n'a sur son trône,
bientôt plus que la double clef,
vous réduisez, d'un pôle à l'autre,
le divin royaume à l'Église,
vous séparez la vie, la foi;
pour personne il ne s'agit *d'être;*
vous voulez élever votre esprit,
Mais non pas vivre pleinement.

Il vous faut, pour vaciller ainsi,
un Dieu aux yeux souvent fermés ;...
à race usée, Dieu qui grisonne,
qu'on peint en calotte et tonsure...
mais ce Dieu-là n'est pas le mien !
Le mien est trombe, et le tien vent,
inflexible, et le tien est sourd,
tout bonté, quand le tien est mou ;
et il est jeune comme Hercule,...
non un papa de soixante ans !
Sa voix tonna dans les éclairs
lorsqu'au buisson du mont Horeb
Moïse épouvanté le vit,
tel un géant devant un nain.
Il arrêta le soleil à Gabaon
et fit des miracles sans nombre ;
il les ferait aujourd'hui même,
si tous, et toi, n'étiez si veules !

EJNAR, *avec un sourire indécis.*

La race sera recréée?

BRAND

Oui, elle va l'être, aussi sûr
que je me sais venu au monde
pour guérir son mal et sa tare !

EJNAR, *hochant la tête.*

N'éteins pas le brandon qui fume
si tu n'as feux qui mieux éclairent ;
n'efface pas les vieux mots d'ordre
avant d'avoir les mots nouveaux !

BRAND

Je n'aspire à rien de nouveau ;
je défends le droit éternel.
Ce n'est ni dogme ni Église
que mon action veut soutenir ;
tous deux ont vu leur premier jour,
et par suite il se peut fort bien
qu'ils voient tous deux leur dernier soir.
Tout ce qui est créé a fin,
subit l'usure et la vermine,
doit, selon la règle et la loi,
faire place à forme inconnue.
Mais il est ceci qui demeure ;...
l'esprit, qui ne fut pas créé,
affranchi, lorsqu'il fut damné
au premier clair printemps du monde,
qui, d'une foi hardie, jeta
un pont entre chair et pensée.
Esprit que notre temps détaille,...
grâce à l'idée qu'il a de Dieu,...
mais de tous ces fragments de l'âme,
de ces tronçons d'esprit, ces torses,
morceaux de têtes et de mains,
un *tout* surgira, où Dieu puisse
trouver son *homme*, son grand œuvre,
son vrai fils, Adam, jeune et fort !

EJNAR, *l'interrompant.*

Adieu, je pense qu'il vaut mieux
nous séparer.

BRAND

Si vous allez par l'ouest,
je prends le nord. Deux chemins mènent
au fjord, également rapides.
Adieu !

EJNAR

Adieu.

BRAND, *se retourne à la descente.*

Ne confonds pas lumière et buée.
Rappelle-toi... vivre est un art.

EJNAR, *avec un geste comme pour l'écarter.*

Tu as beau retourner le monde ;
je suis fidèle à mon vieux Dieu !

BRAND

Soit ; peins-le avec des béquilles ;...
je vais l'enterrer dans sa tombe !

(Il descend le sentier.)
(Ejnar marche en silence et regarde Brand descendre.)

AGNÈS, *reste un instant comme l'esprit absent, puis s'éveille, regarde autour d'elle, agitée, et demande :*

Le soleil s'est éteint?

EJNAR

Non, un nuage
passe ; le soleil brille encore.

AGNÈS

La bise est froide.

EJNAR

Un coup de vent
s'est engouffré dans cette gorge.
Nous descendons ici.

AGNÈS

Ce roc
barrait le sud d'un mur moins noir.

EJNAR

Chant et jeu t'empêchaient de voir,
lorsque son cri t'a effrayée.
Mais qu'il suive sa pente raide ;
reprenons notre jeu tel quel.

AGNÈS

Non, pas maintenant ;... je suis lasse.

EJNAR

Oui, c'est vrai, je le suis aussi,...
la descente n'est pas facile
comme le chemin du plateau.
Mais aussitôt le fjell passé,
nous danserons par pur défi,...
une danse bien plus fougueuse
que nous ne l'aurions fait avant...
Regarde, Agnès, la bande bleue
où brille le feu du soleil ;
elle se ride, ou elle rit.
elle est d'argent, puis jaune d'ambre ;
c'est la vaste mer radieuse
que tu aperçois tout là-bas !

Et peux-tu voir la fumée sombre
qui s'est allongée sur la côte?
Peux-tu voir le petit point noir
qui passait le cap à l'instant?
Vois, c'est le vapeur... pour nous deux !
Il entre en ce moment au fjord !
Ce soir il sortira du fjord
vers la mer, avec toi et moi !...
Là s'épaissit le brouillard gris...
Dis, Agnès, as-tu vu les belles
couleurs du ciel et de la mer?

AGNÈS, *regarde distraitement droit devant elle, et dit :*

Ah, oui. Mais dis, as-tu vu...?

EJNAR

Quoi?

AGNÈS, *sans le regarder et à voix basse comme dans une église.*

Comme il grandissait en parlant !

(Elle descend le sentier. Ejnar la suit.)

(Chemin longeant une paroi de roc avec un précipice à droite. Au-dessus du rocher et derrière, on aperçoit des hauteurs plus grandes et des cimes neigeuses.)

BRAND, *arrive en haut du sentier, descend, s'arrête à mi-chemin sur un rocher qui fait saillie et regarde le précipice.*

Oui, je m'y retrouve, ici !
Chaque coin, hangar à barques,
l'éboulis, et les bouleaux,
et la vieille église brune,

le torrent, les bouquets d'aunes,
tous les souvenirs d'enfance.
Mais je crois que c'est plus gris
maintenant, et plus petit ;
et l'amas de neige avance
plus qu'alors au bord du roc ;
sur le ciel étroit du val,
un peu plus il a rogné,
il penche, masque, fait ombre,
vole encor plus de soleil.

(Il s'assied et regarde au loin.)

C'est le fjord. Était-il donc
Aussi laid et resserré?
Temps d'averses. Une barque
entre au fjord, voile carrée.
Au sud, à l'ombre du fjeld,
j'aperçois le quai, l'échoppe,
derrière, une maison rouge...
maison de la veuve au cap !
Maison où je fus enfant.
Que de souvenirs m'assaillent.
Parmi les pierres du bord,
vécut l'âme d'enfant, seule..

Sur moi pèse une oppression,
une angoisse d'être fils
d'un esprit si loin du mien,
toujours tendu vers la terre.
Les grands buts voulus jadis
sont comme estompés, sous voile.
Fougue et force me trahissent,
âme, ardeur, sont mous et veules ;

à l'approche de chez moi,
je m'éveille en étranger,...
soudain lié, tondu, dompté,
tel Samson chez sa catin.

(Il regarde de nouveau le précipice.)

Qu'est-ce qui là-bas se passe?
De tous les côtés je vois
surgir femmes, enfants, hommes.
Sur le roc et dans les fentes
se perdent leurs longues files,
qui reparaissent bientôt,...
allant vers la vieille église.

(Il se lève.)

Oh, je vous connais à fond,
âmes molles, esprits lourds !
Toutes vos prières n'ont
pas assez de force ailée,
pas assez de cris d'angoisse
pour qu'il en parvienne au ciel...
vibrant comme appel doit être...
plus que le vœu pour du pain !
Car, ici, c'est le mot d'ordre,
cri de ralliement du peuple,
mis à part de tout le reste,
inscrit dans le cœur de tous,
comme une épave échouée,
seul débris de votre foi !...
Hors d'un gouffre où l'on étouffe,
et respire un air de cave ;...

Un drapeau ne peut ici
flotter libre au vent du large !

(Il va pour sortir; une pierre jetée d'en haut roule sur la pente, et tombe tout près de lui.)

Hé ! Qui jette des pierres?

(Gerd, jeune fille de quinze ans, court en haut, au bord du roc, avec des pierres dans son tablier.)

GERD

Il crie !
Touché !

(Elle jette encore une pierre.)

BRAND

Enfant, cesse ce jeu !

GERD

Il est perché sans nulle atteinte,
sur une branche il se balance !

(Elle jette une pierre et crie.)

Il revient aussi furieux !
Au secours ! Aïe ! Je sens ses serres !

BRAND

Au nom de Dieu... !

GERD

Chut ! Qui es-tu?
Ne bouge pas ; tiens, il s'envole.

BRAND

Qui donc?

GERD

Tu n'as pas vu l'autour?

BRAND

Là? Non.

GERD

Le grand vilain oiseau
à crête plate et au cou nu,
à l'œil bordé de rouge et jaune !

BRAND

Où vas-tu?

GERD

A l'église.

BRAND

Aha?
Alors, nous irons donc ensemble.

GERD

Nous deux? Non, moi, je vais là-haut.

BRAND, *avec un geste vers le bas.*

C'est là, l'église !

GERD, *le regarde avec un sourire de mépris et montre du doigt vers le bas.*

Celle-là?

BRAND

Bien sûr ; viens donc !

GERD

Non, là, c'est laid !

BRAND

Laid? Pourquoi?

GERD

Oui, car c'est petit.

BRAND

Où en sais-tu une plus grande?

GERD

Une plus grande? Oh, je sais où.
Adieu !

(Elle remonte.)

BRAND

C'est par là ton église?
Tu t'en vas au désert du fjeld.

GERD

Viens avec moi, et tu verras
une église de glace et neige !

BRAND

De glace et neige ! Ah oui, j'y suis !
Là-haut, parmi pics et sommets,
je me rappelle, en mon enfance,
qu'on parlait d'un ravin profond ;
l'église de glace, on disait ;
on en contait bien des histoires ;
un lac gelé en est la base,
la neige accumulée, durcie,
s'étend à faux et forme toit
sur le vide, au sud du rocher.

GERD

Oui, on dirait glace et rocher,
mais *c'est* tout de même une église.

BRAND

N'y va jamais ; un coup de vent

parfois a rompu le névé;
cri, ou coup de fusil suffisent...

GERD, *sans l'écouter.*

Viens y voir un troupeau de rennes
pris par l'avalanche, et trouvé
à la débâcle du printemps.

BRAND

Ne va pas là ; c'est dangereux !

GERD, *indique le bas.*

Ne va pas là ; car c'est trop laid !

BRAND

Dieu soit avec toi.

GERD

Viens, plutôt !
Là-haut, éboulis et cascades
font l'office, et le vent y prêche
à vous donner frisson et fièvre.
L'autour n'y pénètre jamais ;...
il se pose sur le Pic Noir,
il se tient là, l'horrible monstre,
sur mon église, en coq de flèche.

BRAND

Sauvage est ta voie, et ton âme,...
c'est un sistre à boîte brisée.
L'atonie demeure, sans plus,...
mais le mal peut tourner en bien.

GERD

Voilà qu'il vient battant des ailes !
Il faut que je rentre à l'abri !

Adieu ; je suis sûre à l'église,...
fi, le méchant, qu'il est vilain !

(Elle crie.)

N'approche pas ! J'ai là des pierres !
Pas de griffes, je prends des branches !

(Elle s'enfuit vers le haut.)

BRAND, *après un silence.*

Elle aussi fréquente l'église.
En bas,... en haut, qui fait le mieux?
Où sont les pires égarés,
qui se perd plus loin de la paix,...
l'esprit léger, couronné de feuillage,
qui joue au bord du précipice,...
l'esprit veule, qui suit la route morne
parce que l'usage est ainsi,...
l'esprit sauvage, à l'élan tel
qu'il embellit presque le mal?
Allons, et luttons sans merci
contre cette triple alliance !
Je vois ma mission briller
jour qui perce à travers la fente !
Voilà ma tâche ; par leur chute
ces trois trolds paient le mal du monde ;...
qu'ils soient tous les trois enterrés,
et la peste sera dissipée !
Debout, mon âme ! L'épée nue !
Luttons pour qui a droit au ciel !

(Il descend vers la vallée.)

ACTE II

(Au bord du fjord, place entourée de murs de roc escarpés. La vieille église décrépite est sur un petit coteau près de là. Un orage se prépare.)

La foule, hommes, femmes et enfants, forme des groupes, les uns sur la berge, les autres sur les pentes. Le BAILLI *est assis au milieu sur une pierre; un* COMMIS *l'assiste; on distribue du blé et des vivres.* EJNAR *et* AGNÈS, *un peu plus loin, sont entourés d'un cercle de gens. Des barques sont sur la grève.* BRAND *arrive sur le coteau de l'église sans être remarqué.*

UN HOMME, *s'avance à travers la foule.*

Place !

UNE FEMME

J'étais la première !

L'HOMME, *l'écarte.*

Va-t'en !

(Il fend la presse jusqu'au bailli.)

Allons ; mettez-en plein mon sac !

LE BAILLI

Minute !

L'HOMME

Impossible ;... il faut que je rentre ;
j'ai là quatre affamés... ou cinq !

LE BAILLI, *plaisant.*

Tu ne sais pas combien au juste?

L'HOMME

L'un se mourait à mon départ.

LE BAILLI

Attends. Tu es bien sur la liste?

(Feuilletant ses papiers.)

Non ;... ah, si. Tu as de la chance.

(Au commis.)

Donne au numéro neuf sa part.
Hé, bonnes gens, de la patience!
Nils Snemyr!

UN HOMME

Voilà!

LE BAILLI

Tu n'as plus
que trois quarts de la part dernière.
Vous êtes moins nombreux.

L'HOMME

C'est juste,...
Ragnhild est morte juste hier.

LE BAILLI, *prend note.*

Un de moins. Une économie.

(A l'homme qui s'éloigne.)

Mais ne va pas te dépêcher
de prendre femme encore.

LE COMMIS, *rire étouffé.*

Hi, hi !

LE BAILLI, *sévèrement.*

De quoi riez-vous?

LE COMMIS

C'est que monsieur
le bailli est drôle.

LE BAILLI

Silence !
L'assemblée n'a rien d'une farce ;
la blague sert contre les larmes.

EJNAR, *sort avec Agnès du groupe qui les entourait.*

J'ai vidé la dernière poche,
bourse et portefeuille sont vides ;...
je serai à bord un mendiant,
et mettrai canne et montre en gage.

LE BAILLI

Vous êtes là au bon moment.
Ce que j'ai recueilli est peu,...
ne suffit pas, vous pensez bien,
quand des pauvres mi-rassasiés
doivent distribuer leurs miettes
à ceux qui n'ont rien sous la dent.

(Il remarque Brand et le désigne.)

Un de plus ! Bien ! Si vous avez
entendu parler de famine,
inondations, et sécheresse,
ouvrez la bourse, toute grande.

Nous acceptons n'importe quoi.
Nos provisions vont être à bout ;...
cinq poissons, dans notre désert,
ne donnent plus de quoi manger.

BRAND

Dix mille, donnés au nom d'un
faux dieu, n'aideraient aucune âme.

LE BAILLI

Je ne demande pas des mots.
Que sont-ils pour des ventres vides?

EJNAR

Tu ne sais pas, évidemment,
les durs et longs malheurs du peuple !
Mauvaise année, famine, on meurt.
Des cadavres...

BRAND

Je le vois bien,
à tous les yeux cerclés de plomb
on reconnaît qui règne ici.

LE BAILLI

Et vous êtes dur comme acier !

BRAND, *s'avance parmi la foule et dit avec force :*

Si la vie suivait, molle et plate,
son lent cours d'ordinaire gêne,
vos cris de faim me toucheraient.
Si pour rentrer chez soi, on doit
ramper, la bête en vous s'éveille.

Quand les jours, lourds, réguliers, vont
au pas, comme un convoi funèbre,
alors on est près de se croire
rayé du livre du Seigneur.
Meilleur il s'est montré pour vous,
semant l'effroi dans votre sang,
vous flagellant jusqu'à la mort,
et reprenant les biens donnés...

PLUSIEURS VOIX, *l'interrompant, menaçantes.*

C'est insulter notre détresse.

LE BAILLI

Outrager ceux qui ont donné !

BRAND, *branle la tête.*

Si je pouvais, de tout mon sang
vous soulager et vous guérir,
oh, comme il jaillirait à flots,
jusqu'à sécher mes veines vides.
Mais l'aide, ici, serait péché !
Dieu veut vous sortir de la fange ;...
un peuple faible, mais vivant,
puise en sa gêne élan et muscles ;
l'œil vague acquiert vue de faucon,
il voit loin, d'un regard précis,
le vouloir faible lutte, et compte
victoire sûre, après combat ;
mais si du mal ne naît pas l'acte,
ce tas ne vaut pas qu'on le sauve !

UNE FEMME

L'orage, sur le fjord, se lève,
comme excité par ses paroles !

UN AUTRE

Il défie Dieu ! Oui, vous verrez !

BRAND

Votre Dieu ne fait de miracles !

LES FEMMES

Voyez quel temps !

VOIX PARMI LA FOULE

Chassons cette âme
dure à coups de pierre et couteau !

(La foule s'ameute contre Brand. Le bailli s'interpose. Une femme, hagarde et les vêtements en désordre, descend les collines en toute hâte.)

LA FEMME, *criant vers la foule.*

Où trouver du secours, par Dieu !

LE BAILLI

Que te faut-il? Quelle misère...

LA FEMME

Misère, non, ce n'est plus ça.
C'est une horreur épouvantable !

LE BAILLI

Quoi? Parle !

LA FEMME

Je n'ai plus de voix !
Où est le prêtre?... Au secours, grâce !

LE BAILLI

On est sans prêtre ici...

LA FEMME

Damné !
Tu fus dur, Dieu, de me créer !

BRAND, *s'approche.*

Peut-être il s'en trouve un ici.

LA FEMME, *lui saisit le bras.*

Qu'il vienne, alors, dépêche-toi !

BRAND

Dis ton malheur, et il viendra.

LA FEMME

Sur l'autre bord...

BRAND

Va?

LA FEMME

Mon mari,...
trois fils affamés, maison vide,...
dis que non, dis non,... pas damné !

BRAND

Dis d'abord.

LA FEMME

Mes seins, desséchés... ;
aucun secours de Dieu ni d'hommes ;
le plus jeune était à la mort ;
le père, accablé, le frappa... !

BRAND

Frappa... !

LA FOULE, *épouvantée.*

Son enfant !

LA FEMME

Aussitôt
il comprit l'horreur de son acte !
Son remords crût comme un torrent ;
sur lui-même il porta la main...
Sauve l'âme, malgré l'orage !
Vivre, il ne peut, mourir, il n'ose,
il tient le corps sur ses genoux
et crie, invoquant le Malin !

BRAND, *immobile.*

Oui, il y a péril.

EJNAR, *pâle.*

Est-il possible?

LE BAILLI

Il n'appartient pas au district.

BRAND, *d'un ton bref, à la foule.*

Qu'on largue une barque et me passe !

UN HOMME

Par ce temps-là? Nul n'oserait !

LE BAILLI

Un sentier longe le fjord...

LA FEMME

Non,...
voie de terre n'existe plus ;

je suis venue par là, le fleuve
a coupé le pont après moi !

BRAND

Larguez la barque.

UN HOMME

On ne peut pas ;
la mer recouvre les écueils !

UN AUTRE

Voyez ! Un éboulis d'en haut,
et tout le fjord est en fumée !

UN TROISIÈME

Par un tel temps, qui frappe et gronde,
le doyen renonce à la messe !

BRAND

Le pécheur va mourir ; son âme
ne peut attendre vent et temps !

(Il monte sur une barque et largue la voile.)

Vous risquez la barque?

LE PROPRIÉTAIRE

Oui ; mais reste !

BRAND

Bien ; alors, qui risque la vie?

UN HOMME

Je n'y vais pas.

UN AUTRE

Et moi non plus !

PLUSIEURS

C'est aller tout droit à la mort !

BRAND

Votre Dieu ne passe personne ;
mais c'est le *mien* qui est à bord !

LA FEMME, *se tordant les mains.*

Il va mourir damné !

BRAND, *crie de la barque.*

Un homme
suffit pour l'écope et la voile !
Vienne un qui donnait tout à l'heure !
Donnez, donnez jusqu'à la mort !

PLUSIEURS, *reculent.*

Ne demande pas !

UN SEUL, *menaçant.*

Sors de là !
C'est braver Dieu trop violemment !

PLUSIEURS VOIX

L'orage enfle !

D'AUTRES

La corde casse !

BRAND, *s'agrippe fortement avec la gaffe et crie à la femme étrangère.*

Bon ; viens alors, toi ; mais viens vite !

LA FEMME, *recule.*

Moi ! Quand personne... !

BRAND

Eh bien, qu'ils restent.

LA FEMME

Je ne peux pas !

BRAND

Non?

LA FEMME

J'ai les gosses... !

BRAND, *riant.*

Quelle vase où fonder la vie !

AGNÈS, *les joues rouges, se tourne brusquement vers Ejnar, pose la main sur son bras, et dit :*

Tu as *tout* entendu?

EJNAR

Oui, il est ferme !

AGNÈS

Dieu te garde ! Tu vois ta tâche !

(Elle crie à Brand.)

Hé,... voici *un* qui est bien digne
d'aider à l'œuvre de salut !

BRAND

Viens donc !

EJNAR

Moi !

AGNÈS

Va ! Je t'ai donné !
Haut monte ma vue, qui rampait.

EJNAR

Je me serais offert, avant
de te connaître, et avec lui j'au...

AGNÈS, *frémissante.*

Et main... !

EJNAR

Ma vie est jeune et chère ;...
Je ne *peux* pas !

AGNÈS, *recule.*

Qu'as-tu dit là !

EJNAR

Je n'*ose* pas !

AGNÈS, *criant.*

Oh, désormais,
les trombes d'eau de la tempête
font entre nous un océan !

(A Brand.)

Je monte en barque, *moi!*

BRAND

Bien ; viens !

LES FEMMES, *effrayées de la voir sauter à bord.*

Jésus !

EJNAR, *la saisit, désespéré.*

Agnès !

TOUTE LA FOULE, *se précipitant.*

Arrête ! Reviens !

BRAND

Où, la maison?

LA FEMME, *indiquant du doigt.*

On voit le bout,...
au cap, derrière l'écueil noir !

(La barque quitte la rive.)

EJNAR, *criant après eux.*

Rappelle-toi tes sœurs... ta mère !
Ta vie...

AGNÈS

Nous sommes trois à bord !

(La barque fait voile. La foule se rassemble sur les hauteurs et regarde avec l'angoisse la plus vive.)

UN HOMME

Il double la pointe !

UN AUTRE

Non !

LE PREMIER

Vois,...
il l'a déjà derrière lui !

LE SECOND

Un coup de vent ! Ils sont perdus !

LE BAILLI

Le vent emporte son chapeau !

UNE FEMME

Au vent ses cheveux mouillés volent,
aussi noirs qu'ailes de corbeau !

LE PREMIER HOMME

Tout bouillonne et fume.

EJNAR

Quel est
ce cri qui a percé l'orage?

UNE FEMME

Il vient du fjeld.

UNE AUTRE, *indique du doigt.*

Gerd est là-haut,
qui rit et hue l'acte du prêtre !

LA PREMIÈRE FEMME

Elle va soufflant dans sa corne,
lançant des pierres comme sorts !

LA SECONDE FEMME

Voilà qu'elle jette sa corne,
et crie entre ses mains ouvertes !

UN HOMME

Oui, crie et hurle, vilain trold,...
ce gaillard a défense et garde !

UN AUTRE

Par temps pire, et lui à la barre
je pars sans crainte une autre fois.

LE PREMIER, *à Ejnar.*

Qu'est-il?

EJNAR

Prêtre.

LE SECOND

Mais, ce qu'il est,...

on le voit bien, c'est un gaillard !
Il est brave, fort et hardi.

LE PREMIER

Un prêtre comme il nous le faut !

LE SECOND

Oui, un prêtre comme il nous faut !

(Ils se dispersent sur les hauteurs.)

LE BAILLI, *rangeant ses livres et ses papiers.*

C'est tout de même irrégulier
d'être étranger dans une cure,
d'intervenir, risquer sa vie,
sans qu'il y ait force majeure...
Moi aussi, je fais mon devoir,
mais sans sortir de mon district.

(Il sort.)

(Devant la cabane sur le cap. La journée est avancée. Le fjord est uni et calme.)

AGNÈS *est assise près de la berge. Au bout d'un moment,* BRAND *sort de la cabane.*

BRAND

Voilà la mort. Elle efface
toute trace d'épouvante ;
maintenant, les traits paisibles,
l'homme gît serein, léger.
L'illusion vaine peut-elle
éclairer ainsi la nuit?

Du brutal crime d'enfer
il n'a vu que l'enveloppe,...
ce qu'on dit avec la bouche,...
ce qu'on touche avec les mains,...
ce qui marque au fer son nom,...
l'acte brutal sur l'enfant.
Mais les deux petits, anxieux,
aux grands yeux écarquillés,
oiselets effarouchés
bien serrés au coin du poêle,
qui ne font que regarder,...
sans savoir au juste quoi,...
eux, dont l'âme est pénétrée
d'une boue qui restera,
malgré l'usure du temps,
sur les blancs vieillards voûtés,...
eux, de qui la vie prend source
dans cet affreux souvenir,...
eux, qui vont grandir avec
le frisson de l'acte horrible,...
nul feu ne consumera
le cadavre de l'idée,...
il n'a pas su voir en eux
l'instrument d'expiation...
D'eux peut-être sortira
pas à pas péché et crime.
Pourquoi? Réponse insondable,...
ils étaient fils de leur père.
Que faut-il rayer sans dire,
et aplanir en douceur?
Où commence un poids de faute

pour ce qu'on lègue à la race?
Quel tribunal, et quel juge,
quand viendra la grande audience !
Qui va témoigner, scruter,
quand tout le monde est coupable ;
qui osera présenter
ses ignobles documents?
Admettra-t-on la réponse :
Dette provenant du père?...
Sombre énigme formidable,
nul ne saurait te résoudre.
Sur le bord d'abîme dansent,
inconscients, les gens légers ;...
oui, les âmes crient et tremblent,...
mais sur mille un seul voit-il
quel amas de crimes monte
du petit mot simple : *vivre.*

(Quelques personnes de la foule précédente s'avancent de derrière la maison, et s'approchent de Brand.)

UN HOMME

C'est notre seconde rencontre.

BRAND

Il n'a pas besoin de votre aide.

L'HOMME

Lui-même est quitte et secouru,
mais ils sont trois chez lui, qui restent.

BRAND

Alors?

L'HOMME

Du peu qu'on nous donna
nous apportons une parcelle...

BRAND

Si tu donnais *tout*, hors la vie,
Sache que tu n'as rien donné.

L'HOMME

Si celui qui est mort avait
crié d'une barque en détresse,
exposé à péril mortel,
j'aurais risqué ma vie moi-même.

BRAND

Mais péril d'âme compte peu?

L'HOMME

Tu sais, gens de labeur nous sommes.

BRAND

Alors détournez votre vue
du soleil en haut du coteau,
ne louchez pas ainsi, l'œil gauche
vers le ciel, et le droit fixé
au sol, où, dos courbé, vous-même,
vous êtes attelés au joug.

L'HOMME

De ta part j'attendais plutôt
le conseil de secouer le joug.

BRAND

Oui, si vous pouvez.

L'HOMME

Tu es fort.

BRAND

Vraiment?

L'HOMME

Bien des gens, jusqu'ici,
nous ont dit et *montré* la route ;...
ils l'*indiquaient*, toi, tu l'as *prise*.

BRAND

Tu dis...?

L'HOMME

Les mots ne laissent pas
autant de trace qu'un seul acte.
Voici : au nom de la commune...
nous voyons qu'il nous faut un *homme*.

BRAND, *agité.*

Que voulez-vous?

L'HOMME

Sois notre prêtre.

BRAND

Moi? Ici !

L'HOMME

Tu as dû apprendre
que notre paroisse est sans prêtre?

BRAND

Oui, je me rappelle...

L'HOMME

Autrefois
grande, la commune est petite.
Mauvaises années, grains gelés,

épidémies sur gens et bêtes,
misère qui nous frappa tous,
famine engourdissant les âmes,...
plus de vivres ni de semences,...
et l'on manqua de prêtre aussi.

BRAND

Tout ce que tu veux, ça, jamais!
J'ai charge d'un plus haut devoir.
Il me faut la vie en action,
il faut que le monde m'écoute.
Que faire ici? Bloqué au fjeld,
le verbe humain est sans puissance.

L'HOMME

Le fjeld fait écho, et prolonge
le verbe net, dit avec force.

BRAND

Qui s'enferme dans une cave,
quand s'ouvrent les larges champs libres?
Qui laboure landes en friche,
s'il trouve terre cultivée?
Qui demande fruits aux pépins
quand les jeunes arbres en ont?
Qui s'use au fatras quotidien,
s'il a l'essor vers la lumière?

L'HOMME, *branle la tête.*

J'ai compris l'acte,... non les mots.

BRAND

N'insiste pas! à bord! à bord!

(Il va pour sortir.)

L'HOMME, *lui barre le chemin.*

La mission que tu veux poursuivre,
l'œuvre à laquelle tu aspires,...
tu y tiens donc bien?

BRAND

C'est ma vie
tout entière !

L'HOMME

Eh bien, reste donc !

(Avec fermeté.)

Si tu donnais tout, hors la vie,
sache que tu n'as rien donné.

BRAND

Il est ceci, qu'on n'offre pas ;
c'est l'être intime au fond de soi.
On ne peut retenir, brider,
barrer ce fleuve : une mission ;...
il veut aller jusqu'à la mer.

L'HOMME

Caché dans marais et tourbières,...
il l'atteint bien comme rosée.

BRAND, *le regarde fixement.*

Qui t'a inspiré ces paroles?

L'HOMME

Toi-même, au moment du grand acte.
Par la tempête et hautes vagues,

tu as bravé orage et mer,
risqué ta vie sur une planche,
pour l'âme égarée d'un pécheur,
alors bien des cœurs ont senti
du froid, du chaud, vent et soleil,
on aurait dit un carillon...

(Il baisse la voix.)

Demain, c'est oublié, peut-être,
nous plierons le drapeau d'essor
qu'aujourd'hui tu nous as hissé.

BRAND

Sans énergie, pas de mission.

(Durement.)

Faute d'être ce que tu *dois*,...
sois nettement ce que tu *peux;*
sois homme de la glèbe à fond.

L'HOMME, *le regarde un moment, et dit :*

Malheur, toi, qui éteins et pars ;
quand nous, un instant, avons vu !

(Il sort, les autres le suivent en silence.)

BRAND, *les suit longtemps des yeux.*

Un par un, la tête basse,
groupe silencieux, ils rentrent.
Tristes, la démarche lente,
ils s'avancent las et lourds ;
tous s'en vont, pleins de tristesse,
comme menacés de verges
tels que le père des hommes
expulsé du Paradis,...

le front voilé par la faute,
contemplant le gouffre sombre,
portant le gain de la science,
fin de leur aveuglement.
Hardi, j'ai voulu créer
L'homme neuf, entier et pur ;...
voilà l'œuvre,... il est l'image,
non de Dieu, mais du péché...
Hors d'ici vers des champs larges,
qui ont place pour un preux !

(Il va pour sortir, mais s'arrête en apercevant Agnès sur la berge.)

Tiens, on croirait qu'elle écoute
Un chant qui serait dans l'air.
Dans la barque ballottée
Sur les flots, elle écoutait,...
écoutait, tenant la barre,...
écoutait en essuyant
l'écume sur son front clair.
L'ouïe semblait déplacée,
et elle écoutait des yeux.

(Il s'approche.)

Jeune fille, est-ce la ligne
courbe du fjord que tu suis?

AGNÈS, *sans se tourner.*

Ni du fjord ni de la terre ;
à ma vue, tous deux se cachent.
J'aperçois qui se détache
nette, une terre plus grande ;

et je vois mers, estuaires ;
et soleil perçant la brume.
Des lueurs aux flammes rouges
jouent autour de pics voilés,
je vois un désert immense,
où de grands palmiers se dressent,
projetant des ombres noires,
balancés par les vents âpres.
Là, nulle trace de vie ;
c'est comme un pays qu'on crée ;
j'entends retentir des voix,
qui proclament : *aujourd'hui*,
tu es sauvé ou perdu ;
fais ton œuvre grave et lourde ;...
tu vas peupler ce pays !

BRAND, *enthousiaste.*

Dis, que vois-tu encore?

AGNÈS, *la main sur la poitrine.*

Là
je sens des forces qui couvent,
comme un fleuve qui déborde,
je vois l'aube qui se lève.
Mon cœur grandit comme un monde,
s'élargit de tous côtés,
j'entends des paroles dire :
tu vas peupler cette terre !
Toutes pensées à venir,
toute action à consommer,
bruit, s'éveille, aspire, bouge,
comme à l'approche du terme ;

je vois, ou plutôt devine
celui qui d'en haut domine,
je sens qu'il contemple en bas,
plein d'amour et de douleur,
clair et doux comme l'aurore,
triste à en mourir, pourtant ;
et j'entends des voix qui disent :
aujourd'hui, crée, sois créée ;
tu te perds ou tu te sauves ;...
fais ton œuvre, grave et lourde !

BRAND

Oui, c'est bien ! Descendre en soi !
C'est la voie. La route est là.
Notre cœur,... voilà le monde
mûr, refait pour vivre en Dieu ;
là mourra l'autour-vouloir
là naîtra l'Adam nouveau.
Que le monde aille son train
de servage ou de chansons ;...
mais en cas d'hostilité,...
s'il veut étouffer mon œuvre,...
par le ciel, alors, je frappe !
Place, sur la terre entière,
pour être pleinement soi,...
c'est un juste droit de l'homme,
je n'en réclame aucun autre !

(Il réfléchit en silence un moment, puis dit :)

Être soi?... La dette pèse,
qu'on a héritée des siens.

(Il s'arrête et regarde hors de la scène.)

Cette femme si courbée
qui vient, gravissant la pente,
voûtée, cou baissé, qui est-ce?
Pour souffler elle s'arrête,
s'appuie pour ne pas broncher,
de ses doigts maigres fouillant
vite en ses poches profondes
comme un trésor qu'elle palpe.
Sur ses mollets secs en pattes
d'oiseau, la jupe ballotte ;
mains crochues comme des serres,
elle fait penser à l'aigle
cloué sur le mur de grange.

(Inquiet soudain.)

Quel froid souvenir d'enfance,
souffle du fjord, de chez moi,
répand un givre sur elle,...
en moi-même un givre pire?
Dieu de pitié ! C'est ma mère !

LA MÈRE DE BRAND, *monte, s'arrête à demi visible sur la colline, tient la main au-dessus de ses yeux et regarde autour d'elle.*

Il est ici, a-t-on dit.

(Elle s'approche.)

Diable
de soleil,... il m'aveugle presque.
Fils, est-ce toi?

BRAND

Oui.

LA MÈRE, *elle se frotte les yeux.*

Oh, ce jour,

on en a les yeux tout brûlés ;
prêtre ou paysan, c'est tout un.

BRAND

Chez nous, je n'ai vu de soleil
de l'automne au chant du coucou.

LA MÈRE, *rit silencieusement.*

Non, c'est ce qu'il faut. A geler
comme glaçon de la cascade,
on devient fort à tout oser,...
et se croit sauvé tout de même.

BRAND

Bonjour. Adieu. J'ai peu de temps.

LA MÈRE

Oui, tu étais toujours rapide.
Gamin, tu voulais t'en aller...

BRAND

Cela te semblait pour le mieux.

LA MÈRE

Oui, avec raison, même encore ;
il fallait bien que tu sois prêtre.

(Elle le regarde de plus près.)

Il est devenu grand et fort.
Mais prends garde à ce que je dis,...
veille bien sur la vie !

BRAND

C'est tout?

LA MÈRE

La vie? Oui, qu'y a-t-il de plus?

BRAND

Je voulais dire : ton conseil,
est-*il* tout?

LA MÈRE

Si tu en sais d'autres,
fais ce que tu veux. Sur la vie,
veille pour moi ; je l'ai donnée.

(En colère.)

On vante partout tes prouesses ;
j'en suis toute remplie d'effroi.
Au fjord ! Tu pouvais me voler
la vie qu'il faut garder *pour moi.*
Tu es le seul de la famille.
Tu es mon fils, ma chair, mon sang.
Tu termines, comme un faîtage,
la maison bâtie poutre à poutre.
Tiens bon ; sois fort ; longtemps résiste !
Gare à la vie ! Pas de faiblesses !
Vivre est un devoir d'héritier,...
et tu seras le mien... plus tard...

BRAND

Ah? C'est pourquoi tu es venue
me voir avec tes poches pleines?

LA MÈRE

Fils, es-tu fou?

(Elle recule.)

N'approche pas !
Reste là ! Je joue du bâton !

(Plus calme.)

Qu'est-ce que tu veux dire?... Écoute !
Je vieillis d'année en année ;
ça mène au tombeau tôt ou tard ;
tu auras donc tout ce que j'ai ;
c'est compté, mesuré, pesé...
Je n'ai rien sur moi !... C'est tout
à la maison. Ce n'est pas gros ;
mais qui l'aura n'est pas mendiant...
Reste où tu es ! N'approche pas !...
Je te promets de ne pas mettre
dans un trou, ni d'enterrer
un liard en quelque endroit secret,...
de ne rien cacher sous des pierres,
dans le mur ou sous le parquet ;...
c'est toi, mon fils, qui auras tout ;
mon héritage est pour toi seul.

BRAND

A quelles conditions?

LA MÈRE

Rien qu'une :
ne va pas gaspiller la vie.
Maintiens, fils après fils, la race ;
je ne veux pas d'autre récompense.
Et veille aussi à ne rien perdre,...
que rien ne s'égare et tout reste ;...
augmente ou non ce que tu as,
mais garde, garde, an après an !

BRAND, *après un court silence.*

Il faut nous expliquer, tous deux.
Je t'ai résisté dès l'enfance;...
je n'ai été fils, ni toi, mère,
tu as grisonné, j'ai grandi.

LA MÈRE

Je n'ai pas besoin de caresses.
Sois comme tu veux ; je suis ferme.
Sois rêche et dur, sois un glaçon,...
ma carapace tiendra bon ;
mais garde,... au moins tels quels... les biens,...
qu'ils demeurent dans la famille !

BRAND, *faisant un pas vers elle.*

Et si je pensais, au contraire,
à les jeter à tous les vents?

LA MÈRE, *recule en chancelant.*

Jeter,... ce pour quoi ma vie serve
m'a fait blanche et toute voûtée !

BRAND, *avec un lent signe de tête.*

Jeter.

LA MÈRE

Jeter ! Si tu fais ça,
c'est mon âme qu'aux vents tu jettes !

BRAND

Et si, quand même, je le fais !
Si à ton lit j'arrive un soir,
quand la lumière est à côté,
quand, le psautier en mains, tu dors

la première nuit de la mort,...
si je tâte alors, fouille, touche,
et trouve trésor sur trésor,...
si je prends la lumière, allume?....

LA MÈRE, *s'approche, angoissée.*

D'où t'est venue pareille idée?

BRAND

D'où? Faut-il que je le dise?

LA MÈRE

Oui !

BRAND

C'est une histoire, en mon enfance
dont le souvenir est tenace,
qui fait horreur, comme la fente
d'un bec de lièvre guéri.
Un soir d'automne. Père mort,
toi, malade au lit. Sans bruit, j'entre,
je le vois, pâle, sous le cierge.
Les yeux fixes, je regardais,...
il tenait un livre de psaumes ;
son profond sommeil m'étonnait,
et de voir son poignet si mince ;
je sentais une odeur de toile ;...
j'entendis des pas à la porte ;...
une femme entra sans me voir,...
et gagna promptement le lit.
Elle se mit à fureter,
déplaça la tête du mort,
puis tira un paquet, puis d'autres,...
elle comptait, disait : encore !

Des oreillers elle sortit
un paquet lié, avec des nœuds,
qu'elle arracha d'une main vive
et déchira avec ses dents.
Elle fouillait, en trouva d'autres,
comptait, disait : encore, encore !
pleurait, priait, geignait, jurait ;
éventait toutes les cachettes,...
puis, ayant trouvé, âpre comme
un faucon, fondait sur sa proie.
Enfin, tous les recoins vidés,
elle sortit en condamnée,
mit dans un chiffon sa trouvaille,
et gémit tout bas : voilà tout !

LA MÈRE

Je voulais beaucoup, j'avais peu ;
et c'était payé plus que cher.

BRAND

Ça t'a coûté plus cher encore ;
tu as perdu mon cœur filial.

LA MÈRE

Possible. C'est vieille pratique :
troc de biens contre sentiments.
J'ai donné d'abord plus haut prix,...
la ruine de ma vie, je crois.
Oui... aujourd'hui, c'est bien éteint ;...
c'est une lumière, un essor,
qui semble à la fois bête et beau ;...

j'ai donné je ne sais plus quoi ;...
les gens appelaient ça l'amour...
Je me souviens, ce fut pénible ;
mon père donnait ce conseil :
oublie le journalier ; prends l'autre ;
tant pis s'il a un corps débile ;
c'est un gars qui a de la tête ;
il doublera ce qu'il possède !..
Je le pris, pour ma courte honte.
Jamais il n'atteignit au double.
Mais depuis j'ai trimé, peiné,
et il ne s'en faut que de peu.

BRAND

Et sais-tu, si près de la tombe,
que tu donnas ton âme, en outre?

LA MÈRE

Oui, je le sais, je l'ai montré
quand j'ai fait de mon fils un prêtre.
Le temps venu, prends mon salut
en charge, en merci de mes biens.
J'ai du solide et des biens meubles ;
tu as verbe, et foi, et pouvoir.

BRAND

Bien qu'avisée, tu t'es trompée,
à me voir au miroir d'ici.
Ils sont nombreux dans les campagnes,
les parents dont l'amour est tel ;...
l'enfant, pour vous, est l'intendant
des bribes qu'on laisse après soi ;

une lueur d'éternité
parfois effleure votre esprit ;
vous voulez la suivre, et croyez
que votre affaire est bien en règle
quand les biens restent en famille,...
que vous liez la mort à la vie,
et que l'éternité résulte
des suites d'années qui s'ajoutent.

LA MÈRE

Laisse, fils, le cœur de ta mère,
prends le bien, quand il t'échoira.

BRAND

Et la dette?

LA MÈRE

La dette? Quelle?
Il n'y a pas de dette.

BRAND

Soit ;
Mais s'il y en avait, j'aurais
à les régler, à en répondre.
C'est affaire au fils de payer
toute créance de sa mère ;
la maison serait-elle vide,...
j'hériterais encor des dettes.

LA MÈRE

Nulle loi n'y contraint.

BRAND

Pas celle
qu'on écrit avec plume et encre ;

mais en tout cœur de fils loyal
une autre loi reste gravée,...
cette loi sera obéie.
Aveugle, apprends enfin à voir !
Tu as réduit les biens de Dieu,
gaspillé l'âme à toi confiée ;
l'image reçue en naissant,
tu l'as couverte de limon ;
et ton esprit, jadis ailé,
tu l'as avili et rogné.
Voilà ta dette. Où t'adresser,
quand Dieu réclamera son dû?

LA MÈRE, *effrayée.*

Où m'adresser?

BRAND

Ne crains rien ;
ton fils se charge de la dette.
L'image de Dieu dégradée,
je veux la restaurer en moi !
Rejoins les morts avec confiance.
Tu ne mourras pas endettée ;...
je règle la dette.

LA MÈRE

Et le crime?

BRAND

Ta dette. Elle seule ; prends-y garde.
Ton fils règle ta dette d'âme ;
de tes péchés tu dois répondre.
Le total de valeur humaine,

dans l'effort d'un serf écorné,
peut, à la dernière obole,
être compensé par un autre ;
mais le fait du dommage est crime ;
pour lui, repentir,... ou la mort !

LA MÈRE, *agitée.*

Le mieux est de rentrer chez moi
à l'ombre de l'abrupt glacier ;
une moisson d'idées malsaines
germe à ce soleil qui étouffe ;
c'est presque à vous tourner la tête.

BRAND

Oui, cherche l'ombre ; je suis près.
Et si tu veux lumière et ciel,
si tu as besoin de me voir,
fais-le-moi dire, et je viendrai.

LA MÈRE

Oui, pour s'entendre condamner !

BRAND

Non, en fils chaud et prêtre doux,
je te garde du vent d'effroi,
au pied de ton lit, par mon chant,
je calmerai ton sang en fièvre !

LA MÈRE

Tu le promets, la main levée?

BRAND

Je viendrai à ton repentir.

(Plus près d'elle.)

Mais j'ai mes conditions aussi.
Il faut spontanément couper
tes liens actuels avec la terre,
et descendre à ta tombe nue.

LA MÈRE, *avec un geste violent contre lui.*

Dis au feu qu'il soit sans chaleur,
la mer sans eau, sans gel la neige !
Couper !

BRAND

Jette un enfant au fjord,
et prie Dieu qu'il bénisse l'acte.

LA MÈRE

Impose autre peine ; faim... ou soif,...
mais non à quoi l'on tient le plus !

BRAND

Si l'on retient *le plus*, le reste
n'adoucit pas Son jugement.

LA MÈRE

Je donnerai au tronc d'église.

BRAND

Tout?

LA MÈRE

Fils, *beaucoup*, suffit-il pas?

BRAND

Pour toi, nul rachat, hors la mort
comme Job, sur un tas de cendres.

LA MÈRE, *se tordant les mains.*

Vie perdue, âme réprouvée,
bientôt tout mon bien dissipé !
Je rentre serrer dans mes bras
ce qu'encor je peux dire mien !
Mon bien, enfant de ma souffrance,...
pour toi j'ai peiné jusqu'au sang ;...
je vais pleurer comme une mère
au berceau de l'enfant malade...
Pourquoi fut l'âme faite chair,
si la chair veut ce qui tue l'âme?...
Ne t'éloigne pas !... je ne sais
où j'en serai, près de mourir.
S'il faut tout perdre avant la mort,...
mais j'attendrai l'heure dernière.

(Elle sort.)

BRAND, *la suit des yeux.*

Oui, ton fils restera tout près,
j'attendrai l'avis du remords,
je chaufferai ta vieille main
froide, pour peu que tu la tendes.

(Il descend vers Agnès.)

Soir peu semblable au matin.
Mon humeur était guerrière,
J'entendais l'appel des armes,
Je voulais brandir le glaive,
tuer les trolds, et le mensonge,
tout sombrait dans la bataille.

AGNÈS, *s'est retournée et lève vers lui son regard clair.*

L'aube, auprès du soir, fut pâle.
Je désirais jeu et leurre,

et voulais gagner, fonder,
ce que j'ai profit à perdre.

BRAND

De beaux rêves grandioses,
cygnes sauvages, sur leurs
larges ailes me portaient.
Au dehors s'ouvrait ma route ;...
dompteur des crimes du temps,
grand, je dominais le bruit.
Pompe des fêtes d'église,
hymne, encens, drapeaux de soie,
coupes d'or, chants de victoire,
enthousiaste élan des foules,
sur mon œuvre rayonnaient.
C'était séduisant, brillant ;...
mais ce n'était qu'un poème,
un mirage des glaciers,
éclairs et soleil ensemble.
Or, je suis où le soir tombe
bien avant la fin du jour,
serré entre rocs et fjord,
loin du mouvement du monde,
sous l'étroite strie de ciel,...
mais c'est là mon sol *natal.*
Mon chant de fête est fini ;
adieu au cheval ailé ;
mais je vois un but plus haut
que joute en cotte de preux,...
l'humble tâche quotidienne,
ennoblie en œuvre sainte.

AGNÈS

Et ce Dieu, qui doit tomber?

BRAND

Aussi bien il tombera,...
mais en secret, sans éclat,
pas au vu et su de tous.
Oui, je vois, j'ai mal compris
le plan du salut du peuple.
Nulle grande action d'éclat
ne peut convertir les gens ;
stimuler les dons brillants
guérit peu les plaies des âmes.
C'est de *vouloir* qu'il s'agit !
Le vouloir libère ou perd,
le vouloir, entier, partout,
dans la vie facile ou grave...

(Il se tourne vers la commune, où les ombres du soir commencent à s'étendre.)

Donc, venez, ô hommes lourds
des vallées fermées d'ici ;...
tête à tête, âme contre âme,
tentons l'œuvre purifiante,
soyons nets, plus de mensonge,
vive le lion vouloir !
qu'on manie pioche ou épée,
la valeur peut être égale ;
un seul but pour tous... : se faire
tables où Dieu puisse écrire.

(Il va pour sortir. Ejnar vient vers lui.)

EJNAR

Halte, et rends ce que tu pris !

BRAND

Elle? La voici assise.

EJNAR, *à Agnès.*

Choisis entre les cieux clairs
et ce sombre coin de deuil !

AGNÈS

Je n'ai pas de choix à faire.

EJNAR

Oh, Agnès, écoute-moi !
Souviens-toi du vieux dicton :
on s'attelle, et c'est trop lourd.

AGNÈS

Laisse-moi, beau tentateur ;
jusqu'à choir je porterai.

EJNAR

Pense à tous les tiens si chers !

AGNÈS

Salue frères, sœurs et mère ;
j'écrirai, si j'ai des lettres.

EJNAR

Sur les eaux polies, là-bas,
s'éloignent les voiles blanches ;...
tels que désirs nostalgiques
ces proues tachetées de perles

cinglent, fuient pour aborder
au loin, la terre promise !

AGNÈS

Vogue vers l'ouest ou vers l'est ;...
je suis pour toi comme morte.

EJNAR

Oh, suis-moi comme une sœur !

AGNÈS

Entre nous est l'océan.

EJNAR

Chez ta mère, alors, reviens !

AGNÈS, *calme.*

Chez le maître, ami et frère.

BRAND, *se rapproche.*

Jeune femme, prends bien garde.
Enclose entre fjeld et fjeld,
obscurcie par toit et cimes,
serrée dans la gorge sombre,
désormais ma vie sera
comme un morne soir d'octobre.

AGNÈS

Je n'ai plus peur des ténèbres ;
l'étoile a percé la nue.

BRAND

Souviens-toi de ma rigueur,
je réclame *tout* ou *rien;*

si tu tombes en chemin,
c'est ta vie jetée aux flots.
Nul recours dans la détresse,
nulle complaisance aux fautes ;...
si la vie n'y parvient pas,
il faut accepter la mort !

EJNAR

Fuis ces fantaisies insanes...
l'homme sombre de la loi... !
Vis la vie que tu sais vivre !

BRAND

Choisis ;... c'est le carrefour.

(Il sort.)

EJNAR

Choisis le calme ou l'orage !
Choisis : rester ou partir,
choisis entre deuil et joie,
choisis entre nuit et aube,
choisis entre mort et vie !

AGNÈS, *se lève et dit lentement :*

J'entre en la nuit. Par la mort...
Au-delà, l'aurore point.

(Elle prend le chemin par où Brand est sorti. Ejnar la suit des yeux un moment d'un air découragé, baisse la tête, et redescend vers le fjord.)

ACTE III

(Trois ans plus tard. Petit jardin du presbytère, dominé par un haut mur de fjeld, entouré d'une clôture de pierres. Le fjord s'étend au fond, étroit et fermé. La porte de la maison s'ouvre sur le jardin. C'est l'après-midi.)

BRAND *est debout sur l'escalier extérieur de la maison.* AGNÈS *est assise sur la dernière marche.*

AGNÈS

Mari aimé, voilà encore
tes yeux inquiets fouillant le fjord.

BRAND

J'attends.

AGNÈS

Oui, tu es agité !

BRAND

J'attends message de ma mère.
Loyal, j'ai attendu trois ans
le message qui ne vient pas.
J'ai su ce matin, que son terme
sûrement bientôt sera proche.

AGNÈS, *à voix basse, tendrement.*

Brand, tu devrais ne pas attendre.

BRAND, *branlant la tête.*

Si elle n'a pas de remords,
je ne peux rien, les mots me manquent.

AGNÈS

Elle est ta mère.

BRAND

Je ne dois pas
cultiver des dieux de famille.

AGNÈS

Brand, tu es dur !

BRAND

Envers toi?

AGNÈS

Non !

BRAND

Je t'ai prédit la route ardue.

AGNÈS, *sourit.*

Il n'en est rien ; tu ne tiens pas
parole.

BRAND

Si, l'air froid est âpre ;
les couleurs de tes joues pâlissent ;
ta nature frêle est glacée.
On ne prospère pas chez nous,
parmi les éboulis de pierres.

AGNÈS

On a d'autant meilleur abri.
Le mur de roc est si à pic,
que lors de la poussée des feuilles,
le glacier par-dessus nous glisse,
et le presbytère est intact,
comme derrière une cascade.

BRAND

Le soleil n'y atteint jamais.

AGNÈS

Oui, mais il danse, chaud et doux,
au haut de la montagne en face.

BRAND

Oui, trois semaines,... en été,...
sans parvenir jamais au bas.

AGNÈS, *le regarde fixement, se lève et dit :*

Brand, tu ressens une frayeur !

BRAND

Non, toi !

AGNÈS

Non, toi !

BRAND

Peur cachée qui
te hante.

AGNÈS

Oh, Brand, et toi aussi !

BRAND

Tu te sens au bord d'un abîme !
Parle ! Dis tout !

AGNÈS

Oui, j'ai tremblé parfois...

(Elle s'arrête.)

BRAND

Tremblé ! Tremblé pour qui ?

AGNÈS

Pour Alf.

BRAND

Pour Alf ?

AGNÈS

Toi aussi !

BRAND

Oui, parfois !
Mais non, et nous le garderons !
Dieu est bon ! Mon petit garçon
grandira, et il sera fort.
Où est-il ?

AGNÈS

Oh, il dort.

BRAND, *regarde par la porte.*

Regarde ;
il ne rêve pas en malade ;
sa main est ronde et potelée...

AGNÈS

Mais pâle.

BRAND

Oui, mais ça passera.

AGNÈS

Quel doux et bienfaisant sommeil.

BRAND

Dieu te bénisse ; bon sommeil !

(Il ferme la porte.)

Par toi et lui, lumière et paix
ont pénétré toute mon œuvre ;
moments soucieux, actions pénibles,
m'étaient légers entre vous deux ;
près de toi... je me sentais fort,
ses jeux d'enfant m'encourageaient.
J'ai pris ma paroisse en martyr ;
vois combien tout est transformé,
et quel succès j'ai obtenu...

AGNÈS

Oui, Brand ; mais tu le méritais.
Oh, quels combats, souffrances, luttes,
tourments d'effort et de douleur ;...
tu as versé des pleurs de sang...

BRAND

C'est vrai ; mais tout semblait facile ;
avec toi, comme un clair printemps,
l'amour est entré dans mon cœur.
Jamais je ne l'avais connu ;
mes parents ne l'allumaient guère ;
ils rabattaient plutôt la flamme,

de la cendre parfois jaillie.
On dirait que toute tendresse,
que je portais latente et vaine,
s'est amassée en auréole
autour d'Alf et toi, ma chérie !

AGNÈS

Pas de nous seuls ; mais de tous ceux
qui aujourd'hui ont pied chez nous,
fils du malheur, gens dans la gêne,
enfants pleurant, mères en deuil,
ont trouvé place et réconfort
au riche festin de ton cœur.

BRAND

Grâce à toi et lui. Vous jetiez
le pont de céleste douceur.
Nulle âme à *tous* ne peut s'ouvrir,
si d'abord elle n'aime un seul ;
faute de quoi, mon désir vague,
faisait mon cœur dur comme pierre...

AGNÈS

Et pourtant... ton amour est rude,
tu frappes qui tu veux étreindre.

BRAND

Toi, Agnès?

AGNÈS

Moi? non, mon ami ;
tu m'imposes charge légère ;...
mais bien des âmes t'abandonnent
quand tu exiges : *tout* ou *rien!*

BRAND

Ce que le monde appelle amour,
je ne le veux ni ne le sais.
Je connais bien l'amour de Dieu,
celui-là n'est pas mol et doux ;
dur jusqu'aux affres de la mort,
il veut que les caresses frappent.
Aux Oliviers, que répondit
Dieu à son fils épouvanté,
suppliant : ôte ce calice !
A-t-il ôté la coupe amère?
Non, jusqu'au fond le Christ dut boire.

AGNÈS

Oh, toisée à pareille échelle,
toute âme terrestre est damnée.

BRAND

Nul ne sait sur qui l'arrêt tombe ;
mais en traits de feu est écrit :
tiens bon jusqu'au bout de l'épreuve,
pas de salut par marchandage !
Sueur d'angoisse ne suffit pas ;
le feu du martyre est nécessaire.
Si tu ne *peux*, on te pardonne,...
si tu ne *veux*, jamais d'excuse.

AGNÈS

Oui, qu'il en soit comme tu dis.
Oh, lève-moi jusqu'où tu montes ;
conduis-moi vers tes cieux si hauts ;
mon zèle est fort, mais sans vaillance ;

parfois j'ai peur, j'ai le vertige ;
et mes pieds las se clouent au sol.

BRAND

L'ordre est, Agnès, pour tous les hommes :
jamais de lâche compromis !
L'œuvre d'un homme est condamnée,
qu'il fait à demi, pour la forme.
Précepte qui sera fait loi,
non pas verbale, mais vécue.

AGNÈS, *se jette à son cou.*

Où tu vas, pas à pas, j'irai !

BRAND

A deux nul versant n'est trop raide.

(Le docteur a descendu le chemin et s'arrête en dehors de la barrière du jardin.)

LE DOCTEUR

Oh, des jeux de tendres colombes
dans ces sombres vallons déserts !

AGNÈS

Comment, c'est toi, mon vieux docteur !
Oh, viens, et entre !

(Elle descend en courant ouvrir la barrière.)

LE DOCTEUR

Pas chez vous !
Tu sais que je suis en colère.
Se fixer dans un lieu pareil,
où air des cimes, vent d'hiver
vous glacent l'âme et tout le corps !...

BRAND

Mais non, pas l'âme.

LE DOCTEUR

Non? Enfin!
C'est vrai, on dirait presque non.
Il semble que l'accord soudain
reste en vigueur, toujours solide,
bien que, selon le vieil usage,
on devrait croire que passe vite
ce qui fut fait en un instant.

AGNÈS

Baiser de soleil, son de cloches
peuvent annoncer jour d'été.

LE DOCTEUR

Adieu. La malade m'attend.

BRAND

Ma mère?

LE DOCTEUR

Oui. Vous venez aussi?

BRAND

Non.

LE DOCTEUR

Ou bien vous en venez?

BRAND

Non.

LE DOCTEUR

Vous êtes dur. Neige battant,
j'ai eu peine à franchir les monts,

bien qu'elle soit, je le sais bien,
de ceux qui paient comme des pauvres.

BRAND

Dieu bénisse votre art dévoué.
Allégez sa lutte cruelle.

LE DOCTEUR

Qu'il bénisse mon zèle ; au cri
d'appel, j'arrive sans retard.

BRAND

Elle vous prie, elle m'oublie ;...
j'attends, j'attends le cœur serré.

LE DOCTEUR

Venez sans appel.

BRAND

En ce cas,
je ne vois là-bas rien à faire.

LE DOCTEUR, *à Agnès.*

Ma frêle enfant, qui es tombée
aux mains d'un homme à ce point dur !

BRAND

Dur? Non.

AGNÈS

Il donnerait son sang
pour la rédemption de sa mère !

BRAND

Fils, j'ai librement accepté
le legs du compte de ses fautes.

LE DOCTEUR

Payez pour vous !

BRAND

Un peut à Dieu
solder le débit de plusieurs.

LE DOCTEUR

Non pas celui qui est mendiant,
endetté par-dessus l'oreille.

BRAND

Riche ou mendiant ;... j'ai le vouloir,...
et cela seul est suffisant !

LE DOCTEUR, *le regarde fixement.*

Quantum satis d'humain vouloir
figure au livre de tes biens ;...
mais le compte « charité », prêtre,
est page blanche sur ton livre !

(Il sort.)

BRAND, *le suit des yeux un moment.*

Nul mot n'est comme celui-là
traîné dans la boue du mensonge ;
il sert, par un tour satanique,
à masquer les trous du vouloir ;
ce voile sournois dissimule
que l'on coquette avec la vie.
Le sentier est étroit et raide?
on l'abandonne... par amour !
sur la large voie du péché,
on met son espoir... dans l'amour ;

qui voit son but, sans prendre peine,
espère vaincre... par l'amour ;
celui qui sait bien qu'il s'égare,...
a un refuge... dans l'amour !

AGNÈS

Oui, c'est faux, et pourtant parfois
je me demande : est-ce bien sûr?

BRAND

On oublie que, par le vouloir,
doit tout d'abord être étanchée
la soif d'équité de la loi.
D'abord il faut vouloir, non pas
ce qui, grand ou mince, est faisable,
non l'acte simple qui comporte
quelque peine, un certain effort,
non, il faut avec force et joie,
vouloir subir tous les tourments.
Mourir sur l'arbre d'une croix,
ce n'est pas là le vrai martyre ;
c'est *vouloir* la mort sur la croix,
vouloir la douleur de la chair,
vouloir l'angoisse de l'esprit,
il n'est de salut qu'à ce prix.

AGNÈS, *se presse contre lui.*

Quand m'effraiera l'affreux arrêt,
parle, alors, mon mari si fort !

BRAND

Alors, dans un pareil combat
si le vouloir a triomphé,

alors vient le temps où l'amour
descend, colombe blanche, et porte
le rameau d'olivier vital ;
mais, envers ces gens mous et veules,
le meilleur amour est la haine !

(Épouvanté.)

Haine ! Lutte immense de vouloir
ce simple mot, petit, facile !

(Il rentre rapidement dans la maison.)

AGNÈS, *regarde par la porte ouverte.*

A genoux près du gentil fils,
branlant la tête et pleurant presque ;
il s'accroche à ce lit d'enfant,
comme un homme désespéré...
Oh, quel amour accumulé
dans cette âme forte et virile !
Il ose aimer Alf ; le serpent
ne mord pas encor son talon.

(Elle s'écrie, effrayée.)

Il se dresse et se tord les mains !
Qu'a-t-il vu? Le voilà tout blême !

BRAND, *en haut des marches.*

Pas de messager?

AGNÈS

Non, personne.

BRAND, *regardant derrière lui dans la maison.*

Sa peau rêche est toute brûlante ;
le pouls est fort, ses tempes battent... !
Ne crains rien, Agnès !

AGNÈS

Quelle idée....

BRAND

Non, ne crains rien...

(Il crie vers le chemin).

Le messager !

UN HOMME, *à la barrière du jardin.*

Prêtre, il faut venir !

BRAND, *avec hâte.*

Tout de suite !
Dis ton message?

L'HOMME

Assez confus ;
assise au lit, elle se penche
et dit : va, fais venir le prêtre ;
moitié du bien et sacrement.

BRAND, *recule.*

La *moitié!* Non ! Dis non !

L'HOMME, *branle la tête.*

J'aurais
mal transmis mon message, prêtre.

BRAND

Moitié! Tout, elle voulait dire !

L'HOMME

Possible ; mais le mot fut dit
clairement. J'ai bonne mémoire.

BRAND, *lui saisit le bras.*

Au jour de Dieu, devant ton juge,
tu en réponds, c'est bien le mot?

L'HOMME

Oui.

BRAND, *ferme.*

Va, et porte la réponse,...
prêtre ni sacrement ne viennent.

L'HOMME, *le regarde, hésitant.*

Tu ne m'as pas compris, je crois ;
je suis venu de chez ta mère.

BRAND

Il n'y a pas deux droits, je pense,
pour étrangers et pour famille.

L'HOMME

C'est dur, cela.

BRAND

Elle sait qu'il s'agit
de sacrifier *tout* ou *rien*.

L'HOMME

Prêtre !

BRAND

Dis qu'un bout de veau d'or minime
est aussi bien parfaite idole.

L'HOMME

J'essaierai de frapper du fouet
de ta réponse avec douceur.
Mais un espoir lui reste encore :
Dieu n'est pas aussi dur que toi !

(Il s'en va.)

BRAND

Espoir à souffle de charogne
qui souvent empeste le monde.
Dans le péril, quand on s'effraie,
on chante pour flatter le juge.
Évidemment ! C'est naturel !
On le connaît de longue date ;...
on sait, par toute sa conduite
que l'on marchande avec le vieux.

(L'homme en a rencontré un autre sur le chemin; tous deux reviennent ensemble.)

BRAND

Nouveau message !

LE PREMIER HOMME

Oui.

BRAND

Et qu'est-il?

LE SECOND

C'est maintenant les neuf dixièmes.

BRAND

Pas *tout?*

LE SECOND

Non.

BRAND

On sait ma réponse ;...
prêtre ni sacrement ne viennent.

LE SECOND

Elle a par sa souffrance expié...

LE PREMIER

Souviens-toi, prêtre, elle est ta mère.

BRAND, *se tordant les mains.*

Je ne dois pas avoir deux poids
pour ennemis et pour famille.

LE SECOND

Sa détresse est grande, elle souffre ;
viens, ou envoie mots de pardon.

BRAND, *au premier.*

Va ; dis mon ordre : table nette
pour le pain et le vin de grâce.

(Les hommes s'en vont.)

AGNÈS, *se serrant contre lui.*

Oh, Brand, tu me fais peur, souvent :
tu flamboies comme épée de Dieu.

BRAND, *des larmes dans la voix.*

C'est le monde encor qui regimbe,
un fourreau vide à la ceinture.
Ne met-il pas mon âme à sang,
ce défi veule et tenace?

AGNÈS

Les conditions fixées sont dures.

BRAND

Ose donc les dire plus douces.

AGNÈS

Mesure les gens à cette aune,
et vois : convient-elle à personne?

BRAND

Ça, oui, c'est terriblement vrai.
Si louche, vide, plate et basse
est leur façon de voir la vie.
On loue hautement celui qui
reste inconnu en sacrifiant
ses biens donnés par testament.
Dis qu'on raye au héros son nom,
que la victoire lui suffit ;
impose aux rois la même règle,
et quoi de grand en sortira?
Que le poète ouvre en secret
la cage de ses beaux oiseaux
sans que nul sache que c'est *lui*
qui leur donne voix et plumage.
Va chez les riches ou les pauvres
essaie branches sèches ou vertes,
le dévouement n'est nulle part.
Tous pensent en serfs de la glèbe,
sur l'abîme âprement s'agrippent
au sarment de la vie poudreuse,...
s'il casse,... leurs ongles s'accrochent
au filament et à l'écorce.

AGNÈS

C'est à ces gens tombés si bas,
que tu vas crier : *tout* ou *rien!*

BRAND

Qui veut vaincre, ne cède pas ;
du plus bas il faut au plus haut...

(Il se tait un instant, sa voix change.)

Pourtant, devant une âme simple,
de qui j'exige un grand effort,
je crois, par la mer en furie,
errer sur un tronçon d'épave.
En pleurs je mordais en secret
la langue qui servait au blâme,...
et, le bras levé pour frapper,
mon désir était d'embrasser !...
Agnès, va voir l'enfant qui dort ;
chante et donne-lui d'heureux rêves ;
l'âme enfantine est claire et douce
comme un lac au soleil d'été ;
la mère peut la cajoler,
comme l'oiseau qui sans bruit vole,
dans l'abîme profond se mire.

AGNÈS, *pâle.*

Qu'y a-t-il, Brand? Toujours la flèche
de ta pensée vers lui se tourne.

BRAND

Oh, rien. Sur lui veille et sois calme.

AGNÈS

Dis-moi une parole.

BRAND

Forte?

AGNÈS

Douce.

BRAND, *la prend dans scs bras.*

Ceux qui sont sans péché vivront.

AGNÈS, *lève sur lui un regard heureux, et dit :*

Cela, Dieu n'ose l'exiger !

(Elle entre dans la maison.)

BRAND, *regarde posément devant lui.*

Et s'il osait? Le Seigneur ose
ce qu'osa l' « effroi d'Isaac ».

(Il écarte cette pensée.)

Non, non ; j'ai fait mon sacrifice,
renoncé à ma vocation,...
à gronder, foudre du Seigneur,
à secouer les dormeurs sur terre.
C'est faux ! Je n'ai rien sacrifié ;
tout tomba, lorsque de mon rêve
Agnès m'éveilla... pour me suivre
et travailler à l'œuvre obscure.

(Il regarde sur le chemin.)

Pourquoi donc tarde le message
de pénitence et sacrifice
qui extirperait le péché,
en détruirait les moindres pousses !...
Ah... ! Non, ce n'est que le bailli,
serviable, agile, prompt et rond,
qui va, les deux mains dans ses poches,
comme enfermé en parenthèses.

LE BAILLI, *passant la barrière du jardin.*

Bonjour. On se voit peu, nous deux,
et je viens au mauvais moment...

BRAND, *indiquant la maison.*

Entrez.

LE BAILLI

Merci ; on est bien là ;
et si ma requête est admise,
je suis sûr qu'en définitive,
ce serait pour le mieux de tous.

BRAND

Quelle requête?

LE BAILLI

Votre mère,
je crois, est sans espoir malade ;...
j'en suis peiné.

BRAND

Je n'en ai doute.

LE BAILLI

J'en suis *très* chagriné.

BRAND

Parlez !

LE BAILLI

Mais, elle est vieille ;... hé oui, mon Dieu,
nous suivrons tous la même voie.
Comme je passais par ici,
je me disais : faire le saut
ou ramper, c'est aussi facile ;
et d'ailleurs, j'ai entendu dire
qu'elle a, depuis votre arrivée,
vécu avec vous en discorde...

BRAND

Discorde?

LE BAILLI

Vous savez, on dit
qu'elle est attachée à son bien.
Vous trouverez qu'elle va trop loin.
On doit veiller aux intérêts.
Elle jouit dans l'indivis
de tous les biens de la famille.

BRAND

Dans l'indivis ;... oui ; c'est exact.

LE BAILLI

Parents se brouillent vite ainsi.
Comme alors j'ai toute raison
de croire que vous attendez
avec calme sa dernière heure,
vous ne m'en voudrez pas, j'espère,
et m'entendrez, bien que l'instant
soit mal choisi.

BRAND

Quand vous voudrez,
pour moi cela revient au même.

LE BAILLI

Eh bien, venons tout droit au fait.
Sitôt décédée votre mère,
déposée en terre chrétienne,...
c'est donc bientôt,... vous serez riche...

BRAND

Vous croyez?

LE BAILLI

Non, je suis très sûr.
Nul port où elle n'ait des terres,
Si loin qu'on voie. Vous serez donc
fort riche !

BRAND

Et la cour des partages?

LE BAILLI, *sourit.*

Qu'a-t-elle à y voir? Elle juge
entre créanciers, héritiers ;
ici, personne n'est en cause.

BRAND

Et si pourtant, pour biens ou dettes,
quelqu'un se présentait quand même,
disant : c'est *moi* qui ai les droits !

LE BAILLI

Il faudrait que ce fût le diable !
Regardez-moi bien ;... personne autre
n'a là le moindre mot à dire.
Fiez-vous à moi ; je m'y connais.
Donc, vous serez un homme à l'aise,
et même mieux ; vous n'aurez plus
besoin d'une cure perdue ;
tout le pays vous est ouvert.

BRAND

Voyons, bailli, en bref, le sens
de ceci est : allez-vous-en?

LE BAILLI

Presque. Pour toutes les parties,
je crois, c'est le mieux. Observez
tous ces gens pour qui vous prêchez
la parole de Dieu, et vous
verrez qu'avec nous vous cadrez
autant que loup parmi des oies.
Entendez-moi bien ! Vos talents
conviennent au monde plus vaste,
mais nuisent presque à qui se dit
le maître des gorges du roc
et le fils du val encaissé.

BRAND

Le canton natal est pour l'homme,
comme la racine pour l'arbre ;...
s'il n'y sent pas l'ardeur d'agir,
son œuvre est jugée, son chant muet.

LE BAILLI

La loi première d'une action
est de s'adapter au pays.

BRAND

Ses besoins se voient mieux de haut,
non d'un coin que le fjeld étreint.

LE BAILLI

Discours bon pour le vaste monde,
non pour les gens des vallées pauvres.

BRAND

Oh, votre distinction, toujours,
entre pays de plaine et fjell !

Vous voulez jouer au grand État
et fuyez tout devoir social ;
vous croyez, lâches, être quittes
en criant : nous sommes petits !

LE BAILLI

Tout a son temps, tout temps son œuvre,
chaque génération sa tâche.
Ce canton a aussi versé
son denier au tronc des grands buts ;
je sais bien qu'il y a longtemps ;
mais ce denier n'était pas mince.
Voyez, il est vide et médiocre ;
mais son renom vit dans la fable ;
sa grandeur abolie remonte
à l'époque du roi Bélé...
On conte encor bien des histoires
sur les deux frères Ulf et Thor,
et les vaillants, une vingtaine,
cinglant aux côtes d'Angleterre,
pour les ravager tout leur saoul.
Là-bas, c'était des cris d'effroi :
Dieu nous délivre des barbares !
Barbares qui, on a beau dire,
étaient bien des gens de chez nous.
Ah, ces gars savaient se venger
et tuer par le fer et le feu !
Oui, la légende cite même
un pieux héros qui prit la croix ;...
mais ne dit pas qu'il est parti...

BRAND

Sans doute il eut des successeurs,
cet homme prompt à promettre?

LE BAILLI

Oui.
mais d'où savez-vous...?

BRAND

Oh, je crois
voir un air de famille dans
les héros prometteurs actuels;
leur croisade est de même sorte.

LE BAILLI

Oui, la race dure aujourd'hui.
Mais nous étions au roi Bélé!
On se battit donc au dehors,
puis sur le sol de nos voisins
et cousins on porta la hache;
récoltes et champs dévastés;
maisons, églises incendiées,
on s'est tressé une couronne...
De tout ce sang ainsi versé
on s'est peut-être trop vanté;
pourtant, après ce que j'ai dit,
je crois pouvoir, modestement,
me référer à notre ancienne
puissance, au temps de nos grandeurs,
et affirmer que ce canton
a contribué par fer et feu
au grand but du progrès du monde.

BRAND

Mais, vous me paraissez faillir
au mot d'ordre : noblesse oblige,...
vos pioches, herses et charrues
enterrent le legs de Bélé.

LE BAILLI

Du tout. Vous n'avez qu'à venir
aux grands banquets de la paroisse,
où prévôt, bedeau, juge et moi
nous sommes les membres d'honneur,
et vous verrez, quand vient le punch,
qu'on se souvient du roi Bélé.
Par toasts et chants, au choc des coupes,
par des discours amples ou brefs
on célèbre bien sa mémoire.
Parfois me vient un vif désir
de lui tisser, du fil de ma
pensée, une toile fleurie,
et d'exalter l'esprit local.
Un peu de poésie me plaît.
Elle nous plaît à tous, au fond,
dans ce canton ;... mais sans excès ;...
sans qu'elle régisse *la vie;...*
c'est seulement de sept à dix,
le soir, aux heures de loisir,
quand on est las de sa journée,
qu'un bain d'idéal fait du bien.
Nous différons, vous et nous autres,
en ceci, qu'à tout prix vous voulez
à la fois labeur et combat.

Si je vois bien, vous voudriez
lier notre vie et son idée,...
culture des pommes de terre
unie à la guerre de Dieu
aussi intimement que soufre,
salpêtre et charbon dans la poudre.

BRAND

A peu près.

LE BAILLI

Impossible ici.
Ça va bien dans des mondes vastes ;...
pour eux, vos hautes exigences ;
pour nous, labour de sol et mer.

BRAND

Plongez d'abord au fond de l'eau
l'orgueil des splendeurs ancestrales ;
un nain n'est pas plus grand, s'il a
un Goliath parmi ses aïeux.

LE BAILLI

Grand souvenir promet croissance.

BRAND

Oui, *souvenir* lié à la *vie;*
mais au caveau du souvenir
vous abritez votre hébétude.

LE BAILLI

Mon premier mot est mon dernier ;...
il vaudrait mieux que vous partiez.

Ici votre œuvre est sans moisson,
ici vous serez incompris.
Le peu d'élan qui est utile,
l'élévation dont a besoin
le travailleur de temps à autre,
j'en prendrai soin, moi, sans relâche.
Depuis que je suis en fonction,
j'ai belles preuves de mon zèle ;
j'ai doublé la population,
augmentée presque à trois pour un,...
car au district j'ai procuré
de nouveaux produits de culture.
Luttant avec un sol ingrat
c'est un progrès à la vapeur ;
on construit des routes, des ponts...

BRAND

Mais non pas entre vie et foi.

LE BAILLI

Entre fjord et neige du fjeld.

BRAND

Pas entre l'idée et les actes.

LE BAILLI

D'abord les communications
entre les lieux, entre les hommes,...
tous étaient d'accord là-dessus
avant que vous arriviez, prêtre.
Mais vous avez tout confondu,
nos lueurs de fosse et l'aurore ;

qui peut dans cette clarté louche
bien distinguer le faux du vrai
ou bien le mal de son remède?
Vous avez brouillé tout ensemble,
divisé en camps ennemis
le troupeau qui, uni, vaincrait.

BRAND

Je reste pourtant malgré vous.
On *choisit* peu son lieu d'action.
Qui voit son but et veut l'atteindre,
a perçu en lettres de feu
l'appel de Dieu : ta place est là !

LE BAILLI

Restez donc, mais dans vos limites ;
je vous vois volontiers purger
les gens des vices répandus ;
Dieu sait que c'est souvent utile !
Mais n'allez pas faire un dimanche
des jours de peine, et pavoiser
comme si Dieu était à bord
de tout bateau sur notre fjord.

BRAND

Pour vous complaire, je devrais
changer mon âme et sa vision ;
or, nous devons être nous-mêmes,
mener notre œuvre à la victoire,
et je la soutiendrai jusqu'à
en illuminer mon canton !

Ce peuple, que vos dirigeants
ont endormi, s'éveillera !
Trop longtemps vous avez meurtri
dans l'étroitesse d'une cage
son reste de nature libre ;
votre diète rend mesquine
tout homme maussade et morne ;
vous soutirez son meilleur sang,
pompez la moelle du courage,
concassez le métal de l'âme,
qui aurait dû demeurer bloc ;...
mais un cri de révolte peut
tonner à vos oreilles : guerre !

LE BAILLI

Guerre?

BRAND

Guerre !

LE BAILLI

Appelez aux armes,
et vous tomberez le premier !

BRAND

On verra clairement un jour
que le triomphe est la défaite !

LE BAILLI

Songez bien, Brand ; c'est décisif.
C'est risquer *tout* sur une carte.

BRAND

Je le fais pourtant !

LE BAILLI

Perdre, c'est
gaspiller votre vie terrestre.
Vous possédez les biens du monde,
héritez d'une mère riche,
pouvez vivre pour votre enfant,
votre femme aimée ;... des mains douces
semblent vous tendre le bonheur !

BRAND

Si je tourne le dos quand même
à ce que vous dites bonheur?
Si je le dois?

LE BAILLI

C'est votre perte
si, dans un pareil coin perdu,
vous ouvrez votre grande guerre !
Allez au sud, aux rives riches
où les gens lèvent le front haut ;
là vous pouvez les convoquer,
les mener aux combats sanglants ;
chez nous, c'est sueur, non sang qu'impose
la quête du pain dans les rocs.

BRAND

Je reste pourtant. C'est chez moi.
Je mènerai ma guerre ici.

LE BAILLI

Coup manqué, songez quelle chute ;...
songez à ce que vous perdez !

BRAND

C'est moi que je perds, si je cède.

LE BAILLI

Nul espoir pour qui combat seul.

BRAND

Mon groupe est fort ; j'ai les *meilleurs*.

LE BAILLI, *sourit.*

Possible,... mais moi j'ai le *nombre*.

(Il s'en va.)

BRAND, *le suit des yeux.*

Voilà un homme tout au peuple,
d'esprit loyal et généreux,
utile à sa façon, chaud, juste,...
fléau, pourtant, pour son pays.
vents d'hiver, déluge, éboulis,
grandes gelées, famine et peste
ne causent pas plus de désastre,
bon an, mal an, qu'un pareil homme.
Les fléaux atteignent les *vies*;...
Mais lui... ! que de pensées brisées,
de saines volontés déchues,
de chants vigoureux bâillonnés
par une telle âme mesquine !
que de sourires sur les lèvres,
d'éclairs brillant au cœur des gens,
d'aspirations et repentirs,...
qui auraient pu mûrir en actes,...
s'il ne les tuait à l'étouffée !

(Soudain inquiet.)

Ce messager !... On ne vient pas !
Si, le docteur !

(Il court à sa rencontre.)

Parlez ! Ma mère... !

LE DOCTEUR

Est maintenant devant son juge.

BRAND

Morte !... Repentante?

LE DOCTEUR

J'en doute ;
attachée à ses biens terrestres
jusqu'au moment de les quitter.

BRAND, *ému, regardant devant lui.*

L'âme égarée serait perdue?

LE DOCTEUR

Le jugement peut être doux,...
selon l'esprit, et non la lettre.

BRAND, *bas.*

Qu'a-t-elle dit?

LE DOCTEUR

Tout bas, ceci :
Dieu n'est pas si dur que mon fils !

BRAND, *s'affale de douleur sur le banc.*

Au lit de mort, dans la nausée
du crime, toujours ce mensonge,
qui s'abat sur toutes les âmes !

(Il cache son visage dans ses mains.)

LE DOCTEUR, *se rapproche, le regarde et branle la tête.*

Vous voulez instaurer ici
pleinement un temps aboli.
Vous croyez que le pacte ancien
pour Dieu et gens reste en vigueur ;...
mais chaque temps a sa manière ;
enfer et damnation contés
par les nourrices n'effraient plus ;...
il veut surtout qu'on soit humain !

BRAND, *lève les yeux.*

Humain ! Ah oui, c'est ce mot veule
qui est la devise de tous !
par *lui* tout misérable cache
qu'il n'ose ni ne veut agir ;
par *lui* le pleutre dissimule
qu'il ne risque pas tout pour vaincre ;
à son abri on rompt sans peine
une promesse qu'on regrette ;...
vos âmes de pygmées finissent
par faire l'homme humanitaire !
Dieu fut-il humain pour Jésus?
Si *votre* Dieu eût été maître,
quand le crucifié cria grâce,...
il n'eût fait de la rédemption
qu'une note diplomatique !

(Il se cache la tête et reste assis dans une douleur muette.)

LE DOCTEUR, *à voix basse.*

Déchaîne-toi, âme orageuse ;...
tant mieux, si tu pouvais pleurer.

AGNÈS, *est venue sur les marches; pâle et effrayée elle chuchote au docteur.*

Par ici ! Viens !

LE DOCTEUR

Tu me fais peur !
Qu'y a-t-il, enfant?

AGNÈS

Une angoisse
comme un serpent glace mon cœur... !

LE DOCTEUR

Qu'y a-t-il?

AGNÈS, *l'entraîne.*

Viens !... Oh, Dieu puissant !

(Ils entrent dans la maison; Brand ne les a pas vus.)

BRAND, *immobile, se parle à lui-même.*

Sans remords. Comme elle vécut.
N'est-ce pas là le doigt de Dieu?
Par moi doit être restauré
le trésor qu'elle a laissé perdre ;...
et maintenant, malheur à moi,
dix fois malheur, si j'y manquais !

(Il se lève.)

En fils fidèle, au sol natal,
inébranlable désormais,
comme un croisé je combattrai
pour vaincre par l'esprit la chair.
Dieu m'a donné langue d'acier,
allumé en moi sa colère...

J'ai maintenant le vouloir fort
qui ose et peut broyer des fjelds !

LE DOCTEUR, *suivi d'Agnès, arrive rapidement sur les marches et crie :*

Prépare-toi et pars d'ici !

BRAND

La terre croulerait, je reste !

LE DOCTEUR

Alors ton fils est condamné.

BRAND, *bouleversé.*

Alf ! Mon fils ! Alf ! Quel spectre affreux
est ceci ! Mon enfant !

(Il veut entrer dans la maison.)

LE DOCTEUR, *le retient.*

Écoute !...

Ici, lumière ni soleil,
un air coupant, souffle du pôle,...
et brume humide qui pénètre ;...
un hiver de plus en ce lieu
aura raison de sa vie frêle.
Partez, et Alf sera sauvé ;
mais vite, demain est le mieux.

BRAND

Ce soir, aujourd'hui, tout de suite !
Oh, il grandira, sain et fort ;...
névé, ni bise de la mer
ne glaceront son corps d'enfant.

Agnès, prends-le pendant qu'il dort !
Fuyons, fuyons au long des côtes !
Oh, sur notre petit enfant !
Agnès, la mort étend sa toile.

AGNÈS

Je le pressentais, et tremblais,...
sans voir encor tout le danger.

BRAND, *au docteur.*

La fuite le sauve? C'est sûr?

LE DOCTEUR

Vie sur laquelle un père veille
la nuit, le jour, est assurée.
Soyez pour lui tout, il sera
bientôt florissant ; n'ayez crainte.

BRAND

Merci !

(A Agnès.)

Va, et couvre-le bien ;
le vent du soir longe le fjord.

(Agnès entre dans la maison.)

LE DOCTEUR, *considère en silence Brand qui regarde immobile, dans la direction de la porte, puis va vers lui, pose la main sur son épaule, et dit :*

Impitoyable envers les gens,
et si traitable envers soi-même !
Pour eux, *peu, beaucoup*, ne suffisent,...
il faut la loi, son *tout* ou *rien;*
mais aussitôt qu'on est soi-même

désigné pour fournir l'agneau
de sacrifice, on perd courage.

BRAND

Que signifie...?

LE DOCTEUR

Pour votre mère,
le grondement de la loi dure;
perdue, si tout n'est sacrifié,
si elle n'entre au tombeau nue.
Ce cri a résonné souvent
quand le peuple a souffert le plus!
Le sort se déchaîne. et vous êtes,
vous, sur la carène en détresse;
de la quille en l'air vous jetez
à l'eau tout texte sur les peines,...
en mer, en mer, le livre lourd
dont vous frappiez votre prochain,
car il s'agit, par forte brise,
de sauver la vie de l'enfant.
Fuyons, fuyons au long des fjords,...
fuyons, loin du corps de la mère,
laissons troupeau d'âmes et cure;...
le prêtre annonce sa carence!

BRAND, *bouleversé, se prend la tête dans les mains comme pour rassembler ses idées.*

Suis-je aveugle? Ou bien l'ai-je été!

LE DOCTEUR

Vous faites ce que doit un père.
Ne croyez pas que je vous blâme;...

pour moi, ailes rognées, vous êtes
plus grand qu'avant, en homme fort...
Adieu ! j'ai tendu le miroir ;
prenez-le, et soupirez : Grand Dieu,
quel aspect pour l'assaut du ciel !

(Il s'en va.)

BRAND, *regarde fixement devant lui un moment, et s'écrie soudain :*

Erreur naguère,.. ou maintenant?

(Agnès sort sur la porte, un manteau sur les épaules et l'enfant sur les bras; Brand ne la voit pas; elle va parler, mais s'arrête comme frappée d'effroi lorsqu'elle voit l'expression de son visage. Au même moment un homme entre rapidement par la barrière du jardin. Le soleil décline.)

L'HOMME

Prêtre, tu as un ennemi !

BRAND, *presse la main contre sa poitrine.*

Là, oui.

L'HOMME

Méfie-toi du bailli.
Ta semence a germé chez nous,
mais ses faux bruits sont une peste.
Déjà souvent il fit entendre
que tu nous tourneras le dos,
bientôt la cure sera vide,...
sitôt ta riche mère morte.

BRAND

Si c'était vrai...?

L'HOMME

Je te connais ;
je sais où tend sa calomnie ;
tu tiens tête à lui et aux siens,
jamais il ne t'a fait plier,...
c'est la vraie source des faux bruits...

BRAND, *indécis.*

Que c'est vrai... on pourrait le croire.

L'HOMME

Alors tu as menti à tous.

BRAND

J'aurais...?

L'HOMME

N'as-tu pas dit souvent
que Dieu t'a lui-même appelé,
que ton foyer est parmi nous,
qu'*ici* sera menée ta guerre,
que nul ne doit quitter son poste,
qu'il faut lutter, jamais céder.
Tu *as* le poste ! Vif et clair,
ton feu brûle en mainte poitrine.

BRAND

Ici, les gens sont presque tous
d'esprit veule et lourd, sourds d'oreilles.

L'HOMME

Tu sais que non ;... en bien des cœurs
a pénétré le feu céleste.

BRAND

C'est la nuit chez le plus grand nombre.

L'HOMME

Tu es là pour la dissiper.
Mais qu'il en soit comme on voudra ;
le compte, ici, importe peu ;
car moi, je suis ici, tout seul,
et je dis : bien, pars, si tu peux !
Autant qu'un autre, j'ai une âme ;
le livre ne me sert à rien ;
tu m'as tiré du fond d'abîme,...
essaye donc de lâcher prise !
Tu ne peux pas ; je te tiens bien ;
si le lien rompt, perdue mon âme !...
Adieu ! Décide ; j'ai confiance ;
tu ne lâches pas moi et Dieu.

(Il s'en va.)

AGNÈS, *timidement.*

Tu as joue blanche, et bouche pâle ;
on dirait qu'en ton cœur tu cries.

BRAND

Tout verbe haut devant ces rocs
me frappe d'un décuple écho.

AGNÈS, *fait un pas en avant.*

Me voici prête !

BRAND

Prête? A quoi?

AGNÈS, *avec force.*

Ce qu'une mère doit et veut !

(Gerd passe en courant sur le chemin et s'arrête à la barrière du jardin.)

GERD

Vous savez? Parti, le prêtre !...
Hors des tertres et collines
trolds en foule, et spectres sortent,
noirs, vilains, petits et grands,...
fi, quels coups ils vous assènent... !
presque ils m'ont arraché l'œil,
et pris la moitié de l'âme ;
bast, le reste est suffisant ;
j'ai assez du résidu.

BRAND

Fille, ta pensée s'égare ;
Vois, je suis là devant toi.

GERD

Toi? Oui, toi, mais non le prêtre !
Mon autour, du haut Pic Noir,
prompt, a descendu la pente ;
mors au bec, sellé, furieux,
dans le vent du soir sifflant,
sur son dos il porte un homme,...
c'est le prêtre, c'est le prêtre !
Maintenant, l'église est vide,
barre et clef l'ont bien fermée ;
ouf, finie l'église laide ;
désormais, gloire à la *mienne!*

Là, le prêtre grand et fort
porte sa chasuble blanche
tissée de neige d'hiver ;...
si tu veux en être, viens ;
au canton l'église est vide ;
les paroles de mon prêtre
sur la terre gronderont !

BRAND

Ame brisée, qui t'envoie
me hurler ces chants d'idole?

GERD, *entrant dans le jardin.*

Une idole? Qu'est-ce donc?
Une idole? Ah oui, je sais ;
c'est parfois petit, ou grand ;
c'est doré, ou en couleurs.
Une idole ! Tiens ; tu vois?
Sous le châle, avises-tu
mains d'enfant, petites jambes?
Peux-tu voir les fins et beaux
langes dont les plis entourent...
on dirait enfant qui dort?
Elle a peur, recule,... et cache !
Une idole? C'en est une !

AGNÈS, *à Brand.*

As-tu larmes et prières?
Moi, l'effroi les a séchées !

BRAND

Chère Agnès,... malheur à nous,
cette fille, Dieu l'envoie !

GERD

Tu entends ; les cloches sonnent
toutes sur les monts déserts !
Vois, la foule des ouailles
part, en route vers l'église !
Peux-tu voir les mille trolds
qu'a noyés le prêtre en bas?
Peux-tu voir les mille nains?
Jusqu'ici son sceau de tout
viol a protégé leur tombe.
Mer ni mort plus ne les garde ;
froids, mouillés, leur foule échappe ;...
trolds-enfants mi-morts grimacent,
jettent leur bloc d'éboulis.
Comme ils crient : papa, maman !
Hommes, femmes leur répondent ;
l'homme marche comme un père
au milieu de ses enfants ;
et la femme prend son mort,
tend son sein pour le nourrir ;...
elle ne fut jamais aussi fière
en menant fils au baptême.
Quelle vie, prêtre parti !

BRAND

Loin de moi ! Des visions pires
s'esquissent..

GERD

Écoute ! Il rit,
l'être assis près du chemin,
au tournant vers les hauteurs ;

il inscrit dans son gros livre
toute âme qui va là-haut ;...
hé, il les a presque toutes ;
au canton, l'église est vide,
barre et clef la ferment bien,...
sur l'autour le prêtre a fui !

(Elle saute par-dessus la barrière du jardin et se perd dans les rochers. Silence.)

AGNÈS, *s'approche et dit à mi-voix :*

Eh bien, partons ; il est temps.

BRAND, *la regarde fixement.*

Quel chemin?

(Il indique d'abord la barrière du jardin, puis la porte de la maison.)

Par là?... Ou là?

AGNÈS, *recule épouvantée.*

Brand, ton fils,... ton fils !

BRAND, *la suit.*

Réponds ;
fus-je d'abord prêtre ou père?

AGNÈS, *recule plus loin.*

Quand l'éclair la poserait,
ta question est sans réponse !

BRAND, *la suit encore.*

Tu es mère ; il faut répondre ;
là, tu as le dernier mot !

AGNÈS

Femme suis, si tu ordonnes,
j'obéis et me soumets !

BRAND, *veut la prendre par le bras.*

Ote-moi l'affre du choix !

AGNÈS, *recule derrière l'arbre.*

Mère ne serais alors !

BRAND

La réponse est un arrêt !

AGNÈS, *forte.*

Vois toi-même ; as-tu le choix?

BRAND

C'est l'arrêt corroboré !

AGNÈS

Es-tu sûr que Dieu t'appelle?

BRAND

Oui !

(Il lui saisit la main.)

Et maintenant tu vas
Prononcer sur vie et mort !

AGNÈS

Suis ce qu'ordonne ton Dieu !

(Silence.)

BRAND

Eh bien, partons ; il est temps.

AGNÈS, *la voix éteinte.*

Quel chemin?

BRAND, *se tait.*

AGNÈS, *indique la barrière du jardin et demande:*

Par là?

BRAND, *montre la porte de la maison.*

Non,... là !

AGNÈS, *levant l'enfant à bras tendus.*

Dieu ! La victime exigée,
j'ose la lever vers toi !
Guide-moi dans l'affre de la vie !

(Elle entre dans la maison.)

BRAND, *reste un moment les yeux fixes, éclate en sanglots, joint les mains au-dessus de sa tête, se laisse tomber sur les marches, et s'écrie :*

Dieu, oh, Dieu, éclaire-moi !

ACTE IV

(Soirée de Noël au presbytère. Il fait sombre dans la salle. Au mur du fond, la porte d'entrée, une fenêtre d'un côté, une porte de l'autre.)

AGNÈS *en deuil est debout à la fenêtre et regarde, les yeux fixes, l'obscurité.*

AGNÈS

Pas encore ! Pas encore !...
Oh, l'attente est douloureuse,
lancer cri sur cri d'appel,...
sans jamais avoir réponse !...
Molle, drue, la neige tombe,
vêtant d'une cape blanche
le toit de la vieille église...

(Elle écoute.)

Chut ! J'entends grincer la grille !
Des pas ; de fermes pas d'homme ;

(Elle se hâte vers la porte et ouvre.)

Est-ce toi? Arrive, arrive !

(Brand entre, couvert de neige, en costume de voyage qu'il ôte pendant ce qui suit.)

AGNÈS, *le prend dans ses bras.*

Oh, tu es resté longtemps !
Reste près ; ne t'en va pas ;
seule, je ne peux chasser
l'ombre noire de la nuit !
Quelle nuit, et quels longs jours,
ces deux jours et cette nuit !

BRAND

Vois, je suis à toi, enfant.

(Il allume une seule lumière qui répand dans la pièce une faible lueur.)

Tu es pâle.

AGNÈS

Et lasse et faible.
Quelle attente, au guet, épiant,...
puis, j'ai lié de la verdure,...
peu! c'est tout ce que j'avais
dès l'été dernier gardé
pour orner l'arbre de fête.
Son buisson, je l'appelais ;
il l'a... c'est une couronne !

(Elle éclate en sanglots.)

Vois, il a neigé dessus,
là... oh, Dieu...

BRAND

...au cimetière.

AGNÈS

Oh, ce mot !

BRAND

Essuie tes larmes.

AGNÈS

Je le fais, mais sois patient ;
l'âme est comme encor saignante ;
fraîche et vive est la blessure,
et ma force en a coulé ;...
oh, bientôt ça ira mieux ;
ces jours encore à passer,
je ne me plaindrai jamais.

BRAND

Est-ce fêter le Seigneur?

AGNÈS

Non, je sais... ; mais sois patient !
Souviens-toi : robuste et fort
l'an dernier, il me fut pris,
emporté...

(Un frisson la fait reculer devant le mot.)

BRAND, *fortement.*

Au cimetière !

AGNÈS, *criant.*

Pas ce mot !

BRAND

A pleins poumons,
s'il t'effraie, il faut le dire,
dire en sorte qu'il résonne
comme, sur le roc, la vague !

AGNÈS

Le mot te fait mal aussi,
plus que tu ne veux l'avouer ;

sur ton front je vois la trace
de la sueur qu'il t'a coûté.

BRAND

Sur mon front les gouttes d'eau
sont l'écume de la mer.

AGNÈS

Et la goutte dans ton œil,
est neige du fjeld fondue?
Non, oh non, elle est trop chaude ;
et ton cœur en est la source.

BRAND

Chère épouse, Agnès, soyons
forts tous deux, pour résister
par nos forces réunies,
avancer de pas en pas...
Oh, dehors, j'étais un homme !
La mer rinçait les écueils,
les mouettes se taisaient,
en plein fjord, dansait ma barque
frêle, que cinglait la grêle,
mât, gréement, craquaient, sifflaient,
déchirée, flottait la voile
sous le vent, trempée d'écume,
les chevilles grinçaient toutes ;...
sur la pente à pic ou douce,
éboulis sur les deux rives ;
rames au repos, huit hommes
restaient là comme huit cadavres.

Oh, je croissais à la barre,
c'était moi qui commandais,
sachant bien *qui* m'a élu
pour mon œuvre, cher payée.

AGNÈS

Aisé d'être en plein orage,
et vivre une vie de lutte ;
songe à moi qui reste au nid
désolé, moineau en deuil,
qui ne peux, quoi que je fasse,
amortir l'ennui du temps ;
songe à moi, loin de la lutte,
qu'aucun feu d'action n'échauffe ;
songe à moi, de qui la part
n'est que tâche étroite et mince ;
songe à moi ; je suis là, n'ose
penser, ne peux oublier !

BRAND

Ta tâche est mince, dis-tu?
Elle est plus que jamais grande.
Écoute : je te dirai
dans mon deuil ce que j'éprouve.
J'ai souvent la vue troublée,
la pensée humble, le cœur faible ;
c'est, il me semble, une joie
de pouvoir pleurer, pleurer.
Pense, Agnès,... alors je vois
Dieu plus proche que jamais...,
proche au point que je croirais
aisément pouvoir l'atteindre.

Et j'ai soif de me jeter
sur son cœur, enfant perdu
dans la chaude, forte étreinte,
paternelle de ses bras.

AGNÈS

Brand,... oh, tel vois-le toujours,...
comme un Dieu que tu atteins,
plutôt père, moins un maître !

BRAND

Je ne veux, Agnès, barrer
la voie à son œuvre même ;
grand et fort je dois le voir,
grand, immense,... le temps même,
parce que petit, l'exige.
Oh, mais toi, tu peux le voir
proche, tel qu'un père aimé,
la tête sur ses genoux,
reposer, si tu es lasse,
te lever légère et forte,
l'œil brillant de son éclat,
et abaisser l'auréole
jusqu'à moi qui souffre et lutte.
Vois, Agnès, un tel partage
est l'essence du mariage ;
lutte, orage, action pour l'un ;
soin des coups mortels pour l'autre ;
seulement alors on peut
dire que les deux font un.
Dès que tu tournas le dos
au monde, et devins ma femme,

hardi coup de dés jeté,
un tel rôle te revint ;
luttant pour tomber ou vaincre,
j'ai guerre au soleil brûlant,
veillée dans la nuit glacée,...
toi, tends-moi la coupe pleine
de tendresse délicieuse,
sous l'acier de ma cuirasse
glisse un chaud manteau bien doux ;...
ce n'est pas besogne mince !

AGNÈS

Toute tâche que je cherche
est trop lourde pour mes forces ;
mes pensées se croisent toutes,
ramenant à cette seule.
C'est encore comme un rêve.
Laisse-moi gémir, pleurer,
aide-moi à voir en moi,
à comprendre mon devoir...
Cette nuit, en ton absence,
dans ma chambre il est entré,
plein de santé, les joues roses ;
dans sa petite chemise,
son pas d'enfant trottina
jusqu'au lit où je couchais,
il tendit ses bras vers moi ;
il sourit, et dit : maman,...
mais il semblait avoir froid !
Oui, j'ai vu ! Oh, j'ai frémi... !

BRAND

Agnès !

AGNÈS

Il était transi !
Oh, il doit le sentir, là,
sur son oreiller de bois !

BRAND

Le *cadavre* est sous la neige ;
mais *l'enfant* est avec Dieu.

AGNÈS, *reculant devant lui.*

Pourquoi aviver la plaie
Sans pitié, au plein de l'affre !
Tu dis durement *cadavre;*
c'est *l'enfant,* pour moi, encore.
Ame et corps sont confondus ;
je ne peux pas, comme toi,
distinguer entre les deux ;
l'un et l'autre sont un tout ;
Alf, qui dort là sous la neige,
est mon Alf là-haut, au ciel !

BRAND

Mainte plaie doit être ouverte
pour que ton mal se guérisse.

AGNÈS

Oui, mais sois patient, au moins ;...
guide-moi sans me brusquer.
Soutiens-moi, affermis-moi ;
parle-moi bien doucement.

Toi de qui la voix puissante
tonne dans les moments graves
où une âme unit ses forces
pour atteindre son salut,...
n'as-tu pas le chant amène
qui apaise la douleur?
N'as-tu pas des mots calmants,
qui indiquent une aurore?
Dieu, que tu m'as fait connaître,
est un roi en son château ;...
puis-je m'adresser à lui
dans mon pauvre deuil de mère?

BRAND

Crois-tu mieux de t'adresser
au Dieu que tu connaissais?

AGNÈS

Non, jamais, jamais à lui !
Et parfois, pourtant, j'éprouve
un désir de m'en aller
vers des lieux où luit une aube.
On s'attelle, et c'est trop lourd ;
c'est bien la formule ancienne?
Ton domaine est par trop vaste,
tout y est trop grand pour moi,
toi, ton œuvre, ton action,
ton vouloir et ton allure,
et le fjeld qui nous domine,
et le fjord qui nous enserre,
deuil et souvenir, nuit,... seule
est trop petite l'église !

BRAND

L'église? Encore ! Est-ce donc
une idée qui est dans l'air?
Pourquoi petite?

AGNÈS, *branle tristement la tête.*

Comment
énoncer des arguments?
C'est un sentiment qui vient,
parfum que le vent apporte.
D'où vient-il? Et où va-t-il?
l'avoir senti me suffit ;
sans comprendre, je le sais :
petite est pour moi l'église.

BRAND

Le peuple voit en ses rêves.
J'ai trouvé quantité d'âmes
où est née la même idée ;
jusqu'à la fille hagarde
qui criait sur les hauteurs :
« Là, c'est laid, car c'est petit » ;
elle non plus ne pouvait
s'expliquer par des raisons.
Depuis, cent femmes ont dit :
trop petite est notre église !
On comprend ces cris de femmes :
elles veulent un palais...
Oh, Agnès,... je le vois bien,
tu es l'ange élu par Dieu
qu'il a mis sur mon chemin ;...

d'un pas sûr, bien qu'à l'aveugle,
tu connais la route à suivre,
quand le croisement m'égare.
Nul feu follet ne te trompe ;
tout d'abord, tu m'as fixé
au vrai siège de mon œuvre,...
m'arrêtant quand vers les voûtes
du ciel je lançais mon vol,
guidant ma vue vers moi-même
et mes sentiments intimes...
Oui, tu viens de dire encore
des paroles lumineuses ;...
j'hésitais, tu m'as conduit,
et mon œuvre est éclaircie.
Dieu n'a qu'une maigre église ;...
soit ! on la bâtira grande !
Maintenant je vois bien mieux
ce qu'en toi Dieu m'a donné ;
à mon tour je te supplie :
reste près, ne t'en va pas !

AGNÈS

Ma douleur je secouerai,
et mes larmes sécherai,
fermerai comme une tombe
mon réduit de souvenir,
entre lui et moi ferai
couler une mer d'oubli,
toute joie effacerai
du monde étroit de mes rêves,
seulement serai ta femme.

BRAND

Aux sommets la route monte.

AGNÈS

Oh, mais oublie ta rigueur.

BRAND

Un plus grand par moi commande.

AGNÈS

Un de qui toi-même as dit
qu'un vouloir, même impuissant,
trouve grâce devant lui.

(Elle va pour sortir.)

BRAND

Où vas-tu?

AGNÈS, *sourit.*

Je dois songer,
surtout ce soir, au ménage.
Tu sais qu'au dernier Noël,
disais-tu, j'étais prodigue.
Les flambeaux tous allumés,...
jolies choses et verdure,...
l'arbre tout chargé de jouets,...
on a ri, on a chanté.
Cette année encore, Brand,
tout va s'allumer ici,
tout s'orner le mieux possible
pour la grande, calme fête.
Dans la salle, s'il regarde,
Dieu verra fille punie,
et fils châtié au cœur humble,

enfants qui, soumis, comprennent
qu'en réponse à son courroux
ils ne doivent pas, revêches,
se refuser à la joie.
Vois-tu trace encor de larmes?

BRAND, *la serre contre lui, puis s'en sépare.*

Illumine ; c'est ton rôle !

AGNÈS, *sourit tristement.*

Et construis ta grande église ;...
mais fais-la prête au printemps !

(Elle sort.)

BRAND, *la suit des yeux.*

Ferme, ferme en sa détresse,
ferme en plein feu du martyre ;
si sa force plie, son souffle
manque, ce sera malgré
son vouloir de sacrifice.
Prête-lui, Seigneur, ta force ;...
ôte-moi l'amer calice
du devoir, s'il faut sur elle
lâcher les cruels vautours
de la loi, pour aller boire
tout le sang chaud de son cœur.
Je suis fort, j'ai du courage ;
charge-moi d'un double faix,...
mais pitié, pitié pour elle !

(On frappe à la porte d'entrée. Le bailli entre.)

LE BAILLI

C'est un vaincu qui vient vous voir.

BRAND

Vous, vaincu?

LE BAILLI

Je viens à ce titre.
Vous vous rappelez : cet été,
je voulais vous chasser du pays,
je n'augurais pas bonne issue
pour vous de la guerre entre nous...

BRAND

Eh bien?

LE BAILLI

Pourtant, malgré mon droit,
je ne me bats plus avec vous.

BRAND

Pourquoi?

LE BAILLI

Car vous avez le *nombre.*

BRAND

Ah?

LE BAILLI

Oui, vous le savez, je pense ;
les gens viennent à vous de loin ;
surtout ces derniers temps, il s'est
ici répandu un esprit
qui, Dieu le sait, n'est pas le mien,
et j'ose alors de là conclure
que c'est par vous qu'il se propage.
Voici ma main ; finie la lutte !

BRAND

Un tel combat ne prend pas fin
parce que l'un met bas les armes.

LE BAILLI

Que faut-il de plus pour finir,
sinon la paix, accord amiable?
Je ne suis homme à m'enferrer,
mais tel que la plupart des gens ;
sitôt qu'on sent sur soi la pointe
de l'arme ennemie, on se rend ;
n'a-t-on que bâton contre lance,
il faut que l'on se sauve à temps,
et si l'on est seul combattant,
le mieux est de battre en retraite.

BRAND

J'ai deux observations, je crois ;
d'abord, j'ai, dites-vous, la force ;
j'aurais le nombre...

LE BAILLI

Sans nul doute !

BRAND

Peut-être encore ; mais à la fin,
au jour grave du sacrifice,...
quelle cause va l'emporter?

LE BAILLI

Du sacrifice? Mais, bon Dieu,
c'est *là* ce qui n'aura pas lieu !

Au pis, le sacrifice peut
détrousser la poche des gens ;
ce temps humain ne sacrifie
aucun élément plus précieux.
Le plus vexant, en cette affaire,
est que je suis aussi de ceux
qui ont promu l'humain, et donc
remis le jour du sacrifice,
si bien qu'on peut le dire presque,
je me suis sacrifié moi-même,...
du moins moi-même ai lié les verges
qui frappent l'œuvre de ma vie.

BRAND

Peut-être vous avez raison.
Seconde remarque : j'ai peine
à voir pourquoi vous renoncez.
Qu'il soit ou non fouetté de verges,
un homme est fait pour son action ;
son but est paradis pour lui ;
Si un océan l'en sépare,
si Satan offre un pays proche,
il peut crier : assez d'efforts,...
la route d'enfer est plus courte !

LE BAILLI

Je répondrai et oui et non ;
il faut aboutir quelque part,...
et si l'on voit sa peine vaine,
qui voudra entrer dans l'impasse?
Tel est le monde, on veut un prix
pour tout travail petit ou grand ;

si la lutte ne fait pas vaincre,
il faut avancer prudemment.

BRAND

Mais *noir* jamais ne devient *blanc!*

LE BAILLI

Mon cher ami, à rien ne sert
de dire : blanc comme glacier,
si les gens crient : la neige est noire !

BRAND

Et peut-être vous crieriez?

LE BAILLI

Peuh,...
je crierais non pas *noir*, mais *gris*.
Le temps est humain, veut douceur
envers les gens, non choc brutal.
Vous savez, ce pays est libre ;
les opinions de tous ont cours ;...
comment, seul contre tous, dicter
son jugement sur blanc et noir?...
Bref, vous avez le plus grand nombre,
à vous revient l'autorité ;
à vous je me soumets, ainsi
que tous les autres, de mon mieux ;
nul ne me blâmera, j'espère,
de ne pas lutter jusqu'au bout.
Les gens estiment aujourd'hui
mon travail épars et mesquin :
ils ont objet plus important
qu'accroître chaque an la récolte ;

on ne veut plus, comme autrefois,
faire les dépenses qu'il faut,...
si la volonté n'y est pas,
une œuvre est vouée à l'insuccès...
C'est bien pénible, croyez-moi,
d'abandonner les routes, ports,
drainages de marais et grèves,
et tous les plans déjà formés.
Mais quoi ; mon Dieu, rien à y faire ;
faute de vaincre, on doit céder,
espérer tout du temps, avec
patience, et sagement attendre...
J'ai donc perdu l'appui du peuple,
perdu, comme il était venu ;
bien, soit ; il faut, par d'autres voies,
que je l'acquière de nouveau.

BRAND

Mais est-ce donc à l'obtenir
que votre esprit, votre art s'appliquent?

LE BAILLI

Dieu sait que tel n'est pas le cas.
Le bien commun est mon désir,
au simple profit du canton.
Oh, je ne nie pas qu'entre en ligne
l'espoir de quelque récompense
pour une vie de bon travail.
Oui, c'est ainsi : un homme actif
qui a bon sens, intelligence,
veut voir le fruit de son action,

et non peiner, gémir, s'user
au simple gain d'une idée pure.
Je ne peux, avec tout mon zèle,
négliger mes propres affaires,
et me vouer tout entier aux autres.
J'ai à ma charge une famille ;
j'ai une femme, plusieurs filles,
qu'avant tout il faudra pourvoir ;...
l'idée n'étanche pas la soif,
l'idée n'apaise pas la faim,
chez qui a maison aussi pleine ;
et si quelqu'un va s'étonner,
je répondrai tout simplement :
c'est un mauvais chef de famille.

BRAND

Et alors, vous voulez...?

LE BAILLI

Bâtir.

BRAND

Vous dites, bâtir?

LE BAILLI

Justement,...
pour moi, et le canton aussi.
D'abord, rebâtir le renom
que j'avais récemment encore ;...
le temps des élections approche ;
il faut que j'aie un grand projet,
que j'aie en cours une entreprise,
grâce à laquelle, bon premier,
j'empêcherai le choix d'un autre.

Alors je me suis dit,... aller
contre un courant n'est pas prudent.
On veut, aujourd'hui, « s'élever » ;
je suis impropre à cette action ;
mon aide n'est que matérielle ;
or, cette action veut qu'on s'accorde,
et tout le monde est contre moi.
Aussi, j'ai pensé, si possible,
après avoir bien réfléchi,
chercher remède à la misère.

BRAND

Vous voulez l'abolir?

LE BAILLI

Non, certes ;...
elle est un mal inévitable
partout ; il faut la supporter ;
mais avec quelque adresse on peut
lui donner formes et limites,
pour peu que l'on s'y prenne à temps.
La pauvreté est, c'est connu,
l'engrais où germent tous les crimes ;...
je veux endiguer cette boue.

BRAND

Comment cela?

LE BAILLI

Devinez-vous?
Il s'agit d'une institution
qui manque au district ; je construis
un lazaret pour la misère ;

je dis un lazaret, car il
sauve de l'infection du vice.
A ce bâtiment, je joindrai
une bonne maison d'arrêt,
afin qu'effet et cause soient
enfermés sous mêmes verrous,..
un simple mur entre les piaules.
Et pendant que je suis en train,
mon intention est d'ajouter
une aile sous le même toit,
qui serve aux votes, assemblées
d'action sérieuse ou bien de fête,
avec tribune et grand salon,
bref, un joli club politique.

BRAND

C'est très urgent, surtout votre aile ;
mais je sais *un* besoin plus grand.

LE BAILLI

Une maison de fous, je pense?
C'est très urgent, certainement.
J'en eus aussi d'abord l'idée ;
mais ayant pris plusieurs avis,
j'y ai tout à fait renoncé ;
car où prendrons-nous les moyens
d'une entreprise formidable?
Et croyez-moi, un tel asile
exigerait de grosses sommes,
si l'on devait y trouver place
pour tous ceux qui en ont besoin.

Il faut penser au cours du temps,
et non construire pour soi-même ;...
la marche est à pas de géant ;
bon aujourd'hui, demain trop peu ;...
voyez à quelles dimensions
atteignent les besoins du peuple ;
les forces et les facultés
s'accroissent de façon magique
en tous genres imaginables.
Ce serait donc plaisir ruineux
de bâtir pour nos descendants,
leurs femmes et leurs fils un nid.
Il vaudra mieux y renoncer.

BRAND

Et pour ceux qui seraient trop fous,
il vous reste la grande salle.

LE BAILLI, *enchanté.*

Oui, elle est libre, d'habitude !
C'est une très bonne idée, Brand !
Si le projet ne tombe pas,
la maison de fous est pour rien,
tous les éléments essentiels
qui sont la marque du canton,
réunis sous un même toit,
seront couverts d'un seul drapeau ;...
voilà nos misérables, tous,
le flot criminel des canailles,
les fous, qui jusqu'ici allaient
partout sans soins ni surveillance,...
et puis, le fruit de nos franchises,

élections, élans oratoires ;
la salle où l'on discutera
sur les intérêts du canton,...
salle des fêtes, pour promettre
de garder le legs du passé.
Si seulement l'affaire marche,
le fils des fjelds obtiendra tout
ce qu'il peut exiger, en somme,
pour vivre bien sa propre vie.
Dieu sait que nous sommes peu riches ;
mais, bâtie la maison commune,
le canton pourra être dit
un district bien organisé.

BRAND

Et les moyens?

LE BAILLI

Oui, c'est le hic,
en cette affaire comme en toutes ;
on ne donne pas volontiers,
et si je n'obtiens pas votre aide,
je n'ai qu'à plier mon drapeau.
Mais si votre forte parole
m'appuie, l'idée gagnera vite,...
et si je la mène à bon port,
on vous sera reconnaissant.

BRAND

Alors, vous voulez m'acheter?

LE BAILLI

Je veux autrement baptiser
mon plan,... c'est combler au profit

commun le fossé de discorde
qui jusqu'ici nous séparait,
par quoi tous deux avons perdu.

BRAND

Vous avez mal pris votre temps...

LE BAILLI

C'est vrai ; je sais le grand chagrin
dont vous souffrez, et votre femme ;
je comptais sur votre courage,
et les intérêts du district...

BRAND

En temps de deuil comme de joie,
je suis toujours prêt, s'il le faut ;
c'est une autre raison valable
qui rend votre démarche vaine.

LE BAILLI

Quelle?

BRAND

Je veux bâtir moi-même.

LE BAILLI

Quoi ! Bâtir? Prendre mon idée?

BRAND

Pas tout à fait.

(Il montre du doigt par la fenêtre.)

Bailli, voyez... !

LE BAILLI

Là?

BRAND

Oui.

LE BAILLI

La grande maison laide?
C'est l'étable du presbytère !

BRAND

Non, pas ça ;... la *petite* laide.

LE BAILLI

L'église !

BRAND, *avec un signe affirmatif.*

Je la bâtis grande.

LE BAILLI

Non, ça ne se fera pas, diable !
Qu'on ne touche pas à l'église,...
ce serait ruiner mon idée !
Mon plan est prêt, il est urgent,
et le vôtre me désarçonne.
Deux projets à la fois, c'est trop,...
cédez...

BRAND

Je n'ai jamais cédé.

LE BAILLI

Il le faut ! Faites ma prison,
le lazaret, salle des fêtes,
tout enfin,... la maison de fous,...
on ne dira rien de l'église.
Et pourquoi la jeter par terre?
Elle était bonne, jusqu'ici.

BRAND

Possible ; aujourd'hui trop petite.

LE BAILLI

Moi, je ne l'ai jamais vue pleine !

BRAND

L'âme n'a pas là, même seule,
pour s'élever assez d'espace.

LE BAILLI, *stupéfait, branlant la tête.*

Par là cette âme seule prouve
que mon asile est nécessaire.

(Changeant de ton.)

Laissons l'église, à mon avis ;
on peut en quelque sorte dire
qu'elle est un noble legs précieux,
un reste d'un noble héritage,
qu'on ne détruit pas par caprice !
Oui, si mon plan va à vau-l'eau,
comme un Phénix je vais renaître
dans la faveur du bon public !
Je me présente en chevalier
du monument de notre côte !
Jadis, au temps du roi Bélé,
les dieux avaient un temple ici ;
l'église fut plus tard bâtie
grâce au butin de pieux héros.
Très digne en sa simple parure,
auguste en son costume antique,
elle a dominé jusqu'ici...

BRAND

Ces signes d'une gloire ancienne
depuis longtemps ont disparu ;...
on n'en voit plus la moindre trace.

LE BAILLI

Précisément ! Elle est si vieille
qu'à vrai dire elle existe à peine ;
mais au beau temps de mon grand-père
il en restait un trou du mur !

BRAND

Un trou?

LE BAILLI

Grand comme un sac de grains !

BRAND

Mais le mur?

LE BAILLI

Était démoli...
Je suis donc obligé de dire
qu'on ne peut abattre l'église ;...
ce serait une honte, un acte
d'une barbarie sans pareille !
Et les moyens,... où les trouver?
Croyez-vous les gens si prodigues
que de souscrire à des dépenses
pour faire vivre un plan mort-né,
alors qu'avec un peu de soin
on peut bien étayer l'église
pour qu'elle tienne un certain temps?
Vous n'avez qu'à vous renseigner,...
je finirai par l'emporter.

BRAND

Je compte ne rien demander
pour donner un gîte à mon Dieu.
Je bâtirai par mes moyens ;...
mon héritage, au dernier sou,
est destiné à cette tâche.
Hein, bailli, croyez-vous encore
pouvoir modifier mon idée?

LE BAILLI, *les mains jointes.*

Je suis comme tombé des nues !
On ne voit pas ça, même en ville ;...
et dans ce canton,... là, chez nous,
où fermer sa bourse est de règle,
si pressants que soient les besoins,...
vous ouvrez une vraie cascade
qui chatoie et jaillit, écume...
Non, Brand, je suis abasourdi !

BRAND

En pensée, j'ai, depuis longtemps,
renoncé à mes biens...

LE BAILLI

Des bruits
répétés l'ont dit à peu près,
mais j'ai cru que c'étaient des contes.
Qui donc s'en va tout sacrifier
s'il n'a quelque avantage en vue?
Mais ça, c'est votre propre affaire ;...
marchez en avant ; je vous suis.
Le vent vous pousse ; agissez donc,

je ne peux qu'aller pas à pas...
Brand, bâtissons l'église *ensemble!*

BRAND

Quoi? Renoncer à *votre* idée?

LE BAILLI

Si j'y renonce, bon Dieu? Certes!
Ne pas le faire serait fou.
Qui croyez-vous que suit la foule,
quand l'un donne engrais, malt, pâture,
et l'autre tond, écorche et trait?
Oui, parbleu, je suis avec vous!
Le projet m'a tout enfiévré,
saisi, enflammé, presque ému;
une heureuse fortune m'a
conduit ce soir au presbytère;
car je crois bien que sans *mon* plan
vous n'auriez pas pensé au vôtre,...
ou qu'il n'aurait pas abouti.
Et c'est donc moi qui bâtirai
la nouvelle église au canton!

BRAND

Songez-y, nous abattons cette
ruine imposante du passé.

LE BAILLI, *regarde au dehors.*

Vue d'ici, au double éclairage
de neige et de lune nouvelles,
elle prend aspect de bicoque.

BRAND

Quoi, bailli?

LE BAILLI

Brand, elle est trop vieille !
Je ne peux m'expliquer comment
je ne l'avais pas vu plus tôt,
la poutre transversale penche ;
c'est imprudent de s'en servir.
Où trouver style, architecture,
à bien regarder murs et toit?
Comment qualifier ces arcades?
un connaisseur les dirait laides,
et je suis bien de son avis !
Et ces bosses moussues du toit,...
ce n'est pas du temps de Bélé.
Le respect peut aller trop loin !
Chacun peut voir et se rend compte :
cette masure vermoulue
n'est qu'une saleté, en somme !

BRAND

Mais si la voix des gens s'élève,
pour refuser qu'on la détruise...?

LE BAILLI

A défaut d'autre, moi, je veux.
Ce Noël même, sans tarder,
je vais régler tout dans les formes
et je mettrai l'affaire en train.
Je vais agir avec vigueur ;
vous savez quel homme je suis !

Et si parmi ces gens stupides
je n'en trouve pas pour le faire,
j'arracherai les poutres, une
à une, de mes propres mains.
Quand je devrais prendre ma femme,
et mes filles même avec elle,
il n'en restera rien, morbleu !

BRAND

Voilà qui rend un autre son
que ce que vous disiez d'abord.

LE BAILLI

L'esprit d'humanité défend
toute espèce d'exclusivisme ;
et si le poète a raison
il est fort beau, précisément,
que la pensée ait de l'essor,...
autrement dit,... qu'elle s'envole...
Adieu.

(Il prend son chapeau.)

Je vais trouver la bande.

BRAND

Quoi?

LE BAILLI

Oui, moi second, aujourd'hui,
j'ai pincé au bout du canton
de vilains diables de nomades ;
dûment ficelés, garrottés,
ils sont gardés chez vos voisins,
au nord ; mais le diable m'emporte
si deux ou trois ne sont en fuite...

BRAND

Et les cloches sonnent la paix.

LE BAILLI

Que fait ici cette racaille?
Pourtant, c'est vrai, en quelque sorte,
ils sont liés à la paroisse,...

(Riant.)

et à vous ! Voici une énigme ;
devinez-la, si vous pouvez :
il est des gens dont l'existence
provient de qui vous êtes né,
pourtant ils existent, sans plus,
car ils sont d'une autre famille !

BRAND, *branlant la tête.*

Oh, Dieu, il y a tant d'énigmes
où l'on s'acharne sans comprendre.

LE BAILLI

Mais celle-ci est bien facile.
Sans doute avez-vous entendu
souvent parler dans le canton
du pauvre gars, là-bas, à l'ouest,
qui était plus savant qu'un prêtre ;
il prétendit à votre mère...

BRAND

Après?

LE BAILLI

Pensez,... fille si riche !
Elle l'envoya promener,
bien sûr, il devait s'y attendre,

Alors, savez-vous ce qu'il fit?
Affolé presque de chagrin,
il finit par se marier chez
les bohémiens ;... et il n'est mort
qu'après avoir accru la bande
de vauriens errants et minables.
C'est vrai, la paroisse a gardé
même un de ces trolds de bâtard,
souvenir de sa belle vie...

BRAND

C'est?

LE BAILLI

Gerd, la jeune bohémienne.

BRAND, *à demi-voix.*

Ah, oui !

LE BAILLI

Hein? L'énigme est bien bonne !
Sa descendance doit la vie
à qui vous a donné naissance ;
car la nichée doit l'existence
à son amour pour votre mère.

BRAND

Savez-vous un moyen, bailli,
de porter secours à ces âmes?

LE BAILLI

Peuh, c'est la prison qu'il leur faut.
Elles sont tout à fait perdues ;

les sauver, ce serait voler
le diable, qui ferait faillite
s'il n'a pas ce qui lui revient.

BRAND

Mais vous pensiez bâtir un grand
abri contre misère et crime?

LE BAILLI

Ce projet,... sitôt déposé,...
fut retiré par son auteur.

BRAND

Mais si pourtant... ; il serait beau...

LE BAILLI, *souriant.*

Voilà qui rend un autre son
que ce que vous disiez d'abord.

(Il lui tape sur l'épaule.)

Ce qui est mort, oublions-le ;
il faut agir résolument.
Adieu ! Je ne m'attarde plus ;
il faut que j'essaie maintenant
de voir où les fuyards se cachent.
A bientôt. Un joyeux Noël !
Adieu ; saluez votre femme !

(Il s'en va.)

BRAND, *après un silence plein de pensées.*

Oh, quelles expiations sans fin...
En un tel désordre d'embrouillent
les fils qui tissent le destin,...

péché, fruit du péché, sont si
mêlés, l'un contaminant l'autre,
qu'on voit le bien, et l'injustice
la plus sanglante, s'y confondre.

(Il va à la fenêtre et regarde longuement.)

Mon petit Alf, agneau sans tache,
perdu pour l'acte de ma mère ;...
une âme brisée porta l'ordre
de Celui qui dans le ciel trône,
me fit jeter le dé du choix ;...
âme brisée, née de l'erreur
qui perdit l'âme de ma mère.
Dieu, par la moisson de péché,
maintient équilibre et justice ;
ainsi de sa hauteur il frappe
la troisième génération.

(Il recule de la fenêtre, effrayé.)

Oui, Dieu est avant tout le juge.
Le premier but est l'équilibre.
L'acceptation du sacrifice
rend possible la rédemption ;
mais ce temps, menteur, nie le verbe ;
car du savoir s'effraie la foule.

(Il arpente longtemps la salle.)

Prier? Prier? Peuh,... quelques mots
qui aisément glissent sur la langue,...
que gens de tous états prodiguent.
Prier, pour eux, c'est crier grâce
dans l'orage à la grande énigme,

c'est mendier place au char du Christ,
lever les deux mains vers le ciel,...
à genoux dans la boue du doute.
Haha, s'il n'en fallait pas plus,
j'oserais, comme tout le monde,
heurter la porte du Seigneur
qu'il est « effrayant de louer ».
Pourtant,... aux pires jours d'angoisse,
au grand instant du deuil affreux,
quand Alf s'endormit à jamais,
quand aucun baiser de sa mère
ne l'amena plus à sourire ;...
alors, quoi?... N'ai-je pas prié?
D'où donc me vint ce doux vertige,
ces flots de chant, et mélodies,
épars en l'air, qui me prenaient,...
me portaient haut, me libéraient?
La prière m'apaisait-elle?
Ai-je ici parlé avec Dieu?
M'a-t-il entendu? A-t-il vu
mes pleurs, dans la maison de deuil?...
Que sais-je? Aujourd'hui tout est clos,
la nuit de nouveau m'enveloppe,...
nulle lumière devant moi...
Si, Agnès,... qui voit dans la nuit... !

(Il crie avec angoisse.)

Lumière, Agnès,... si tu le peux !

(Agnès ouvre la porte et entre avec les flambeaux de fête allumés; une vive lumière éclaire la salle.)

BRAND

Lumière !

AGNÈS

Lumières de Noël, Brand !

BRAND, *à voix basse.*

Ah, lumières de Noël !

AGNÈS, *pose les flambeaux sur la table.*

J'ai été longue?

BRAND

Non, non !

AGNÈS

Oh, qu'il fait froid ici ;
tu dois geler...

BRAND, *fortement.*

Non !

AGNÈS, *souriant.*

Oh, si fier !
Chaleur, clarté, non, pas besoin !

(Elle charge le poêle.)

BRAND, *arpentant la salle.*

Hm, pas besoin !

AGNÈS, *à part, en ornant la salle, avec calme.*

Ici les flambeaux.
L'an dernier, tendant ses petits
doigts vers les flambeaux de Noël,
il était gai, et frais et vif ;
dressé sur sa petite chaise,
il croyait y voir un soleil.

(Elle déplace légèrement le flambeau.)

Maintenant, la lumière tombe
toute sur... sur l'endroit, là-bas.
A travers la vitre il pourra,
du lit où il repose, voir,
muet et à la dérobée,
l'éclat du salon de Noël...
Mais la vitre est voilée de larmes ;...
attends, attends ; qu'elle sourie...

(Elle essuie la vitre.)

BRAND, *l'a suivie des yeux et dit à voix basse.*

Quand se calmera l'océan
de douleur, aux eaux agitées !
Il *doit* se calmer.

AGNÈS, *à part.*

Quel éclat !
On dirait la paroi tombée,
et la salle est comme élargie,
cette vilaine terre froide
s'est transformée en chaude alcôve
où Alf peut gentiment dormir.

BRAND

Que fais-tu, Agnès?

AGNÈS

Chut, silence !

BRAND, *plus près.*

Pourquoi as-tu tiré le store?

AGNÈS

C'était un rêve ; je m'éveille.

BRAND

Il y a piège dans le rêve.
Ferme.

AGNÈS, *suppliante.*

Brand !

BRAND

Ferme, ferme bien !

AGNÈS

Oh, tu as tort, ne sois pas dur !

BRAND

Ferme, ferme !

AGNÈS, *baisse les stores.*

Vois, j'ai fermé.
Mais Dieu n'est pas blessé, je pense,
si dans le court répit du rêve
j'ai trouvé un baume.

BRAND

Non certes !
Il est juge commode et doux ;
et tu n'as pas de brouille à craindre
parce qu'un peu d'idolâtrie
se mêle au culte à lui rendu.

AGNÈS, *éclate en sanglots.*

Alors, dis-moi jusqu'où va l'ordre !
Mes pieds sont las,... je n'ai plus d'ailes.

BRAND

Je te l'ai dit : tout sacrifice
est jeté à l'eau, s'il n'est *tout.*

AGNÈS

Le mien *est tout;* je n'ai plus rien !

BRAND, *hoche la tête.*

Il faut que d'autres lui succèdent.

AGNÈS, *sourit.*

Dis ! J'ai le courage des pauvres !

BRAND

Donne !

AGNÈS

Prends ! Hélas, rien à prendre !

BRAND

Tu as ton deuil, tes souvenirs,...
le flot de tes regrets coupables...

AGNÈS, *avec désespoir.*

Oui, j'ai mon cœur agonisant !
Arrache ! Arrache !

BRAND

En vain tu jettes
Dans l'abîme ton sacrifice
Si tu sanglotes sur ta perte !

AGNÈS, *frissonne.*

Rude est le sentier de ton Dieu.

BRAND

Pour la *volonté* c'est le seul.

AGNÈS

Et la *grâce...?*

BRAND, *évitant de répondre.*

En pierres de sacrifice.

AGNÈS, *regarde fixement devant elle et dit, avec un tremblement.*

Voici que s'ouvre, comme un gouffre,
ce mot que jamais, dans la Bible,
je n'avais bien saisi.

BRAND

Quel mot?

AGNÈS

Quiconque voit Jéhovah, meurt !

BRAND, *la prend dans ses bras et la serre contre lui.*

Oh, cache-toi ! Ne le vois pas !
Ferme les yeux...

AGNÈS

Le faut-il?

BRAND, *la lâche.*

Non.

AGNÈS

Tu souffres, Brand.

BRAND

C'est que je t'aime.

AGNÈS

Mais ton amour est dur.

BRAND

Trop dur?

AGNÈS

Question vaine ; où tu vas, je suis.

BRAND

Crois-tu que sans raison je t'ai
soustraite au jeu et à la danse,...
que pour peu je t'ai donné l'ordre
de soumission au sacrifice?
Malheur à toi et moi ; trop cher
fut en ce cas le sacrifice.
Tu es ma femme ; je t'exige
entière pour vivre mon œuvre.

AGNÈS

Bien, mais ne me quitte pas.

BRAND

Si ;
j'ai besoin de silence et calme.
On va bâtir la grande église...

AGNÈS

Ma petite s'est effondrée.

BRAND

Si elle abritait une idole,
l'orage devait l'emporter.

(Il la tient embrassée comme avec angoisse.)

La paix sur toi, et que par *toi*,
mon œuvre, moi, tout marche droit !

(Il se dirige vers la porte latérale.)

AGNÈS

Brand, puis-je écarter doucement
l'affreux volet de la fenêtre?
Rien qu'un peu? L'entr'ouvrir? Brand, puis-je?

BRAND, *à la porte.*

Non.

(Il entre dans sa chambre.)

AGNÈS

Tout est clos, tout sous serrure !
L'oubli même est verrouillé !
Emmurés, soupirs et plaintes,
ciel et tombe mis sous clef !
Hors d'ici ! je perds le souffle
dans l'horrible solitude !
Où sortir? Des yeux sévères
sont, d'en haut, braqués sur moi !
Puis-je m'évader avec
tout ce qui tient à mon cœur?
Puis-je fuir, si je voulais,
ma terreur du morne vide?

(Elle écoute à la porte de la chambre de Brand.)

A voix haute, il lit ; ma voix
jusqu'à lui ne peut atteindre.
Nul secours, conseil, soutien !
Dieu, ce soir, a trop à faire,
il écoute chants, mercis,
jeux et danses des heureux,
riches de nombreux enfants.
C'est son jour, joyeux Noël.
Il ne daigne voir les gestes
d'une mère solitaire.

(Elle s'approche de la fenêtre avec précaution.)

Ouvrirai-je les volets
pour que la lumière vive

chasse les effrois nocturnes
de sa noire, étroite chambre?...
Non, ce n'est pas là qu'il est !
Mais Noël est aux enfants ;...
Il a bien droit de venir ;
là, dehors, il est peut-être,
main tendue pour frapper la
vitre close de sa mère.
Est-ce un bruit d'enfant qui pleure?
Alf, je ne sais pas que faire?
C'est fermé ; ton père a clos ;...
Alf, je n'oserai t'ouvrir !
Alf, tu es un enfant sage ;
nous ne l'offensons jamais.
Oh, renvole-toi au ciel ;
tu y trouves joie, lumière,
jeux parmi le chœur d'enfants.
Mais que nul ne voie tes pleurs,...
Ne dis pas que père a clos
quand ici tu as cogné.
Les enfants comprennent mal
nos raisons, à nous les grands.
Dis qu'il souffre,... qu'il soupire ;
dis qu'il a cueilli lui-même
la couronne de feuillage.
Tu la vois? Elle est de lui !

(Elle écoute, secoue ses pensées et branle la tête.)

Oh, je rêve ! Il y a plus
qu'un volet qui nous sépare.
Seul le feu qui purifie

tôt fera tomber cloisons,
voûtes céder, barres rompre,
gonds de la prison grincer,
et le grand verrou sauter !
Beaucoup, beaucoup est à faire
avant notre réunion...
J'agirai tout doucement
pour répondre à l'ordre avide ;
j'endurcirai mon *vouloir*...
Mais ce soir c'est jour de fête,...
différent de l'an dernier !
Chut,... il faut la fête belle ;
mes trésors je vais sortir,
les épaves du bonheur,
dont une âme maternelle,
seule sait le prix immense.

(Elle se met à genoux devant la commode, ouvre un tiroir, et sort divers objets. Au même instant, Brand ouvre la porte et va lui parler, mais voit ce qui l'occupe, s'arrête et reste debout. Agnès ne le voit pas.)

BRAND, *à voix basse.*

Vers la tombe elle a pris vol,
même jeu au parc de mort.

AGNÈS

C'est le voile. Et le manteau
qu'il portait à son baptême...
J'ai plié la robe ici...

(Elle la tient en l'air, la regarde et rit.)

Dieu que c'est gentil, joli !
Mon petit était charmant
à l'église, dans sa chaise...
C'est le manteau court, l'écharpe
qu'il avait le premier jour
où il est sorti à l'air.
Elle était trop longue alors,
mais bientôt fut trop petite...,
je vais la placer ici...
Moufles, bas,... oh, quelles jambes...
capuchon de soie donné
pour le protéger du froid... ;
il est propre et beau, tout neuf...
et le châle du voyage
où je l'ai serré bien chaud,
pour nous en aller ensemble ;
quand je l'ai remis en place,
j'étais lasse à en mourir.

BRAND, *se tordant les mains de douleur.*

Dieu, épargne-moi ! Pourrais-je
briser sa dernière idole ;
il faut envoyer un autre !

AGNÈS

Une tache ;... j'ai pleuré?...
Oh, trésor ! Brodé de perles,
ivre de douleur et larmes,
tout fier de l'horreur du choix,
saint ! C'est le manteau du sacre

porté pour le sacrifice !
Oh, je suis encore riche !

(On frappe à la porte d'entrée; Agnès se tourne en criant et voit Brand au même instant. La porte est violemment ouverte, et une femme en haillons fait irruption, un enfant sur son bras.)

LA FEMME

Mère riche, partageons !

AGNÈS

Tu es mille fois plus riche !

LA FEMME

Ha, tu es pareille aux autres ;
des mots plein la bouche aussi.

BRAND, *s'approche.*

Dis, que cherches-tu ici?

LA FEMME

Pas toi, car tu es le prêtre !
Plutôt vent et froid, dehors,
qu'un sermon sur le péché ;
plutôt fuir jusqu'à la mort
échouer, pourrir sur l'écueil,
que d'entendre l'homme noir
qui sait le chemin d'enfer !
Moi, qu'y puis-je, par le diable,
si je suis ce que je suis?

BRAND, *à voix basse.*

Cette voix et ce visage...
affreux soupçon qui me glace...

AGNÈS

Chauffe-toi, si tu as froid.
Si l'enfant a faim, je vais...

LA FEMME

Bohémien ne s'assied pas
où il fait si bon et chaud.
Nos gens n'ont que la grand'route,
fjeld, plateau, forêt, désert ;
nous devons marcher, errer ;
les maisons, c'est pour vous autres.
Vite, il faut que je ressorte ;
comme des chiens, ils me traquent !
Bailli, prévôt, tous en chasse,
me prendraient bien, s'ils pouvaient.

BRAND

Ici, nul danger.

LA FEMME

Ici?
Sous un toit, entre des murs?
Non, la nuit d'hiver nous offre
à tous deux un air meilleur.
Mais un maillot pour l'enfant !
Son gredin de frère aîné
m'a été raflé pour vol
et m'a gardé ses chiffons.
Tu vois, il est presque nu,
bleu, transi, et tout gelé
par la bise du dehors.

BRAND

Femme, épargne à ton enfant
ta sauvage voie de mort ;...
qu'il aspire à vivre mieux ;
on peut effacer la marque...

LA FEMME

Ah, tu t'y connais, vraiment !
Ce miracle est impossible,...
et puis, nul ne l'essaiera.
Guerre à vous, qui le chassez !
Sais-tu où je l'ai fait naître.
Sur la pente d'un fossé
où l'on jouait, buvait, chantait,
la boue servit au baptême,
un charbon pour le signer,
et on lui donna la goutte ;...
au moment où il naquit,
tout autour, juraient des gens...
Sais-tu qui? Dieu me pardonne ;...
le... non, *les* pères du môme !

BRAND

Agnès?

AGNÈS

Oui.

BRAND

Vois ton devoir.

AGNÈS

Brand ! A elle ! Non, jamais !

LA FEMME

Donne ! Donne ! Donne tout !
De la soie et des chiffons !
Rien n'est trop mauvais, trop bon,
si ça peut l'emmailloter.
Son souffle est déjà bien faible ;
qu'il meure au moins dégelé !

BRAND, *à Agnès.*

C'est le choix qui retentit !

LA FEMME

Tu as assez pour ton gosse ;
n'as-tu pas de quoi, dis-moi,
vif ou mort, couvrir le mien?

BRAND

Cette voix crie-t-elle pas
une haute sommation?

LA FEMME

Donne !

AGNÈS

C'est un sacrilège !
C'est assassiner le mort !

BRAND

Vaine aurait été sa mort
si tu t'arrêtais en route.

AGNÈS, *brisée.*

J'obéis. Je foule aux pieds
les racines de mon cœur.

Femme, viens, et prends ;... partage
avec moi mon superflu...

LA FEMME

Donne !

BRAND

Partager ?... Agnès?

AGNÈS, *avec une force furieuse.*

Non, la mort, plutôt que d'être
volée du *tout!* J'ai cédé
pas à pas ! Je n'en peux plus !
Moitié, soit ; ça lui suffit !

BRAND

Était-il donc trop, ce *tout,*
quand c'était pour ton enfant?

AGNÈS, *donne.*

Femme, vois ; prends le manteau
du baptême de mon fils.
Robe et manteau court, écharpe,...
bonne contre l'air, la nuit ;
le petit bonnet de soie ;
il n'aura pas froid dessous ;
prends... jusqu'au dernier chiffon...

LA FEMME

Donne !

BRAND

Tu as tout donné?

AGNÈS, *donne encore.*

Voici le manteau du sacre
porté pour le sacrifice !

LA FEMME

Bien ! Je vois que tout est vide.
Je voudrais être bien loin !
En sortant je l'emmaillote,...
puis, en route avec les hardes !

(Elle s'en va.)

AGNÈS, *agitée d'une vive lutte intérieure, finit par demander.*

Dis-moi, Brand, serait-il juste
d'exiger encore plus?

BRAND

Dis, d'abord, as-tu *voulu*
céder à l'horreur du don?

AGNÈS

Non !

BRAND

Le don est à la mer.
L'ordre en pèse encor sur toi.

(Il va pour sortir.)

AGNÈS, *se tait jusqu'au moment où il est près de la porte, et alors l'appelle.*

Brand !

BRAND

Que veux-tu?

AGNÈS

J'ai menti ;...
je regrette et m'humilie.
Sans soupçon, tu croyais bien
qu'il ne me restait plus rien.

BRAND

Eh bien?

AGNÈS, *prend sur sa poitrine un bonnet d'enfant plié.*

Tiens, j'ai encor ça.

BRAND

Le bonnet?

AGNÈS

Mouillé de larmes,
Moite des sueurs d'agonie,...
Sur mon cœur gardé depuis !

BRAND

Reste esclave de tes dieux.

(Il va pour sortir.)

AGNÈS

Attends !

BRAND

Que veux-tu !

AGNÈS

Tu sais !

(Elle lui tend le bonnet.)

BRAND, *s'approche, et sans le prendre, demande.*

Tu le *veux?*

AGNÈS

Je veux.

BRAND

C'est bien,
Cette femme est encor là.

(Il sort.)

AGNÈS

Dépouillée,... tout m'est ravi,...
dernier lien avec la terre !

(Elle reste un moment immobile; peu à peu, l'expression de son visage change et passe à une joie rayonnante. Brand revient; elle court joyeusement à lui, se jette à son cou, et crie.)

Je suis libre. Brand ! Oui, libre !

BRAND

Quoi !

AGNÈS

La nuit est dissipée !
Les terreurs qui oppressaient
mon sein comme un cauchemar
ont disparu dans l'abîme !
Au combat le vouloir vainc !
Tous les brouillards sont chassés,
tous les nuages balayés ;
par delà la nuit, la mort,
j'aperçois la lueur de l'aube !
Cimetière ! Cimetière !...
Ce mot ne fait pas pleurer.
Ce nom n'ouvre pas la plaie ;...
l'enfant est parti au ciel !

BRAND

Oui, Agnès, tu as vaincu.

AGNÈS

Oui, j'ai bien vaincu,... victoire
sur la tombe et les angoisses !

Oh, regarde en haut, en l'air !
Vois-tu Alf au pied du trône,
gai comme aux jours de sa vie,
qui étend vers nous ses bras?
Quand j'aurais même cent bouches,
si j'osais, si je pouvais,
je n'en ouvrirais pas une
pour demander son retour.
Oh, que Dieu est grand, et comme
merveilleuses sont ses voies.
Alf sacrifié, immolé,
de la mort sauva mon âme.
je l'enfantai pour le perdre ;
il fallait sa mort pour vaincre !...
Merci, toi qui m'as conduite ;
tu as bien lutté pour moi ;
Oh, j'ai vu ton cœur meurtri.
Te voici au val du choix ;
sur *toi* maintenant retombe
le poids de son *tout* ou *rien*.

BRAND

Tu parles, Agnès, par énigmes ;...
tous les tourments sont finis !

AGNÈS

Oublies-tu qu'il est écrit :
qui a vu Jéhovah, meurt !

BRAND, *recule.*

Malheur à moi, tu allumes
un éclair !... Non, cent fois non !

J'ai la force d'un géant ;
me quitter... il ne faut pas !
Que faillisse *tout* au monde ;
je peux renoncer à tout,
mais jamais, jamais à toi !

AGNÈS

Choisis ; c'est le carrefour !
Éteins l'éclair qui me brûle,
barre à ma pensée sa source ;
rends-moi mes chiffons d'idole ;...
la femme est toujours dehors ;...
fais-moi revenir encore
à mes jours d'aveuglement,
replonge-moi dans la fange
où, jusqu'ici,... j'ai péché,...
tu peux tout ; à toi d'agir ;
contre toi je compte peu ;
coupe à mon âme les ailes,
mets un plomb à mes talons,
lie-moi, traîne-moi encore
en bas, d'où tu m'as tirée,...
je vivrai comme autrefois,
quand j'errais dans les ténèbres !
Si tu l'oses et le veux,
comme avant, je suis ta femme ;...
choisis ; c'est le carrefour !

BRAND

Malheur si je le voulais !
Oh, mais loin de cet endroit,

loin des souvenirs de deuil,
viens trouver vie et lumière !

AGNÈS

Oublies-tu qu'ici te lient
œuvre sainte... et sacrifice?
Oublies-tu les milliers d'âmes
que tu dois guérir *ici*,...
mener, par ordre de Dieu,
à la source du salut?
Choisis ; c'est le carrefour !

BRAND

Je n'ai pas de choix à faire.

AGNÈS, *se jette à son cou.*

Merci pour tout,... et pour ça !
Tu m'as bien guidée, si lasse !
Sur moi est la lourde brume,...
veille bien à mon chevet.

BRAND

Dors ! ta journée est finie.

AGNÈS

Oui, la veilleuse allumée.
La victoire a pris ma force ;
je suis faible et fatiguée ;
oh, mais louer Dieu est facile !
Brand, bonsoir !

BRAND

Bonsoir !

AGNÈS

Bonsoir !
Et merci. Je vais dormir.

(Elle sort.)

BRAND, *les mains crispées sur sa poitrine.*

Ame, jusqu'au bout sois ferme !
Le triomphe est de tout perdre.
C'est la perte *entière* qui
est ton gain ;... car ce qu'on perd
seul est à jamais acquis.

ACTE V

(Un an et demi plus tard. La nouvelle église est achevée, ornée pour la consécration. La rivière coule tout près. De bonne heure, matinée de brume.)

Le SACRISTAIN *est en train d'accrocher des couronnes, dehors, au mur de l'église; peu après arrive l'*INSTITUTEUR.

L'INSTITUTEUR

Déjà au travail?

LE SACRISTAIN

Il est temps.
Venez m'aider ; là, du feuillage
à tous les mâts fera la haie.

L'INSTITUTEUR

Au presbytère on a dressé
une chose avec un trou rond...

LE SACRISTAIN

Je sais, je sais !

L'INSTITUTEUR

Qu'est-ce que c'est?

LE SACRISTAIN

L'écusson en l'honneur du prêtre,
avec son nom sur un fond d'or !

L'INSTITUTEUR

Quelle fête dans la paroisse !
De toutes parts la foule accourt ;
le fjord est presque blanc de voiles.

LE SACRISTAIN

Oui, maintenant, c'est un réveil ;
au temps du prêtre précédent,
jamais ni lutte ni dispute ;
on dormait, le voisin, de même ;...
je ne sais ce qui vaut le mieux.

L'INSTITUTEUR

La vie, bedeau !

LE SACRISTAIN

Mais cette vie
ne nous touche pas, vous et moi ;
à quoi cela tient-il?

L'INSTITUTEUR

C'est que
nous avons agi pour qu'on dorme ;
au réveil, nous avons dormi,...
on n'avait plus besoin de nous.

LE SACRISTAIN

Pourtant, la vie vaut mieux, vous dites?

L'INSTITUTEUR

Doyen et prêtre aussi le disent ;
moi-même je le dis aussi,...

pourvu que ce soit, notez bien,
la voix du peuple tout entier.
Mais nous suivons une autre loi
que celle des gens d'alentour ;
car nous, employés du district,
devons résister fermement,
veiller à la morale, aux sciences,
et nous tenir loin des passions,...
bref, demeurer hors des partis.

LE SACRISTAIN

Pourtant le prêtre y est en plein.

L'INSTITUTEUR

C'est juste en quoi il a grand tort.
Je sais que ses supérieurs
sont mécontents de son action,
et s'ils osaient braver le peuple,
ils lui auraient tourné le dos.
Mais il est fin, flaire la mèche ;
et sait comment on lie les bottes.
Il bâtit l'église. Ici, tous
sont aveuglés dès qu'on agit.
Ce qui est fait, nul n'en a cure ;
que ce soit fait,... importe seul.
nous tous, les gens comme les chefs,
sommes un peuple de faiseurs.

LE SACRISTAIN

Vous avez été député,
vous connaissez gens et pays ;
mais un homme ici est passé

peu après ce réveil ; il dit
que nous avons été dormeurs,
puis, réveillés,... grands prometteurs.

L'INSTITUTEUR

Oui, c'est un peuple prometteur,...
un peuple qui promet beaucoup,...
qui a monté en peu de temps
au point que chacun, bientôt, va
être interprète des promesses.

LE SACRISTAIN

J'ai souvent réfléchi à ça ;
voyons, vous avez étudié,...
qu'est-ce, une promesse du peuple?

L'INSTITUTEUR

Promesse du peuple, mon cher?
Ce serait long d'en discuter ;
c'est quelque chose sur quoi tous
s'accordent au nom d'une idée ;
c'est grand, et ça se produira...
dans *l'avenir*, notez-le bien.

LE SACRISTAIN

Merci, je comprends maintenant ;
mais il est ceci encor, dont
il faut que je me rende compte.

L'INSTITUTEUR

Parlez.

LE SACRISTAIN

Dites, en quelle année
vient ce temps qu'on nomme avenir?

L'INSTITUTEUR

il ne vient jamais !

LE SACRISTAIN

Jamais !

L'INSTITUTEUR

Non,
c'est naturel, tout à fait juste ;
car lorsqu'il viendra, il sera
le présent,... non plus l'avenir.

LE SACRISTAIN

Oui, c'est juste, je le vois bien ;
il n'y a pas à disputer.
Mais quand tient-on donc sa promesse?

L'INSTITUTEUR

Voyons, je viens de vous le dire :
promesse est pacte d'avenir ;
on la tient dans l'avenir.

LE SACRISTAIN

Oui,...
mais quand vient l'avenir, alors?

L'INSTITUTEUR, *bas.*

Voilà un sacristain !

(Haut.)

Mon cher,
faut-il vous ressasser encore
que l'avenir n'arrive pas,
car s'il vient, il n'existe plus.

LE SACRISTAIN

Merci !

L'INSTITUTEUR

Derrière tout concept,
on croit trouver comme une attrape,
mais c'est en vérité tout simple,...
du moins, bien entendu, pour qui
saura compter plus loin que cinq.
Promettre, en somme, c'est *mentir*,
mais le prometteur est loyal ;
tenir était dit jadis dur,
mais on peut le dire impossible,
quand on s'y connaît en logique...
Laissons voler l'oiseau promesse.
Dites-moi...?

LE SACRISTAIN

Chut !

L'INSTITUTEUR

Quoi donc?

LE SACRISTAIN

Silence !

L'INSTITUTEUR

Oui, je crois entendre jouer
sur l'orgue.

LE SACRISTAIN

Justement. C'est lui.

L'INSTITUTEUR

Le prêtre?

LE SACRISTAIN

Lui-même.

L'INSTITUTEUR

Parbleu,...
il est sorti de bien bonne heure !

LE SACRISTAIN

Je crois que cette nuit il n'a
guère aplati son oreiller.

L'INSTITUTEUR

Non ?

LE SACRISTAIN

Il n'est pas dans son assiette.
Il est rongé d'un mal secret
depuis qu'il est devenu veuf,
il cache sa douleur, c'est sûr !
mais elle éclate par moments ;
c'est comme si son cœur était
un vase qui, trop plein, déborde ;...
alors, il joue. Entendez-vous,
il pleure, on dirait, fils et femme.

L'INSTITUTEUR

C'est comme s'ils causaient ensemble...

LE SACRISTAIN

L'un souffre et l'autre le console...

L'INSTITUTEUR

Hm,... si l'on osait s'émouvoir !

LE SACRISTAIN

Si l'on n'était pas fonctionnaire !

L'INSTITUTEUR

Si l'on n'était pas comprimé
par tant d'égards à ses fonctions !

LE SACRISTAIN

Oui, si l'on pouvait envoyer
sa plume au diable et tous ses livres !

L'INSTITUTEUR

Si l'on oubliait la prudence,
et si l'on osait compatir !

LE SACRISTAIN

Ami, nul ne nous voit,... osons !

L'INSTITUTEUR

Il ne serait pas convenable
de s'abaisser au rang des hommes.
Chacun ne doit, d'après le prêtre,
pas être à la fois ci et ça ;
on le voudrait, on ne peut être
un homme, et puis un fonctionnaire ;
il faut qu'on soit, en toute chose,
la copie de notre bailli.

LE SACRISTAIN

Pourquoi lui ?

L'INSTITUTEUR

Vous vous rappelez
que le feu prit à la mairie,

et qu'à grand'peine on put sauver
les archives.

LE SACRISTAIN

Oui, par un soir...

L'INSTITUTEUR

...d'orage ; et il se démenait ;
on eût dit qu'il vivait dix fois ;...
le diable était là, qui riait ;
la baillive le voit et crie :
sauve ton âme, mon ami,...
le malin en veut à ta vie !
Mais le bailli crie dans la flamme :
mon âme? Qu'elle aille en enfer,...
viens donc me porter des archives !
Voyez, il est bailli à fond,
tout entier, jusqu'au bout des ongles,
et, certe, il atteindra l'endroit
où il aura sa récompense.

LE SACRISTAIN

Où est-ce?

L'INSTITUTEUR

Naturellement
au paradis des bons baillis.

LE SACRISTAIN

Mon savant ami !

L'INSTITUTEUR

Quoi?

LE SACRISTAIN

Je crois,
au fond de tout ce que vous dites,
voir la fermentation du temps ;
car il fermente, c'est certain ;
on le sent à ce que tous manquent
de respect pour les vieux usages.

L'INSTITUTEUR

Le moisi doit rentrer en terre ;
ce qui pourrit produit la vie ;...
une phtisie mine le peuple,
s'il ne peut cracher ce fléau,...
on n'aura plus qu'à l'enterrer.
Oui, ça fermente ici, c'est sûr,
on peut l'observer sans lunette.
Lorsque tomba la vieille église,
on aurait dit qu'elle emportait
le terrain même où, jusqu'alors,
notre vie avait pris racine.

LE SACRISTAIN

La foule en fut comme atterrée.
Elle avait crié : Abattez !
mais le cri se tut peu à peu,
et bien des gens, oreille basse,
regard fuyant, furent soucieux.
Le jour où cette vieille église
dut être abattue pour de bon,...
elle leur a paru sacrée.

L'INSTITUTEUR

La foule se sentait unie
par mille liens à l'ancien temple,
tant que le nouveau n'avait pas
consécration définitive ;
aussi était-on fort inquiet
de voir comment ça tournerait,
et l'on attendait le grand jour
où, le vieux drapeau descendu,
allaient flotter des couleurs neuves ;...
et plus s'élevait le clocher,
plus on était muet et pâle,...
et voici,... voici le moment.

LE SACRISTAIN, *indiquant une direction.*

Voyez ce grouillement ! Petits
et grands sont venus.

L'INSTITUTEUR

Par milliers.
Et quel silence !

LE SACRISTAIN

Mais qui gronde,
comme la mer avant la brise.

L'INSTITUTEUR

C'est le cœur gémissant du peuple ;...
il semble avoir pris conscience
de la grandeur de ce moment ;
on les dirait venus à une
assemblée pour changer de Dieu.

Où est le prêtre? J'ai le trac ;...
Je voudrais me cacher bien loin !

LE SACRISTAIN

Moi aussi !

L'INSTITUTEUR

En de tels moments
on n'atteint pas au fond de soi ;
tout fond recouvre un autre fond ;
on veut, on recule, on hésite !

LE SACRISTAIN

Ami !

L'INSTITUTEUR

Oui, cher !

LE SACRISTAIN

Hm !

L'INSTITUTEUR

Dites donc !...

LE SACRISTAIN

Je crois que nous *compatissons!*

L'INSTITUTEUR

Comment ! Pas *moi!*

LE SACRISTAIN

Et *moi* non plus !
Nul n'en pourrait fournir la preuve !

L'INSTITUTEUR

Nous sommes hommes, non fillettes.
Adieu ! Je rejoins les enfants.

(Il s'en va.)

LE SACRISTAIN

J'avais des visions, nigaud ;
je suis de nouveau prudent, calme,
bouclé tel qu'un livre à fermoirs.
Au travail ;... ici c'est fini,
paresse est oreiller du diable.

(Il s'en va de l'autre côté.)

(L'orgue, qui, pendant ce qui précède, a résonné en sourdine, gronde soudain très fort, et finit par une dissonance aiguë. Peu après, Brand sort.)

BRAND

Je ne peux forcer l'accord,
obtenir l'ampleur du son.
L'orgue, au lieu de chanter, crie ;
arcs du haut, et voûte et murs,
semblent comme se serrer,
semblent des bois durs, étroits,
comprimant le chant, tels qu'un
cercueil qui presse le mort !
J'ai tenté, repris,... en vain ;
l'orgue est devenu atone.
Ma voix montait pour prier ;
mais le chant revint brisé
comme d'un bourdon fêlé,
sourde plainte caverneuse.
On eût dit que Dieu, siégeant
sur son trône en haut du chœur,
écartait de lui, d'un geste
irrité, mes oraisons !...

Dieu aura sa grande église ;
hardiment je l'ai promis ;
raser, déblayer, détruire,
fut assez facile à faire ;...
voici l'œuvre terminée.
Tous se signent aujourd'hui,
et s'écrient : oh, qu'elle est grande !
Savent-ils voir mieux que moi,...
est-ce moi qui sais mal voir?
Est-il grand? Le temple est-il
tel, vraiment, que je voulus?
Cette fièvre d'espoir, d'où
il est né, l'a-t-il calmée?
Est-ce là vraiment le temple
qu'en esprit je voyais grand,
voûte sur les maux du monde?...
Si Agnès avait vécu,
c'eût été bien différent,
elle, qui savait si bien
voir le grand dans le petit,
conjurer l'horreur du doute,
tenir ciel et terre étreints,
comme un tronc dans le feuillage.

(Il remarque les préparatifs de la fête.)

Drapeaux et couronnes vertes ;
les enfants diront leur chant ;
ma maison va être pleine ;
tous voudront me saluer ;...
mon nom est écrit en or !
Dieu, éclaire-moi,... sinon,

rentre-moi cent pieds sous terre !
Dans une heure ouvre la fête ;
les pensées de tous me visent ;
c'est le prêtre dont on parle !
Leurs pensées, je les connais,
leurs paroles me suffoquent,...
los qui souffle un vent magique
et glacial dans mes cheveux !
Oh, si l'on pouvait se faire
oublier, cacher sa tête
dans l'antre de quelque fauve !

LE BAILLI, *arrive en grand uniforme, et salue avec une satisfaction épanouie.*

Voici donc la grande journée,
après les six jours, le sabbat ;
nous carguons enfin notre voile,
et hissons le drapeau de fête,
le flot nous porte doucement,
et nous voyons que tout va bien !
Mes compliments, noble et grand homme,
bientôt partout glorifié !
Mes compliments ; je suis ému,
infiniment heureux aussi !
Et vous... !

BRAND

J'ai la gorge serrée.

LE BAILLI

Il faut que cette impression passe...
Il nous faut un sermon vibrant ;...
donnez aux gens pleine mesure.

La résonnance est admirable,
et ceux à qui j'en ai parlé
louent...

BRAND

Vraiment?

LE BAILLI

Le doyen lui-même
l'admire et en fait grand éloge.
Et quel beau style dans cette œuvre !
Et quelle majesté réside
en ces formes...

BRAND

Vous l'avez vu?

LE BAILLI

Vu,... vu quoi?

BRAND

Qu'elle semble grande?

LE BAILLI

Non qu'elle *semble*,... non, elle *est*,
de loin aussi bien que de près.

BRAND

Elle l'est? Vraiment? Vous croyez...?

LE BAILLI

Oui, grande, parbleu, elle l'est,...
trop pour des gens si loin au nord.
En d'autres pays je sais bien
qu'on bâtit à plus grande échelle ;

mais chez nous, chichement logés
sur un sol maigre et des rochers,
une bande entre fjeld et fjord,...
sa grandeur est pour étonner !

BRAND

Oui, c'est vrai, nous n'avons changé
qu'un vieux mensonge pour un neuf.

LE BAILLI

Comment?

BRAND

Des souvenirs moisis
nous avons transmis au clocher
moderne l'affection du peuple.
Le chœur clamait : c'est vénérable !
Il crie maintenant : que c'est grand,...
il n'y a pas plus grand sur terre !

LE BAILLI

Mon cher ami, je considère
comme un imbécile quiconque
voudrait avoir plus grande église.

BRAND

Il faut que chacun sache bien
qu'elle est petite, telle quelle ;
cacher cela serait mentir.

LE BAILLI

Voyons,... laissons là ces idées !
A quoi sert-il de dire laid
ce qu'à grand'peine on a bâti?

Les gens sont tout à fait contents ;
ils trouvent tout parfait, superbe,
ils n'ont jamais rien vu de tel ;...
pourvu qu'ainsi toujours ils pensent !
Pourquoi les inquiéter, les pauvres,
les tourmenter avec l'éclat
des vérités dont ils n'ont cure?
Tout ça n'est qu'affaire de foi.
Ça n'a pas la moindre importance
que l'église soit une niche à chiens,
pourvu que l'on croie fermement
que sa grandeur est magnifique.

BRAND

Doctrine qui s'applique à tout !

LE BAILLI

Et aujourd'hui, c'est fête ici ;
tous sont nos hôtes, à peu près ;
il ne serait pas convenable
de ne pas faire tout au mieux.
Et dans votre intérêt surtout
la vérité est une plaie
qu'il vaut bien mieux ne pas toucher.

BRAND

Comment ça?

LE BAILLI

Je vais vous le dire.
Tout d'abord le conseil va vous
offrir une coupe d'argent,

dont l'inscription tomberait mal
si l'on discutait la grandeur ;
et le chant qu'on a composé,
et le discours que je tiendrai,
tous deux aussi tomberaient mal
si l'œuvre semblait amoindrie.
Vous voyez donc qu'il faut vous rendre,
et écouter des deux oreilles.

BRAND

Vue qui m'a si souvent blessé :
des menteurs fêtant le mensonge.

LE BAILLI

Mais Dieu vous garde, cher ami ;...
de si gros mots ; où allez-vous !
Question de goût... pour en finir,
voici mon second argument,...
qui est d'or, l'autre était d'argent ;
sachez que vous êtes l'objet
d'une haute estime et faveur ;
bref,... vous êtes fait chevalier.
Vous allez porter aujourd'hui
la croix comme membre de l'ordre.

BRAND

Déjà je porte croix plus lourde ;
qu'on me l'enlève, si possible.

LE BAILLI

Comment? une telle faveur
ne vous émeut pas davantage?

En tout vous êtes une énigme !
Mais songez donc, mon Dieu, que vous...

BRAND, *frappant du pied.*

Ce bavardage est inutile ;...
je n'en suis pas plus avancé ;
vous n'avez pas soupçonné même
ce qui était dans mes paroles.
Je ne parlais pas de grandeur
que l'on mesure en pieds et pouces,
mais bien de celle qui rayonne,
qui glace l'âme, et la réchauffe,
qui nous fait rêver, méditer,
une nuit étoilée qui nous exalte,
qui,... allez-vous-en ! Je suis las ;...
allez, montrez, dites aux autres...

(Il remonte vers l'église.)

LE BAILLI, *à part.*

Qui peut dans ces divagations
se retrouver ! Voir la grandeur
en quelque chose qui rayonne,
qu'on ne mesure pas en pieds?
Nuit étoilée? Il a dit ça?
A-t-il goûté déjà la table?

(Il s'en va.)

BRAND, *descend.*

Jamais, sur les hauteurs désertes,
je n'ai été si seul qu'ici ;
à tout répond un pauvre écho
en cris d'oiseaux ou de grenouilles.

(Il regarde du côté où le bailli est sorti.)

Mon talon devrait l'écraser !
Si j'essaie d'élever sa vue
plus haut que feintes et mensonges,
l'effronté ose en plein visage
me cracher son âme pourrie !...
Agnès, pourquoi fus-tu trop faible?
Je me fatigue à ce jeu vain
où nul ne gagne et nul ne cède,...
pas d'espoir pour qui combat seul !

LE DOYEN, *entre.*

Oh, mes enfants ! Oh, mes brebis... !
Excusez-moi,... je voulais dire
mon cher confrère ! C'est la fête,...
aussi, je pense à mon sermon ;
je l'ai composé dès hier,
et j'en ai la tête encor pleine.
Mais, autre chose... Grand merci,
vous qui rompez la glace en brave,
marchez malgré cris et clameurs,
détruisez ce qui tombe en ruine,
et bâtissez grand, neuf et beau.

BRAND

Beaucoup reste à faire.

LE DOYEN

Quoi, cher?
La consécration, et c'est tout?

BRAND

En maison neuve, il faut entrer
l'esprit rénové, purifié.

LE DOYEN

Cela se fera de soi-même.
La voûte vaste et bien boisée,
la salle claire, font que tous
se montreront très convenables.
Et cette belle résonnance,
qui double ce que dit le prêtre,
augmentera de cent pour cent
par tête la foi des ouailles.
Ce sont vraiment des résultats
que même dans les grands États
on ne saurait produire mieux...
Et tout cela n'est dû qu'à vous ;
recevez de votre confrère
des remerciements qui, je pense,
seront suivis, à déjeuner,
en cette fête à votre gloire,
par de nombreux discours ailés
des prêtres de ce doyenné...
Mais, mon cher Brand, vous êtes pâle...?

BRAND

Je n'ai plus force ni courage.

LE DOYEN

C'est naturel ;... tant de détails,
le tout sans aide de personne.
Mais le plus difficile est fait,
et tout promet un jour superbe.
Remontez-vous ; ça va passer !
Des milliers de gens sont venus
même de paroisses lointaines ;

songez donc,... qui, pour l'éloquence,
pourrait se mesurer à vous?
Voyez, vos confrères en foule
viennent à vous, les bras ouverts,
et tous les cœurs de la paroisse
sont pleins de chaude gratitude !
Et votre œuvre, si réussie !
Et la décoration splendide !
Et le texte du jour, si noble !
Et puis, la table est bien servie !
Je viens d'aller au presbytère,
où, juste, on découpait le veau.
Vraiment, la bête était fort belle !
Je vous assure, on a du mal
à trouver si friand morceau
quand les temps sont si difficiles,
et quand la livre est à neuf marks.
Mais laissons ça pour le moment.
Un autre objet m'amène ici.

BRAND

Parlez, coupez, piquez, brisez !

LE DOYEN

J'ai plus douces façons, mon cher.
Mais, bref ; car notre temps est court.
Il n'y a qu'un seul petit point
qu'il va vous falloir corriger,
ce qui n'aura rien de pénible.
Bon ! Vous devinez, je suppose,
à peu près où je veux venir.
Je veux parler de votre charge.

Vous avez jusqu'ici donné
trop peu d'importance aux usages ;
qui sont en premier lieu, pourtant,
sans être vraiment l'essentiel.
Hé, mon Dieu, je ne blâme pas ;
on est nouveau, et l'on est jeune ;
on arrive de la grand'ville,
on connaît mal la vie rurale.
Mais *maintenant*, cher, il importe
d'acquérir des notions plus justes.
Vous avez beaucoup trop pris soin
de chacun en particulier ;
cette faute, entre nous, est lourde.
Il faut peser les gens en masse ;
peignez-les tous du même peigne ;
croyez-moi, ce sera le mieux.

BRAND

Expliquez-vous !

LE DOYEN

Voyez-vous bien,...
vous avez offert une église
à la paroisse. Vêtement
pour l'esprit de paix et la loi ;
car dans l'Église l'État voit
le pouvoir qui le mieux épure,...
l'abri de sa sécurité,...
bref, le guide de la morale.
L'État, voyez-vous, n'est pas riche,
et il en veut pour son argent.
Bon chrétien, bon citoyen, soit.

Pensez-vous qu'il va dépenser
au profit des gens et de Dieu
en se procurant des ennuis?
Non, l'État, certes, n'est pas fou ;
et nous serions tous fort à plaindre
s'il ne bornait pas son action
au soin de la vie d'ici-bas.
Mais l'État n'atteint cet objet
qu'au moyen de ses fonctionnaires,
ce qui veut dire ici, ses prêtres...

BRAND

Paroles de sagesse ! Allez !

LE DOYEN

Je finis. Vous avez offert,
pour le bien de l'État, ce temple,
et votre action, par conséquent,
doit tendre au profit de l'État.
Voilà comment je considère
la fête qui va commencer,
en cet esprit on va sonner,
et sera lue la donation.
Le don comporte une promesse
dont vous devez saisir l'essence...

BRAND

Jamais ce ne fut mon idée !

LE DOYEN

Mon cher, maintenant, c'est trop tard...

BRAND

Trop tard ! trop tard ! Nous verrons bien !

LE DOYEN

Calmez-vous ! C'est presque risible !
Est-ce là de quoi tant crier?
Vous ne promettez rien de mal !
On peut veiller bien à chaque âme,
pourvu que l'État ait son compte ;
vous pouvez bien servir deux maîtres,
en vous conduisant prudemment,
prêtre, vous devez, non sauver
Peer ou Paal de la damnation,
mais mettre la paroisse entière
sous le régime de la grâce ;
mais au salut de la paroisse,
il est clair que chacun prend part,
C'est que l'État est *à demi*
républicain, exactement,
hait la liberté comme peste,
mais aime assez l'égalité ;
or, on n'a pas d'égalité
sans qu'au niveau tout soit passé,...
c'est *cela* que vous négligez !
Vous accusez fort, au contraire,
la disparate des idées,
qui, jusqu'ici, ne perçait pas.
On était membre de l'église,
et aujourd'hui, une personne ;
ce n'est pas un gain pour l'État ;
aussi est-on lent à former
le trésor de l'égalité
et tous les autres biens sociaux ;

l'église n'est plus le chapeau
qui peut coiffer toutes les têtes.

BRAND

Oh, quelle perspective s'ouvre !

LE DOYEN

Ça vous décourage,... à quoi bon?
quoiqu'il y ait là, c'est certain,
une terrible confusion.
Mais où est vie, l'espoir subsiste ;
et par le baptême du don,
vous accroissez votre devoir :
agir pour l'objet que l'État
se propose avec son église.
En tout il faut suivre une règle,
sans quoi le jeu épars des forces
ira, comme un poulain sauvage,
renverser les haies et barrières,
franchir les bornes des usages.
La loi, en toute discipline,
sous divers noms, est bien la même.
En art, elle s'appelle école ;
dans l'armée, autant que je m'en
souvienne, on dit : régler le pas.
Oui, c'est le mot, mon cher ami !
C'est à *cela* que tend l'État.
Le pas gymnastique est trop vif ;
et marquer le pas, c'est trop peu ;...
le même pas pour tout le monde,
les pieds battant à l'unisson,...
voilà le but de la méthode !

BRAND

Pour l'aigle, un ruisseau,... et pour l'oie,
les nuages et leur vertige !

LE DOYEN

On n'est pas, Dieu merci, des bêtes ;...
mais si nous parlons par images,
recourir à la Bible est mieux.
Elle en fournit pour tout, fourmille,
de la Genèse aux Évangiles,
de paraboles édifiantes.
Je vous rappelle seulement
la tour projetée à Babel !
A quoi parvinrent ces gens, dites?
Et pourquoi? C'est facile à voir ;
ils ne gardèrent pas les rangs,
ils parlèrent chacun sa langue,
le joug ne les a pas unis,...
bref, ils ont été des personnes.
Telle est la moitié de l'amande
qu'enferme en son noyau la fable :
nul ne peut se défendre, seul,
l'isolé est près de la chute.
Qui Dieu veut frapper, il le fait
tout d'abord un individu.
La formule romaine était :
les dieux lui ravissent l'esprit ;...
mais fou et seul, c'est même chose,
et c'est pourquoi tout homme seul
doit pour finir s'attendre au sort

que vous savez, lorsque David
mit Urian aux avant-postes.

BRAND

C'est bien possible ; et puis après?
La mort, pour moi, n'est pas désastre.
Et êtes-vous tellement sûr
que, ces bâtisseurs, à la fin,
avec langue et esprit communs,
auraient réussi à lancer
jusqu'au ciel la tour de Babel?

LE DOYEN

Au ciel? Non, voilà justement :
Nul n'atteint tout à fait au ciel.
C'est l'autre moitié de l'amande
qu'enferme en son noyau la fable ;
toute construction tombera,
qui veut monter jusqu'aux étoiles.

BRAND

Pourtant l'échelle de Jacob...
par son désir, l'âme y atteint.

LE DOYEN

Oui, comme ça ! Hé oui, bien sûr !
Insister sur ce point est vain.
Bien entendu, prière, foi,
vie sage, ont récompense au ciel.
Mais vivre et croire, est différent ;
les confondre est nuire à tous deux ;...

six jours consacrés au travail,
le septième à l'élévation ;
l'église ouverte tous les jours?
autant supprimer le dimanche.
Le Verbe perd son souffle sain,
si l'on en use avec excès ;
car la religion, comme l'art,
ne doit pas voler en buée.
Contemplez l'idéal, sans crainte,
du saint abri de votre chaire,...
mais quittez-le avec la robe,
aussitôt sorti au soleil.
Bref, il est une loi en tout,
loi qui veut nette distinction,
il était essentiel d'éclaircir
ce point : c'est pourquoi j'ai parlé.

BRAND

Je vois ceci très clairement,
cette mise en caisses des âmes
par l'État ne me convient pas.

LE DOYEN

Si, mon ami, le mieux du monde,...
mais dans un beaucoup plus haut poste ;...
il vous faut monter...

BRAND

Me vautrer
dans la boue n'est pas le moyen.

LE DOYEN

Qui s'abaisse, sera grandi ;
l'hameçon ne mord que courbé.

BRAND

Tuer l'homme, afin de s'en servir !

LE DOYEN

Dieu nous garde... pouvez-vous croire
que j'aie de telles idées?

BRAND

Si !
C'est ça ! D'abord une saignée !
Il faut la raideur d'un squelette
pour votre vie d'anémie blême !

LE DOYEN

Dieu sait que je ne saignerais
pas même un chat, et vous bien moins ;
mais j'ai pensé qu'il est pas mal
d'entre-bâiller un peu la porte
ouvrant la voie que j'ai suivie.

BRAND

Savez-vous ce que vous voulez?
Qu'à l'appel du coq de l'État,
j'aille renier l'idéal
pour quoi jusqu'ici j'ai vécu !

LE DOYEN

Renier, ami? Qui l'exige?
J'ai indiqué votre devoir ;

je veux qu'en vous soit résorbé
ce qui ne sert à la paroisse.
Conservez tout, si vous voulez,...
volez, rêvez, par Dieu, en dedans,
mais non en public, devant tous ;
croyez qu'on pâtit à la longue
de se montrer si intraitable.

BRAND

Oui, peur du blâme, espoir du gain,
marques de Caïn sur ton front,
crient qu'en homme habile, tu as
tué le pur Abel de ton cœur !

LE DOYEN, *à part.*

Voilà qu'il me tutoie, vraiment ;
c'est trop !

(Haut.)

Je ne poursuivrai pas
cette dispute, mais je dois
vous prier encor de comprendre
qu'il faut pour réussir savoir
en quel temps, et où vous vivez ;
car nul n'est vainqueur dans la lutte,
s'il n'a son temps de son côté.
Voyez artistes et poètes !
Méprisent-ils les lois du temps?
Et nos guerriers ! Ici, un sabre
au fil aiguisé est un mythe !
Pourquoi? Parce qu'une loi dit :
songe aux besoins de ton pays.

Chacun doit dompter sa nature,
ne pas se dresser en avant,
mais se confondre avec la masse.
Temps humain, a dit le bailli ;
vous n'avez qu'à le prendre ainsi,
et vous pourrez aller fort loin.
Mais il faut arrondir les angles,
et couper les petites branches ;
et vous polir comme les autres,
jamais suivre des voies à vous,
si vous voulez œuvre qui dure.

BRAND

Hors d'ici, hors d'ici !

LE DOYEN

Oui, certes ;
un homme tel que vous finit
par trouver meilleur champ d'action,
mais pour que l'on soit satisfait
en condition haute ou médiocre,
il faut se mettre au cours du temps.
Le caporal, bâton en main,
bat la mesure au dos des gens ;
car l'idéal actuel du chef,
ici, est bien un caporal.
Ainsi qu'un caporal conduit
ses gens par sections à l'église,
le prêtre mène ses ouailles
par paroisses au paradis.
C'est si aisé ; l'autorité
devient la base de la foi ;

comme elle est fondée sur la science,
on peut s'y fier aveuglément ;
comment on instruit dans la foi,
la loi et le rituel l'apprennent.
Allons, remontez-vous, mon frère... ;
prenez le temps de réfléchir ;
pesez tout sans vous alarmer !...
Je vais aller voir dans l'église
si je pourrai hausser le ton ;
sa sonorité nous surprend,...
elle est si rare en ce pays.
Adieu, adieu ; je prêcherai
sur la discorde intime en l'homme,
où l'image de Dieu s'efface...
Mais je crois que c'est le moment
de prendre un rafraîchissement.

(Il s'en va.)

BRAND, *reste un moment comme pétrifié dans ses pensées.*

J'ai tout sacrifié à mon œuvre,
qu'aveugle, je croyais divine ;
l'éclat de trompette a suffi :
j'ai vu quel esprit je servais.
Non, pas encore ! Ils ne m'ont pas !
Ce sol d'église a bu du sang ;
ma vie, ma joie, y sont enfouis,...
mais mon âme, ils ne l'auront pas !
C'est effroyable d'être seul,...
de n'entrevoir partout que mort ;
affreux qu'on me tende des pierres,
quand j'ai tellement faim de pain.

Il dit vrai, horriblement vrai,...
mais c'est le vide d'un abîme.
La colombe du Dieu lumière,
reste cachée ; jamais, hélas,
son vol n'est descendu sur moi.
Oh, trouver un seul *frère* en foi...
par qui je serais sûr, tranquille !

(Ejnar, pâle, épuisé, vêtu de noir, passe, et s'arrête à la vue de Brand.)

BRAND, *s'écrie :*

Ejnar, c'est toi?

EJNAR

Oui, c'est mon nom.

BRAND

Mes vœux aspiraient à un cœur
qui ne fût pas de bois ou pierre !
Viens dans l'étreinte de mes bras !

EJNAR

Inutile ; je suis au port.

BRAND

Tu m'en veux de ce qui eut lieu
la dernière fois que nous...

EJNAR

Non ;
ce n'est pas ta faute. Tu fus
l'instrument aveugle de Dieu
quand j'errais par les voies du monde.

BRAND, *recule.*

Quel jargon...

EJNAR

Langue du repos,...
que l'on apprend quand, du péché,
on s'éveille régénéré.

BRAND

Étrange ! J'avais ouï dire
que tu avais suivi des voies
tout autres que...

EJNAR

J'étais perdu
par l'orgueil, la foi en moi-même.
Les dieux adorés par le monde,
le talent que l'on m'attribuait,
ma voix de chant, n'étaient que pièges
pour me prendre aux rets de Satan.
Mais Dieu fut bon, je lui rends grâce ;
il surveillait son faible agneau ;
il m'a aidé, au bon moment.

BRAND

Et comment?

EJNAR

Je tombai très bas.

BRAND

Si bas? Jusqu'où?

EJNAR

Jeu et débauche ;
il me fit aimer dés et cartes...

BRAND

C'est ça l'œuvre de Dieu, dis-tu?

EJNAR

Le premier pas vers le salut.
Puis il m'enleva ma santé.
Et je perdis tout mon talent ;
mon goût de la gaieté s'enfuit ;
je fus admis à l'hôpital,...
où je restai longtemps fiévreux,...
je croyais dans toutes les salles,
voir des milliers de grandes mouches,...
j'en sortis et fis connaissance
avec des sœurs,... elles sont trois,...
qui sont au service du ciel ;
elles, et un théologien,
m'ont affranchi du joug du monde,
arraché aux lacs du péché,
et m'ont fait enfant du Seigneur.

BRAND

Vraiment.

EJNAR

Divers sont les chemins ;
l'un mène au val, l'autre aux coteaux.

BRAND

Et ensuite?

EJNAR

Ensuite? Ah, c'est vrai ;
alors, j'ai prêché l'abstinence ;
mais cette occupation parfois
comporte trop de tentations ;
c'est pourquoi j'ai pris autre chose :
je vais partir en missionnaire...

BRAND

Où ça?

EJNAR

En Nigritie caudale.
Mais il vaut mieux nous séparer !
J'ai peu de temps...

BRAND

Tu es pressé?
C'est fête ici aujourd'hui.

EJNAR

Non ;
ma place est chez les âmes noires.
Adieu !

(Il va pour sortir.)

BRAND

Et aucun souvenir
ne te retient pour t'informer...

EJNAR

De...?

BRAND

De celle à qui ferait peine
de te voir aussi transformé...

EJNAR

Ah oui, je devine ; tu penses
à cette jeune femme qui
m'avait pris au lacs du plaisir
avant que la foi m'eût lavé.
Eh bien, qu'est-elle devenue?

BRAND

Je l'épousai l'année suivante.

EJNAR

C'est sans importance ; à cela
aucune attention je ne prête ;
je veux seulement *l'essentiel.*

BRAND

Notre vie fut bénie, et riche
de joie et deuil ; l'enfant mourut...

EJNAR

C'est sans importance.

BRAND

Hélas, oui ;
c'était un prêt plutôt qu'un don,
et l'on se reverra un jour.
Elle-même, ensuite, est partie ;
là-bas verdissent les deux tombes.

EJNAR

C'est sans importance...

BRAND

Non plus?

EJNAR

Ce n'est pas ça que je demande ;
mais bien *comment* elle mourut.

BRAND

C'est avec l'espoir d'une aurore,
l'entier trésor de son cœur riche,

le vouloir fort jusqu'à la fin ;...
et en rendant grâces pour tout
ce que la vie avait donné
ou avait pris, qu'elle est partie.

EJNAR

Mensonges, illusions, tout ça ;
dis comment sa foi semblait être.

BRAND

Inébranlable.

EJNAR

En qui?

BRAND

En Dieu !

EJNAR

En Dieu seul ; elle est donc damnée.

BRAND

Tu dis?

EJNAR

Damnée, c'est malheureux.

BRAND, *calme.*

Va-t'en, gredin !

EJNAR

Le roi d'enfer
te tiendra aussi dans ses griffes ;...
tu mourras à jamais, comme elle.

BRAND

Tu oses vouer au feu, toi, lâche,
hier vautré dans le péché...

EJNAR

Aucune tache ne me souille ;
le bain de foi m'a nettoyé ;
tout éclat de boue est lavé
sur l'ais qui fait la sainteté ;
j'ai tapé mes langes d'Adam
au battoir de la piété,
je suis aussi pur qu'un surplis
grâce au savon de la prière.

BRAND

Pouah !

EJNAR

Je le rends. Tu sens le soufre,
je vois la corne de Satan.
Je suis grain de blé du ciel,... toi,
balle sur la pelle du juge.

(Il s'en va.)

BRAND, *le suit des yeux un moment, soudain ses yeux s'éclairent et il s'écrie* :

Oui, c'est l'homme qu'il me fallait !
Tous liens sont brisés maintenant ;
je déploie mon propre drapeau,
même si personne ne suit !

LE BAILLI, *arrive rapidement.*

Cher pasteur, dépêchez-vous !
Tous, rangés en procession,
sont tout prêts à s'avancer...

BRAND

Bien, qu'ils viennent.

LE BAILLI

Quoi, sans‿vous !
Pensez donc, et rentrez vite !
Ils ne veulent plus attendre ;
toute la paroisse est là,
telle une crue au printemps,
qui accourt au presbytère,
elle crie, veut voir le prêtre !
Écoutez ; on vous appelle !
Hâtez-vous ; je craindrais presque
un désordre peu humain !

BRAND

Non, jamais je ne voudrai
me cacher dans votre foule ;
je reste.

LE BAILLI

Vous êtes fou?

BRAND

Votre voie m'est trop étroite.

LE BAILLI

Elle se rétrécira,
quand la foule avancera.
Ils s'ébranlent, ma parole !
Prêtres, doyen, fonctionnaires,
sont poussés au bord du vide... ;
cher ami, venez, venez ;
usez de votre influence !

Ha, trop tard ; la haie rompue,...
à vau-l'eau la procession !

(La foule envahit la scène, et en grand désordre s'ouvre un chemin à travers le cortège de la fête, vers l'église.)

QUELQUES VOIX

Prêtre !

D'AUTRES, *montrent les marches de l'église, au haut desquelles se tient Brand, et s'écrient :*

Il est là !

D'AUTRES

Dites qu'on ouvre !

LE DOYEN, *étouffé par la foule.*

Hé, bailli, modérez-les !

LE BAILLI

Je n'ai plus d'autorité !

L'INSTITUTEUR, *à Brand.*

Parle, éclaire par ton verbe
les esprits tumultueux !
Est-ce laid, ou est-ce grand,
ce qui va se faire ici?

BRAND

Oh, un souffle a donc passé
sur la morne paix du peuple !
Hommes, c'est le carrefour !
Voulez-vous rénover tout,
supprimer toute infection,
grand alors se dressera,
comme il faut qu'il soit, le temple !

FONCTIONNAIRES

Quelle fureur !

PRÊTRES

Il est fou !

BRAND

Je l'étais, quand je pensais
que vous serviez tout de même
celui qui veut l'esprit vrai !
Je l'étais, quand je croyais
pouvoir l'enchaîner à vous
par un captieux marchandage.
Naine était l'ancienne église,
lâchement je résolus :
doublons-la,... ça doit suffire ;
quintuplons, oh,... quel effet !
Je n'ai pas vu que le choix
était entre *rien* et *tout*.
J'ai glissé au compromis ;...
aujourd'hui Dieu a parlé.
Le clairon du jugement
sur l'église a retenti,...
j'écoutais, anxieux, brisé,...
tel David devant Nathan,...
anéanti d'épouvante... ;
maintenant tout doute a fui.
Peuple ! Sache que Satan,
c'est l'esprit de compromis !

LA FOULE, *avec une excitation croissante.*

Dehors, ceux qui nous trompèrent !
les voleurs de notre moelle !

BRAND

En vous-même est l'ennemi
qui vous a mis le bandeau.
Vous avez épars vos forces,
vous coupant vous-même en deux ;
et la dispersion s'ensuit
avec toute son horreur.
Que cherchez-vous dans l'église?
C'est la pompe qui attire,...
chant des cloches et de l'orgue,...
désir d'être pénétrés
par le feu d'un verbe ardent,
feu qui siffle et qui crépite,
qui ruisselle, tonne, éclate,
selon les règles de l'art !

LE DOYEN, *à part.*

Il se moque du bailli !

LE BAILLI, *à part.*

Nargue au fatras du doyen !

BRAND

C'est les flambeaux du saint jour,
l'extérieur, que vous voulez.
Puis, vous rentrez, apathiques,
reprenez le labeur veule,
âme et corps vêtus des hardes
quotidiennes,... et le livre
est rangé au fond du coffre
jusqu'au jour férié suivant !
Oh, tout autre était mon rêve
quand j'ai vidé le calice !

Je voulais l'église grande,
pour abriter sous sa voûte
non seulement foi et dogme,
mais *tout* ce qui, dans la vie,
tient de Dieu le droit de vivre,...
le labeur de tous les jours,
soirs fourbus, nuits inquiètes,
joie des jeunes au sang chaud,
tout ce qu'à bon droit, chacun,
fort ou faible, porte en soi.
Le torrent qui bout en bas,
la cascade mugissante,
le fracas de la tempête,
la rumeur de l'océan,
devaient confondre leurs voix
avec les grondements d'orgue
et avec les chants du peuple.
Condamnons l'œuvre ici faite,
qui n'est grande qu'en mensonge,...
en esprit, déjà caduque,
digne de votre mollesse.
On veut étouffer tout germe
par division du travail ;
les six jours de la semaine,
l'étendard de Dieu est bas,
ce n'est qu'au septième jour
qu'on le voit flotter au ciel !

VOIX DE LA FOULE

Conduis-nous ! C'est temps d'orage !
Conduis-nous, et nous vaincrons !

LE DOYEN

Mes amis, n'écoutez pas ;
il ne montre pas la foi
qui convient à un chrétien.

BRAND

Non, tu dis bien la fissure,...
la fissure entre nous deux,
qui sépare tout l'ensemble !
L'âme seule acquiert la foi ;
Montre un *seul* qui soit une âme !
Montre un *seul* qui n'ait jeté
la meilleure part de soi
par hâte ou indécision !
Dans les ébats du plaisir,
au son du fifre d'un pitre,
la joie de vivre s'émousse ;
puis, éteints, l'âme épuisée,
on veut danser devant l'arche !
Qu'un infirme, un imbécile,
ait vidé la coupe au fond,...
oh, le temps vient d'espérer,
de prier, se repentir.
Pris par vos travaux, d'abord
vous vivez en bêtes brutes,
au port du salut, ensuite,
cherchez Dieu... comme invalides !
Alors, son empire croule.
Que lui chaut de voir des âmes
décrépites l'entourer?
Ne l'a-t-il pas dit bien haut,...

aux veines de votre esprit
un sang frais doit circuler
pour qu'il vous dise ses fils.
Il vous faut âme d'enfant
pour atteindre son royaume ;
nul ne peut s'y faufiler.
Venez donc, hommes et femmes,...
les joues fraîches, tels qu'enfants,
au grand temple de la vie !

LE BAILLI

Ouvrez donc !

LA FOULE, *crie comme avec effroi.*

Non ! Pas par là !

BRAND

L'église est sans fin, immense.
Son sol est la terre verte,
hauteurs, prés, et mer et fjord ;
seul le ciel, pour qu'elle soit
grande, peut tendre une voûte.
Là, fais toute ta besogne,
on pourra, du chœur, l'entendre ;
fais ton travail quotidien,
ce n'est pas un sacrilège.
Tout est couvert par l'église,
tel le tronc par son écorce ;
vie et foi se confondront.
Elle unira la besogne
du jour avec loi et dogme.
Le travail ne fera qu'un
avec envol aux étoiles,

jeux d'enfants à la Noël,
et la danse devant l'arche !

(Dans la foule se propage comme une tempête; quelques-uns hésitent; la plupart se pressent autour de Brand.)

MILLE VOIX

Vois : l'obscurité s'éclaire ;...
vivre et servir Dieu n'est qu'un !

LE DOYEN

Aïe, il nous prend le troupeau !
Bailli, sacristain, prévôt !

LE BAILLI, *à mi-voix.*

Ne criez pas ainsi, fichtre !
Affronte-t-on un taureau?
Qu'il épuise sa furie.

BRAND, *à la foule.*

Hors d'ici ! Dieu n'est pas là,...
ne peut être avec ceux-là ;
c'est la liberté qui fait
la beauté de son royaume.

(Il ferme à clef la porte de l'église et garde les clefs dans sa main.)

Je ne suis plus prêtre ici.
Je radie la donation ;...
nul ne recevra les clefs
de mes mains pour votre fête !

(Il les jette dans le torrent.)

Si tu veux, serf de la glèbe,
rampe par l'œil de la crypte ;

courbe-toi ; ton dos est souple ;
ton soupir, dans l'ombre lourde,
rasera le sol, poison,
tel qu'haleine de phtisie !

LE BAILLI, *à part, avec soulagement.*

Voilà sa croix en fumée !

LE DOYEN, *de même.*

Il ne sera pas évêque !

BRAND

Viens, toi qui es jeune et sain ;...
qu'un souffle de vie t'enlève
la poussière du bourg morne.
Viens, suis-moi dans mon triomphe !
Il faut bien que tu t'éveilles ;
noblement, un jour, tu dois
rompre avec le compromis ;...
dénoncer toute bassesse,...
toute trouble indécision,...
frapper l'ennemi en face ;
lui déclarer guerre à mort !

LE BAILLI

Sédition ! Je lis la loi !

BRAND

Lisez ! Avec vous je romps le pacte !

LA FOULE

Ouvre la voie ! Nous suivrons !

BRAND

Par les neiges des hauteurs !
Nous irons, dans le pays,
délivrer toutes les âmes
des lacs où le peuple est pris,...
exalter et purifier,...
extirper la veulerie,
être hommes et être prêtres,
regraver l'empreinte usée,
tendre par dessus le monde
la voûte qui le fait temple !

(La foule, y compris le sacristain et l'instituteur, se presse autour de lui. Brand est enlevé et porté sur les épaules des hommes.)

VOIX NOMBREUSES

Grande époque ! Des éclairs
de visions en plein jour brillent !

(La masse des hommes monte la vallée; peu de gens restent.)

LE DOYEN, *à ceux qui s'éloignent.*

Oh ; que voulez-vous, aveugles?
Ne voyez-vous pas Satan
dans tout son discours caché !

LE BAILLI

Revenez ! Votre place est
aux eaux calmes du canton ;
arrêtez,... vous vous perdez !...
Hm, les chiens, pas de réponse !

LE DOYEN

Pensez donc à vos maisons !

VOIX DE LA FOULE

De plus grandes monteront !

LE BAILLI

Pensez à vos champs, vos prés ;
à vos moutons et vos vaches !

VOIX

Le ciel a donné la manne
quand les élus avaient faim !

LE DOYEN

Derrière vous, crient vos femmes !

LES VOIX, *très éloignées.*

Fi de ceux qui se dérobent !

LE DOYEN

L'enfant geint : père est parti !

TOUTE LA TROUPE

Avec nous ou contre nous !

LE DOYEN, *les regarde un moment, les mains jointes, et dit, découragé :*

Sans troupeau, la perte est lourde
pour le vieux berger qui reste
dépouillé, et presque nu !

LE BAILLI, *avec un geste de menace vers Brand.*

C'est sa chute, sa déroute !
A nous, bientôt, la victoire !

LE DOYEN, *prêt à pleurer.*

Victoire? Ils nous sont ravis... !

LE BAILLI

Nous ne sommes pas battus,
si je connais mes moutons !

(Il suit la foule.)

LE DOYEN

Où donc s'en va le bailli?
Il les suit, par ma parole !
Ah, bien, je reprends courage.
Moi aussi, j'irai là-haut,...
je ferai des prisonniers !
Oui, qu'on selle mon coursier ;...
qu'on me donne jument sûre,
habituée à la montagne !

(Ils sortent.)

(Près du plus haut chalet du canton. Le paysage s'élève au fond jusqu'à de vastes espaces déserts. Temps pluvieux.)

BRAND, *suivi par la foule, — hommes, femmes et enfants, — gravit lescoteaux.*

BRAND

En avant vole la victoire !
Au fond, le canton est fermé,
le temps, sur lui, de fjeld en fjeld,
a tendu son voile de brume.
Oubliez que l'endroit est morne ;
hommes de Dieu, volez haut, libres !

UN HOMME

Attends ; mon père est vieux et las.

UN AUTRE

Je n'ai rien mangé depuis hier...

PLUSIEURS

Apaise la faim et la soif !

BRAND

En avant sur le fjeld, d'abord !

L'INSTITUTEUR

Par où?

BRAND

Tous les chemins se valent,
pourvu qu'ils tendent vers le but.
Venez par là...

UN HOMME

Non, c'est abrupt ;
nous n'y serons pas à la nuit !

LE SACRISTAIN

L'église de glace est par là.

BRAND

La route abrupte est la plus courte.

UNE FEMME

Mon fils a mal !

UNE AUTRE

J'ai mal au pied.

UNE TROISIÈME

Où trouver une goutte à boire?

L'INSTITUTEUR

Rassasiez la foule, prêtre ;...
voyez, le courage faiblit.

VOIX NOMBREUSES

Un miracle, prêtre ! Un miracle !

BRAND

Oh, tristes marques du servage !
On veut salaire avant travail.
Allons, secouez votre torpeur,...
ou retournez dans votre tombe !

L'INSTITUTEUR

Il a raison ; d'abord la lutte ;
on sait que récompense suit !

BRAND

Vous l'aurez, aussi vrai que Dieu
étend son regard sur le monde !

VOIX NOMBREUSES

Il est prophète ! Il est prophète !

PLUSIEURS DANS LA FOULE

La lutte sera chaude, prêtre?

D'AUTRES

Et longue? Et sanglante, peut-être?

UN HOMME

Faudra-t-il du courage, prêtre?

L'INSTITUTEUR, *à mi-voix.*

Mais je ne risque pas la vie?

UN AUTRE HOMME

Quelle part de victoire aurai-je?

UNE FEMME

Je ne perds pas mon fils, au moins?

LE SACRISTAIN

A-t-on victoire avant mardi?

BRAND, *regarde, stupéfait, autour de lui.*

Comment...? Que voulez-vous savoir?

LE SACRISTAIN

D'abord, combien dure la lutte ;...
puis, quelles pertes elle coûte ;
enfin... le gain de la victoire !

BRAND

C'est ce qu'on demande?

LE SACRISTAIN

Oui ; en bas,
on n'a pas bien été fixés.

BRAND, *indigné.*

Vous le serez !

LA FOULE

Parlez ! Parlez !

BRAND

Combien la lutte durera?
Jusqu'à la fin de votre vie,

quand vous aurez tout sacrifié,
rompu tout lien de compromis,...
quand vous aurez, d'un vouloir ferme,
exclu toute hésitation lâche
devant cet ordre : tout ou rien !
Ce que ça coûte? Tous les dieux,
la mollesse des jours de fête,
la chaîne dorée du servage,
les oreillers de veulerie !
Ce qu'on y gagne? Vouloir pur,
essor de la foi, l'âme entière,...
esprit de sacrifice offrant
avec joie jusqu'à mort et tombe,...
sur tout front un cercle d'épines,...
voilà ce que vous gagnerez !

LA FOULE, *avec des cris furieux.*

Trahis, trahis ! Trompés ! Lâchés !

BRAND

Ma parole n'a pas varié.

QUELQUES-UNS

Tu devais donner la victoire ;...
et tu en fais un sacrifice !

BRAND

J'ai promis victoire,... et je jure
qu'on la gagnera grâce à vous.
Mais quiconque est au premier rang
doit tomber pour sa belle cause ;
s'il ne l'ose pas, qu'il dépose
ses armes avant le combat.

Perdu d'avance est le drapeau.
que défend un faible vouloir ;
si tu as peur du sacrifice,...
d'avance, tu es condamné !

LA FOULE

Il ose exiger notre perte
au profit des races futures !

BRAND

Par le désert du sacrifice
la voie nous mène en Chanaan.
Gagnons la victoire en tombant !
Soyez tous champions du Seigneur !

LE SACRISTAIN

Bon, nous sommes dans de beaux draps !
Au canton, mis en interdit...

L'INSTITUTEUR

Jamais nous n'y pourrons rentrer.

LE SACRISTAIN

Et continuer, nul n'en a cure !

QUELQUES-UNS

Tuez-le !

L'INSTITUTEUR

Ce serait pis encore !
Il nous faut tout de même un chef !

LES FEMMES, *effrayées, montrent le chemin, en bas.*

Aïe, le doyen !

L'INSTITUTEUR

N'ayez pas peur !

LE DOYEN, *arrive, suivi de quelques-uns de ceux qui étaient restés en arrière.*

O mes enfants ! O mes brebis !
Écoutez votre vieux berger !

L'INSTITUTEUR, *à la foule.*

Nous n'avons plus place au canton ;
mieux vaut aller sur les hauteurs !

LE DOYEN

Oh, quelle peine vous me faites,
que vous avez blessé mon cœur !

BRAND

Sans cesse tu meurtris les âmes !

LE DOYEN

Ne l'écoutez pas ! Il vous leurre
de promesses creuses.

PLUSIEURS

C'est vrai !

LE DOYEN

Mais nous sommes bons et cléments,
quand nous voyons regrets sincères.
Oh, rentrez enfin en vous-mêmes,
voyez le noir piège d'enfer
par quoi il a rallié le peuple.

VOIX NOMBREUSES

Oui, c'est sûr ; il nous alléchait !

LE DOYEN

Réfléchissez ; que pouvez-vous,
petit troupeau né dans un coin?
Vous.,.. élus pour une grande œuvre?...
pour libérer les asservis?
Vous avez tâche quotidienne ;
ce qui la dépasse est mauvais.
Vous vous levez pour le combat?
Défendez vos humbles cabanes.
Qu'allez-vous faire entre aigle et buse?
Qu'allez-vous faire entre ours et loup?
Vous serez la proie du plus fort,...
ô mes brebis,.. ô mes enfants !

LA FOULE

Oui, malheur à nous,... c'est bien vrai !

LE SACRISTAIN

Oui, mais, au départ du canton,
nous avons fermé la cabane ;...
ce n'est plus le même foyer.

L'INSTITUTEUR

Non, il a éclairé le peuple,
Signalé maux, défauts, mensonges ;
les bonnes gens ne dorment plus ;
la vie qui suffisait jadis,
depuis l'éveil, n'en est plus une.

LE DOYEN

Ah, croyez-moi, ça passera.
Tout rentrera dans les vieux plis,
pour peu que vous restiez tranquilles.

Je vous réponds que la paroisse
bientôt sentira la paix d'hier.

BRAND

Choisis, peuple !

QUELQUES-UNS

Rentrons chez nous !

D'AUTRES

Trop tard, trop tard ; vers les hauteurs !

LE BAILLI, *arrive en hâte.*

Oh, quel bonheur de vous trouver !

LES FEMMES

Cher bailli, ne vous fâchez pas !

LE BAILLI

Pas maintenant ; venez, venez ;
des temps meilleurs sonnent pour vous ;...
si vous vous laissez persuader,
tout le monde est riche ce soir !

PLUSIEURS

Comment ça?

LE BAILLI

Oui, préparez tout !
Fuyez gel, brume, orage au fjeld.
Jamais bancs ne venaient ici ;...
des temps meilleurs, amis, s'annoncent
maintenant pour notre région !

BRAND

L'appel de Dieu ou le sien ! Choisissez !

LE BAILLI

Suivez votre propre bon sens !

LE DOYEN

Oh, un miracle s'est produit ;
un signe est donné par le ciel !
Hélas, j'ai eu souvent ce rêve ,
mais y voyais un cauchemar ;...
aujourd'hui son objet est clair...

BRAND

Vous vous perdez, si vous cédez !

VOIX NOMBREUSES

Un banc de poissons !

LE BAILLI

Par millions !

LE DOYEN

Pain, or, pour vos enfants, vos femmes !

LE BAILLI

Vous voyez, ce n'est pas l'instant
d'user vos forces à combattre
surtout des forces supérieures
dont monsieur le doyen s'effare.
Vous voilà d'autres buts en vue
que de vains désirs exaltés,
Dieu saura défendre sa cause ;
la voûte du ciel est solide.
Sans vous mêler aux vains discords,
vite, allez pêcher le trésor ;

c'est affaire d'ordre pratique,
qui n'exige sang ni acier,...
qui vous apporte le bien-être
sans sacrifice personnel !

BRAND

Le sacrifice est justement
l'ordre que trace le Seigneur
entre les nuages par l'éclair !

LE DOYEN

Si vous voulez le sacrifice
venez à moi sans crainte un jour,...
dimanche prochain, par exemple ;...
je vous promets que je...

LE BAILLI, *l'interrompant.*

Oui, oui, oui !

LE SACRISTAIN, *bas au doyen.*

Est-ce que je garde mon poste?

L'INSTITUTEUR, *de même.*

Va-t-on m'enlever mon école?

LE DOYEN, *à mi-voix.*

Calmez la foule et son humeur,
on sera certes bienveillant...

LE BAILLI

Partons, ne perdez pas de temps !

LE SACRISTAIN

Quiconque n'est pas bête, en barque !

QUELQUES-UNS

Et le prêtre...?

LE SACRISTAIN

Laissez ce fou !

L'INSTITUTEUR

Vous voyez que Dieu a parlé,
c'est clair comme un livre imprimé.

LE BAILLI

Quittez-le, c'est juste ; il le faut ;
Il vous a leurrés par ses contes...

PLUSIEURS

Il a menti !

LE DOYEN

Sa foi est fausse ;
pensez, il n'a même pas *laud!*

QUELQUES-UNS

Quoi? Qu'a-t-il?

LE BAILLI

Mauvais caractère !

LE SACRISTAIN

C'est évident ; on le voit bien !

LE DOYEN

Sa vieille mère eut beau l'attendre ;
il lui a refusé l'onction !

LE BAILLI

Il a presque tué son enfant !

LE SACRISTAIN

Sa femme aussi !

LES FEMMES

Fi, fi, l'horreur !

LE DOYEN

Mauvais fils, et père, et mari !...
peut-on trouver pire chrétien ?

VOIX NOMBREUSES

Il a détruit la vieille église !

D'AUTRES

Il nous a fermé la nouvelle !

D'AUTRES ENCORE

...nous a jetés sur une épave !

LE BAILLI

Il m'a volé mon plan d'asile !

BRAND

Je vois la marque au front de tous.
Je vois où tous aboutiront.

TOUTE LA FOULE, *hurlant.*

N'écoutez pas ! Hors du canton,
ce suppôt d'enfer ! Qu'on le chasse
à coups de pierre et de couteaux !

(Brand est chassé à coups de pierres vers le plateau désert. Les poursuivants reviennent peu à peu.)

LE DOYEN

O mes enfants ! O mes brebis !
Vous rentrez à votre foyer ;
que les remords ouvrent vos yeux,
et, vous verrez, tout ira bien.
Nous savons que Dieu est si bon ;
il épargne un sang innocent ;...
notre gouvernement, de même,
est aussi clément qu'aucun autre ;
l'autorité, préfet, bailli,
ne s'en vont pas vous chercher noise ;
et moi, je suis doux, humain comme
le christianisme d'aujourd'hui ;...
vos supérieurs, tous, avec vous,
vont vivre dans les meilleurs termes.

LE BAILLI

Mais s'il cloche ici quelque chose,
il faut y pourvoir, c'est certain.
Quand nous serons un peu au calme,
nous formerons un comité
qui cherchera ce qu'on peut faire
pour les lumières et la foi.
Il doit comprendre quelques prêtres
nommés par moi et le doyen,...
en outre, si vous le voulez,
l'instituteur et le bedeau,
et d'autres gens sortis du peuple,
vous pouvez donc être contents.

LE DOYEN

Oui, nous réduirons votre charge,
comme vous avez allégé
le vieux pasteur de son angoisse.
Cette pensée nous fortifie,
qu'un miracle s'est accompli.
Adieu ; bonne chance à la pêche !

LE SACRISTAIN

Voilà de la bonté chrétienne !

L'INSTITUTEUR

Ils s'en vont sans façon, sans bruit.

DES FEMMES

Ils sont aimables et gentils !

D'AUTRES

Si simples et bien populaires !

LE SACRISTAIN

Ils n'exigent pas de victimes.

L'INSTITUTEUR

Ils savent plus que le *Pater!*

(La troupe s'éloigne vers le bas.)

LE DOYEN, *au bailli.*

Ceci va réformer le ton.
Un changement complet est proche ;
car il existe, Dieu merci,
ce qu'on appelle réaction.

LE BAILLI

Ce fut *mon* œuvre, d'étouffer
tout désordre au moment critique.

LE DOYEN

Hé, c'est surtout à ce miracle...

LE BAILLI

Miracle?

LE DOYEN

Le banc de poissons.

LE BAILLI, *siffle.*

Un mensonge, bien entendu !

LE DOYEN

Ah, bah? mensonge?

LE BAILLI

J'ai lancé
la première idée que j'ai eue ;...
est-ce à blâmer, dans une affaire
aussi grave?

LE DOYEN

Non, certes non ;
quand il faut, c'est très défendable.

LE BAILLI

D'ailleurs, après un jour passé,
quand les gens auront réfléchi,
qu'importe si l'on a gagné
par vérité ou par mensonge?

LE DOYEN

Non, je ne suis pas rigoriste.

(Il regarde vers les hauteurs.)

Hé, mais, n'est-ce pas Brand, là-bas,
qui se traîne?

LE BAILLI

Oui, parfaitement !
Guerrier qui fait seul sa croisade !

LE DOYEN

Non ; attendez, j'en vois une autre...
loin derrière lui !

LE BAILLI

Hein ;... c'est Gerd !
La compagne est digne de lui.

LE DOYEN, *amusé.*

Après sacrifice accompli,
on inscrira cette épitaphe :
Ci-gît Brand ; sa victoire est mince ;
une seule âme,... qui est folle !

LE BAILLI, *un doigt appuyé contre son nez.*

Mais en y réfléchissant bien,
le jugement du peuple était
un peu inhumain, tout de même.

LE DOYEN, *hausse les épaules.*

Bah, *vox populi, vox Dei!*

(Ils sortent.)

(Sur les hauteurs désertes. L'orage augmente et chasse les nuages, par lourdes masses, sur le plateau neigeux ; des cimes et pics noirs se dressent çà et là, puis sont de nouveau cachés par le brouillard.)

BRAND, *sanglant et meurtri, arrive sur le fjeld.*

BRAND, *s'arrête et regarde en arrière.*

Mille m'ont suivi d'en bas ;
nul n'est parvenu en haut.
Tous les cœurs sont pénétrés
du désir d'un temps plus grand ;
sur toutes les âmes plane
l'appel à un haut combat.
Mais le sacrifice effraye ;
lâche et mou, le vouloir tombe ;...
puisqu'*un* homme est mort pour tous,...
lâcheté n'est plus un crime !

(Il s'affaisse sur une pierre et regarde timidement autour de lui.)

J'ai senti souvent l'effroi ;
mes cheveux perlaient de peur
quand j'allais, petit enfant,
au milieu des aboiements,
dans la sombre chambre au spectre.
Mais j'ai comprimé mon cœur,
m'exhortant par la pensée :
la lumière luit dehors,
l'ombre n'est pas nuit, ni soir,...
ce n'est que buée sur la vitre.
Et l'éclat du jour, pensais-je,
flamme claire de l'été,
soudain, par la porte ouverte,

va, superbe, se répandre
dans la sombre chambre au spectre.
Oh, l'amère déception.
La nuit noire me saisit,...
et dehors, des hommes mornes,
çà et là, le long du fjord,
massent des souvenirs morts,
et les gardent, tel le roi
qui, des années, a veillé
sur le corps de sa Snefrid,
écoutant si le cœur bat,
soulevant le bout du suaire,
se flattant d'un faible espoir,
croyant voir les roses rouges
du sang jaillir de la morte.
Nul ne s'est relevé pour
donner son dû à la tombe.
Nul d'entre eux ne sait ceci :
rêver ne rend pas la vie,
le cadavre est pour la terre,
tout son rôle est de donner
pâture au germe nouveau...
Nuit, rien que nuit,... nuit toujours
sur femmes, enfants et hommes !
Que ne puis-je, éclair en main,
les sauver de cette angoisse
que la mort du corps leur cause !

(Il se lève brusquement.)

Je vois des ombres qui passent,
chevauchée d'enfer nocturne.

Notre temps, vêtu d'orage,
exige une action vitale,
elle veut l'acier brandi,
au côté, le fourreau vide ;...
je vois des parents en lutte,...
frères tapis, bien tranquilles,
coiffés du chapeau d'oubli.
Et j'observe plus encore,...
la hideur de la bassesse,..
plaintes, cris de femmes, d'hommes,
sourds à l'ordre et aux prières,...
se gravant au front leur titre
d'indigents des bords de mer,
gens que Dieu frappa billon.
Blêmes au fracas d'orage,
ils croient être protégés
par leur inertie voulue...
Arc-en-ciel du mât de mai,
drapeau, qu'es-tu devenu?
Et où sont les trois couleurs
frémissantes à la hampe
quand tonnaient les chants du peuple,
si bien qu'un roi exalté
y tailla et dents et langue?
Tu hâblas avec la langue ;
à dragon qui n'ose mordre
aiguiser les dents est vain ;...
les gens auraient pu se taire,
les ciseaux royaux, attendre ;
le drapeau de paix carré
suffit comme appel d'alarme

quand un choc perd un navire !
    L'avenir, percé d'éclairs,
montre temps et visions pires !
Noir s'étend sur le pays
l'épais nuage de charbon
des Anglais, et toute fraîche
frondaison en est salie,
tout beau germe est étouffé,
ce poison rase la terre,
obscurcit partout le jour,
ainsi que la pluie de cendres
sur la ville condamnée...
Et la race s'enlaidit ;...
le chant des gouttes qui tombent
bruit aux circuits de la mine ;
affairée, l'armée de gnomes,
libérant le minerai,
âme et dos bossus, chemine,
nains à l'œil qui fixe, avide,
l'or luisant et son mensonge.
Ames muettes, sans sourire,
cœurs froids à la mort des frères,
qu'émeut peu leur propre chute ;...
ils martèlent, frappent, liment ;
la lumière est oubliée ;
tous ces gens ne savent plus
que l'on doit vouloir encore,
quand la force est épuisée !
    L'avenir, percé d'éclairs,
montre temps et visions pires !
Le loup Ruse aboie après

la Raison, soleil terrestre ;
des cris d'appel vers le Nord
ordonnent qu'on parte en guerre ;
couards, grognons, les gnomes sifflent,...
non, ce n'est pas mon affaire.
C'est aux peuples *forts* d'agir ;
d'autres pourront s'en charger ;
nous n'avons nul sang à perdre,...
nous sommes petits, sans force
pour un duel de vérité ;
nous ne pouvons sacrifier
le peuple pour avoir part
médiocre au salut du monde.
Non pour nous fut bue l'éponge,
ni la couronne d'épines
ceinte sur le front sanglant,
ni le flanc du crucifié
percé par l'épieu romain,
non plus qu'enfoncés les clous
dans ses pieds et dans ses mains.
Nous venons en queue, petits,
nous narguons l'appel aux armes.
Non pour nous la croix fut prise !
Seul le coup de tire-pied,
coup d'Ahasvérus, cinglant
l'épaule du condamné,
dans son affre est notre part !

(Il se jette par terre dans la neige et se couvre le visage ; au bout d'un instant il regarde en l'air.)

J'ai rêvé? Suis-je éveillé?
Tout est gris, voilé de brume.

N'est-ce que visions malsaines,
ce que jusqu'ici j'ai vu?
L'image est-elle effacée,
où fut créée l'âme humaine?
L'esprit de notre origine
serait-il donc aboli?

(Il écoute.)

Il y a des chants dans l'air !

LE CHŒUR DES INVISIBLES, *mugit dans l'orage.*

Tel que lui jamais, jamais
tu ne pourras devenir,...
car en chair tu fus créé ;
fais son œuvre ou trompe-le,
aussi bien tu es perdu !

BRAND, *répète les paroles et dit à voix basse :*

Ah, malheur ; je le crois presque !
Dans l'église il rejeta
Ma prière avec colère.
Tout mon bien, il me l'a pris,
il a barré tout chemin
qui menait vers la lumière,
il m'a fait lutter à mort
et essuyer la défaite !

LE CHŒUR, *résonne plus fort au-dessus de lui.*

Ver de terre, tel que lui,
tu ne deviendras jamais,
vide est ta coupe de mort ;
suis-le ou trahis sa cause,
ton œuvre est damnée de même !

BRAND, *calme.*

Alf, Agnès, et jours heureux,
vie en paix et en repos,
contre lutte douloureuse
je vous ai troqués, brisant
mon cœur par ce sacrifice,...
mais le monstre, plaie du peuple,
je ne l'ai pas abattu.

LE CHŒUR, *avec douceur et séduction.*

Tel que lui, rêveur, jamais
tu ne pourras devenir ;
si tu as perdu tes biens,...
tu ne l'as pas fait plus riche ;...
tu es créé pour la terre !

BRAND, *se met à pleurer tout doucement.*

Alf, Agnès, oh, revenez ;
je suis seul sur cette cime,
transi par le vent du nord,
proie des spectres mous et moites... !

(Il regarde en l'air; une lueur paraît et s'étend dans le brouillard; une femme est là, en costume clair, un manteau sur les épaules. C'est Agnès.)

L'APPARITION, *sourit et tend les bras vers lui.*

Brand, me voici revenue !

BRAND, *sursaute, éperdu.*

Oh, Agnès ! Que signifie... !

L'APPARITION

Cher, c'était un rêve en fièvre !
Ces vapeurs vont disparaître !

BRAND

Oh, Agnès !

(Il veut courir vers elle.)

L'APPARITION CRIE :

Ne passe pas !
Vois, ce gouffre est entre nous !
Les eaux du fjeld s'y déversent.

(Avec douceur.)

Tu ne rêves, ni ne dors,
tu n'es plus en proie aux spectres,
Cher, tu as été malade,...
bu la folie, philtre amer,
rêvé la mort de ta femme...

BRAND

Oh, tu vis ! Ah, loué soit... !

L'APPARITION, *vite.*

Chut, cela viendra plus tard !
Suis-moi, suis-moi ; le temps presse.

BRAND

Oh, mais Alf?

L'APPARITION

Pas mort non plus.

BRAND

Il vit !

L'APPARITION

Il est sain et rose !

Tes chagrins n'étaient que rêves,
ton combat, une illusion.
Alf est chez ta vieille mère ;
elle va bien ; il est grand ;
l'église existe toujours ;
démolis-la, si tu veux ;...
les gens du canton travaillent
tous les jours, comme au bon temps.

BRAND

Bon ?

L'APPARITION

Oui... quand régnait la paix.

BRAND

Paix !

L'APPARITION

Oh, hâte-toi, Brand ; viens !

BRAND

Je rêve !

L'APPARITION

Plus maintenant.
Mais tu as besoin de soins...

BRAND

Je suis fort.

L'APPARITION

Non, pas encore ;
l'horreur du rêve te guette.
Tu iras, voilé de brume,
loin de moi et de l'enfant,
ton esprit s'obscurcira,...
si tu n'essaies le remède.

BRAND

Donne !

L'APPARITION

A toi de l'appliquer.
Tu le peux, toi seul, nul autre.

BRAND

Quel est-il ?

L'APPARITION

Le vieux docteur,
qui a lu maint et maint livre,
savant jusqu'au bout des ongles,
a compris ta maladie.
Les visions vilaines, blêmes,
trois mots les ont évoquées,...
qu'il faut hardiment rayer,
effacer de ta mémoire,
biffer de la loi suprême.
Par ces mots, le mal t'a pris
en rafale de folie ;...
oh, oublie-les, si tu veux
purifier du mal ton âme !

BRAND

Dis-les donc !

L'APPARITION

C'est : « Tout ou rien. »

BRAND, *recule.*

Non ?

L'APPARITION

Aussi vrai que je vis
et que tu mourras un jour !

BRAND

Malheur à nous deux ! L'épée
reste suspendue sur nous !

L'APPARITION

Brand, sois bon ; viens dans mes bras ;
prends-moi dans ta forte étreinte ;...
cherchons le soleil, l'été...

BRAND

Le mal ne reviendra plus.

L'APPARITION

Oh, il reviendra, sois sûr.

BRAND, *hoche la tête.*

J'en suis quitte, et sans retour.
Plus d'horreur de rêves fous,...
c'est l'affreuse vie qui vient !

L'APPARITION

La vie?

BRAND

Suis-moi, Agnès !

L'APPARITION

Reste !
Que veux-tu?

BRAND

Ce que je dois :
vivre ce qui jusqu'ici
est *rêvé*,... ce qui encore
est *vision*, le rendre *vrai*.

L'APPARITION

Impossible ! Où cela mène,
Tu le sais !

BRAND

Je recommence !

L'APPARITION

Le sinistre cauchemar,
tu le veux libre, éveillé?

BRAND

L'esprit clair.

L'APPARITION

Perdre l'enfant?

BRAND

Perdre l'enfant.

L'APPARITION

Brand !

BRAND

Il faut.

L'APPARITION

M'arracher vive au filet?
Me frapper à mort des verges
du sacrifice?

BRAND

Il le faut.

L'APPARITION

Dans la nuit, lueurs éteintes,
condamné, l'éclat du jour,

interdits, fruits de la vie,
et chants doux qui vous élèvent?
Dire que j'en connais tant !

BRAND

Il faut. Ta prière est vaine.

L'APPARITION

Oublies-tu donc de quel prix
fut payé ton sacrifice?
Déçu, ton espoir d'éveil ;
tous t'ont quitté, t'ont frappé !

BRAND

Ce n'est pas pour un salaire
que je veux souffrir ; ni pour
mon triomphe que je lutte.

L'APPARITION

Pour ces gens dans leur puits sombre !

BRAND

Un peut éclairer beaucoup.

L'APPARITION

Mais leur race est condamnée !

BRAND

Vouloir d'un seul peut beaucoup.

L'APPARITION

Le porteur du glaive ardent
chassa du paradis l'homme !
D'un gouffre il barra la porte ;...
Tu ne la franchiras pas !

BRAND

Le *désir* y tend du moins !

L'APPARITION, *disparaît dans un fracas; le brouillard a un remous à l'endroit où elle était, et l'on entend un cri aigu, perçant, comme d'une personne qui s'enfuit.*

Meurs ! De toi on n'a que faire !

BRAND, *demeure un instant interdit.*

Disparu dans le brouillard,...
porté par de grandes ailes
sur le fjeld, comme un autour.
On voulait un petit doigt
pour avoir ma main entière... !
C'est l'esprit de compromis !

GERD, *arrive avec un fusil.*

L'autour ! As-tu vu l'autour?

BRAND

Cette fois, oui, je l'ai vu.

GERD

Dis vite où il est allé ;
nous irons, nous l'atteindrons !

BRAND

Sur lui, nulle arme n'a prise ;
on dirait parfois qu'il fuit,
atteint par le plomb mortel ;...
tu envoies le coup de grâce,...
et il est derrière toi,
aussi fier, qui rit encore.

GERD

C'est l'arme au chasseur de rennes,
chargée d'argent et d'acier ;
je ne suis pas aussi folle
qu'on dit !

BRAND

Poursuis donc ton but !

(Il va pour sortir.)

GERD

Mais tu boites d'un pied, prêtre.
Dis?

BRAND

Le peuple m'a chassé.

GERD, *plus près.*

Rouge comme sang du cœur
est ton front.

BRAND

Il m'a frappé.

GERD

Ta voix, qui était chantante,...
craque comme feuille sèche !

BRAND

Tout et tous...

GERD

Quoi?

BRAND

M'ont trahi.

GERD, *le regarde en ouvrant de grands yeux.*

Ha,... je te connais enfin !
J'ai cru voir en toi le prêtre ;...
fi pour lui et tous les autres !
Tu es l'homme, le plus grand.

BRAND

Follement je l'ai cru presque.

GERD

Tes mains, montre, que je voie !

BRAND

Mes mains?

GERD

Trouées par les clous !
Je vois tes cheveux sanglants,...
la morsure des épines
fut profonde dans tes tempes.
Tu as été crucifié !
Père, à moi, enfant, disait
que c'est une histoire ancienne,
bien loin, qu'un autre a subie ;...
mais je vois qu'il m'a trompée ;..
c'est toi qui es le sauveur !

BRAND

Arrière !

GERD

Faut-il que je tombe
à tes pieds et que je prie?

BRAND

Va-t'en !

GERD

C'est *ton* sang versé
qui peut sauver tout le monde !

BRAND

Je n'ai planche de salut
même pas pour ma pauvre âme !

GERD

Tue-les donc ! Prends mon fusil !

BRAND, *branle la tête.*

Il faut lutter, et tomber.

GERD

Pas toi ; tu marches en tête !
Tes mains ont les trous de clous ;...
tu es élu... le plus grand.

BRAND

Le plus humble ver de terre.

GERD, *regarde en l'air, où les nuages se dissipent.*

Sais-tu où tu es?

BRAND, *les yeux fixes devant lui.*

Je suis
tout en bas de l'escalier ;
il est haut ; j'ai mal au pied.

GERD, *plus violemment.*

Réponds ! Sais-tu où tu es?

BRAND

Le manteau de brume tombe...

GERD

Oui, il tombe ; et le Pic Noir
jusqu'au ciel dresse sa cime !

BRAND, *regarde.*

Pic Noir? L'église de glace !

GERD

Oui ! T'y voilà donc quand même !

BRAND

Oh, à mille lieues d'ici !...
Quel désir, au fond de moi,
de soleil, douceur, lumière,
de silence et paix d'église,
de vie estivale et belle !

(Il se met à pleurer.)

Jésus, j'ai crié ton nom ;
tes bras ne m'ont pas étreint ;
tu glissais tout contre moi,
tel un vieux mot sur la langue ;
du drap de salut, que mouille
le vrai vin de pénitence,
laisse-moi toucher un pan !

GERD, *pâle.*

Qu'y a-t-il? Tu pleures, toi,
des pleurs chauds dont ta joue fume,...
chauds à fondre le linceul
qui recouvre le névé,...
si chauds qu'ici ma mémoire
glacée se résout en larmes,...

chauds à répandre à ses pieds
l'aube du prêtre du Pic... !

(La voix tremblante.)

Que n'as-tu pleuré plus tôt !

BRAND, *clair, rayonnant et comme rajeuni.*

Par la loi, on est glacé,...
puis, soleil d'été là-haut !
Jusqu'ici je voulais être
table où Dieu pouvait écrire ;...
désormais ma vie de rêve
s'humiliera chaude et riche.
Plus de gel. Je peux pleurer,
tomber à genoux,... prier !

(Il tombe à genoux.)

GERD, *regarde en l'air et dit à voix basse, peureuse :*

Le voilà, fi, le vilain !
C'est lui qui projette l'ombre
quand il bat les flancs du Pic
du bout de ses larges ailes.
L'heure du salut approche...
pourvu que l'argent ait prise !

(Elle porte le fusil à sa joue et tire. Un sourd vacarme, comme d'un coup de tonnerre, résonne en haut de la paroi de rocher.)

BRAND, *se levant en sursaut.*

Que fais-tu?

GERD

Il a son compte !
Vois, je l'ai touché ;... il tombe ;
entends-tu comme il crie fort !

Vois les plumes qui voltigent,
descendant le flanc du roc ;...
oh, comme il est grand et blanc... !
Hé, voici qu'il tombe ici !

BRAND, *s'affaissant.*

Oui, tout fils doit expier
pour le crime de sa race !

GERD

Quand il est tombé, le ciel
a été dix fois plus vaste !
Il fait la culbute, il roule...
maintenant, plus de terreur ;
il est blanc comme un pigeon... !

(Elle crie épouvantée.)

Hou, l'affreux, l'affreux vacarme !

(Elle se jette dans la neige.)

BRAND, *se tord sous l'éboulement qui se précipite, et dit, les yeux en haut :*

Dis-moi, Dieu, devant la mort !...
Le vouloir à toute force
vaut-il pas brin de salut...?

(L'avalanche l'enterre; toute la vallée est comblée.)

UNE VOIX, *crie au milieu des éclats de tonnerre.*

Il est Dieu de charité !

ÉBAUCHES ET VARIANTES

Il existe deux manuscrits du « Brand épique [1] ». L'un est un brouillon, l'autre une mise au net, mais tous deux sont incomplets. La traduction qui précède (pp. 181-244) est faite d'après la mise au net, suppléée, pour les parties qui lui manquent, par le brouillon. Ces parties sont indiquées dans la section I, qui suit, où sont données les variantes que l'on trouve dans le brouillon. La comparaison entre celui-ci et la mise au net est faite en se rapportant toujours au brouillon, en sorte que « Écrit d'abord : » signifie que le texte qui suit a été écrit, puis modifié dans le brouillon. Lorsque le texte final du brouillon concerne une ou plusieurs lignes entières différentes de celles de la mise au net, il est donné sans autre indication.

L'étude des manuscrits a été faite par Halvdan Koht [2], qui a clairement établi, sans doute possible, qu'Ibsen a composé d'abord « Aux Complices », puis « Sur la grande montagne », puis « Au temps de l'adolescence », qu'il a intercalé entre les deux morceaux précédents.

La même étude montre aussi, comme très probable : 1° que le brouillon a été précédé, mais seulement par endroits, de premiers brouillons fragmentaires ; 2° qu'il y a eu un temps d'arrêt après le récit de la fête du 17 mai ; 3° que le manuscrit au net a été commencé après la première rédaction de « Au temps de l'adolescence » et mené jusqu'à la fin de « Sur la grande montagne », après quoi est venu le brouillon de « Deux sur le chemin de l'église », aussitôt mis au net sous le titre « Les chemins de l'église ». « Près de l'église » a été rédigé ensuite en brouillon, mais est resté inachevé.

Le morceau intercalé « Au temps de l'adolescence » est incomplet. Dans le manuscrit au net, il va jusqu'à la p. 184, l. 5, et il n'y a place ensuite, dans le cahier qui manque, que pour six strophes au plus, dont

[1] Leur description a été donnée par Karl Larsen (*Episke Brand*, pp. 23-30), puis par Halvdan Koht (*Efterladte Skrifter*, III, pp. 396-397, et Hundreaarsutgave, pp. 426-430).

[2] *Op. cit.*, pp. 397-404.

trois (une quatrième étant biffée) sont dans le brouillon également incomplet. Reste donc place seulement pour trois strophes seulement, et Halvdan Koht observe avec raison que la scène entre les deux jeunes gens se serait terminée bien brusquement. Aussi me paraît-il probable qu'Ibsen a supprimé les trois strophes de l'épisode du chien. En six strophes inconnues il a pu terminer son récit.

Un troisième manuscrit afférent au « Brand épique » doit être mentionné à part. C'est l'essai de remaniement qu'a fait Ibsen (évidemment à Ariccia) pour récrire toute l'œuvre en vers analogues à ceux des chansons populaires, c'est-à-dire à quatre syllabes nettement accentuées, le nombre des autres syllabes étant à peu près indifférent. Il avait employé de tels vers dans *La Fête à Solhaug* et dans *Olaf Liljekrans*, et il devait y revenir bientôt dans *Peer Gynt*. Seulement, il a voulu ici conserver les strophes, et s'est contenté de briser vers par vers le rythme strict de ses pentamètres ïambiques. Il a renoncé au bout de onze strophes à cet essai malheureux (V. p. 83). On trouvera ici dans la section II le très petit nombre de modifications non purement verbales que renferme ce manuscrit, où pourtant quelque changement a été apporté dans tous les vers.

Je dois ensuite mentionner ici une feuille de papier à lettre sur laquelle Ibsen a noté quatre vers qui sont la mise en forme dialoguée de vers du « Brand épique ». Ces quatre vers sont traduits, et leur raison d'être expliquée, p. 86.

Enfin il existe un manuscrit du drame, visiblement le dernier avant la mise au net envoyée à Hegel pour l'impression. C'est, dit Halvdan Koht, une rédaction faite en partie d'après des brouillons fragmentaires, en partie de premier jet. Le manuscrit a deux pages de titre. Sur la première est écrit :

BRAND
Poème dramatique
par
Henrik Ibsen
(1865)

La seconde porte seulement : Brand. Mais au-dessous on peut lire, soigneusement biffé :

Et il créa l'homme à son image.
La Genèse.

On trouvera ici dans la section III, d'après les variantes indiquées dans l'édition du Centenaire, les principales différences entre le manus-

crit et le texte imprimé. Mais le manque des indications scéniques ajoutées sur le manuscrit pour l'impression ne sera généralement pas signalé.

I

LE BROUILLON DU « BRAND ÉPIQUE »

P. 185, l. 1. — *P*. 195, l. 25. N'existe que dans la mise au net.

P. 196, l. 5. « froid ». Écrit d'abord : « grand ».

L. 19-24. D'abord écrit :

en donnant une gifle à la tête du mort :
« Voilà pour toi, pour toi qui as gâché ma vie ! »
Elle soupira et se sentit soulagée,
et fut, de ce moment, presque méconnaissable ;
on eût dit qu'une journée de travail était
achevée par l'affront à la tête du mort.

P. 197, l. 1. « trois jours après ». Écrit d'abord : « le jour suivant ».

L. 4. « on fut paré pour le deuil ». Écrit d'abord : « c'était signe de deuil ».

L. 8. Écrit d'abord : On est très occupé, on est en deuil, on chôme.

L. 14 « de la veuve ». Écrit d'abord : « du cortège ».

L. 18 « de la paroisse ». Écrit d'abord : « vêtus de noir. »

P. 198, l. 13. — *P*. 204, l. 16. Huit pages du manuscrit au net étant perdues, ce passage n'existe que dans le brouillon,

P. 198, l. 13-20. Cette strophe est biffée.

P. 199, l. 2. Écrit d'abord : Et le garçon sentit ses veines se glacer.

L. 22. Écrit d'abord : ou s'enveloppant la tête dans un voile ;

P. 200, l. 9-16. Cette strophe, ajoutée après coup, est sur un bout de papier collé sur le manuscrit.

P. 201, l. 1-2. Écrit d'abord :

Un peu malade en ville ce printemps, Dagmar,
tu fus envoyée dans l'air sain de la montagne.

P. 202, l. 23. « les champs. » Écrit d'abord : « rochers. »

P. 203, l. 8. « de deuil ». Écrit d'abord : « d'hiver. »

P. 204, l. 27. Écrit d'abord : Oubliés les amis et la vie en vallée.

P. 205, l. 3, « effrayé ». Écrit d'abord : « lointain. »

L. 13 et l. 21. « Agnès. » Écrit d'abord : « Dagmar. »

P. 206, l. 5-8. Biffé.

P. 208, l. 5. « Agnès. » Écrit d'abord : « Dagmar. »

L. 9-10.

Tu es fille de la nature ;
pourquoi donc aurais-tu peur?

L. 13. D'abord écrit : Tu es dans la salle aux revenants de la nature ;

L. 18. « aboiements de chiens. » D'abord écrit : « cris de hiboux. »

P. 209, l. 10-12.

cesse donc de pousser tes sanglots et soupirs ;
sache que tu nous remplis de gel et d'effroi ;
car nous ne sommes faits que pour les chants de joie !

L. 15.

ne bloque pas la voie ; sache que nous allons

L. 26. D'abord écrit : écarte de moi mon unique joie.

P. 210, l. 1. « chair. » D'abord écrit : « vie. »

L. 5. D'abord écrit : mon roi, mon juge rigoureux !

L. 9-10. Écrit d'abord :

si je les perds, je marche abandonné,
et nul ne me conduit ni protège.

P. 211, l. 11. Au lieu de « Brand », il y a : « Koll. » De même, p. 211, l. 21 ; p. 212, l. 1 ; *p.* 216, l. 21 ; *p.* 220, l. 25,

on trouve les noms de Koll et d'Axel corrigés. Ensuite, à partir du chant suivant, les noms de Brand et Ejnar sont seuls écrits.

L. 12.

Et l'autre répondit : « Comment, Axel, c'est toi?

L. 13. « C'étaient ces ». D'abord écrit : « Ils étaient. »

P. 212, l. 19.

on peut dire que l'autre est comme l'esprit saint,

L. 22.

c'est grâce à cet esprit que la terre est à lui ;

L. 26. « la cause de lumière. » D'abord écrit : « la parole de Dieu. »

P. 213, l. 3-4. Écrites dans l'ordre inverse.

P. 215, l. 10.

et c'est elle qui tue tout ce qui est entier ;

L. 11-12. Écrit d'abord :

tel va courir la mer, tel prend soin de votre âme,
tel de votre science, et tel va vous choyer.

L. 20. Au lieu de « ventres », il y a « pieds. »

P. 216, l. 14. « la vue fausse. » Écrit d'abord : « le crime. »

L. 15 et l. 16. « la vérité. » Écrit d'abord : « la beauté. »

P. 218, l. 5. D'abord écrit :

C'est un peuple éveillé pour la seconde fois;

L. 22. « se fait. » D'abord écrit : « devient. »

L. 25. « crie. » D'abord écrit : « a peur. »

P. 219, l. 5. Écrit d'abord :

Leur liberté, ils en jouiront sans la défendre.

L. 13. « Dix ans encore. » Écrit d'abord : « Un pas de plus. »

L. 15-16. D'abord écrit :

où nul entre le bien et le mal ne distingue,
ayant la vue niaise et le cœur desséché.

P. 220.

Si la lune de la foi est menacée sur terre

P. 221, l. 14-15. D'abord écrit :

On parle d'un Jutul qui s'en allait à pied
et descendait le fjeld longeant le Totakvand

P. 222, l. 12. « les fruits sont mûrs. » Écrit d'abord : « l'herbe pousse. »

L. 23. « il se plongeait dans. » D'abord écrit : « Avez-vous connu. »

L. 25. « embrasser. » Écrit d'abord : « remercier. »

L. 28. D'abord écrit :

Il avait fait du mal et goûtait son remords.

P. 223, l. 15-16. D'abord écrit :

Elle, à pas lourds, ainsi que la mère des hommes,
portait son trésor de savoir, l'innocence perdue.

P. 224, l. 1.

P. 225, l. 15. « calcule. » D'abord écrit : « trime. »

L. 16. « qu'il est affreux. » D'abord écrit : « que ça fait froid. »

P. 226, l. 18.

avec bailli et prévôt et avec des commis.

P. 227, l. 15. D'abord écrit :

Que Dieu garde un pays de pareils gens, dit-il ;

P. 228, l. 6. « seuils » Écrit d'abord : « toits. »

L. 12. D'abord écrit :

et les cœurs témoignaient : ah, que la terre est belle.

L. 13-14. Les deux vers sont écrits dans l'ordre inverse.

L. 23. « la pierre. » Écrit d'abord : « le socle. »

P. 229, l. 2. « servitude. » Écrit d'abord : « plusieurs siècles ».

P. 230, l. 2. « fêter ce jour. » Écrit d'abord : « les yeux braqués. »

L. 4. D'abord écrit : c'était un peuple qui reniait Dieu par son mensonge.

L. 5-12. Cette strophe est biffée et n'est pas dans le manuscrit au net.

L. 18-19. Écrit d'abord :

c'était tout le courroux de l'ancien testament
qui brûlait sa poitrine, comme il regardait

Puis, ces vers sont remplacés par : « avec colère il regarda du haut. » Après quoi sont écrits les vers définitifs.

L. 21-22. Écrit d'abord :

Un rayon de soleil, soudain, lui caressa
le front, et ce rayon grandit et fut riant.

P. 232, l. 7.

et ceux-ci avaient seuls vécu, le poids des fautes

P. 233, l. 5-6. D'abord écrit :

Sa jupe courte lui claquait sur les genoux,
sa jambe était serrée dans une peau lacée;

P. 235, l. 5-8. Ibsen a écrit les deux derniers de ces vers avant les deux premiers, puis a indiqué que l'ordre devait être renversé.

L. 17. D'abord écrit :

Le pied qui le portait fond en gouttes glacées;

P. 238, l. 3. « grand ». Écrit d'abord : « fier. »

L. 6-7. Écrit d'abord :

Telle était la vallée, tel y était le peuple,
et telle était l'église. Au cours des temps anciens

II

L'ESSAI DE REMANIEMENT

P. 185, l. 2.

Mon peuple, mon pays du Nord si misérable,

P. 186, l. 7.

Ce jeu insidieux avec ce qui est mort,

L. 9.

il est ton crime national, ce jeu menteur,

L. 11.

Crime commun, pourtant, n'atteint pas tous de même,

L. 14.

surtout, cent fois plus fort ont péché tes poètes !

L. 20.

tout était fête, ivresse, on n'examinait pas

III

LE DRAME

Dans la liste des personnages, l'instituteur et le sacristain ont ajoutés après coup.

P. 247, l. 18.

BRAND

P. 251, l. 3-10.

LE PAYSAN

Oui, pas au delà.

BRAND

Viens, alors.

P. 253, l. 28. Au lieu de « bien sûr », il y a : « j'ai peur. »

P. 254, l. 2-3. Ajouté après coup.

L. 20-27.

Les voilà trottant. Ah, l'un tombe ;
c'est le garçon, et l'autre peste.
Il s'en est tiré sans dommage ;
ça va ; ces gens ont le front dur.
Hé, les voilà tous deux tombés,
le vieux a perdu un soulier.

(Il va plus loin.)

P. 255, l. 7.

De menus sacrifices, soit !

L. 10.

Deux idées me venaient souvent,

L. 13-17.

lorsque le maître était maussade.

L'une, un hibou qu'effraie la nuit,
un poisson hydrophobe, l'autre ;
j'essayais de n'y pas penser ;
mais elles s'accrochaient à moi.
Mêlées à toute occupation,
me suivant au coin du poêle,
elles s'alliaient à mes visions,
chez moi, à l'école, à l'église.

L. 23. Après ce vers est écrit :

Mais du haut sommet de ce rêve,
d'un regard grave sur le monde,
je vois que tout s'est retourné,
qu'il y a loin de l'ordre à l'acte.

L. 26.

créé pour le labeur sans fin

L. 28.

Lâche, il fuit le séjour nocturne,

P. 256, l. 2.

veut parvenir aux feux du jour !

Après ce vers viennent les suivants :

Hibou poltron, poisson malade,
quand va venir ton guérisseur?
il viendra ; Dieu ne frappe pas,
s'il n'a remède pour le mal.

L. 10-12.

Là je vois la troupe joyeuse
en plein soleil sur le coteau ;
l'ombre s'étend au loin vers l'ouest.

L. 18-19.

(Il monte plus loin sur une hauteur et regarde.)

L. 23. Après ce vers sont écrits les suivants :

Leur sourire semble enfermer
un monde de jeune bonheur ;
oubliée, la troupe d'amis,

comme on oublie la nue qui passe...
ils ne voient devant ni derrière.

Tout ce monologue de Brand est corrigé dans le manuscrit, et en grande partie amené à la forme définitive. Ainsi les vers 20-27 de la p. 254. Mais après le vers 25 se trouvent ceux-ci :

je t'aurais porté avec soin,
comme un fils son père malade !

P. 257, l. 3-6.

(Ejnar et Agnès entrent en jouant sur le plateau.)

L. 9.

je veux essayer de te prendre !

P. 258, l. 4-5.

(Elle est tout près du bord.)

BRAND, *lui crie.*

P. 260, l. 25-29. Appartient à la réplique d'Ejnar :

Pensant à peine à ma peinture,
je..., etc.

P. 261, l. 17-26. Tout appartient à la réplique d'Ejnar.

P. 265, l. 14. D'abord écrit comme premiers mots de la réplique suivante d'Ejnar.

L. 28.

Voilà mille ans qu'il est cadavre.

P. 266, l. 8-9.

Vous ne voulez que vivre, rire,
croire à demi, mais non pas voir,...

P. 267, l. 16 et 18. Au lieu de « La bacchante » et « Silène », il y a : « Silène » et « un satyre ».

P. 268, l. 4. Au lieu de « sobre », il y a : « ensuite. »

L. 6.

en vue d'une échéance grave.

L. 9-10. Ajouté après coup.

L. 12. Après ce vers, la réplique se termine par :

Ajoute et ôte, si tu veux,
tu ne pourras en faire un *homme!*

L. 25. Au lieu de « montre-moi », il y a : « peins-moi donc. »

P. 269, l. 8. Après ce vers viennent les suivants, dont les deux derniers sont biffés :

Et ton Dieu, étant un vieillard,
a, je suppose, un tabouret,
ce pour quoi il est naturel
qu'il se serve de la terre.

L. 22. Après ce vers, terminé par une virgule, vient ce qui suit, qui est biffé, et remplacé par les vers 23-28 :

un aimable grand-père au ciel,
qu'égaie le grouillement des hommes,
enchanté lorsque, le dimanche,
ses enfants bégaient des prières,
et qui est prêt à se choquer
de tout acte un peu trop hardi...
Votre art, vos poèmes défaillent,
ne comblent aucune exigence

L. 30.

non de vivre une vie entière.

P. 270, l. 3.

il doit donc être grisonnant

L. 6.

le mien marche à pas de tonnerre,

L. 7-8. Manque.

L. 9.

il est un perpétuel Hercule,

L. 11-12.

Et le monde écoutait sa voix
lorsqu'au buisson du Sinaï

L. 18.

si le peuple n'était comme elle et toi.

Ce passage, depuis la p. 269, l. 7, a été corrigé et est devenu presque le texte définitif, sauf les lignes 13-16, qui, écrites après coup, n'ont

pas été corrigées sur le manuscrit. Le dernier vers a subi plusieurs corrections.

P. 271, l. 10. Ajouté après coup.

L. 17-18. Ajouté après coup, le premier vers sous la forme :

quand la foi virile a jeté

L. 20.

grâce à vous et à votre Dieu.

P. 275, l. 7. Au lieu de « étroit », il y a : « gris de nuages. »

P. 276, l. 26-27. D'abord écrit en un seul vers :

c'est l'épave de votre foi.

L. 29. Écrit d'abord :

là dedans on n'a pas d'air ;...

puis :

l'air vital est enfermé

P. 277, l. 6-8.

GERD, *en haut de la crête, menace avec une branche.*

Les trois derniers mots sont corrigés en :

Avec des pierres qu'elle a dans son tablier,
et qu'elle ramasse en marchant.

L. 9. Écrit d'abord :

Touché !

P. 279, l. 18-19. Ajouté après coup.

P. 280, l. 2-3.

GERD

Un cri, un coup tiré suffisent

L. 6. Après ce vers sont écrits, mais biffés, ceux-ci :

Les hauts pics noirs se dressent là
comme les croix d'un cimetière.

P. 281, l. 10-11. Écrit d'abord :

Qui mène le plus loin sa course,
qui atteint d'abord paix, foyer,

L. 23. Il y a « têtes » au lieu de « trolds ».

L. 24. D'abord écrit :

que tous les trois je les enterre

L. 27. Après le dernier vers sont écrits, mais biffés, ceux-ci :

un jour dira qui a cédé,
et qui a vaincu à ce jeu !

L. 28. D'abord écrit :

(Il descend le sentier.)

P. 282, l. 2-3. Au bord du fjord. L'église est sur un petit coteau, tout près. Les murs de roc descendent à pic dans la mer. Un orage se prépare.

L. 9.

UNE FEMME

L. 11.

UN HOMME

L. 13.

UN AUTRE

P. 283, l. 21. Il y a « Margit » au lieu de « Ragnhild ».

L. 23. Bien (en français dans le texte). Un de moins. C'est toujours ça.

P. 284, l. 19. Il y a « Ce qu'on a » au lieu de : « ce que j'ai. »

P. 285, l. 6-7.

Partagés au nom du vrai Dieu,
ils suffiraient à vos besoins.

L. 11-14.

BRAND

Mais pain devient pierre en vos bouches,
faim calmée vous devient funeste.

LE BAILLI

Vous ignorez, évidemment,
comme ont souffert ces pauvres gens.
Mauvaise année, famine, on meurt,

P. 286, l. 2.

leur convoi de mort somnolent,

L. 7-11. D'abord écrit :

vous frappant d'un péril de mort,
et reprenant les biens donnés !
Et vous rampez quand même encore,
tel un Lazare au seuil du monde !

PLUSIEURS

C'est insulter notre détresse.

D'AUTRES

L. 14-27. Écrit après coup, avec ces différences :

L. 20.

un peuple, qu'il soit fort ou faible,

(corrigé en : un peuple faible et divisé).

L. 26-27.

mais si l'acte au mal ne résiste,
le salut n'est pas mérité !

P. 287, l. 4.

UN HOMME ISOLÉ

P. 289, l. 11.

et il invoque son Sauveur !

P. 291, l. 12.

Donnez encor malgré la mort !

L. 13.

UN HOMME

L. 15.

UN AUTRE

P. 292, l. 20.

de prendre part à pareille œuvre !

P. 293, l. 25.

VOIX NOMBREUSES

P. 294, l. 7.

EJNAR, *criant après elle.*

L. 20.

il l'a passée d'un coup de vent !

L. 25-27. Ajouté après coup.

P. 295, l. 11-16. Ajouté après coup.

P. 296, l. 9.

C'est tout de même être indiscret

P. 297, l. 21-22. D'abord écrit :

eux qui vont être attirés
par là même aux feux d'enfer.

L. 26.

pas à pas haine de Dieu.

P. 298, l. 8.

Est-on quitte en répondant :

P. 299, l. 3. Après ce vers vient tout un passage biffé :

L'HOMME

Qu'il en soit comme tu voudras ;
nous donnions au besoin pressant.

BRAND

Adieu.

L'HOMME

Écoute, prêtre ; un mot.
Parcours la commune en tous sens,
et tu verras qu'elle a des hommes,
sinon tout à fait tels que toi.
Va donc voir notre cimetière,
qui n'est guère le *nôtre*, à *nous*,
et tu verras, à ta surprise,
combien sont petites les places.
C'est parce qu'au sommeil des femmes,
des enfants, suffit peu d'espace ;...
lis toi-même, et vois combien rare
est un nom d'homme sur la croix.

BRAND

L'homme, où est-il?

L'HOMME

Demande au roc,

à la montagne qui s'éboule,
au lac d'en haut, à l'avalanche,
à la cascade, — au fjord, surtout.

BRAND

Et pourquoi me dis-tu cela?

L'HOMME

Je veux que tu voies comment c'est.
L'heure fatale est toujours proche,
où que l'on ait sa tâche ici;
mais nul ne voit rien de grand à
ce qu'a fait le père de chacun.

L. 10. D'abord écrit :

Mais péril d'âme compte moins?

P. 300, l. 10-11.

Mille paroles
n'imprègnent pas le souvenir
comme la trace d'un seul acte.

L. 22. Il y a « commune » au lieu de « paroisse ».
P. 302, l. 2-3. Ces deux vers sont dans l'ordre inverse.
L. 25.

C'est toi, en ce même moment.

P. 303, l. 17-19.

L'HOMME, *le regarde un moment, le prend par le bras, et dit :*

C'est don divin, bonheur pour nous,
la lumière allumée par toi ;...
hélas, tu éteins en partant ;
avoir vu un instant, c'est triste.

Puis Ibsen a corrigé et attribué à Brand l'avant-dernier vers :

Hélas, j'éteins donc en partant.

L. 27.

vont comme chassés par un fouet,

P. 304, l. 4. « d'ignorance. » Écrit d'abord : « de son Eden. »,

P. 305, l. 4, 7, 9. Ajouté après coup.

L. 17.

Montre-moi cette vision !

P. 306, l. 15. Au lieu de « vie en Dieu », il y a : « vie de l'esprit », corrigé en : « vie de l'âme ».

L. 16. « l'autour-vouloir ». D'abord écrit : « l'autour de l'âme. »

P. 307, l. 8. Après ce vers sont écrits les deux suivants avec un trait indiquant qu'il faut les placer trois lignes plus haut :

regarde partout avec crainte,
comme un corbeau blessé qui mord,

L. 11. Ajouté après coup.

P. 310, l. 2. Écrit d'abord :

Je joue du bâton ! Pas toucher !
Reste là ! Je joue du bâton !

L. 19. D'abord écrit :

le tout en bloc est pour toi seul.

L. 24. D'abord écrit :

que tu veilles bien sur ta vie.

P. 311, l. 7. D'abord écrit :

Je n'aime guère les caresses.

L. 8.

Sois comme tu veux, mais pas faible.

P. 312, l. 7-10. Ajouté après coup.

L. 14-15.

C'est toi qui creusas dans mon âme
cette profonde cicatrice.

P. 313, l. 1-4.

Elle fouilla les oreillers,
trouva, prit dans ses mains avides

un paquet lié avec des nœuds
qu'elle défit avec ses dents.

Un numérotage indique l'interversion des second et troisième vers.

L. 8.

éventait comme un chien les traces,...

L. 13-14.

roulant sa prise dans un linge,
elle gémissait : c'est là tout !

L. 25-27. D'abord écrit après le second vers de la page suivante.

P. 314, l. 2. D'abord écrit :

On appelait ça un amour.

P. 316, l. 2.

gravée, elle a force de loi,...

L. 4.

Aveugle, qui ne sais pas voir !

L. 8. Ajouté après coup.

L. 11. « Voilà ta dette ». D'abord écrit : « Voilà où tu en es. »

L. 19. Après ce vers, deux fois légèrement modifié, viennent les quatre suivants, qui sont biffés :

l'esprit de Dieu, par toi sali de boue,
en moi se dressera intact.
Une âme seule est sûre et forte,
je sais et veux mon œuvre entière.

Ce dernier vers est corrigé en : Je sais mon devoir et veux mon œuvre.

P. 317, l. 5.

pour lui toi seule peux expier !

L. 9.

une telle moisson de pensées

L. 15. Ajouté après coup.

L. 17-20.

non en te menaçant de peines,
mais en doux fils et prêtre doux.

L. 27.

Je viendrai à ta dernière heure.

P. 318, l. 23. Au lieu de « beaucoup », il y a « quelque chose. »

P. 319, l. 19. D'abord écrit :

J'attendrai ton dernier appel,

P. 320, l. 21.

sur le sol natal stérile,
étouffé par rocs et fjord,

L. 24. Manque.

L. 28.

qu'agir par l'acier du verbe,...

P. 321, l. 14.

la volonté sauve ou perd,

L. 22-23.

tentons une œuvre mondiale
contre fausseté, mensonge,

P. 323, l. 5. D'abord écrit :

je le suis comme une sœur.

L. 6-13. Ajouté après coup.

P. 324, l. 13. Manque.

L. 20-21.

AGNÈS, *prend la main de Brand.*

J'entre dans la nuit, la mort...

L. 23-25.

(Ils remontent dans les montagnes, Ejnar se retourne et descend à pas lents vers le fjord.)

P. 325, l. 6. Au lieu de « debout » est écrit : « assis. »

L. 11-13.

Tu attends?

P. 329, l. 28.

D'avance ils étouffaient la flamme

P. 330, l. 17.

si elle n'a d'abord aimé ;

P. 331, l. 27. « Conduis-moi. » D'abord écrit : « Porte-moi. »

P. 332, l. 17.

Les tendres colombes jouent peu

P. 333, l. 12. Au lieu de « baiser » est écrit : « lueur.

P. 334, l. 14. D'abord écrit :

est bien inscrit ligne après ligne

P. 336, l. 11. D'abord écrit :

Étendu près du petit lit,

L. 19-21. Ajouté après coup.

P. 338, l. 5. D'abord écrit :

(Il crie tout joyeux :)

P. 339, l. 14. Après ce vers sont écrits après coup, mais biffés, les deux suivants :

Je n'ai pas deux sortes de poids
pour ennemis et chers parents.

L. 16. D'abord écrit « grand », au lieu de « dur ».

P. 340, l. 4-5.

Par mensonge adoucir la mort
est dit appât qu'offre la grâce

Le premier de ces deux vers est devenu littéralement, dans les quatre premières éditions : « La bouillie de consolant mensonge, à l'heure de l'effroi », ce que je ne suis pas parvenu à réduire à huit syllabes. Le second vers a été conservé. Mais, à partir de la cinquième édition, les deux vers ont été modifiés, et c'est le texte définitif dont on a la traduction, p. 340.

L. 9. Après ce vers est écrit ce qui suit :

(Il lève les mains vers le ciel.)

O Dieu de vérité chassé,...
jeté dans l'ombre et dans l'oubli,...
tu es mon bras ; ma volonté
fera un pont de l'homme à toi ;

je porterai haut ton drapeau
pour qu'en l'homme enfin tu te dresses!

(L'homme revient, suivi d'un autre.)

P. 341, l. 8. D'abord écrit :

viens, ou bien dis ton dernier mot.

P. 342, l. 3. « louche. » D'abord écrit : « creuse.

L. 11.

et quelle réponse auras-tu?

L. 17. D'abord écrit :

Rameau sec ou vert fait défaut,

L. 25. D'abord écrit :

Et d'une race où tous défaillent,

P. 344, l. 6. D'abord écrit :

même a montré qu'il peut oser.

L. 17-20.

Pas encore un dernier message
pour annoncer que son remords
a déraciné le péché,
en a détruit les moindres pousses!...

P. 346, l. 25-26.

Votre mère une fois en terre,
bref, sitôt qu'elle sera morte,...

P. 347, l. 12-15. D'abord écrit :

Vous aurez tout.

BRAND

Dettes et biens...
on peut quand même imaginer
qu'un autre vienne et se présente.

P. 349, l. 4. Après ce vers sont écrits, mais biffés, les suivants :

Tout groupe est-il pas comme un arbre
dans la grande forêt des âmes?

L'un pousse au jour, l'autre en son coin,
l'un en plein vent, l'autre à l'abri,
tel porte ombrage avec cent branches,
tel autre verdit solitaire.

P. 350, l. 13-14. D'abord écrit :

L'expression convient mal ici ;...
mais revenons au roi Bélé !

L. 22. D'abord écrit :

les récits parlent sans jactance ;

P. 351, l. 10. D'abord écrit :

et d'autres, nous sommes les hôtes,

L. 24. « seulement. » D'abord écrit : « tout au plus. »

P. 353, l. 7.

Dans le court temps de ma fonction,

L. 9-12. Ajouté après coup, mais le troisième de ces quatre vers manque et après le premier une réplique de Brand est commencée : « BRAND. Vraiment. »

L. 18-21. Ajouté après coup.

P. 354, l. 11. D'abord écrit :

pour lui, est en lettres de feu

P. 355, l. 21.

Et si je le fais?

P. 358, l. 14.

Une âme forte s'est perdue.

P. 359, l. 7-8.

au nôtre il faut fouet et lisières,
et contes sur la damnation ;...

L. 25. « diplomatique. » Écrit d'abord : « en français élégant. »

P. 360, l. 27-28. D'abord écrit :

Dieu, donne-moi langue d'acier,
allume en mon sein ta colère ;...

P. 361, l. 2. « broyer. » Écrit d'abord : « transporter. »

P. 363, l. 20. Après ce vers sont écrits, mais biffés, les suivants :

Vous accueillerez donc, je pense,
les biens compris dans l'héritage
que vous avez honni si fort,
sans les disperser à tous vents.

L. 29. Après ce vers est écrit, mais biffé, le suivant :

Vous payez pour l'erreur passée ;

P. 364, l. 2. Après ce vers est écrit, mais biffé, le suivant :

car vous aviez fait fausse route.

P. 365, l. 17. Après ce vers sont écrits ceux-ci :

que Dieu veut que, par toi, l'esprit
ait la victoire sur la chair,

P. 21. Après ce vers sont écrits ceux-ci :

plus l'arbre est jeune, mieux il casse,
la chute est lourde, d'un haut faîte.

P. 368, l. 17. D'abord écrit :

ça ressemble à une jambe...

P. 370, l. 17. Les deux fois a été d'abord écrit « notre » au lieu de « ton ».

P. 371, l. 2-3. Ibsen a d'abord écrit ici deux vers ïambiques, puis les a ramenés par des changements insignifiants à la forme trochaïque.

P. 372, l. 11. D'abord écrit : « Fortifie-moi pour » au lieu de « Guide-moi dans ».

P. 373, l. 9. D'abord écrit :

Dieu... et rester sans réponse !

P. 374, l. 1.

AGNÈS, *se serre contre lui.*

L. 24-30.

à... oh, Dieu... au cimetière.

BRAND

Lève les yeux ; essuie tes larmes.

P. 375, l. 7-8. D'abord écrit :

tu ne verras plus de pleurs,
ces jours une fois passés.

P. 376, l. 1. D'abord écrit :

dans ton œil je vois la trace

P. 377, l. 10-15. Les deux derniers de ces vers ont été d'abord écrits les premiers, puis les deux du milieu, puis les deux premiers.

P. 382, l. 10.

D'où vient-il? Et d'où sort-il?

P. 383, l. 4. Ajouté après coup.

L. 11-13.

Descendre en soi,... ton mot d'ordre,...
c'est toi qui trouvas la voie.
De nouveau tu as dit, femme,

P. 387, l. 9. D'abord écrit :

Sitôt sentie sur moi la pointe

mais corrigé avant l'écriture du vers suivant, où le bailli ne parle plus à la première personne.

P. 388, l. 1-4. Les deux premiers de ces vers ont été d'abord écrits après les deux suivants.

L. 12. D'abord écrit : « pour toute » au lieu de : « qui frappent. »

L. 19. D'abord écrit : « œuvre » au lieu de « but ».

P. 390, l. 14.

perdue, bien plus vite qu'acquise ;

P. 394, l. 4. Après ce vers sont écrits, mais biffés, les deux suivants :

pallier un défaut d'aujourd'hui,
c'est agir pour nos descendants.

L. 25. D'abord écrit :

à l'ombre d'un même drapeau.

P. 396, l. 14.

c'est une tout autre raison

P. 399, l. 9 et 15. Il y a « porte » au lieu de « mur ».

P. 404, l. 22. Après ce vers est écrit le suivant :

et il était instituteur ;

L. 25.

Quoi, lui?

L. 29. « promener » (littéralement : « au Bloksberg »). Écrit d'abord : « en enfer. »

P. 405, l. 1. D'abord écrit :

mais songez, ce garçon, alors,

L. 6.

qui maraude au nord et au sud.

P. 406, l. 3. Après ce vers, il y a les suivants :

Le père, à qui la nichée doit
toute la corruption de l'âme,
est, dans la marmite de soufre,
comme on dit, en train de bouillir.

P. 407, l. 4. Après ce vers vient ce long passage :

Mais qui oserait exiger
pardon, quand lui-même a donné,
et tué des âmes avec
le poison qui frappa la sienne.
Car où trouver le solitaire
que n'ont pas touché plaies du temps,...
maux passés,... virus de la race,...
indemne, sans la moindre trace?...
C'est là qu'est tapi le mensonge
qui a miné la société.
On rogne sur le texte ancien
qui entrave essor et croissance ;
on blâme la rude nature
qui tient en cage la pensée ;

on accuse la tentation
que l'impuissance enferme en soi ;
on s'affranchit du sacrifice
parce que la souffrance est vaine.
Là gît le mensonge. Aucune âme
n'est quitte du legs de la chute.
En un pays, petit ou grand,
chaque âme doit *vouloir* le but ;
au bruit du monde ou dans le calme,
il faut tenter la *même* action ;
l'homme est jugé, qui fuit, sans voir
que la chute est la vraie victoire.

L. 15. Au lieu de : « de sa hauteur, » il y a : « tel l'avalanche. »

P. 408, l. 1. D'abord écrit :

se prévaloir du char du Christ,

P. 412, l. 3. Au lieu de « coupables », il y a : « cuisants. »

P. 413, l. 1. Écrit d'abord :

Es-tu touchée

L. 4.

Je vois maintenant, comme un gouffre,

L. 5-8. Écrit d'abord :

jusqu'au fond du mot de la Bible...

BRAND

Quel mot?

P. 415. D'abord écrit :

BRAND, *après un court silence.*

L. 16. Après ce vers est écrit :

(Un silence; comme saisie par une idée, elle jette un coup d'œil vers la fenêtre, et dit à voix basse :)

Si j'osais; oui, *si* j'osais,
et non pas si je devrais!

L. 20. Manque.

P. 416, l. 12. Ajouté après coup.

P. 418, l. 8. D'abord écrit :

Mais il a grandi ensuite...

L. 19-22. Ajouté après coup.

P. 420, l. 23. Il y a « sœur » au lieu de « frère ».

P. 421, l. 4.

à mieux vivre on t'apprendra,

P. 422, l. 27. Après ce vers est écrit, mais biffé :

Les pieds chauds et les mains chaudes,

P. 425, l. 24-27.

Je veux. Tiens, prends.

BRAND

Cette femme est encore là.

P. 426, l. 2-3. Ajouté après coup.

P. 428, l. 15. Manque.

L. 29. — *P.* 429, l. 12. Ajouté après coup.

P. 432, l. 7. D'abord écrit :

et tout le fjord est plein de voiles.

L. 18. Il y a « au mouvement » au lieu de : « à cette vie. »

P. 433, l. 21. « aveuglés, » D'abord écrit : « épatés » (à peu près).

P. 435, l. 12. Ajouté après coup.

P. 436, l. 10. Il y a « menteur » au lieu de « prometteur ».

P. 437, l. 23. Ajouté après coup. Le vers suivant a donc été écrit comme appartenant à la réplique précédente. Mais la correction a été faite tout de suite, car la ligne 25 est à sa place.

L. 24. D'abord écrit :

L'un consolant, l'autre pleurant...

P. 439, l. 12. D'abord écrit :

Le bailli répond dans le feu :

L. 14. D'abord écrit :

pourvu que je sauve l'archive !

P. 440, l. 15.

P. 441, l. 15-18.

Voyez ce grouillement! Voilà
qu'ils s'assemblent.

L'INSTITUTEUR

Oui, par milliers.

P. 442, l. 3. Ajouté après coup.

L. 4. Au lieu de « bouclé » était écrit d'abord : « je suis maintenant. »

P. 447, l. 2-3. Les deux vers sont écrits dans l'ordre inverse.

P. 451, l. 4. Il y a « naïvement » au lieu de « insolemment ».

P. 452, l. 3. « bien boisée ». D'abord écrit : « spacieuse ».

L. 20. Il y a « semblez » au lieu de « êtes ».

P. 454, l. 7. Ajouté après coup.

P. 455, l. 24-26.

et l'État voit l'Église comme
ce qui le mieux châtie les mœurs,
et lui donne sécurité

L. 24.

qu'on percevait dans la paroisse.

L. 29.

à amasser le trésor d'ordre

P. 457, l. 18.

franchir les bornes de la loi.

L. 29.

la pensée allant d'un seul pas,...

P. 458, l. 15.

comme on dit, ils manquaient d'ensemble,

P. 459, l. 2. Il y a « Qui est abaissé » au lieu de : « Qui s'abaisse. »

L. 5. Écrit d'abord : « l'âme » pour « l'homme ».

L. 7. Il y a : « m'en » au lieu de « nous ».

P. 460, l. 25.

ils se plient aux devoirs sociaux,

sur le troupeau règlent leur marche,
et c'est pourquoi on les couronne.

P. 461, l. 11. Au lieu de « qui dure », Ibsen a d'abord écrit un mot inachevé, dont le sens est « qui va (ille) ».

P. 462, l. 7-8. D'abord écrit :

je vais vous quitter ; n'ayez crainte !
Et puis, je veux me rendre compte.

P. 466, l. 27.

ne vivant que pour dés et cartes...

P. 467, l. 14. D'abord écrit « péché » au lieu de « monde ».

L. 27-28. D'abord écrit :

mais cette occupation rapproche
trop du monde des tentations ;

P. 468, l. 12.

on m'attend chez les âmes noires.

P. 471, l. 2-4. Ces vers résultent d'assez nombreux tâtonnements dont une traduction ne peut rendre compte.

L. 6. D'abord écrit :

Je fus lavé des maux d'Adam.

P. 472, l. 6. Ajouté après coup.

P. 473, l. 17.

UN HOMME

P. 474, l. 1.

LE BAILLI

L. 3.

LE DOYEN

L. 13.

lâchement je me suis dit :

P. 475, l. 12-14. D'abord écrit :

par un verbe qui murmure,
monte, descend, tonne, éclate,

L. 17.

Est-ce moi qu'il veut viser?

L. 19.

Morbleu, est-ce moi qu'il nargue?

L. 36. Il y a « psautier » au lieu de « livre de vie »

P. 29-30. Ces deux vers, d'abord écrits après la ligne 22, y sont biffés.

P. 476, l. 22-23. Ajouté après coup.

L. 25.

votre étendard est baissé

L. 27.

qu'on vous voit grimper au ciel!

P. 477, l. 6. Après ce vers est écrit celui-ci, qui est biffé :

défaut à nous tous commun,

P. 478, l. 12-14.

Pas celui-ci.

L. 21.

dans l'église on l'entendra ;

P. 479, l. 14. Ajouté après coup.

P. 481, l. 27-28. Ajouté après coup.

P. 484, l. 18.

UN AUTRE

L. 24. Manque.

P. 485, l. 1.

UNE AUTRE

L. 25.

ENCORE D'AUTRES

P. 486, l. 1.

UN HOMME

L. 5.

UN TROISIÈME

L. 7.

PLUSIEURS

P. 488, l. 19. Après ce vers est écrit :

LA FOULE

Son chant d'oiseau nous a séduits.

L. 25.

DES VOIX

P. 489, l. 1.

LE SACRISTAIN

P. 490, l. 16.

L'INSTITUTEUR

L. 20.

LE SACRISTAIN

P. 495, l. 1.

DES FEMMES

L. 3.

DES COMMÈRES

L. 7.

se peut-il qu'il soit un chrétien?

L. 20.

Hé, qu'on le chasse ! Hors du canton

P. 496, l. 16. Manque.

L. 24. Il y a « bailli » au lieu de « doyen ».

P. 497, l. 1. Manque.

L. 11.

Il va son chemin sans façons.

L. 12-13.

QUELQUES FEMMES

Oui, il est aimable et gentil.

L. 15.

Tout à fait simple et populaire !

L. 17.

Il n'exige aucun sacrifice.

L. 19.

Il en sait plus que son *Pater!*

L. 23. D'abord écrit :

comme un soleil après l'orage

L. 25. Après ce vers est écrit :

Mais le Seigneur fut merveilleux...

P. 498, l. 17-18.

on ne peut blâmer, quand l'affaire
est si grave.

P. 499, l. 11-13.

LE BAILLI

Loin derrière lui,... tiens, c'est Gerd !

P. 500, l. 21. Ajouté après coup, mais après le vers suivant.

P. 501, l. 11. D'abord écrit :

écoutant sous le corsage,

L. 19-21. D'abord écrit :

rêver ne ranime pas
un mort, qui n'a qu'à donner

P. 502, l. 18-20. D'abord écrit le troisième de ces vers, puis le second, puis ajouté le premier avant ces deux-là, puis biffé tous les trois, et enfin récrit tous les trois dans l'ordre définitif.

P. 503, l. 31. D'abord écrit « Doute » au lieu de « esprit ».

L. 32. Il y a « Foi » au lieu de « Dogme ».

P. 504, l. 23. Écrit d'abord après la ligne 13, même page.

P. 505, l. 28. Au lieu de « suis-le » était d'abord écrit : « jouis de ta vie terrestre ».

P. 507, l. 8. Ajouté après coup.

P. 508, l. 27. Écrit d'abord :

Oh, alors donne

P. 511, l. 2-3.

Impossible !

L. 14-20.

Perdre l'enfant. Il le faut.

L'APPARITION

M'arracher aux rets du monde.

P. 513, l. 8-13. De ces vers, le sixième est écrit le premier, puis le quatrième et le cinquième, puis les trois premiers.

P. 514, l. 23. Après cette ligne est écrit :

(Il fond en larmes.)

P. 515, l. 14. Ajouté après coup, mais après la ligne 16.

P. 517, l. 14. Ajouté après coup.

P. 518, l. 10-13. Ajouté après coup.

NOTES

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

P. **161**. — PARTIE ! — Quatrains en vers ïambiques dimètres stricts, tous féminins, à rimes alternées.

Écrit à Genzano en juillet 1864 (V. la notice, p. 52). Publié pour la première fois dans le recueil de 1871.

Henrik Jæger (*Henrik Ibsen*, pp. 52-63) a fait remarquer que ce poème reprend le motif de « Promenade au clair de lune après un bal » (T. I, p. 155).

P. **162**. — MOTIF DE CONFIANCE. — Distiques en vers du type anapestique très libres, à quatre syllabes accentuées, tous masculins, rimés.

« Écrit à Rome, peu après l'arrivée de l'auteur », dit Halvorsen *(Bibliografiske Oplysninger*, p. 40). Publié pour la première fois dans le recueil de 1871.

Le poème est ici traduit d'après sa forme définitive. Le titre primitif était : « Aux jours de Dybböl. » Au dixième distique, Ibsen avait d'abord écrit : « tous » au lieu de « les femmes », et « espoir » au lieu de « alarmes ».

P. **164**. — PUISSANCE DU SOUVENIR. — Distiques en vers du type anapestique, tétramètres, féminins, rimés.

« Écrit en Italie, vers 1864 », dit Halvorsen (*op. cit.*, p. 40). Publié pour la première fois dans le recueil de 1871.

P. **166**. — CHEZ MOI. — Strophes de cinq vers du type anapestique libre, où le premier, le troisième et le quatrième sont tétramètres, masculins, et riment ensemble, et le second et le cinquième sont féminins et riment ensemble.

Strophe rare, dont on trouve pourtant au moins un exemple chez Welhaven (« Repos dans la forêt »).

Sur la date et l'occasion de ce poème, voir la notice, p. 69. Publié pour la première fois dans le recueil de 1871.

Dans la seconde strophe, Ibsen avait d'abord écrit « grandissants » au lieu de « ailés », et « potelés » au lieu de « turbulents », et le dernier vers était : « vers les empires les plus délicieux. » — Dans la troisième strophe, « aux yeux gris de plomb » a remplacé : « des lunettes sur le nez. »

P. **167**. — La gorge de montagne. — Distiques en vers ïambiques stricts, tétramètres, masculins et rimés.

« Écrit pendant le premier séjour de l'auteur en Italie, vers 1864-65 », dit Halvorsen (*op. cit.*, p. 38). Publié pour la première fois dans le recueil de 1871.

Ce poème est une transformation du sonnet II du cycle « Au Musée » (t. III, p. 128). Un jeune ami d'Ibsen lui demanda un jour d'expliquer ce poème qu'il ne parvenait pas à comprendre. Ibsen s'y refusa, parce que, dit-il, « un poème qui vaut quelque chose s'explique de lui-même » (John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1906, p. 174). Pourtant Halvdan Koht (*Henrik Ibsen*, I, p. 306) donne cette interprétation simple : les vers anciens d'Ibsen, si torrentueux, sont aujourd'hui des feuilles sèches.

P. **168**. — Un cygne. — Même rythme que dans le poème précédent, mais les rimes sont plus librement distribuées.

« Écrit pendant son premier séjour en Italie, vers 1865 », dit Halvorsen (*op. cit.*, p. 39). Publié pour la première fois dans le recueil de 1871.

Le poème est évidemment à rapprocher de la première strophe du « Brand épique », où Ibsen annonce qu'il écrit peut-être sa dernière chanson.

L'idée du chant du cygne est déjà dans le premier tercet du sonnet III de « Au Musée » (t. III, p. 129).

Les deux premiers vers du second quatrain étaient d'abord écrits : « protégeant sans rien dire la psyché qui dort », et placés après les deux vers suivants.

P. **169**. — Une église. — Strophes de cinq vers dimètres, le plus souvent ïambiques réguliers, avec la même disposition de rimes que dans le poème précédent.

Je ne connais pas d'autre exemple de cette strophe.

« Remaniement de 1865 environ d'un poème inédit plus ancien », dit Halvorsen (*op. cit.*, p. 43). Publié pour la première fois dans le recueil de 1871.

Le dernier vers de la première strophe était d'abord : « avec un levier ». — A partir du second vers de la deuxième strophe, Ibsen avait d'abord écrit :

avec foi et doute,
par le travail du jour
et le jeu de la nuit,
en un style double.

P. 170. — L'ASSASSINAT D'ABRAHAM LINCOLN. — Même strophe que celle du poème « Terje Vigen » (t. V, p. 322).

Ce poème, daté du 30 avril 1865, a été publié le 15 mai par le journal danois *Fædrelandet.* C'est le seul poème de cette période qu'Ibsen ait publié immédiatement.

Il est traduit ici d'après son texte définitif du recueil de 1871. La première publication avait :

dans la troisième strophe, « Allemand » au lieu de « Prussien » ;

dans l'avant-dernière, « moussu » au lieu de « fongueux » ;

dans la dernière, « voûte » au lieu de « mur ».

P. *170.* — *aigle, licorne.* Allusion à l'aigle qui figure dans les armoiries des États-Unis, et à la licorne qui figure dans celles de la Grande-Bretagne. — *la Pologne.* Allusion à la révolte de 1863. — *l'Anglais devant Copenhague.* Allusion à la victoire remportée par Nelson en 1801 et au bombardement de Copenhague en 1807. — *la tombe près de Flensborg.* Il s'agit du monument du sculpteur danois Bissen en l'honneur des morts de la bataille d'Isted (1848). Ce monument, inauguré en 1862, fut transporté à Berlin en 1864. — *Sönderborg* subit un bombardement sévère à la fin de la guerre de 1864.

P. *172.* — *La maison dorée.* Snoilsky, au cours des quelques mois qu'il a passés en Italie, surtout à Rome, puis à Naples et dans les environs, a composé une suite de poèmes qu'il a publiés à son retour en Suède sous le titre *Italienska Bilder*, et parmi ces poèmes un seul est dédié : « à Henrik Ibsen ». C'est « La Maison dorée de Néron », qu'il écrivit avant le 6 octobre 1864. Comme dans tout son recueil, il y expri-

mait son enthousiasme pour l'indépendance italienne et ses tendances « vers la gauche », ainsi qu'il l'écrivait à un ami. Ce poème fut dédié à Ibsen avec sa permission, et Snoilsky le lui a évidemment lu à Rome, et Ibsen, en avril 1865, s'en est inspiré, ainsi que de quelques autres poèmes antérieurs de son nouvel ami. M. Harald L. Tveteras, dans *Norvegica*, pense même que Snoilsky a dû attirer l'attention d'Ibsen sur l'Italie contemporaine. L'unité italienne a été certainement, avec la guerre du Slesvig, un thème principal de leurs conversations, et ils ont ainsi exercé l'un sur l'autre une influence appréciable.

M. S. Svensson (*Edda*, 1930) a cru voir chez Ibsen, et en particulier dans « l'Assassinat d'Abraham Lincoln », d'autres influences suédoises, surtout celle de Tegnér. Mais Snoilsky a beaucoup plus compté pour lui. Toutefois son scandinavisme et son amitié avec Dietrichsen l'avaient amené à connaître la littérature suédoise avant même de venir à Rome, comme on le voit par sa curiosité de connaître Snoilsky dès 1862 (V. p. 11 et p. 12 du présent volume).

P. **174**. — DISCOURS SUR LA TOMBE DE P. A. MUNCH. — Publié dans *Illustreret Nyhedsblad*, 1865, nº 29.

P. *176*. — *son conseil au Danemark*. Ce conseil exprimé dans *Morgenbladet* avait soulevé des polémiques violentes, mais il datait de 1849. — Sur la théorie des migrations, voir la notice, p. 77.

P. **181**. — VERS D'ALBUM. — Vers ïambiques stricts, le second et le sixième trimètres, féminins, et rimant ensemble, les quatre autres masculins, tétramètres, et rimant ensemble.

« Écrit vers 1866 », dit Halvorsen (*op. cit.*, p. 40).

Le premier manuscrit, sous le titre « Strophe d'album «, portait la mention : « non envoyé. » Et le cinquième vers commençait par « mon étoile », qu'Ibsen a remplacé par « une étoile », lorsqu'il a publié le poème (pour la première fois) dans le recueil de 1871.

L'image de l'étoile filante provient du sonnet I du cycle « Au Musée » (t. III, p. 127), mais elle y avait un tout autre sens. Le poème a été vraisemblablement écrit à la nouvelle de la mort de Thea Bruun, qui avait déjà inspiré le poème « Partie ! » (p. 160). Elle était morte à Kristiania, le 6 décembre 1865.

P. **182**. — DANS L'ALBUM D'UN MUSICIEN. — Distiques de vers trochaïques stricts, tétramètres, féminins, rimés.

« Écrit à Rome, en février 1866, dans l'album d'Edvard Grieg », dit Halvorsen (*op. cit.*, p. 45). — Publié pour la première fois dans *Nordisk Tidsskrift* de Hamilton, 1870, et compris dans le recueil de 1871.

Dans l'album, le second vers était :

âme aux bêtes, vie aux pierres.

LE « BRAND ÉPIQUE ».

P. *185*. — *J'aperçois un cadavre*. Dans *Le Crépuscule de la Norvège*, Welhaven avait comparé son pays tantôt à « une épave immense », tantôt à un « cadavre fardé ». — *Ymer* est, dans la mythologie scandinave, un géant né de gouttes de givre répandues par Niflheim, chauffé par les étincelles de Muspelheim ; de lui descend la race des trolds géants. — *Le Jarl*. Il s'agit du jarl Haakon, défenseur du paganisme. Il vainquit en 988 les vikings danois de Jomsborg dans la bataille de Hjörungavaag, fjord du Sönnmöre. Au cours de son excursion de 1862, Ibsen était passé tout près de là. — *Snefrid*. Harald aux beaux cheveux, qui fit l'unité de la Norvège par la bataille de Havrsfjord (872), garda pendant trois ans chez lui le cadavre de sa femme Snefrid, jusqu'au jour où on lui persuada de changer les vêtements de la morte, qui tomba en pourriture aussitôt qu'elle fut remuée (Snorre Sturlasön, *Harald Haarfagers Saga*, 25).

P. *188*. — *une flèche*. L'unique église existant alors à Kristiania, qui eût une flèche, était « l'église de Notre Sauveur ».

P. *196*. — *stabbur*. C'est, dans une ferme, un bâtiment distinct, sorte de magasin et maison aux provisions, construit en bois sur quatre piliers en maçonnerie ; un pont de bois en pente conduit à sa porte. Le stabbur est souvent le plus orné des multiples bâtiments qui composent une ferme de quelque importance.

P. *200*. — *le soleil va baisser*, non parce que le soir va venir, mais parce que viendra l'hiver, pendant lequel le soleil, à midi, sera plus bas, phénomène très sensible en ces régions. — *Egir :* le Neptune de la mythologie scandinave.

P. *203*. — *pour être pèlerins...* Deux vers qui proviennent du poème *Dejlig er jorden*, psaume d'Ingemann souvent chanté.

P. *209*. — *Jutul pétrifié*. — Les êtres appelés *Jotun* ou *Jutul*, ou, aujourd'hui, plus communément, *trold*, sont des êtres nocturnes. Les

légendes sont nombreuses, où l'on prolonge quelque dispute avec eux jusqu'à l'aube, et alors ils sont pétrifiés.

P. *215*. — *Ah, les belles forces perdues!* Se trouve textuellement dans l'avant-dernière strophe de « La pêche de Thor », un des chants de « Les Dieux du Nord » d'Oehlenschläger.

P. *217*. — *N'éteins pas le flambeau.* L'annonce de son action future par Brand paraît inspirée par Esaïe, XLII, et la réponse d'Ejnar empruntée au verset 3 : « il n'éteindra pas le lumignon qui fume ».

P. *218*. — *lorsqu'on a commandé une chanson au skalde.* Allusion aux nombreux poèmes d'Ibsen lui-même, composés surtout pour l'association des étudiants, à l'occasion du 13 janvier (souvenir des ancêtres) et du 17 mai (fête nationale). — *Un témoin l'a écrit.* Allusion à l'épigraphe du chant national, couronné en 1820, de H. G. Bjerregaard :

> *Courage, fidélité. vaillance, et tout ce qui fait honneur,*
> *le monde entier peut l'apprendre dans les rocs de Norvège.*

P. *219*. — *Ce fut simple parade...* Il s'agit du roi Oscar Ier, qui, en 1844, peu après son avènement, décida que le drapeau de la marine de guerre norvégienne, au lieu d'être le drapeau suédois, serait le drapeau norvégien avec la « marque d'union ». En même temps, la « marque d'union » était introduite dans les drapeaux de la marine marchande des deux pays, et afin de distinguer, dans chacun d'eux, les drapeaux des deux marines, ceux de la marine de guerre devaient avoir « fente et langues ».

P. *220*. — *le Fenris du doute.* Le loup Fenris, fils du dieu traître Loke, a été attaché par les Ases, mais il s'échappera un jour, avalera le soleil, et ce sera le commencement du Ragnarok.

Le coup de tire-pied. La légende d'Ahasvérus, « le Juif errant », ou « le cordonnier de Jérusalem », a inspiré de nombreux écrivains vers le milieu du dix-neuvième siècle, surtout en Danemark, — et en France.

P. *221*. — *On raconte d'un troll...* V. la notice, p. 20-21. Toutefois Ibsen avait d'abord situé cette légende dans le Telemark (V. p. 528 et p. 567, note pour la p. 528).

P. *223*. — *le pavillon rouge.* V. la notice, p. 21.

P. *225*. — *Hé, voici la coudraie.* En rentrant à Rome au commencement de septembre 1864, après son séjour à Genzano, Ibsen lut à l'Association scandinave, dans *Morgenbladet* du 23 juin précédent, l'histoire suivante :

« Vendredi dernier, ce fait s'est produit à Gardermoen, qu'un soldat de vingt-quatre ans, de Hadeland, par crainte d'aller à la guerre, résolut de se rendre infirme pour éviter le service militaire. Il s'est coupé, d'après ses propres explications, la première phalange et la moitié de la seconde de la main droite ; mais l'explication du médecin estime qu'il n'aurait probablement pas pu, de la main gauche, se couper le doigt, mais que peut-être il l'a tranché à la hache, ce qu'il n'a pas voulu reconnaître. Le conseil de guerre l'a condamné à vingt jours de cachot pour avoir « essayé » d'échapper au service militaire, car il a d'ailleurs été reconnu encore bon pour le service. »

Cette histoire, qu'Ibsen n'a pas utilisée dans le *Brand* dramatique, reparaîtra dans *Peer Gynt*.

P. *227*. — *L'homme de la liberté*. Christian Krohg (1777-1828) fut ministre dans le premier ministère norvégien en 1814. Une souscription nationale fut proposée, quelques mois après sa mort, par Henrik Wergeland, pour lui élever un monument, qui fut inauguré le 17 mai 1833. — Sur l'histoire qui suit, voir la notice, p. 73. Wergeland passait, en effet, pour avoir prononcé après une nuit « de danse échevelée autour d'un bol de punch » son fameux discours pour l'inauguration de la statue de Chr. Krogh, « l'homme de la liberté », en 1833, mais c'est à un autre discours de Wergeland, prononcé l'année suivante « en souvenir des ancêtres », qu'Ibsen a emprunté un passage, en l'exagérant quelque peu, afin de l'adapter à l'histoire du doigt coupé.

L'orateur avait dit : « Les ancêtres ont jeté aux temps antiques les semences de nos plus splendides libertés... elles ont été les joyaux de famille des Norvégiens, un alleu spirituel qui a bien pu être laissé hors d'usage pendant un temps, mais jamais se perdre, etc. » (*Samlede Skrifter*, VII, pp. 392-410). — Björnson, à la fête du 17 mai 1864, avait prononcé un discours à la gloire de Wergeland, et dit que « nommer Wergeland, c'est comme agiter un drapeau du 17 mai » (*Artikler og Taler*, p. 244), et M. Just Bing pense que l'épisode du « Brand épique » pourrait être une réponse à ce discours de Björnson (*Henrik Ibsens Brand, en kritisk studie*, p. 87). C'est possible, sans qu'il y ait eu pour cela intention satirique à l'égard de Björnson, car Ibsen n'avait pour lui, à ce moment, que les sentiments les plus cordiaux. Il a dû se rappeler surtout l'enthousiasme de la foule lors de la fête du 17 mai 1860, qui fut exceptionnellement brillante à la suite d'une crise politique. C'est cette

journée-là qu'il a décrite, comme l'a indiqué Halvdan Koht, après Hans Eitrem (*Efterladte Skrifter*, I, p. LXVII), et son ironie est à sa propre adresse, car il avait composé pour la fête un poème qui était précisément un magnifique éloge des Norvégiens du temps des sagas (t. V, p. 294).

P. *241*. — Le psautier à cinquante-deux feuilles est un jeu de cartes.

P. *242*. — *cinq petits poissons*. Dans le Nouveau Testament, c'est cinq pains et deux poissons.

P. *243*. — *les mots... tracés sur le mur*. (Daniel, V).

LE BRAND DRAMATIQUE.

P. *266*. — *Tu es de cette jeune école*... Allusion au mouvement piétiste suscité depuis peu par le professeur Gisle Johnson. Jusqu'alors le piétisme était plutôt spontané, d'origine paysanne.

P. *267*. — Le jeune sculpteur Walter Runeberg était en train de modeler un Silène ivre.

P. *270*. — *Sa voix tonna*... (Exode, III). — *Il arrêta le soleil* (Josué, X, 12-13). — *N'éteins pas le brandon*... V. la note pour la p. 217. — *Et il est jeune comme Hercule*. L'idée que Dieu est jeune est fondamentale chez Wergeland, et a aussi été exprimée plus tard par Björnson (V. Chr. Collin, *Det geniale menneske*, p. 31). Mais si l'idée du Dieu jeune et fort comme Hercule est venue à Ibsen par suite d'une suggestion, je croirais plutôt avec Francis Bull (*Studier og Streiftog*, p. 285), qu'elle lui a été inspirée par Michel-Ange, l'artiste qui l'a certainement le plus frappé tout d'abord (V. la lettre à Björnson du 16 septembre 1864, *Breve*, I, p. 89).

P. *276*. — *soudain lié, tondu*,... (Juges, XVI)

P. *306*. — *L'Adam nouveau*. « Le premier homme, Adam, a été fait avec une âme vivante ; mais le dernier Adam est un esprit vivifiant » (première épître aux Corinthiens, V, 45). L'idée du nouvel Adam se trouve déjà p. 271. Ibsen avait déjà dit en 1851 que Stabell « avait tué le vieil Adam et fait peau neuve » (t. II, p. 274).

P. *318*. — *hors la mort sur un tas de cendres, comme Job*. On sait que Job mourut vieux, riche et honoré.

P. *331*. — *Sois ferme jusqu'au bout*... On trouve dans l'Apocalypse (II, 10) : « Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de

vie. » Et le mot du second vers que j'ai traduit par « salut » est littéralement « couronne de vie ».

P. *337*. — *colombe blanche*. Allusion à la fin du déluge (Genèse, VIII, 11). — *le serpent n'a pas encore mordu son talon*. Dieu dit au serpent : « la postérité de la femme t'écrasera la tête, et tu lui blesseras le talon » (Genèse, III, 15).

P. *341*. — *Tu flamboies comme un glaive de Dieu* (Genèse, III, 24).

P. *344*. — *la « terreur d'Isaac »*. (Genèse, XXXI, 42 et 53).

P. *349*. — *Le roi Bele*. Personnage de la « Saga de Frithiof », saga islandaise sur des Norvégiens du pays de Sogn. Bélé ne paraît pas ailleurs. Il est pris par Ibsen comme représentant des antiques vertus scandinaves. Mais ce choix est singulier. Il s'explique par la célébrité qu'avait donnée à Bélé le grand poème épique du Suédois Esaias Tegnér, *La Saga de Frithiof* traduit par Léouzon le Duc. Ibsen, pendant son excursion de 1862, était passé en bateau en vue de l'endroit où Bélé avait régné, et où l'on a élevé, depuis, une statue à Frithiof (Balholm). M. Fredrik Böök (Fran attiotalet, pp. 285-289) pense qu'une explication supplémentaire se trouve dans deux vers de Tegnér qu'Ibsen aurait retenus et interprétés à sa façon. Après la mort de Bélé, ses fils envoient Frithiof réclamer à Angantyr, jarl des Örkney, le tribut qu'il a cessé de payer. Frithiof est très bien reçu, mais Angantyr répond :

Nous ne devons nul tribut,
mon peuple et moi sommes libres,
nous boirons au roi Bélé
sans obéir à sa loi.

Ces deux derniers vers auraient été pris par Ibsen, selon M. Fredrik Böök, comme expressifs de la grandiloquence vaine dont se moque Brand, car, dit-il, c'est le bailli qui parle de Bélé, et tous les rodomonts scandinaves « pourraient, avec une sincérité cynique, prendre à leur compte » ces deux vers.

P. *299*. — *Un trou*. Légère modification de ce que racontait un membre de la colonie scandinave : il prétendait que du temple de Jupiter Capitolin subsistait seulement le trou de la serrure (L. Dietrichson, *Svundne Tider*, I, p. 341).

P. *407*. — *la troisième génération* (Exode, XX, 5).

P. *408*. — *qu'il est « effrayant de louer »*. Ces mots placés entre guil-

lemets sont sans doute une citation de la Bible, mais je n'ai pas su les y trouver.

P. *413*. — *Quiconque voit Jehovah, meurt!* Dieu dit à Moïse : « Tu ne pourras voir ma face, car nul homme ne peut me voir et vivre » (Exode, XXXIII, 20).

P. *440*. — *Elle a crié : Démolissez!* Tout le passage exprime la diversité des sentiments suscités par la destruction de la vieille église. Le fait était fréquent, depuis le milieu du siècle, et se rattachait au mouvement piétiste (O. A. Johnsen, *Norges bönder*, p. 368). Pourtant, il semble que les pasteurs désiraient des églises nouvelles plus que les paysans, qui parfois opposaient quelque résistance.

P. *459*. — *Urian aux avant-postes* (second livre de Samuel, XI). — *lancer jusqu'au ciel la cime de la tour* (Genèse, XI). — *l'échelle de Jacob* (Genèse, XXVIII).

P. *461*. — *Qui s'abaisse sera élevé.* Se trouve textuellement dans le troisième évangile, XVIII, 14, et dans les autres.

P. *462*. — *la marque de Caïn sur ton front* (Genèse, IV, 15).

P. *473*. — *celui qui veut l'esprit vrai* (littéralement : esprit et vérité). Formule du quatrième évangile (IV, 24). — *tel David devant Nathan*, qui vient lui reprocher la mort d'Urian (second livre de Samuel, XII).

P. *477*. — *Il vous faut âme d'enfant pour entrer dans son royaume.* Se trouve presque textuellement dans le premier évangile (XVIII, 3).

P. *479*. — *et la danse devant l'arche!* (Second livre de Samuel, VI).

P. *494*. — *il n'a même pas laud!* Abréviation usuelle pour *laudabilis*, note d'examen. Le mot « note », en norvégien, se dit *karakter*, qui a aussi le même sens qu'en français, d'où le calembour dans la réplique suivante du bailli.

P. *501*. — *Snefrid.* V. la note pour la p. 185.

P. *502*. — *chapeau d'oubli*, le chapeau qui rend invisible, bien connu dans le folklore norvégien (V. P. Chr. Asbjörnsen, *En aftenstund i proprietærkjökken*). — *un roi exalté...* V. la note pour la p. 219.

P. *516*. — *Le plus humble ver de terre.* « Je suis un ver, et non un homme » (Psaumes, XXII, 7).

P. *518*. — *je voulais être table où Dieu pouvait écrire.* Formule qui revient pour la seconde fois, évidemment suggérée par le souvenir des deux tables de pierre que Dieu donna, « écrites de son doigt », à Moïse (Exode, XXXI, 18).

Les Variantes.

P. *528*. variante pour la p. 221. Le Totakvand est un lac du Telemark, ce qui semble impliquer une origine de la légende en question fort éloignée de la région de Skjolden.

P. *543*. variante pour la p. 342, l. 25. — On peut observer que la phrase commencée par ce vers aurait fort bien pu être complétée par quelque chose comme :

tu vas exiger tout *ou* rien.

et Ibsen, — la rime le montre, — pensait terminer le second vers par « tout ou rien ». Mais ce second vers n'était sans doute pas fait lorsqu'il a écrit le premier, et il n'a pas trouvé la forme à lui donner, ou bien la forme qu'il avait dans l'esprit ne lui a pas plu, et il a biffé la phrase commencée, pour écrire les deux vers définitifs. On pourrait analyser ainsi de nombreuses corrections d'Ibsen, qui montrent que *Brand*, en maint passage, a été presque écrit au courant de la plume.

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE

POÈMES ET DISCOURS

BRAND



PARIS

TYPOGRAPHIE PLON

8, rue Garancière

1935

